L'Expédition de Tunisie... par G. Huberson,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Huberson, G.. L'Expédition de Tunisie... par G. Huberson,.... 1884.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
 *La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
 *La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

 *des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
 *des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

EXPÉDITION DE TUNISIE

Lh 4
1667

CARTE DU VOLTAIRE

EXPÉDITION CONTRE LES KROUMIRS

DE TEBESSA A SOUK ARRHAS



PRINCIPAUX NOMS INDIGÈNES EMPLOYÉS DANS CETTE CARTE.

NOMS ARABES

Noms	Signification
Ain, Aioun (Pl.)	Source.
Asif	Demeure d'été
Bahar	Mer.
Bordj	Nom de Comm.t
Blad	Territoire
Bir, Biar, Biren	Puits
Bab, Biban (Pl.)	Porte.
Cherqui	de l'Est.
Coudiat	Colline
Chabet	Ravin.
Daia	Prairie humide
Douar	Cercle de tentes.
Dachera	Village
Djemâa	Mosquée
Djebel	Montagne (Chaine.
Drah	Groupe.
Frak	en Haut
Guern	Corne
Gâda	Plateau rocheux
Enchir	Ruines.
Hadjer	Pierre
Hammam	Eaux chaudes
Gharb	de l'Ouest
Kheneg	Défilé
Kef	Pic
Kanthra	Pont

NOMS ARABES

Noms	Signification
Kasr	Bourgade fort.e Chât
Marâja	Marais
Mechta	Demeure d'hiver
Msara	Marabout
Mers	Port
Mâder	Lieu humide
Nhar	Fleuve
Nezla	Descente
Nadhor	Point culminant
Ogla	Réservoir naturel d'eau
Oued	Cours d'eau
Outha	Plaine
R'dir	Réunion d'eau
Rekbet	Mamelon
Ras, Rouas (Pl.)	Sommet
Sahel	Côte (Rivage)
Souk	Marché
Sebkha	Plaine salée
Settara	Terrasse
Serf	Sable et Rocher
Sayssa	Rigole
Thala	Côte
Taht	en bas
Thrik	Chemin
Teniet	Col de montagne

NOMS KABYLES

Noms	Signification
Agoulmime	Mare, Marécage.
Azar'ar	Plaine.
Azerir	Pilon.
Amaokran	Grand.
Aguemoun	Mamelon.
Adrar	Montagne.
Aïth	Fils.
Aberroui	Tête.
Azrou	Rocher.
Agadir	Escarpement.
Bou-adda	en Bas
Ir'il	Crête de montagne
Ir'zer	Ruisseau.
Ouffilla	en Haut.
Tizi	Col.
Thela	Source.
Thabbourt	Porte
Taherrubt	Lieu saint
Tamgout	Acropole
Takorbt	Citadelle
Tlairru	Pic rocheux

LÉGENDE

- Ville. Chef lieu de Division. Subdivn et Cercle
- Ville arabe
- Village français
- ..id.. arabe
- Fort. Redoute. Poste et Caravansérail
- Télégraphe aérien.
- Mosquée. Zaouia et Marabout
- Mission isolée
- Ruine romaine
- Source. Puits.
- Chemin carrossable
- Chemin praticable en tous temps pour les colonnes d'opérations
- Sentier arabe
- Chemin de fer
- Station télégraphique.
- Limite de Province.
- ..id.. de Subdivision
- ..id.. de cercle.
- Ligne projetée de Ch.in de fer.

ÉCHELLE
Kilom.tres 10 8 6 4 2 0 0 1 2 3 Myriamètres

EDITÉE PAR LE JOURNAL LE VOLTAIRE

LITH. F. APPEL, 12, R. DU DELTA, PARIS.

8056

EXPÉDITION CONTRE LES KROUMIRS

CARTE DU VOLTAIRE

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION DE TUNISIE

CHAPITRE PREMIER

CAUSES DE L'EXPÉDITION. — DÉCLARATION MINISTÉRIELLE DU 4 AVRIL 1881 ; VOTE DES CRÉDITS PAR LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS ET LE SÉNAT. — ÉTAT DE L'OPINION EN FRANCE AU MOMENT DE LA DÉCLARATION.

A toute époque, depuis la prise de possession de l'Algérie par la France, nous avons eu à repousser, soit les soulèvements plus ou moins étendus des tribus conquises et les incursions des tribus limitrophes, soit les prétentions des Etats musulmans dont ces dernières dépendent, réellement ou non. Le Maroc d'un côté, la Tunisie de l'autre, appuyée plus ou moins ostensiblement sur la Turquie, maîtresse de Tripoli ; enfin les tribus du désert confinant au sud algérien : voilà les sources locales des difficultés toujours surmontées, jamais vaincues, que tous les gouvernements français ont rencontrées sur les frontières de notre territoire africain (1).

En même temps, certaines puissances européennes, l'Angleterre d'abord, ensuite l'Italie, surveillaient nos progrès, la première s'en inquiétant parfois plutôt qu'elle ne s'y montrait hos-

(1) V. ci-après ch. II et note A à la fin du volume.

tile; la seconde, au contraire, depuis que nos armes lui ont acquis sou indépendance en l'érigeant au rang des nations, se préparant à lutter contre notre influence, et, tout en nous envoyant des colons en Algérie, cherchant à nous évincer de la Tunisie pour y prendre notre place.

L'Angleterre, après s'être fait donner l'île de Chypre par la convention du 4 juin 1878, se montra favorable à l'idée de l'accession de la Tunisie à notre colonie algérienne. Le marquis de Salisbury écrivait à lord Lyons, le 7 août 1878 : « ... C'est « avec satisfaction que le gouvernement de la Reine a vu réussir « l'expérience que la France poursuit en Algérie, et la grande « œuvre de civilisation qu'elle accomplit dans ce pays. Il n'a « jamais ignoré que la présence de la France sur les côtes de « l'Algérie, appuyée comme elle l'est par une force militaire « imposante, doit avoir pour effet, quand elle jugera opportun « de l'exercer, de lui donner le pouvoir de peser, avec une force « décisive, sur le gouvernement de la régence de Tunis, sa voi- « sine. C'est là un résultat que nous avons depuis longtemps re- « connu comme inévitable et que nous avons accepté sans répu- « gnance. L'Angleterre n'a, dans cette région, aucun intérêt « spécial qui soit de nature à la mettre en garde ou en défiance « contre l'influence légitime et croissante de la France... En con- « séquence, je me bornerai à dire, à l'égard d'un événement qui « est peut-être encore lointain, que cet événement ne modifiera « pas l'attitude de l'Angleterre. Elle continuera de reconnaître, « ainsi qu'elle le fait aujourd'hui, les résultats naturels du voi- « sinage d'un pays puissant et civilisé comme la France, et n'a, « en ce qui la concerne, aucun intérêt contraire à lui opposer. »

Plus tard, le 17 juin 1880, le comte Granville, successeur de lord Salisbury au ministère des affaires étrangères, pour répondre à des communications de M. Léon Say, notre ambassadeur à Londres, écrivait à lord Lyons : « ... J'ai dit que, dans l'opinion du gou- « vernement de la Reine, la Tunisie faisait partie intégrante de « l'empire ottoman, et que la Grande Bretagne n'avait aucun

« droit, ni moral ni international, d'en disposer; que toutefois « notre gouvernement voyait sans jalousie l'influence que la « France, par sa puissance supérieure et sa haute civilisation, « exerce et exercera vraisemblablement sur la Tunisie. »

La conclusion rapide et imprévue du traité du Bardo (ou de Casr-Saïd) eut ce résultat de surprendre l'opinion anglaise, qui n'était pas au courant de l'échange de vues précédemment fait à propos de la Tunisie entre les gouvernements de Paris et de Londres. Mais le cabinet Gladstone se borna à prendre acte, en termes amicaux, de la garantie donnée par le traité aux stipulations antérieures intéressant l'Angleterre.

Quant à la Turquie, elle ne poursuivait pas d'autre but que de remplacer à Tunis, comme elle l'avait fait à Tripoli, en 1835, le bey, souverain héréditaire et presque indépendant, par un pacha révocable à sa volonté.

Il est évident que la Tunisie est, par sa position géographique, une sorte de coussin placé entre la Tripolitaine et l'Algérie, pour prévenir et amortir les chocs et les conflits directs entre le chef de l'islamisme, souverain religieux de nos Arabes algériens, et le gouvernement français, leur vainqueur et leur maître. Aussi l'indépendance de la Tunisie fut-elle toujours défendue par la France ; et lorsque, en 1881, notre gouvernement crut devoir imposer un terme aux déprédations des Khroumirs, ainsi qu'aux manœuvres hostiles du gouvernement tunisien s'écartant de notre alliance, ce n'est ni par voie d'annexion ni par voie de conquête qu'il voulut procéder : le protectorat effectif et complet de la Régence lui parut le seul moyen légitime, efficace et prudent de continuer la politique traditionnelle de la France à Tunis, en n'y modifiant que ce que la logique des événements et la nécessité des faits rendaient modifiable.

Or, parmi les événements dont il fallait tenir compte, figurait l'habitude, prise depuis plusieurs années par le consul italien, d'opposer en toute occasion auprès du bey son influence à celle du consul de France. Par l'effet de cette passion qui souvent en-

flamme le patriotisme et l'égare, M. Maccio, consul d'Italie, oublia fréquemment, dans ses rapports avec le nôtre, la correction diplomatique, d'autant plus nécessaire dans les questions internationales que la divergence des vues est plus grande ou que l'opposition des intérêts s'accentue davantage. Nous ne rappellerons pas ici les bruits fort graves mis en circulation par la presse en 1880 et 1881, et qui représentaient la vie même de notre consul comme menacée par quelques membres de la colonie italienne à Tunis, ou sinon par eux-mêmes, du moins à leur instigation. Maisil est certain que les origines du conflit franco-italien à Tunis datent :

1° De 1864, à propos d'un câble télégraphique à poser entre la Sicile et Tunis ;

2° De 1880, à propos d'un tronçon de chemin de fer entre Tunis et la Goulette, et que la compagnie Rubattino disputait à celle de Bône-Guelma.

Or, sur le premier point, la France, qui a organisé en Tunisie le service des lignes télégraphiques, en a obtenu le monopole aux termes de conventions en date des 24 octobre 1859 et 19 avril 1861. En 1880, sans s'opposer à la pose du câble italien, notre gouvernement refusa d'admettre à Tunis un bureau italien avec des employés italiens. Il ne s'agissait plus là d'une entreprise exclusivement industrielle et privée, mais bien d'une mesure tendant à faire du gouvernement italien le copartageant du nôtre dans son influence et dans ses droits séculaires en Tunisie.

Sur le second point, la compagnie Rubattino sut obtenir d'un juge anglais une décision annulant la cession régulière du tronçon faite par une compagnie anglaise qui en était concessionnaire, à notre compagnie française de Bône-Guelma. Remise en adjudication, cette petite ligne fut enlevée aux enchères par M. Rubattino, et à un prix tellement élevé qu'il ne se trouvait proportionnel ni à sa valeur ni aux moyens pécuniaires de l'adjudicataire italien. Cet incident eut son épilogue, très significatif, au Parlement italien qui, sur la proposition de son gouverne-

ment, vota une garantie d'intérêt de 6 0/0 pour la ligne dont il s'agit.

Ces faits, d'autres encore, quoique moindres, et par-dessus tout le déchaînement d'opinion dont ils furent en Italie le prétexte et l'occasion contre la France et les Français, obligèrent M. de Freycinet, alors ministre, à notifier au gouvernement italien les impressions du nôtre, et à lui faire pressentir l'énergie éventuelle de ses déterminations.

Lorsque, à la suite de l'adjudication Rubattino, la compagnie de Bône-Guelma eut obtenu des concessions nouvelles lui donnant accès à la mer, et après l'échange de vues qui avait précédé cette solution entre les gouvernements de Rome et de Paris, l'amiral Jauréguiberry, ministre par intérim des affaires étrangères, déclarait que nous n'étions « animés d'aucun sentiment « hostile contre les entreprises privées des Italiens en Tunisie, » et que, « forcés de nous tenir fermement sur la défensive, en « présence de tentatives susceptibles de modifier à notre détriment « le *statu quo* politique dans la Régence, » il n'était « jamais en- « tré dans nos vues d'y combattre, sur le terrain du commerce « et de l'industrie des particuliers, le développement normal des « concurrences étrangères » (1er septembre 1880).

L'opinion que notre modération avait pour causes la faiblesse et l'indécision était si bien établie en Europe et à Tunis que, sans autorisation du bey, et malgré ses ordres, la compagnie Rubattino construisait une ligne télégraphique sur la ligne de la Goulette à Tunis ; en même temps, M. Maccio arrachait au gouvernement du bey l'ordre d'arrêter les travaux de la ligne de Tunis à Sousse, concédée à la compagnie de Bône-Guelma, et, pour évincer celle-ci, il essayait de faire revivre, contre tout droit, une concession italienne tombée en déchéance.

Enfin, c'est à ce moment que s'imprimait à Cagliari le journal arabe *Mostakel*, dont les numéros, répandus par ballots en Tunisie, y semaient la méfiance et la haine, en même temps que d'odieuses calomnies, contre la France et ses soldats. En Italie même, on

préparait des manifestations contre nous, et toute la prudence du roi Humbert et de ses ministres était nécessaire pour arrêter ou pallier ce qu'avait d'offensant pour nous l'exaltation patriotiqu des Italiens. Par une coïncidence regrettable, mais où il faut bien voir la manifestation des sentiments réels des Italiens d'aujourd'hui à notre égard, une querelle sanglante surgissait à Marseille entre ouvriers des deux nations, et avait des contre-coups successifs sur différents points de la France, même à Paris. Il faut reconnaître que, parvenue à ce degré d'acuité, la mésintelligence momentanée des deux races fut combattue ou atténuée par les deux gouvernements avec une égale énergie.

« L'Italie, dit M. Alfred Rambaud (1), est une puissance jeune, « remuante, exigeante envers la fortune qui lui a prodigué les « plus hautes faveurs, hantée par les grands souvenirs, les grands « noms et les grands rêves. Elle est à Rome; il lui siérait d'être « à Carthage. Pourquoi? Parce que c'est Carthage; Carthage « répond à tout et tient lieu d'autre preuve. Après l'*Italia irredenta*, l'utopie carthaginoise. Où s'arrêtera-t-on dans cette politique rétrospective? Si Carthage est une raison, pourquoi pas « Hippone? S'il y a 8,000 Italiens en Tunisie, on en compte plus « de 16,000 dans la province de Constantine. Si ces préoccupations sont entrées dans l'esprit français, à qui la faute? Et « trouve-t-on que l'attitude des journaux italiens soit de nature « à les affaiblir? »

Quant à la Turquie, par une note circulaire d'Assim-Pacha aux représentants de la Porte à l'étranger, en date du 10 mai 1881, précisément la surveille du jour où le général Bréart devait signer avec le bey le traité de Casr-Saïd, elle protestait contre l'entrée de nos troupes en Tunisie, réclamait l'intervention des puissances, et se préparait à envoyer sa flotte à Bizerte, avec un corps de débarquement. Il s'agissait de destituer le bey et de le remplacer par un vali (gouverneur) ottoman.

(1) *Les affaires de Tunisie*, p. 199.

M. Barthélemy Saint-Hilaire arrêta ces préparatifs en notifiant, dès le 7 mai, à la Porte que « tout envoi de forces militaires à « Tunis de la part de la Turquie sera considéré comme un acte « d'hostilité. L'escadre française aura l'ordre d'arrêter au passage « l'escadre turque et de s'opposer par la force à tous débarque- « ments sur un point quelconque de la Régence. »

La Porte répondit à cette notification en manifestant l'intention d'envoyer seulement deux bateaux à Tunis. Mais notre ministre refusa de comprendre « le but de l'envoi des deux ba- « teaux, » et invita la Porte « à ne point faire paraître en ce « moment son pavillon ni à Tunis ni sur aucune partie du littoral. »

Le gouvernement turc n'insista pas davantage, et nos opérations militaires, plus difficiles que brillantes, suivirent leur cours, sans autres complications pour notre gouvernement que la nécessité où il se trouva plusieurs fois d'en expliquer à la tribune le but et la portée, notamment les 5 et 9 novembre 1881.

Par une déclaration lue à la tribune de la Chambre des députés, le 4 avril 1881, M. le général Farre, ministre de la guerre, informait officiellement les représentants du pays, et le pays lui-même, à la fois des faits tout récents de pillage commis sur le territoire algérien par une tribu tunisienne, et de la détermination prise par le gouvernement français de châtier sévèrement cette tribu. « Depuis trois jours, disait le ministre, l'opinion publique est vivement émue des nouvelles venues de la frontière tunisienne. Je vais retracer en quelques mots, d'après les rapports officiels, les événements qui ont eu lieu.

« Le 30 mars, la tribu puissante des Khroumirs, qui fait nominalement partie de la régence de Tunis, a fait une incursion sur le territoire de notre colonie, et a attaqué la tribu algérienne des Ouled-Nehed.

« Cette incursion a été repoussée ; mais, le lendemain, 31 mars, au lieu de reparaître au nombre de 400 ou 500 comme la veille, les Khroumirs sont revenus plus nombreux encore et ont envahi

de nouveau notre territoire. Cette fois, l'affaire prit les proportions d'un événement de guerre d'une certaine importance.

« Deux compagnies sont allées au secours de la tribu algérienne menacée. Le combat a duré pendant onze heures, et nous avons eu, de notre côté, dans les deux compagnies, quatre morts et six blessés. Les tribus algériennes qui combattaient avec nous ont éprouvé aussi quelques pertes.

« En présence de ces événements qui dépassent tout ce qui s'était passé jusqu'à présent au point de vue des incursions fréquentes des tribus tunisiennes sur notre frontière, le gouvernement a pris des mesures pour pouvoir réprimer les actes qui se sont produits et les empêcher à l'avenir.

« Aussitôt que nous aurons réuni les forces nécessaires pour sévir contre tous ces pillards, nous agirons avec toute la vigueur que comporte une pareille situation. »

Les applaudissements répétés de la Chambre accueillirent cette déclaration.

Le même jour et au même moment, M. le président du conseil faisait au Sénat la même communication, presque dans les mêmes termes, sauf qu'il accusait cinq morts et cinq blessés de notre côté, et assurait la haute assemblée que toutes les mesures étaient prises pour mettre un terme à une situation intolérable. « Des forces suffisantes sont réunies en ce moment, disait-il en terminant, pour châtier ces populations insoumises et pour les mettre hors d'état de recommencer leurs agressions. » (Marques nombreuses d'approbation.)

Le 7 avril, M. le président du conseil des ministres présentait à la Chambre deux projets de loi, portant ouverture, sur le budget de l'exercice 1881, de deux crédits extraordinaires, l'un de 4,000,000 de francs au ministre de la guerre, l'autre de 1,695,276 francs au ministre de la marine, tous deux destinés à pourvoir aux dépenses de l'entreprise « dont nous avons exposé « lundi dernier l'urgente nécessité. » (Très bien! très bien! à gauche et au centre.)

« Le gouvernement, continuait le ministre, lisant l'exposé des motifs de chaque projet de loi, ainsi qu'il l'a fait connaître aux Chambres, vient de prendre les mesures nécessaires pour réprimer, avec toute la vigueur que commande la situation, les actes qui se sont produits sur les frontières de l'Algérie confinant à la régence de Tunis.

« Cette opération militaire va entraîner des dépenses qui n'ont pas été prévues au budget.

« Nous vous demandons, en conséquence, de nous allouer pour cet objet un crédit extraordinaire de quatre millions de francs.

« ... Le concours du département de la marine aux opérations militaires exige : l'armement et l'entretien, pendant trois mois, de sept transports, un grand croiseur et deux bâtiments de flottille, destinés au transport des troupes; et l'augmentation du personnel et du matériel des mouvements de ports de plusieurs des localités de la côte.

« La dépense est évaluée à la somme de un million six cent quatre-vingt-quinze mille deux cent soixante-seize francs, que nous vous demandons de vouloir bien allouer au département de la marine et des colonies, à titre de crédit extraordinaire sur l'exercice 1881. »

La Chambre déclarait l'urgence, et ordonnait le renvoi à sa commission du budget, qui, dans la même séance, par l'organe de son rapporteur, M. Le Faure, proposait d'accorder les crédits demandés. Au cours de la discussion immédiate du rapport de la commission, un député, M. Jules Delafosse, tout en déclarant que les crédits demandés répondaient à « une nécessité nationale, » ajoutait que la question militaire se compliquait d'une « question politique. »

« A qui faisons-nous la guerre, demandait l'orateur, et pour quelle fin?

« La question, Messieurs, vaut la peine d'être posée. Je sais bien qu'elle peut paraître résolue par le fait du maintien de notre

consul général à Tunis, et en même temps par la lettre même de la Constitution.

« La présence de M. Roustan à Tunis est en quelque sorte la constatation vivante que nous ne sommes pas en état de guerre avec la Régence; et, d'ailleurs, le ministère connaît et respecte assez la Constitution pour ne pas déclarer la guerre à une puissance constituée avant d'avoir obtenu l'aveu de la Chambre. Mais, d'autre part, il est difficile de comprendre que l'état de paix existe lorsque nous envahissons les possessions tunisiennes, et que nous nous préparons peut-être à marcher sur la capitale.

« En tout cas, on admet difficilement dans l'opinion publique que le conflit tunisien puisse être limité à la répression des actes de violation commis par la tribu des Khroumirs, et c'est précisément à ce sujet que je viens demander quelques éclaircissements au gouvernement.

« Je traiterai, Messieurs, la question avec toute la discrétion qu'elle comporte. Je crois que, lorsque la répression aura accompli son œuvre, le gouvernement voudra obtenir des garanties contre le retour de ces incursions. Je rappelle en même temps que, depuis longtemps, on fait valoir contre le gouvernement tunisien certains griefs, et il me paraît probable que le gouvernement voudra, de ce chef, réclamer les satisfactions qu'ils peuvent comporter. Eh bien! ces garanties à rechercher, ces satisfactions à obtenir, impliquent des solutions encore ignorées, qui pourront et qui devront probablement modifier l'état de nos relations avec le gouvernement tunisien, et peut-être les conditions du gouvernement lui-même.

« Il y aurait, ce me semble, quelques éclaircissements utiles à réclamer du gouvernement. J'ai renoncé à provoquer sur ce point un débat complet, pour ne pas gêner ou entraver les négociations que poursuit en ce moment M. le ministre des affaires étrangères; mais j'estime que la Chambre doit être saisie en temps utile des documents qui lui sont dus; et je serais heureux d'obtenir du gouvernement l'assurance qu'ils lui seront remis.

« Pour aujourd'hui, je déclare, en ce qui me concerne, que je voterai les crédits demandés, mais pour l'objet spécial et défini auquel ils sont affectés, c'est-à-dire pour le châtiment des Khroumirs. Quant aux desseins ultérieurs du gouvernement, je veux attendre de les connaître avant de les sanctionner. » (Très bien ! très bien ! à droite.)

Après ce discours, auquel il n'est rien répondu ni rien ajouté, la Chambre passe à la discussion des articles, qui sont successivement adoptés; l'ensemble de la loi est voté par quatre cent soixante-quatorze voix, soit l'unanimité des membres prenant part au vote; quarante-huit députés, parmi lesquels M. Gambetta, s'abstinrent de voter.

Le 8 avril, la loi venait au Sénat. Le président de la commission des finances, M. de Freycinet, déposait son rapport, fait d'urgence, et concluant à l'adoption. « Le gouvernement estime, « et le Sénat estimera sans doute avec lui, disait l'éminent « homme d'Etat, qu'il convient aux intérêts et à la dignité de la « France que la sécurité de notre frontière algérienne ne soit pas « plus longtemps compromise par des actes aussi contraires au « droit des gens.

« Le gouvernement a manifesté ses intentions au bey de Tu- « nis, et il l'a invité à lui prêter son concours contre ces popula- « tions insoumises.

« Il importe que les forces destinées à nous faire obtenir satis- « faction soient réunies dans le plus bref délai et sur une échelle « assez importante pour que sa répression soit aussi prompte « qu'énergique. Votre commission pense que le crédit demandé « est loin d'excéder les besoins qu'il est raisonnable de prévoir; « elle ne peut que vous en proposer l'adoption... »

A la suite de ces paroles, sans discussion ni observation, le Sénat vota successivement les différents articles de la loi, dont l'ensemble fut adopté, au scrutin, par deux cent soixante-dix-sept voix, c'est-à-dire l'unanimité des membres présents.

Il peut paraître étonnant que la question posée à la Chambre,

en termes à la fois clairs et discrets, par l'honorable M. Delafosse, d'abord y soit demeurée sans réponse et sans appui, ensuite n'ait pas été renouvelée au Sénat avec autant de mesure et encore plus d'autorité. On a dû remarquer la précision nette avec laquelle l'honorable député avait indiqué au gouvernement français l'impossibilité constitutionnelle où il se trouvait de substituer, sans l'aveu des Chambres, l'état de guerre à l'état de paix entre le pays et « une puissance constituée; » et, en même temps, M. Delafosse pressentait « des solutions encore ignorées, » *pouvant et devant probablement* « modifier l'état de nos relations « avec le gouvernement tunisien, et peut-être les conditions du « gouvernement lui-même. » M. de Freycinet, au Sénat, montrait bien le bey de Tunis éclairé sur nos intentions et invité à nous prêter son concours; et ainsi se trouvait écartée la question constitutionnelle du droit de paix et de guerre exercé par le gouvernement sans la participation du pays; mais ce ne fut là qu'une parole officieuse, ne liant ni le gouvernement, ni celui qui la prononçait, sans y croire beaucoup d'ailleurs, puisque, avec une imperceptible ironie, M. de Freycinet, au nom de la commission sénatoriale des finances, ne craignait pas de dire, aux ministres, au Sénat, à l'Europe, cette phrase transparente : « Le crédit de- « mandé *est loin d'excéder* les besoins qu'il *est raisonnable de* « *prévoir*. » Or, d'après les exposés des motifs, le gouvernement ne prévoyait raisonnablement que des dépenses applicables à une campagne de trois mois; ou, si ses prévisions étaient à la fois plus longues et plus raisonnées, il ne jugeait pas plus à propos de les divulguer que les Chambres ne trouvaient bon de s'en faire instruire.

Sénateurs et députés, du reste, étaient préparés à entendre comme à approuver la déclaration ministérielle du 4 avril; et le pays lui-même l'attendait, non sans impatience; car on savait, depuis quelques jours, par les journaux quotidiens et par les correspondances privées, que non seulement le sol national avait été violé, mais que le sang français avait coulé. On se répétait, les

uns avec exagération, les autres avec un doute pénible, le récit des mutilations et des atrocités commises par les Khroumirs sur quelques-uns de nos soldats tombés, morts ou vivants, entre leurs mains. Réveillée, par des audaces et des barbaries de sauvages inconnus, du repos laborieux où elle apaise depuis onze ans le souvenir toujours présent de ses glorieuses défaites, la nation tressaillait d'impatience étonnée; et, ignorant jusqu'au nom de ses nouveaux ennemis, s'irritait sourdement de l'attaque plutôt qu'elle ne se levait pour la repousser.

Quoique réduite à son objet immédiat et présent, et bien qu'elle ne fît nullement prévoir le déploiement de forces qui devait être plus tard jugé nécessaire, la déclaration ministérielle eut ce mérite de préciser à la fois l'insulte et son châtiment au moment où le pays sentait l'une sans trop savoir comment appliquer l'autre. Personne cependant, sauf ceux que l'expérience des choses d'Orient ainsi que des relations diplomatiques avaient d'avance instruits et préparés, ne se crut au début d'une guerre, ni même d'une expédition sérieuse.

Habitué de longue date au bruit des fusillades algériennes, le public a si bien l'oreille faite à cet écho lointain qu'il n'en perçoit guère la force ni les variations, et ne s'en émeut qu'après explication, généralement tardive, et oubliée aussitôt que reçue. Terre française, l'Algérie, quoique africaine, est restée terre d'Orient pour la masse des électeurs français, c'est-à-dire à peine un sujet de curiosité paresseuse, tout au plus d'intérêt romanesque. Ignorés plus que l'extrême Orient, plus que les Indes, la Chine et le Japon, l'Orient européen, le Sud méditerranéen sont des expressions géographiques qui n'ont de corps certain qu'aux yeux des trafiquants et des diplomates. Matière à négoce et matière à protocoles, les choses d'Orient, celles même d'Afrique, évoluent des comptoirs aux chancelleries, et, pour que le public en prenne quelque idée, il faut qu'en route un soldat les ramasse du bout de son épée. Alors, quand la poudre brûle, il se fait une lumière qui montre à tous Sébastopol, Plewna, Tunis ou Alexan-

drie : décors de théâtre, fantasmagorie d'opéra. On regarde curieux, on écoute distrait, et l'on passe à d'autres sujets d'attention.

Aussi la déclaration du ministre de la guerre ne fut-elle généralement prise que pour l'annonce d'un fait de guerre algérien, d'une répression militaire comme l'histoire de notre colonie en compte beaucoup, et non pour le prélude d'une guerre africaine. Ce n'est pas cependant que les notions historiques et géographiques sur les régions méditerranéennes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique manquent ou soient par trop fautives dans nos revues et nos journaux ; mais nous avons dit, et chacun sait, qu'on les lit peu ou point, ou mal, et que, les ayant lues, on les oublie. Même les correspondances, fort bien faites et sérieuses, de quelques journaux, ne sont ni lues ni parcourues, quoique lisibles et actuelles.

Enfin, les noms, ceux des races comme ceux des individus, ont souvent cette fortune bizarre d'exciter chez qui les entend pour la première fois divers sentiments irraisonnés, d'aversion ou de sympathie, de raillerie surtout ; et cela se remarque particulièrement chez nous, dont la grande promptitude d'esprit, servie par une plus grande prestesse de langue, nous engage aux chansons tout autant qu'aux discours, et souvent écarte des unes et des autres la raison froide et calme pour faire plus large place à l'esprit pétillant.

Après la surprise indignée de l'outrage fait à notre drapeau, après l'apaisement de notre légitime orgueil par la déclaration du gouvernement, nous eûmes, il faut le reconnaître ici, le tort, fréquent chez nous, de rire de ce qui nous avait émus ; et nous ne sûmes pas prévoir, tant est grande encore notre ignorance nationale de la vraie politique, que nos gamineries d'électeurs taquins, nos espiégleries de républicains tout neufs, ne pouvaient que gêner dans ses actes nécessaires notre gouvernement, trop raillé pour n'en pas prendre quelque souci. Nous oubliâmes aussi que les dures nécessités de la guerre, même petite et contre des sau-

vages, feraient bientôt succéder les larmes aux rires sous plus d'un toit français. D'ailleurs, cent hommes ou cent mille hommes groupés sous notre drapeau, ce doit être tout un pour nous, citoyens-soldats du pays dont le drapeau est ainsi défendu; nous devons, si réellement le patriotisme est en nous tel que nous le croyons, tel que nous le disons à la tribune et dans nos journaux, penser gravement aux absents, d'ici veiller sur eux, les aider, les venger vaincus, les honorer victorieux, mais jamais rire de leur ennemi; car c'est injurier leur défaite ou bien avilir leur victoire : rire de l'ennemi n'est permis qu'au soldat qui se bat.

Avant donc de les vaincre, et sans les avoir vus, on chansonna les Khroumirs, puis, avec eux, le gouvernement. N'était-il pas, en effet, un peu coupable, alors, de les avoir trouvés le pied sur nos terres, comme il le fut plus tard, pendant un bon moment, de ne les point trouver chez eux? Aussi fallut-il, pour éteindre le feu des chansons, le sang des poitrines françaises trouées par les balles khroumires ou tunisiennes; et quand, de tous les points de la France, on eut réuni quelque quarante mille hommes en Tunisie, emportant avec eux les pensées, les regrets et les vœux d'autant de familles françaises, et du double peut-être, il se fit alors, de là-bas jusqu'ici, par les fils tenaces des souvenirs et des affections, des espérances et des craintes, comme un échange permanent de mâle sollicitude et de grave courage.

Le seul péril, en effet, n'était pas, pour nos jeunes troupes, celui des attaques furieuses ou des embuscades perfides; elles en couraient d'autres plus grands, venant, comme toujours, d'elles-mêmes d'abord, et de leur constitution physique ; puis ensuite et surtout de l'air et des lieux : sommets glacés des montagnes et profondeurs humides des ravins, marécages des vallées, eaux fétides, brumes épaisses, trombes d'eau mêlée de foudre; froid saisissant des nuits et chaleur torride des jours; c'est à travers tout cela que notre armée, débarquée presque entière de France, marchait, allègre et forte, à la poursuite d'ennemis disséminés,

fugaces, insaisissables. Les maladies, effets des saisons, résultats des tempéraments, conséquences des fatigues, vinrent éprouver mieux encore que l'ennemi, le courage et la force vitale des soldats. Ils surent, aidés de leurs médecins-majors et de leurs chefs, vaincre celles-là comme celui-ci, non sans pertes sensibles, assurément : la nature, en effet, hostile ou révoltée, se soumet à l'homme moins aisément que l'homme lui-même.



Vue de Tunis à vol d'oiseau.

CHAPITRE DEUXIÈME

HISTOIRE SOMMAIRE DE LA TUNISIE

ÉPOQUE PHÉNICIENNE. — CONQUÊTE ROMAINE. — CONQUÊTE ARABE ET FONDATION DE KAIROUAN. — CROISADE DE SAINT LOUIS. — CONQUÊTE TURQUE. — ÉPOQUE MODERNE.

La Tunisie, ancienne *Afrique proconsulaire* des Romains, fut d'abord colonisée par des émigrants phéniciens, environ douze cents ans av. J. C.; c'est de cette époque que datent les souvenirs à peu près historiques sur lesquels il est permis de faire quelque fond; puis, vers l'an 860, Didon, princesse de Tyr, vint y fonder Carthage sur l'emplacement, dit la tradition, que pouvait couvrir une peau de bœuf. Telle était, en effet, l'étendue du territoire que les indigènes avaient ironiquement concédé à l'illustre voyageuse. Par une subtilité tout à fait digne de son sexe, Didon accepta le cadeau, et sut mettre les rieurs de son côté en découpant une peau de bœuf de manière à en former une courroie sans commencement ni fin. La peau de bœuf demeura donc *entière* et couvrit, développée sur le sol, une étendue de terrain très acceptable. Ce fut là que l'habile princesse jeta les fondements de Carthage, future rivale de Rome, et dont les ruines subsistent encore aujourd'hui, à peu de distance de Tunis.

Après les Phéniciens et les Tyriens, les Grecs arrivèrent. Le nom des villes qu'ils fondèrent est connu dans l'histoire : Utique, Cyrène (qui donna son nom à la Cyrénaïque), Hippone, où mourut saint Augustin, et qui s'élevait à peu de distance de notre ville de Bône.

Carthage, qui avait étendu sa domination sur toutes les ré-

gions avoisinantes, entra en lutte avec Rome. On sait ce qu'il en advint; elle fut prise par Scipion Emilien, en l'an 146; Massinissa, roi des Numides, pour prix de l'aide qu'il avait donnée aux troupes romaines, partagea le territoire du vaincu avec le vainqueur. Plus tard, les Romains, vainqueurs de Jugurtha (106 av. J. C.), lui reprirent ce qu'ils avaient donné à son prédécesseur, et leur domination fut alors sans rivale sur cette partie de l'Afrique. Tunis existait déjà sous le nom presque identique de *Tunes*, et son territoire mérita d'être appelé, ainsi que notre Algérie, le *grenier de Rome*, tant sa fertilité était grande.

Nous passons sous silence les diverses phases que traversa, soit avant, soit depuis ce moment, l'Afrique proconsulaire : insurrections de Juba (46 av. J. C.), de Tacfarinas (17 de J. C.), des légionnaires de l'empire romain, etc., qui aboutirent, sous le règne de Maxence (310 de J. C.), au ravage du pays tout entier par le fer et par le feu. Durant ce temps, et malgré ces vicissitudes, le pays se couvrit de riches et somptueux palais, de maisons de campagne, où les grands personnages de Rome venaient prendre du repos, au milieu de toutes les splendeurs de la nature et de l'art, et dont les ruines se rencontrent presque à chaque pas dans la Tunisie actuelle.

De même ne ferons-nous que mentionner l'incursion des Vandales arrivant d'Espagne, qui détruisirent Carthage et renversèrent complètement la puissance romaine en Afrique (430 de J. C.). Un siècle plus tard, en 534, le célèbre Bélisaire, pour le compte de l'empire de Byzance, réussit à détruire les Vandales et prépara la place aux Arabes, qui, vers 650, sous la conduite de Moawiah, s'emparèrent du sud de la Tunisie, où ils fondèrent Kairouan (1). Nous laissons ici la parole aux rédacteurs de la *Notice sur la Tunisie*, publiée en 1881 par l'état-major général du ministre de la guerre, dans la *Revue militaire de l'étranger :* ce

(1) C'est à ce moment que Kairouan devint pour les Arabes une *ville sainte*, comme elle l'est encore aujourd'hui.

n'est pas le seul emprunt que nous leur ferons au cours de ce travail.

« En 693, les Arabes reprirent Carthage sur les Grecs et détruisirent une dernière fois la ville de fond en comble. Les ruines de Carthage servirent dès lors à embellir Tunis.

« Tunis, qui dépendait de l'empire de Kairouan, profita des splendeurs de la gloire musulmane. Les Arabes y firent fleurir la poésie, les arts, la philosophie, et surtout les sciences. Jean Léon l'Africain parle de missionnaires mahométans qui allaient porter l'islam aux nègres dans les déserts, et réussirent à y faire abolir les sacrifices humains. C'est à cette époque que la puissance ainsi que la civilisation des Arabes atteignirent leur apogée; mais, après 750, leur immense empire commença à se morceler au milieu des rivalités de diverses dynasties. Les califes aglabites de Kairouan, possesseurs de Tunis, eurent à soutenir de nombreuses luttes : Tunis fut pris par Abdérame, calife de Cordoue; en 998, Kaïem, calife fatimite de Kairouan, supplanté par un usurpateur, reprit sa capitale après avoir dévasté une grande partie du pays. L'un des fils de l'usurpateur vaincu se réfugia à Tunis, dont il se fit reconnaître le souverain.

« Vers 1100, Tunis tomba au pouvoir de Yousouf-ben-Taschfyn, fondateur du Maroc, émir puissant, qui possédait l'Espagne méridionale, les royaumes de Fez et de Tlemcen, et presque toute la contrée qui forme aujourd'hui l'Algérie.

« En 1140, le chef de la dynastie des Almohades s'empara à son tour de Tunis et ouvrit une ère de repos, de calme et de prospérité, pendant laquelle la région devint très florissante. Son commerce avec l'Europe s'accrut considérablement; elle entra surtout en relations avec les Pisans, les Génois, les Vénitiens. Les chrétiens avaient le droit d'aller et de venir dans la contrée, de vendre, d'acheter, de s'établir, de posséder des églises et des cimetières. A partir de 1236, la puissance des Almohades déclina à son tour; chassés d'Espagne, ils perdirent bientôt la plus grande partie de leurs possessions africaines, et, en 1260, Tunis tomba au pouvoir

des Mérinites. C'est aussi vers cette époque que les Maures y arrivèrent, expulsés de l'Andalousie et de la Sicile : leur immigration dans la Tunisie prit de grandes proportions; à Tunis même se réfugia l'illustre tribu des Abencérages, poétisée depuis par Chateaubriand.

« Cependant, toute cette région continuait à prospérer; elle produisit à cette époque des historiens et des géographes que l'on consulte encore aujourd'hui : Edrisi, qui vécut à la cour de Roger II, roi de Sicile; Aboul-Faradj et Aboul-Feda, Méhémet-Ibn-Batouta, dont les relations servirent plus tard à Jean Léon l'Africain pour sa *Description de l'Afrique*.

« Des caravanes tunisiennes étaient en communication avec la Guinée et Tombouctou; de nouveaux traités d'amitié et de commerce furent conclus avec Florence, la Provence et la Sicile; les chevaliers et seigneurs chrétiens prenaient du service auprès des souverains de Tunis, qui entretenaient des troupes soldées de Toscans, d'Allemands et d'Espagnols.

« En 1270, le roi de France saint Louis débarqua devant Tunis, avec l'intention de convertir, dit Joinville, « le roi de Thunes et son peuple. » On sait que le saint roi mourut de la peste sur les ruines mêmes de Carthage (1). Les croisés, vainqueurs de Tunis, durent se retirer devant l'épidémie, et, pendant un siècle encore, la puissance tunisienne demeura intacte, s'étendant sur les villes de Bône, Bougie, Djidjelli, Dellys et jusqu'à Cherchell. Mais, en 1391, surgit une querelle entre le roi de Tunis et les Génois; ces derniers s'étant mis sous la protection de la France, Charles VII envoya une flotte qui força Tunis à céder et à prendre l'engagement de ne rien tenter contre les Génois. Ce premier coup marque le commencement du déclin de la Tunisie indépendante; ses habitants berbères, arabes et maures avaient beaucoup perdu de

(1) La place où il mourut a été plus tard concédée à la France; on y a construit une chapelle, qui est aujourd'hui entretenue par des capucins français. Ces mêmes Pères ont fondé, à côté de la chapelle, une école où ils instruisent de jeunes enfants tunisiens abandonnés.

leur ancienne valeur; en même temps, ses pirates, infestant la Méditerranée, continuaient à attirer sur elle les armes de ses voisins. Bientôt, sa perte fut provoquée par les exploits de deux corsaires célèbres, les frères Barberousse.

« L'aîné des Barberousse, Aroudj, après avoir obtenu, en 1505, du roi de Tunis, la cession en propre des îles Gerbha, s'était emparé d'Alger en 1516. Charles-Quint, voyant ses possessions d'Afrique menacées par cet aventurier, dirigea contre lui une armée qui le battit à Tlemcen, en 1518. Aroudj fut tué dans ce combat. Son frère, Khéreddine, lui succéda à Alger et, pour consolider sa puissance, se mit sous la protection de Selim, sultan de Constantinople. Devenu capitan-pacha des flottes ottomanes, il remporta de brillantes victoires. Cependant son suzerain de Tunis, Mouley-Hassan, le jugeant dangereux, souleva contre lui les tribus de la Mitidja et du Sahel. Khéreddine Barberousse revint aussitôt en Afrique, prit possession de Tunis et de Bizerte en 1534, chassa Mouley-Hassan, et se préparait à descendre en Italie, quand Charles-Quint se mit en campagne contre lui. Tunis fut repris, et Mouley-Hassan remonta sur le trône en 1535; mais il dut reconnaître la suprématie de Charles-Quint, et une garnison espagnole occupa la Goulette.

« La domination hispano-allemande ne fut pas de longue durée : en 1574, les Turcs, en guerre avec l'empire germanique, s'emparèrent définitivement de la Tunisie. Tunis reçut un pacha, administrateur supérieur, qui gouverna de concert avec le dey ou chef de la police des janissaires. La forme du gouvernement était aristocratique; le dey reconnaissait la suzeraineté de la Porte; il était élu par le Divan ou conseil suprême, lequel était lui-même choisi parmi les principaux officiers des janissaires. Aussi vit-on bientôt ces derniers acquérir une puissance considérable. En 1630, Tunis possédait 4,000 de ces janissaires, et leur chef, Kara-Osman, gouverna pendant un grand nombre d'années. Le pacha turc, qui recevait le tribut pour le sultan de Constantinople, ne tarda pas à voir son autorité réduite à ce rôle secon-

daire. Jusque vers la fin du dix-septième siècle, les deys accrurent leur influence, et, dès 1684, le sultan de Constantinople n'exerçait plus qu'un droit de suzeraineté nominale sur la Tunisie.

« En 1685, le dey Mahmoud prit, de sa propre initiative, le titre de bey et rétablit la monarchie héréditaire. Les beys, tout d'abord, ne rompirent pas absolument avec la Porte, dont ils voulaient bien encore se dire les vassaux ; ils daignaient accepter du sultan le titre de pacha à trois queues ; mais bientôt ils cessèrent de payer le tribut au Grand Seigneur et se contentèrent de lui envoyer, chaque année, quelques présents.

« Ce fut sous le règne du bey Mahmoud que le maréchal d'Estrées conclut avec Tunis les *capitulations* qui réglèrent les droits et les privilèges de nos nationaux habitant ce pays.

« En 1689, le dey d'Alger détrôna le bey Mahmoud ; celui-ci revint à la tête de nombreuses tribus arabes de l'intérieur, et reconquit Tunis en 1695.

« En 1705, faute d'héritiers directs du bey Brahim-el-Cherif, mort à Porto-Farina, l'armée appela au trône Hussein-ben-Ali, de qui descend la dynastie des beys actuels. Ses commencements furent assez orageux : Ali-Pacha, fils adoptif de Hussein, mais exclu de sa succession par suite d'un mariage ultérieur du bey, se révolta contre lui. Battu d'abord, il obtint le concours du dey d'Alger et, grâce à ce dernier, s'empara de Tunis en 1735. Hussein, réfugié à Kairouan, y fut assassiné cinq ans après.

« Ali-Pacha ne tarda pas à se brouiller avec son ancien complice le dey d'Alger, qui, de concert avec le dey de Constantine, vint de nouveau attaquer Tunis. Ali-Pacha fut étranglé (1756), et Mahmoud, fils de Hussein, reprit la succession de son père. Il mourut deux ans après et fut remplacé, après une courte régence, par son frère Ali-Bey, qui gouverna jusque vers 1782. L'administration d'Ali-Bey fut très prospère pour le pays. Tunis avait alors plus de 150,000 habitants, dont 30,000 israélites. En 1769 et 1770, Ali-Bey eut quelques contestations avec la France ;

il s'en fallut même de peu qu'une guerre sérieuse n'éclatât entre ces deux pays, à propos de la pêche du corail sur les côtes tunisiennes. La situation devint encore plus tendue lorsque le bey, qui était en guerre avec la Corse, alors génoise, continua ses hostilités contre l'île, après qu'elle eut été incorporée à la France. Une escadre française vint, en 1770, bloquer le port de la Goulette ; mais, sur l'intervention du sultan de Constantinople, l'escadre rentra en France, et le différend fut aplani. Peu après, le bey envoya au roi de France une ambassade qui fut accueillie avec égards.

« Ali-Bey fut remplacé sur le trône par son fils Hamouda-Pacha qui, pendant son règne de trente-deux ans, fut très populaire. Lorsqu'il mourut, en 1814, Tunis était en relations politiques et commerciales avec la France, l'Angleterre, la Hollande, la Suède, le Danemark, l'Allemagne, l'Espagne et la plupart des villes de l'Italie. Toutefois, de toutes les nations, la France était celle qui inspirait le plus de sympathie aux Tunisiens : notre représentant avait le pas sur les autres consuls; et, malgré les malheurs qui nous accablèrent à cette époque de notre histoire, le pavillon français ne perdit rien de son prestige dans les Etats du bey. Hamouda orna son palais (le Dar-el-Bey) de plusieurs galeries de tableaux représentant les batailles de l'Empire.

« Othman-Bey, frère et successeur d'Hamouda-Pacha, mourut durant la même année, laissant le trône à son neveu Mahmoud, qui opéra plusieurs excellentes réformes. En mai 1816, il abolit l'esclavage des chrétiens.

« Les règnes d'Hussein-Bey (1824-37) et d'Ahmed-Bey (1837-55) virent : l'émancipation des Israélites; le voyage d'Ahmed-Bey à Paris, en 1846 ; l'arrivée à Tunis d'une mission militaire française, qui fut chargée de la réorganisation et de l'instruction de l'armée.

« Sidi-Mohammed (1855-59), homme d'un grand sens politique, dota la régence de Tunis d'un pacte fondamental, promulgué en 1857, dans lequel il prit l'initiative de quelques mesures libé-

rales, telles que : la garantie de la propriété individuelle ; l'obligation de l'impôt pour toutes les classes ; l'égalité devant la loi des musulmans et de toutes les autres races habitant la Régence ; l'accès de tous aux emplois publics ; une réglementation du recrutement de l'armée et de la durée du service militaire ; l'établissement d'un tribunal de commerce ; la liberté du commerce pour tous sans aucun privilège ; la faculté donnée aux étrangers d'exercer toutes les industries et d'acheter des propriétés de toute nature, à condition seulement de se soumettre aux lois et usages du pays. A ce remarquable document fut annexée une loi organique, formant le code politique et administratif de la Régence. En tête de la loi, un chapitre spécial fixe les devoirs et attributions du bey, qui est héréditaire et doit, à son avènement, prêter serment de fidélité au pacte fondamental. Les ministres dirigent les affaires de leur département d'après les ordres du bey, et sont responsables vis-à-vis de lui seul. Les autres chapitres règlent, sur des bases analogues à celles qu'admettent la plupart des nations européennes, le fonctionnement des ministères, l'échelle des diverses juridictions, le mécanisme du budget (qui est soumis chaque année à l'approbation du bey), les droits et devoirs des fonctionnaires, etc., etc.

« A Sidi-Mohammed succéda, en 1859, le bey actuel, Mohammed-el-Sadok. Le commencement de son règne fut marqué par les intrigues et les tiraillements qu'amena la mise en pratique des institutions nouvelles. En 1864, une insurrection agita profondément le pays ; mais le bey lutta avec une grande énergie contre les meneurs du désordre, et finit par triompher des tendances du parti rétrograde, qui voulait soustraire sa politique à l'influence des puissances occidentales de l'Europe. En 1865, il termina heureusement quelques difficultés qu'il eut avec le gouvernement français, à propos de désordres locaux sur la frontière algérienne. Après avoir rétabli le calme, le bey s'efforça de donner une nouvelle prospérité à l'industrie et au commerce du pays : grâce à son initiative, dès l'Exposition de 1867, Paris put voir et appré-

cier justement les remarquables productions de la Tunisie. En même temps, de grands travaux amélioraient la situation matérielle du pays : un aqueduc, comme au temps de Carthage, amenait à Tunis l'eau du Zaghouan ; des lignes télégraphiques, des chemins de fer étaient successivement installés. Mais ces travaux mêmes augmentèrent peu à peu les rivalités qui existaient déjà, sur le terrain politique, entre quelques-unes des principales puissances représentées à Tunis.

« L'Angleterre, au moment où le percement de l'isthme de Suez allait devenir une réalité, chercha à augmenter son action dans la Méditerranée, pour jalonner aussi fortement que possible la nouvelle route des Indes ; elle s'empressa de construire le premier chemin de fer de Tunisie, celui de la Goulette, et son représentant prit, après 1862, un rôle très actif dans les conseils du bey.

« En même temps, le traité de Zurich venait de fonder l'Italie qui, comme tout peuple naissant, se montra douée aussitôt d'une grande force d'expansion. Après avoir parcouru, en peu d'années, dans leur péninsule même, les étapes marquées par l'annexion successive de Naples, de la Vénétie, de Rome, les Italiens cherchèrent à répandre au dehors le surplus de leur activité, et, comme ils avaient déjà en Tunisie un assez grand nombre de leurs compatriotes, ils s'efforcèrent de développer leurs intérêts, parallèlement aux intérêts français. A côté du service des postes fait par la France, il se fonda à Tunis une poste italienne ; plus tard, le consul général italien patronna des demandes faites par ses nationaux pour construire des télégraphes, des chemins de fer. On sait qu'en 1880 une compagnie italienne réussit à se substituer à la compagnie anglaise du chemin de fer de Tunis à la Goulette.

« La France, qui avait à sauvegarder des intérêts, aussi anciens que légitimes, dans un pays avec lequel elle a plus de 400 kilomètres de frontière commune, obtint du bey de nouvelles concessions très importantes. Elle avait déjà construit en partie

le chemin de Tunis à Bône : elle obtint la concession des lignes de Tunis à Bizerte et à Souse et, en outre, celle d'un port à creuser dans les environs de Tunis. Les lignes télégraphiques de la Régence appartiennent toutes exclusivement à l'administration française, ainsi que la presque totalité du service des postes.

« Lorsque la Tunisie vit ainsi plusieurs puissances rivaliser chez elle d'intérêts et d'influence, elle songea à consolider sa situation.

« Conseillé par Khéreddine-Pacha, aussitôt après les événements politiques dont l'Europe fut le théâtre en 1870-71, le bey s'adressa à Constantinople pour renouveler et régler définitivement les conditions de sa vassalité vis-à-vis du sultan. En vertu d'un firman du 25 octobre 1871, Tunis cessa d'être tributaire de Constantinople. Il fut stipulé que : le bey reçoit toujours l'investiture du sultan; il ne doit, sans l'autorisation de ce dernier, ni faire la guerre, ni conclure la paix, ni consentir à aucune cession de territoire. Ses négociations avec l'étranger ne peuvent porter que sur des questions intérieures. Il est obligé de frapper monnaie à l'effigie du sultan, et de mettre ses troupes à la disposition de la Porte en cas de guerre. A l'intérieur, le bey règne absolument.

« Il est à remarquer toutefois que, malgré une clause expresse de ce firman, qui d'ailleurs n'a été reconnu par aucune puissance, Tunis n'envoya à la Turquie aucun renfort d'hommes pendant la guerre de 1877. »

CHAPITRE TROISIÈME

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, MILITAIRE ET POLITIQUE DE LA TUNISIE

APERÇU GÉOGRAPHIQUE ET MILITAIRE. — FRONTIÈRE ALGÉRIENNE. — LITTORAL : TUNIS ET SES ENVIRONS; LA GOULETTE; PLATEAU DE SAINT-LOUIS; L'ARIANA; HAMMAN-LINF; NABEL; SOUSSA; MONASTIR; MEHADIA; SFAX; GABÈS. — *Première région :* MATEUR; PAYS DES KHROUMIRS. — *Deuxième région :* VALLÉE DE LA MEDJERDAH; BÉJA; TEBOURSOUK; TESTOUR; EL-KEF; ZAOUGHAN. — *Troisième région :* DAKHELAT-EL-MALOUÏN; SAHEL; ARAD; KAIROUAN. — *Quatrième région :* BLAD-EL-DJERID; CHOTT-EL-DJERID; GAFSA; EL-GUETSAR; HAMMA; TOUZER. — GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION. — FORCES MILITAIRES.

Depuis de longues années, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, la Tunisie, au moins dans les villes de son littoral, a reçu de nombreux voyageurs européens, français et italiens surtout. L'intérieur a été moins exploré; aussi l'une des difficultés que notre armée avait à vaincre, au moment de pénétrer dans le pays, était l'incertitude des cartes de l'intérieur, notamment du pays des Khoumirs (ou Khroumirs). Voici le résumé des connaissances que nous possédions alors, d'après la source que nous avons déjà mise à contribution (*Revue militaire de l'étranger*) :

La Tunisie, située au nord de l'Afrique, entre l'Algérie, la régence de Tripoli et la mer, présente une superficie d'environ 5,000 lieues carrées. Sa population, qui était de 3,000,000 d'habitants, il y a une trentaine d'années, réduite à 2,500,000 en 1864, ne s'élèverait plus aujourd'hui qu'à 1,000,000.

Au point de vue orographique, elle se divise en quatre régions bien distinctes.

La première région, située au nord de la Régence, peut être désignée sous le nom générique de *Mogod;* elle est bornée à l'ouest par l'Algérie (cercle de la Calle), au nord par la mer, au sud et à l'est par la chaîne du petit Atlas, qui forme la ligne de partage des eaux de la vallée de la Medjerdah et des différents cours d'eau qui se jettent directement de la Calle au cap Zbib.

La deuxième région comprend les bassins de la Medjerdah et de l'Oued-Miliana, ainsi que la partie septentrionale de la presqu'île de Dakhelet-el-Malouin jusqu'au cap Bon. Elle est limitée au nord par la chaîne du petit Atlas, à l'ouest par l'Algérie (cercle de Souk-Ahrras et de Tebessa), et au sud par une chaîne de montagnes partant d'Haïdra à 30 kilomètres environ au nord-est de Tebessa, et allant finir au cap Bon. Le point central de cette chaîne, qui forme la ceinture des bassins de la Medjerdah et de l'Oued-Miliana, est le Djebel-Hamada.

La troisième région est bornée, à l'est par la Méditerranée, du cap Bon à la frontière de la régence de Tripoli, au nord par la série des montagnes qui forment la délimitation du bassin de la Medjerdah, à l'ouest par le Djebel-Djebissa et la chaîne du grand Atlas, qui séparent le bassin de la Méditerranée du Sahara, au sud par la régence de Tripoli.

La quatrième région constitue le Sahara tunisien; elle est comprise entre le grand Atlas, au nord et à l'est, et nos possessions algériennes, à l'ouest et au sud.

Avant de commencer la description de chacune de ces régions, il convient de jeter un coup d'œil sur la frontière entre l'Algérie et la Tunisie, de la Calle à Tebessa, et ensuite sur le littoral.

La limite entre la Tunisie et nos possessions algériennes commence au cap Roux, entre la chaîne du Djebel-Segleb et l'Oued-Djennan, qui se jette dans la Méditerranée, près de Tabarka. Après avoir traversé l'Oued-Djennan près de sa source, elle passe successivement par Ras-Mosket, Fedj-Kahla, Kef-Schob, Aïn-Smaïl et le Djebel-Adissa (891 m.); tout ce massif, jusqu'au Djebel-Adissa, constitue le Djebel-Khroumir. La frontière se pro-

longe ensuite le long de la chaîne de montagnes qui sépare l'Oued-el-Kébir et ses affluents du bassin de la Medjerdah, et porte successivement les noms de Djebel-Togma (746 m.), Djebel-Hourd (1,025 m.), Djebel-Ghorra (1,200 mètres), un peu au sud de Bordj-Aïn-Kebira, Djebel-Bou-Hamera et Fedj-Karouba, à la limite des cercles de la Calle et de Souk-Ahrras.

Puis, après avoir suivi le Djebel-Addeb, le Djebel-Guelche, la frontière coupe la Medjerdah entre Souk-Ahrras et Ghardimaou, longe le Djebel-Frina, le Fedj-el-Gontas et le Djebel-Hamri. Elle traverse alors l'Oued-el-Mellègue, remonte un certain temps le cours d'un petit affluent de gauche de l'Oued-Serrat, puis coupe successivement le Djebel-Bou-Djaber, le Djebel-Rebaïa, le Fedj-Youcet, le Djebel-Dyr et le Djebel-Djebissa, à 15 kilomètres à l'est de Tebessa. Elle passe ensuite par les collines de Bir-Oum-Ali, le Djebel-Safsaf, le Djebel-Zezga, et arrive au Chott-el-Djerid.

Ile de Tabarka. — En allant du cap Roux au cap Bon, on rencontre d'abord la petite île de Tabarka, presque vis-à-vis l'embouchure de l'Oued-el-Kébir. Elle a une longueur maxima de 800 mètres sur 600 mètres dans sa plus grande largeur. Tabarka fut cédée dans le seizième siècle par Khéreddine Barberousse à la république de Gênes, qui y établit une petite colonie dont l'existence se prolongea jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, où elle fut incorporée à Tunis. La colonie dès lors tomba en ruines; il ne subsiste actuellement à Tabarka qu'un petit fort construit sur la pointe septentrionale. En face, sur la terre ferme, s'élève le château de Bordj-Djedid. La distance de l'île au littoral est de 600 mètres; de sa pointe méridionale part un banc de sable à fleur d'eau, qui s'étend jusqu'à l'embouchure de l'Oued-el-Kébir. La rade et le mouillage des grands bâtiments sont sur la côte occidentale de l'île.

En face de Tabarka débouchent les vallées des divers cours d'eau qui arrosent le pays des Khroumirs, et c'est grâce à ce petit port qu'ils peuvent, par l'intermédiaire des contrebandiers et des

pêcheurs de corail, renouveler le plus facilement leurs approvisionnements d'armes et de munitions. De Bordj-Djedid part un mauvais chemin, à peine praticable aux chevaux, qui conduit à Beja, en traversant le pays des Khroumirs et en suivant le cours de l'Oued-Tsammèche (36 kil.); ce chemin passe par le territoire des Djeladjla et des Nefsa.

De Tabarka l'on arrive, en longeant la côte, à l'embouchure de l'Oued-Zouara, qui traverse le pays des Nedja, où se trouve le Bordj-Mochara, puis au cap Negro et au cap Serrat, dont les alentours sont très fréquentés par les pêcheurs de corail. A partir du cap Serrat les contreforts de l'Atlas se rapprochent de la mer, et l'on rencontre successivement le Ras-el-Dukkara, le Ras-el-Koroun et le cap Blanc, au nord de la ville de Bizerte.

Bizerte est située à l'angle sud-ouest du golfe du même nom, et à 60 kilomètres de Tunis; elle s'étend en amphithéâtre sur les pentes méridionales du Dahr-el-Coudia. La rade est abritée des vents d'ouest et de nord-ouest; sa profondeur permet à un navire cuirassé de s'approcher à portée de canon. Le port est formé par un canal de 28 mètres de large, qui longe la kasbah et le Bordj-es-Zenzela, et se bifurque au sud-est de la kasbah en deux canaux communiquant avec la tête du lac de Bizerte. L'îlot compris entre ces deux bras constitue le quartier des Européens (200 environ), il communique avec la ville et la terre ferme par deux ponts en pierre. La profondeur des canaux atteint à peine un mètre ou 1 m. 15, le fond est vaseux, et il faudrait creuser de nouveau pour rendre accessible à des navires d'un certain tonnage le canal de l'est, qui est le plus large. Le lac de Bizerte a une longueur de 13 kilomètres de l'ouest à l'est, sur une largeur de 7 kilomètres; il est très poissonneux. Les eaux du port de Bizerte présentent un phénomène singulier : tantôt elles s'écoulent vers la mer avec une vitesse très apparente, tantôt elles refluent vers le lac.

La ville renferme 4,000 à 5,000 habitants; on y faisait autrefois un commerce de céréales très considérable, qui a diminué de-

puis la décadence de l'agriculture en Tunisie. L'eau qui sert à l'alimentation des habitants est amenée par des canaux souterrains, qui prennent naissance au nord-ouest sur les hauteurs du Djebel-Nadeur. Le sol, dans tous les environs de Bizerte, est assez fertile ; les terres sont bien cultivées, et les coteaux qui s'élèvent à l'ouest de la ville sont couverts de bois d'oliviers, de jardins et de vergers.

Vis-à-vis du cap Zbib est située la petite île du Chien, avec phare à feux fixes; un peu plus loin à l'est, sur la côte, se trouve le cap El-Mekki, dont la pointe ferme à l'ouest le golfe de Tunis, lequel se termine à l'est par le cap Bon. A l'ouest et à l'est du cap El-Mekki sont deux roches qui constituent les îles Pilau et Plane. On arrive ensuite à l'embouchure de la Medjerdah, dans le golfe de Porto-Farina, dont l'entrée est presque barrée aujourd'hui. La population de Porto-Farina n'est guère que de 800 habitants, mais la ville est située au milieu de jardins magnifiques et dans un territoire fertile et bien planté ; auprès de Porto-Farina sont les bourgs importants de Ras-el-Djebel et d'Aoudja.

Après l'embouchure de la Medjerdah, on rencontre le cap Kamart et le cap Carthage. Entre l'embouchure de la Medjerdah et le cap Kamart, sur les hauteurs de Calaat-el-Aoued, on voit l'emplacement des anciens Castra Cornelia ; au nord du cap Kamart sont les ruines de Carthage, près desquelles est construite la petite chapelle de Saint-Louis. Entre le cap Kamart, le cap Carthage (phare à feux tournants) et la mer, on rencontre les villages des environs de Tunis, tels que l'Ariana, Djafar, Sebella, Sekha, Kamart, Marsa, toutes localités prospères et renfermant de nombreuses villas.

Tunis est située à environ 4 lieues au sud de l'embouchure de la Medjerdah, entre le golfe dit d'El-Bahira et le lac connu sous le nom de Sebkha-el-Sedjoumi, lac salé, bien que sans communication avec la mer et qui, d'ailleurs, se dessèche en grande partie pendant l'été. Le port de Tunis, appelé la Goulette, qui est relié avec la ville par un chemin de fer et dont il sera ques-

tion plus loin, est sur la rive occidentale du golfe ; il forme l'ouverture d'un canal qui fait communiquer avec la mer le golfe de Bahira. Celui-ci est envasé, et l'on a dû y tracer un chenal pour les embarcations qui, de Tunis, se rendent à la Goulette. Au milieu du golfe est une petite île qui porte le nom d'île Chekli.

La ville a de 100,000 à 110,000 habitants, parmi lesquels 15,000 étrangers, dont un millier environ sont Français. Elle est située sur le penchant fort doux d'une colline qui s'élève entre les deux lacs; elle a vue sur celui d'El-Bahira. Elle se divise en quatre parties : la ville proprement dite, occupant la partie supérieure, dominée elle-même par la kasbah, le quartier franc, dans la partie basse, et les deux faubourgs Bab-el-Souika au nord et Bab-el-Djezira au sud, qui sont l'un et l'autre presque aussi étendus que la ville même.

Le développement général de Tunis, de ses deux faubourgs et du quartier franc, est de 8,000 mètres; mais il existe dans l'intérieur de ce vaste périmètre des cimetières et beaucoup de terrains vagues.

Les musulmans habitent généralement la ville haute ; les juifs, le bas du faubourg El-Souika, et les Européens (Anglo-Maltais, Italiens, Français et Algériens), le quartier franc de création récente.

Le bey habite rarement Tunis, où il a cependant un palais; il réside en hiver au Bardo, à 2 kilomètres, sur la ligne du chemin de fer, et pendant les huit mois de chaleur, à la Goulette, au nouveau sérail.

Les alentours de Tunis sont couverts de villas et de lieux de plaisance.

Le climat de la ville et des environs est très beau et très sain, bien qu'aucune mesure ne soit prise pour garantir la salubrité publique.

Les fortifications de Tunis consistent en une double enceinte et des forts détachés.

La Goulette. — La ville de la Goulette, qui est le port de Tu-

nis et qui est reliée à elle par un chemin de fer et une très bonne route, augmente chaque année et comprend maintenant près de 10,000 habitants.

Elle est située sur une étroite langue de terre, qui sépare le lac d'El-Bahira de la mer. Un chenal de 12 mètres de largeur la divise en deux parties et fait communiquer le lac avec la mer. Au nord est placée la ville proprement dite, où l'on voit la gare, la kasbah et le palais du bey.

Au sud se trouve l'arsenal de la marine. Un pont de bateaux est jeté sur le canal formant le débouché naturel de la Bahira dans la mer.

Plateau de Saint-Louis. — Le plateau de Saint-Louis domine toute cette région, où des ruines nombreuses attestent l'emplacement qu'occupa Carthage; il est facilement accessible de tous côtés. Au sud et à l'ouest, c'est une vaste plaine ; au nord, le terrain est plus accidenté et s'élève successivement jusqu'au cap Carthage. Le pays a toujours le même aspect : des maisons de campagne, des fermes, des jardins et des terres labourées.

L'Ariana. — Dans la plaine de Carthage, au pied des collines dites de l'Ariana, sur la route qui mène à Tunis, on rencontre le village de l'Ariana, des fermes, des villas, une usine importante, avec de l'eau et du bois en abondance.

Entre les collines de l'Ariana et le plateau du Belvédère, qui domine la ville au nord, à courte distance, comme il a été dit, s'étend une belle plaine fertile, couverte de bois d'oliviers clairsemés, offrant des ressources de tout genre.

Radès. — Ce petit village, situé sur la rive gauche de l'Oued-Milianah, est célèbre par la défaite des Carthaginois par Régulus; une bonne route le relie à Tunis. Construit sur le flanc oriental d'un petit coteau, ses maisons sont étagées vers la mer. La population est assez dense, les fontaines publiques nombreuses, les magasins bien approvisionnés. Autour du village paissent des troupeaux de moutons, de bœufs, de chèvres. Bois d'oliviers très étendus.

L'Oued-Milianah, dont la vallée sera décrite plus loin, se jette dans la mer, à l'est de Radès. Il traverse avant son embouchure une vaste plaine ; ses berges sont assez hautes (2 m.) et sa largeur assez considérable (30 à 50 m.), mais la profondeur de l'eau ne dépasse pas 1 mètre, et le fleuve est facile à franchir sur tous les points de son parcours. Il est traversé par deux ponts de pierre sur le chemin de Radès à Hamman-Linf et sur la grande route qui mène de cette dernière localité à Tunis.

Hamman-Linf. — Ce village est resserré entre la mer et les derniers contreforts du Djebel-Gournin, qui va s'élevant vers le sud, jusqu'à la hauteur de 566 mètres. Le village est bâti en pierre et offre de grandes ressources comme bâtiments, fontaines, etc.

En reprenant la description du littoral, on voit que, de Kamart à Carthage, la côte est formée d'abord de dunes basses qui séparent la mer des lagunes de la sebkha de Rouan et sur lesquelles on peut atterrir et débarquer sans difficulté.

Au Djebel-Kamart, elle se relève et s'abaisse ensuite pour former une plage basse et étroite, dominée par les collines de la Marsa ; à partir de là jusqu'au cap Carthage (Bou-Saïd) et au bordj de Sidi-Djid, elle est formée de falaises découpées, de ravins abrupts à pentes très raides.

Au delà du bordj de Sidi-Djid, elle devient plate et est facilement accessible jusqu'au village de Soliman, sauf peut-être à l'embouchure même de l'Oued-Milianah, qui est entourée de marécages.

Entre le bordj de Sidi-Djid et le palais du bey, la côte est dominée par les hauteurs de Saint-Louis. En allant vers le sud, on trouve les jardins et les bassins du palais du bey. Les villas s'échelonnent sur un terrain presque plat ; les jardins s'étendent jusqu'à la mer. On trouve là, successivement, après avoir dépassé les trois bassins construits sur l'emplacement même du port de Carthage, les jardins du bey, le Kram, le Dar de l'Agha Musta-

pha, les jardins du général Khéreddine, et l'on arrive dans les eaux de la Goulette.

Au delà de la Goulette apparaissent des dunes basses, sablonneuses, sur une largeur de 100 à 150 mètres, en arrière desquelles s'étend, jusqu'à la route d'Hamman-Linf, une large bande de friches sans broussailles.

En résumé, toute cette côte, à part les falaises de Bou-Saïd, offre de grandes facilités à un débarquement.

A partir de Hamman-Linf, on trouve sur la côte l'Enchir-Mraissa, le marabout de Sidi-Ali-Ghaiss, et les villages de Bridja, Douela et Hamman-Gourbos, avec le ras El-Fortan.

Du ras El-Fortan au cap Bon, l'on rencontre les ruines de Misoua (Zaouia-Sidi-Daoud-el-Nebo), en face de l'île de la Conara, puis les Zaouia de Sidi-Abd-el-Kader, et enfin le village d'El-Haouria, près du cap Bon.

Du cap Roux au cap Bon, sauf dans la partie du golfe de Tunis décrite ci-dessus, la côte est généralement bordée de hautes falaises.

Du cap Bon, en descendant vers le sud, on voit successivement le Ras-el-Melah et le village de Kelibia, à 2 kilomètres duquel est un mouillage souvent utilisé par les navires qui, venant du sud, ne peuvent doubler le cap Bon. Un peu plus dans l'intérieur, s'aperçoit la petite ville de Menzel-Temin, dont le territoire est un des plus fertiles de la Régence. On passe ensuite à Kourba, Mamoura, Beni-Khiar et Nabel.

Nabel. — Nabel est située à près de 2 kilomètres de la mer ; sa population est d'environ 4,000 âmes. Les habitants sont fort industrieux et fabriquent en assez grande quantité des poteries, des étoffes de laine et des couvertures ; les champs et les jardins qui environnent la ville sont bien cultivés. Le climat est très sain.

Au sud de Nabel se trouve Hammamet, à l'entrée du golfe du même nom, l'ancien Sinus Neapolitanus. C'est une petite place sans importance maritime ; elle est bâtie sur un rocher et en-

tourée d'une mauvaise muraille peu susceptible de défense. On compte 2,000 habitants, tant à Hammamet même que dans les villages voisins.

Au sud d'Hammamet et jusqu'à Monastir, la côte est fort basse ; entre Hammamet et Herguela, elle forme une vaste plaine appelée la Djeriba, qui est presque entièrement couverte d'eau dans la saison des pluies. Les localités les plus importantes situées dans le golfe de d'Hammamet sont : Sidi-Khelifa, près de l'embouchure de l'Oued-Sabahia, Herguela et enfin Soussa.

Soussa. — Soussa (Hadrumète) est le chef-lieu d'un des districts les plus peuplés de la Régence ; c'est une ville fortifiée et maritime, dont la population est de 7,000 habitants. Elle a des rues larges et bien entretenues ; ses environs sont couverts d'oliviers, qui constituent la principale richesse du pays. Malheureusement, Soussa et toute la région avoisinante manquent d'eau ; il n'y existe qu'une seule source, et les lits des torrents sont presque toujours à sec. Dans la campagne, on n'a que de l'eau de puits souvent saumâtre.

Monastir. — A 20 kilomètres au sud de Soussa est Monastir, située à l'extrémité d'une presqu'île ; c'est une ville maritime de 6,000 âmes avec un mouillage suffisant, qui pourrait, moyennant quelques travaux, devenir un assez bon port... En face est l'île de Tonnara, avec des établissements de pêche pour le thon.

De Monastir on arrive à Teboulba (2,000 habitants), puis au cap Dimas, avec la localité du même nom bâtie sur les ruines de Thapsus, aux bourgs de Bokalta et Moukenine, au milieu de jardins bien entretenus, et enfin à Mehadia.

Mehadia. — Cette ville a une population de 7,000 habitants et un mouillage passable, quoique inférieur à celui de Monastir ; mais dans la presqu'île même de Mehadia il existe un ancien port qu'il serait facile de rendre praticable.

Avant d'atteindre le promontoire du Ras-Capoudia, on ren-

contre le bourg de Soursef, puis le littoral ne présente plus de localités intéressantes jusqu'à Sfax.

Sfax. — Sfax est une des villes les plus considérables de la Tunisie; sa population est de 9,000 habitants, elle a une enceinte pentagonale à l'angle ouest de laquelle a été bâtie la kasbah. Tout autour de la ville s'étend une zone sablonneuse de 3 kilomètres, au delà de laquelle est une autre zone plus large cultivée en céréales et en vergers, et qu'on nomme les jardins de Sfax. L'eau est rare, et on a construit de nombreuses citernes; le territoire environnant est dépourvu de cours d'eau permanents.

La ville même est divisée en deux parties bien tranchées : la ville haute qu'habitent les musulmans, et la ville basse où résident les Européens, Maltais pour la plupart. Sfax, qui fait un commerce assez important d'huiles, d'éponges, de laines, de dattes, est, comme Soussa, le siège de plusieurs consulats.

En face de Sfax, à environ 8 kilomètres de la côte, se voient les deux îles Karkenah (Chargui et Gharbi), assez bien cultivées. La pêche des éponges y est très productive.

Au delà de Sfax, la côte, toujours basse, s'enfonce un peu à l'ouest, pour former le golfe de Gabès (Petite Syrte); puis, jusqu'à Gabès, on ne peut guère citer que les villages de Nockta, d'El-Malirès et l'embouchure de l'Oued-Souinia.

Gabès. — Gabès, au fond du golfe du même nom, est la réunion d'un groupe de magnifiques oasis, dont les principales sont celles de Djarah, Monzel et Chenenni. Les jardins sont bien entretenus, on y cultive la vigne et les arbres fruitiers de toute sorte. La population est de 8,000 âmes; le port de Gabès est presque insignifiant.

De Gabès à la frontière de la régence de Tripoli, on ne rencontre plus que de petits villages sans grande importance, tels que Djerif, en face de l'île de Djerbah, Zergis, et enfin le petit fort des Bibans.

La grande île de Djerbah est bien cultivée, mais plate et sans

eau courante. Les habitants, au nombre de 26,000, sont tisserands ou pêcheurs, ils font en outre un grand commerce d'huile. Les centres principaux sont Haoumet-Souk, où se tient chaque semaine un marché important, et Haoumet-Cedrien.

Nous allons maintenant essayer de décrire les quatre régions de la Tunisie, en nous étendant spécialement sur les deux premières.

La première région est séparée du bassin de la Medjerdah par la chaîne du petit Atlas, qui commence à la frontière algérienne, au Djebel-Adissa, et finit au camp Zbib, entre Bizerte et Porto-Farina, et porte les noms successifs de Djebel-Balta, Djebel-ben-Dra, point le plus élevé de toute la chaîne, Djebel-Mouchar, Djebel-Heidouz, Djebel-Ansarin, Djebel-Maïcera, Djebel-Sakkak, Djebel-Dekaouina, Djebel-Kechbata, Djebel-Bebber et Djebel-Remeul.

C'est une région très montagneuse, couverte en grande partie de belles forêts de chênes, et qui ressemble beaucoup à la Kabylie.

Le principal cours d'eau est l'Oued-el-Kébir ou Oued-Zaïm, qui prend sa source dans le Djebel-Balta, traverse le pays des Khroumirs, et se jette dans la Méditerranée, près de l'île de Tabarka. Il reçoit, près de son embouchure, l'Oued-Tsammèche.

L'Oued-Tsammèche est séparé par le Djebel-Ouerghama de l'Oued-Zouara, qui, sous le nom de Oued-Zenna, sort du Djebel-Bouguerin et arrose le territoire des Nefza.

Il existe dans le Mogod trois lacs importants : ceux de Cejenan, d'Eckkeul et de Bizerte, ces deux derniers réunis par l'Oued-Tindja.

Le lac de Cejenan, situé un peu au sud du cap Serrat, reçoit l'Oued-Cejenan, qui part du Djebel-ben-Djered, et de l'Oued-Mogheria.

Le lac d'Eckkeul reçoit l'Oued-Djouniz ; cette rivière arrose Mateur et a pour affluent de droite l'Oued-Tin, qui descend de Djebel-ben-Dra, sous le nom d'Oued-Jarrou. La chaîne du Djebel-

Remeul et celle du Djebel-Lafnar séparent de la Méditerranée les bassins de l'Oued-Djoumiz et de l'Oued-Cejenan.

Mateur. — Après Bizerte, la localité la plus importante de cette partie de la Tunisie est Mateur, qui est le centre où viennent s'approvisionner les tribus du Mogod. Elle est bâtie sur la rive gauche de l'Oued-Djoumiz, au penchant d'une colline qu'entoure une belle plaine suffisamment cultivée. Le territoire est fertile ; la population est d'environ 3,000 habitants. L'Oued-Djoumiz, dont les eaux s'engouffrent sous terre à quelque distance au-dessus de Mateur, pour reparaître à hauteur de cette ville, va se perdre dans le lac d'Eckkeul, qui a 12 à 13 kilomètres de longueur.

Au sud de ce lac se trouve une montagne importante, le Djebel-Eckkeul. Le lac d'Eckkeul communique avec le lac de Bizerte par l'Oued-Tindja, où se trouve le hameau du même nom, avec des ruines romaines. La ville de Mateur est à 60 kilomètres environ au nord de Beja. Il s'y fait pendant quatre à cinq mois un commerce important de grains, qui viennent de très loin, transportés à dos de mulets et de chameaux, et sont vendus au marché de chaque semaine. On y trouve aussi des bestiaux et beaucoup de laines.

Les tribus qui occupent le nord de la Tunisie sont, à l'est, les Hezil et les Makna, qui relèvent directement du caïd de Mateur ; au centre, les Mogod, soumis au même caïd ; puis les Nefza, relevant du caïd de Beja, et enfin les Khroumirs, qui sont à peu près indépendants.

Presque toutes ces tribus sont des tribus de montagnards.

Pays des Khroumirs. — Le pays qui confine à la frontière algérienne et qui est compris entre la mer et la chaîne du petit Atlas, est habité par des tribus reconnaissant plus ou moins l'autorité du bey et formant une sorte de confédération dont le but principal est de défendre l'entrée de leur territoire. Ce sont en général des tribus sans demeures fixes, n'ayant pas de villages proprement dits, campant partout où paissent leurs troupeaux ou dans les rochers de leurs forêts. De ces tribus, la plus rude et

la plus indépendante est celle des Khroumirs, qui donne quelquefois son nom à toute cette contrée, bien que la tribu des Khroumirs proprement dite occupe seulement le territoire nord-ouest entre la frontière algérienne et la mer, et soit même très souvent en lutte avec la tribu des Chiaia, qui occupe la partie sud confinant à la vallée de la Medjerdah.

On ne peut s'empêcher d'accorder aux Khroumirs, à cause de leurs qualités guerrières, une importance exceptionnelle qui les fait, même aux yeux du bey, les vrais dominateurs de cette contrée. Les Khroumirs constituent une forte tribu comprenant elle-même un grand nombre de fractions, parmi lesquelles la principale, la plus nombreuse est celle des Ouled-ben-Saïd, qui habite du côté de la mer.

Les Khroumirs peuvent mettre en ligne, sans le secours de leurs voisins, 7,000 fusils environ; il n'y a que fort peu de chevaux de selle dans toute la contrée, le pays n'étant accessible qu'à des fantassins. Il est montueux, couvert de broussailles et de forêts, au moins dans le nord, et présente beaucoup d'analogie avec la Kabylie orientale.

Les mœurs des habitants sont d'ailleurs les mêmes ; pas de villages bâtis en pierre, quoique la pierre abonde, mais des gourbis recouverts de liège et situés à une certaine distance les uns des autres, même dans les centres de population. Les montagnes, boisées jusqu'au sommet, ravinées dans tous les sens, sont d'un abord extrêmement difficile. Une montagne ardue, appelée le Djebel-Mellah, qu'on place à 5 kilomètres nord-est du Djebel-Adissa, forme pour les Khroumirs une sorte de forteresse où ils ont déjà plusieurs fois, pendant leurs guerres, renfermé leurs femmes, leurs enfants et leurs bestiaux. Le marabout de Sidi-Abdallah (1), situé au pied du versant nord du Djebel-Mellah, et protégé par lui contre toute attaque venant du sud, paraît être

(1) Ce lieu tire son nom du grand marabout Sidi-Abdallah-ben-Djemel, dont les Khroumirs se disent descendants.

pour eux un point important pour l'emmagasinement de leurs provisions. Les Khroumirs doivent avoir d'autant plus de confiance dans leur mode de défense habituel, qu'en réalité, jusqu'ici, les troupes du bey n'ont jamais pu pénétrer de vive force dans l'intérieur des montagnes, surtout venant du sud; en 1854, comme en 1863, elles ont dû s'arrêter au pied des montagnes.

Il ne semble pas que le pays des Khroumirs soit très fertile et offre de grandes ressources alimentaires. Les habitants vivent du produit de leurs troupeaux, de fruits et de ce peu dont se contentent les Arabes. Toute la partie nord, étant très montagneuse, doit être par cela même peu propre à la culture des céréales. Une des grandes ressources des indigènes est le brigandage. Les Khroumirs sont partagés en deux fractions distinctes, les Sloul et les Tedmaka. Les premiers se livrent au commerce, sont les plus riches et par conséquent les moins à craindre. Les Tedmaka sont au contraire pauvres et ont surtout comme ressource la chasse et le vol. Ceux qui habitent sur les bords de la mer se sont toujours signalés par le pillage des navires qui ont eu le malheur d'échouer sur cette côte inhospitalière (1), et les tribus algériennes ont eu plus d'une fois à souffrir des incursions de ces hardis pirates.

Deuxième région. — Pour toute troupe opérant dans le nord de la Tunisie, l'occupation de la vallée de la Medjerdah est d'une importance capitale. Pour des colonnes françaises venant d'Algérie, cette vallée fertile, qui traverse des pays montueux souvent inaccessibles, constitue, avec son chemin de fer et les routes qui la suivent, une ligne de communication indispensable.

Au point de vue des opérations militaires, la vallée de la Medjerdah comprise sur le territoire tunisien peut se diviser en trois parties : de la frontière algérienne à Beja, de Beja à Djedeida, de Djedeida à la mer. Dans la première partie, le fleuve qui sort de

(1) En 1878, le navire français *l'Auvergne*, commandant Isnard, a été pillé et les marins maltraités avec une cruauté inouïe.

l'Algérie, au milieu de contrées assez accidentées et arides, coule bientôt dans une vallée large et fertile, bien que relativement peu habitée. C'est cette partie de la vallée qui est limitée au nord par le pays des Khroumirs. De Beja à Djedeida, la Medjerdah coule en général entre les montagnes, qui l'enserrent quelquefois de fort près, surtout avant d'arriver au coude de Testour. A partir de Djedeida, jusqu'à la mer et à Tunis, commencent de vastes plaines qui se prêtent au déploiement des troupes et même de la cavalerie.

Avant de décrire la Medjerdah dans son parcours à travers la Régence, il nous paraît utile de donner quelques détails sur la route de Souk-Arrhas, qui accompagne le fleuve sur le territoire algérien et débouche dans la vallée à Ghrardimaou. Ce chemin a une très grande importance, puisqu'il constitue avec la route d'El-Kef la voie de communication la plus directe qui mène d'Algérie au cœur même de la Tunisie. Il sera prochainement suivi par un chemin de fer, la ligne de Tunis devant être continuée par Souk-Arrhas jusqu'à Duvivier, où elle se réunira à celle de Bône-Guelma. De Ghrardimaou à Souk-Arrhas, la ligne n'est encore qu'étudiée; elle est presque finie entre Souk-Arrhas et Duvivier, et cette section a même déjà servi aux transports militaires.

A partir de Souk-Arrhas et jusqu'à 9 kilomètres environ, la route est large, praticable à toutes les armes; elle traverse deux torrents sans importance, l'Oued-Djedra et l'Oued-Mechta-Yacoub, sujets à des crues, mais toujours faciles à franchir. Elle s'élève ensuite vers les hauteurs de Guern-Djidi, et devient alors très raide, quoique praticable à l'artillerie légère, puis descend du Guern-Djidi jusqu'au Chabet-Aïn-Delb, où l'on trouve de l'eau excellente. A 1 kil. de l'Aïn-Delb (20 kil. de Souk-Arrhas environ), l'on rencontre le Bordj-Brahim, entouré de jardins, dans un site verdoyant, avec de l'eau en abondance. De nombreux douars sont répandus sur les flancs de la montagne.

Au delà de Bordj-Brahim, on gagne par un assez bon chemin

la crête des hauteurs qui forme la lisière d'un magnifique bois de chênes-lièges, s'étendant jusqu'à la frontière du côté des Ouchtata.

L'endroit où la route pénètre dans la forêt s'appelle Bou-Mesran. C'est une large clairière d'où part une belle route de 6 mètres de large, qui coupe le bois et se prolonge pendant 16 kil. jusqu'au camp d'Ellma-el-Ahmar, pour rejoindre en ce point le chemin de Bou-Hadjar à Dra-Keïroum, chemin parallèle à notre frontière.

On va directement de Bou-Mesran à Dra-Keïroum par un chemin très praticable à travers le bois. Ce lieu, qui marque la limite de la forêt, est occupé d'ordinaire par quelques spahis. Il n'y a qu'un abreuvoir alimenté par un maigre filet d'eau, mais on peut faire boire les chevaux à l'Oued-Bidour ou même à la Medjerdah.

A 3 kil. de Dra-Keïroum, on rencontre les ruines du marabout de Sidi-el-Hamassi. Entre ces deux points le pays est couvert de broussailles et de lentisques et forme un plateau ondulé.

Après Sidi-el-Hamassi, il n'existe plus qu'une piste étroite par laquelle on atteint un plateau assez étendu, d'où l'œil découvre la plaine de la Dakla, et, dans cette plaine, d'abord les carrières de Schemtou, puis, bientôt après, la station de Ghrardimaou.

A 4 kil. environ d'El-Hamassi, on entre en Tunisie.

Au sortir de l'Algérie, la Medjerdah traverse tout d'abord un pays accidenté et sauvage ayant le même caractère que dans la première partie de son cours ; le sol y est stérile et uniquement couvert de broussailles. Une tribu assez populeuse, les Ouled-Sdira, dont on évalue le nombre à 3,000 habitants environ, occupe le pays au nord de la vallée. Elle a souvent montré des sentiments hostiles à la France, ainsi que celle des Ouchtata, qui er est voisine. Le chemin qui accompagne le fleuve et vient d'El Hamassi n'est qu'un sentier, parfois très rocailleux, qui serpente en descendant vers la plaine. Il est à peine praticable à l'artillerie légère.

A *Ghrardimaou*, à 6 kilomètres environ de la frontière, on trouve les premiers douars tunisiens. La vallée, qui depuis Souk-Arrhas était étroite, profonde et formait un véritable défilé, s'entr'ouvre comme par enchantement pour former une plaine que le fleuve traverse avec un affluent de sa rive gauche, l'Oued-Ghragra.

Ghrardimaou est actuellement la station terminus du chemin de fer de Tunis. Cette ligne a une voie, construite d'après les mêmes principes que les lignes françaises, va de la frontière algérienne à Tunis, et comprend maintenant un développement de 189 kilomètres. Elle suit la vallée de la Medjerdah dans presque tout son parcours, tantôt sur une rive, tantôt sur une autre ; nous serons ainsi amenés à décrire simultanément la vallée et le chemin de fer qui l'accompagne. La gare de Ghrardimaou est grande, bien que la localité n'ait aucune importance.

A partir de Ghrardimaou, le chemin de fer et la route suivent la rive droite du fleuve ; ce dernier traverse entre des berges droites et profondes un terrain peu accidenté, mais avec de longues ondulations. Sur les deux versants, les coteaux sont labourés et les pentes verdoyantes. On trouve un certain nombre de douars. La Medjerdah reçoit sur sa rive droite le torrent de l'Oued-Meliz, dont le confluent est un peu à l'est de la station du chemin de fer de ce nom, et sur sa rive gauche l'Oued-Ghragra.

Dans les montagnes qui bordent le fleuve du côté sud, habite la tribu des Hakim, dont on évalue la population à 2,500 âmes environ. Un marché se tient ordinairement le lundi à Oued-Metiz. Il faut signaler, à 100 mètres au bord de la station, le marabout de Hadj-Kiniss, et vers le nord aussi le mamelon et les ruines de Schemtou avec une maison à tuiles rondes. En descendant la vallée, non loin du confluent de l'Oued-Bidour, on trouve une belle carrière de pierre de taille exploitée par des Français.

Halte de chemin de fer à Sidi-Meskine, au milieu du pays des Ouled-Arfa.

La Medjerdah coule ensuite au milieu d'une plaine ayant envi-

ron 25 kil. de large, traversée par quelques-uns de ses affluents qui recueillent au nord les eaux venant des montagnes.

A Souk-el-Arba se trouve une station de chemin de fer. Un marché d'une certaine importance s'y tient d'ordinaire une fois par semaine; les Arabes des nombreux douars existant dans la plaine comprise entre l'Oued-Mellègue et la Medjerdah apportent leurs produits à ce marché.

Le village de Souk-el-Arba offre quelques ressources; les douars sont assez denses; on y remarque de nombreux jardins, entourés de cactus; les champs environnants sont de belle apparence et bien cultivés. Un marabout et une grande ferme se trouvent sur la rive droite.

Après Souk-el-Arba, la grande route et le chemin de fer, placés jusqu'ici sur la rive droite du fleuve, le traversent tous deux. La Medjerdah a environ 10 à 12 mètres de large en ce point et peu de profondeur. La nature du pays ne change pas. C'est toujours une plaine où coulent des torrents plus ou moins importants, qui recueillent les eaux venant des montagnes et les apportent au fleuve. La Medjerdah reçoit ainsi, rive droite, l'Oued-Mellègue qui vient d'Algérie, et dans la vallée duquel se trouve El-Kef, ville forte ayant une certaine importance, moins à cause de sa population peu nombreuse, que parce qu'elle est un des principaux centres religieux de la Tunisie et qu'elle passe pour être, après Kairouan, la ville la plus fanatique de la Régence.

Halte de chemin de fer à Ben-Bachir, entre le confluent de l'Oued-Mellègue et celui d'un petit affluent également de la rive droite du fleuve, l'Oued-Arcou.

Sur sa rive gauche la Medjerdah reçoit l'Oued-Boujarin et l'Oued-Hertema, appelé Grezela dans la partie de son cours où elle longe le pied des montagnes du pays des Khroumirs.

Dans la vallée de l'Oued-Hertema se trouve, à quelque distance de ses rives, le village de Balta, situé au nord dans la montagne, et où il existe une mosquée dite de Sidi-Salah.

A partir de son confluent avec l'Oued-Mellègue, la Medjerdah coule dans un pays de plus en plus fertile en céréales, au milieu d'une plaine qu'on appelle le Dakhela.

Des cabanes, des gourbis se mêlent çà et là le long des bords du fleuve aux douars. La partie au nord de la rivière est occupée par une tribu riche et populeuse comprenant près de 4,000 habitants, qu'on appelle les Ouled-bou-Salem. Au sud, c'est la tribu de Djendouba, qui en comprend près de 2,000.

Souk-el-Kmis, station du chemin de fer, douar, marché important qui se tient chaque semaine ; marabout d'Abd-el-Kader ; Sidi-Zehili, halte de voyageurs.

Le chemin de fer est toujours sur la rive gauche ; à partir de Souk-el-Kmis, il suit les sinuosités du fleuve, déterminées au nord par des contreforts peu élevés qui courent entre des torrents et allongent leurs ondulations jusque sur les bords mêmes du fleuve. Au sud, c'est-à-dire sur la rive droite, la plaine est plus unie. C'est dans cette plaine que certains savants placent Zama, à l'endroit où l'on trouve quelques ruines et un bordj appelés Zouam. La plaine, dans cette partie, est dominée par plusieurs mouvements de terrain, dont le principal est le Djebel-Korra, vaste plateau entouré d'une ceinture de rochers à pic.

Au pied de cette ceinture de roches, sur le versant tourné vers la Medjerdah, s'étendent les hameaux de Sidi-Abdallah-el-Meliti et de Kouchebatia, où l'on voit beaucoup de ruines. A l'ouest de Kouchebatia, on découvre, au milieu d'une jolie contrée, la localité de Djeba avec une excellente source. Djeba a été le centre d'une exploitation minière de plomb, et doit présenter des ressources. Le cours d'eau produit par la fontaine Djeba va grossir un ruisseau qui descend de Kouchebatia, et forme l'Oued-Tibar, qui se jette dans la Medjerdah.

Au confluent de l'Oued-Beja avec le fleuve se trouve la station de Beja, reliée par une assez bonne route à la ville de ce nom, et d'où partent aussi deux chemins très fréquentés allant au Kef et à Teboursouk.

La ville de Beja comprend près de 4,000 habitants. C'est un des marchés de grains les plus importants de la Tunisie. Elle est gouvernée par un caïd. Elle est sise au milieu d'un territoire agricole très renommé pour la beauté et l'abondance de ses céréales. L'Oued-Beja, dans la vallée duquel elle est située, est formé par la réunion de plusieurs torrents, dont les vallées sont toutes parfaitement cultivées. Le principal est l'Oued-Boul.

La ville, placée sur le versant d'une haute colline, est protégée par un mauvais mur d'enceinte avec tours carrées. La plus grande partie des maisons est en ruines. Comme toujours, la kasbah est au point culminant; elle renferme, de plus, dans ses murs la meilleure fontaine de la ville. A 1,500 mètres au nord de Beja se trouve, dans un joli site, un *Bardo*, maison de campagne, propriété du beylick.

La localité passe pour ne pas être saine. Elle est décimée par les fièvres intermittentes et typhoïdes, dues aux émanations des marais de l'Oued-Beja. Les eaux sont mauvaises; même celles de la grande fontaine, et il est prudent de ne boire, autant que possible, que de l'eau des citernes.

Par son importance, par sa situation à l'entrée des montagnes des Khroumirs, par sa liaison très directe et très rapprochée avec la vallée de la Medjerdah, Beja paraît indiqué comme devant jouer un rôle dans une expédition qui aurait pour but la soumission du pays montueux dit des Khroumirs.

A quelque distance de Beja est le village connu sous le nom de Zaouieh-Medine, et, tout près de la ville, celui d'El-Ousseltaïa.

La Medjerdah présente entre l'Oued-Beja et l'Oued-Zargua un caractère tellement particulier qu'il est nécessaire de l'étudier à part. Cette partie, désignée généralement sous le nom de gorges de la Medjerdah, est la plus pittoresque. Le fleuve coule entre des mouvements de terrain dont quelques-uns n'ont que 50 et 60 mètres de hauteur, mais qui, surplombant ses rives, donnent à toute cette partie de la vallée un caractère spécial ; c'est ce qui a

motivé dans cette section les magnifiques ouvrages d'art du chemin de fer. On y compte cinq traversées du fleuve, un tunnel et de nombreux et considérables déblais ou remblais. Une route pour les piétons serpente dans ce dédale ; mais elle est peu praticable, et l'on prend généralement un chemin de traverse, assez mauvais du reste, qui mène à Medjez-el-Bab.

On trouve d'ailleurs de la verdure dans cette partie de la vallée, des tamarins, des lauriers-roses; les berges sont gazonnées. La Medjerdah coule au milieu de ces accidents de terrain avec un courant généralement peu rapide. Elle a en cet endroit 2 m. 50 de profondeur et 35 mètres de largeur environ; elle est sujette à de grandes crues, mais sans inondation, parce que les eaux se répandent dans les torrents des deux rives. Quelques-uns des torrents sont très encaissés ; aucun ne mérite une attention particulière comme cours d'eau.

A partir de son confluent avec l'Oued-Zargua, point de station du chemin de fer, d'où part une route conduisant à Testour, la Medjerdah, qui coulait vers l'est, tourne brusquement au sud-ouest, et va former le coude de Testour, auquel nous reviendrons tout à l'heure.

La route et le chemin de fer ne suivent pas ce coude et se dirigent en droite ligne vers Medjez-el-Bab, ville de 1,800 habitants, située sur le fleuve, au milieu d'une belle plaine très bien cultivée, avec des jardins et des bois d'oliviers. La station du chemin de fer présente de grandes ressources; elle est située à 2 kilomètres environ de la ville.

Medjez-el-Bab exerce une grande influence sur les localités environnantes et a de l'importance au point de vue militaire. C'est là que se réunissent les deux routes principales qui viennent d'Algérie, l'une suivant la vallée de la Medjerdah, dont nous nous occupons, l'autre, qui était l'ancienne voie romaine de Carthage à Cirta (Constantine), passant par Testour et El-Kef, dont il sera question plus loin. Medjez-el-Bab est réuni à Tunis par un chemin plus direct que la vallée de la Medjerdah et qui suit précisé-



Mohammed-ès-Sadok, bey de Tunis

ment l'ancienne voie romaine. Il passe par Sidi-Raïs, Sidi-Median, Bordj-el-Amri, et aboutit près de la porte de Manouba. C'est le chemin que suivent les voitures et les caravanes.

Medjez-el-Bab est une vieille ville, solidement bâtie et facile à défendre. De tous les côtés, sauf au sud-est, la Medjerdah lui procure, avec ses berges hautes et escarpées, une très bonne défense naturelle. Il y a un vieux pont sur le fleuve et même un gué; toutefois, ce dernier n'est pas franchissable en toute saison. A grande distance, l'artillerie pourrait dominer la ville; mais les hauteurs les plus rapprochées sont à 4 kilomètres.

En allant vers Tebourba, on rencontre sur les deux rives des ruines romaines et des villages à peu près dépeuplés. Ce sont, sur la rive droite, l'Enchir-Zaouia-Sidi-Median et le petit bourg de Khich-el-Oued, qui a son cheik particulier. Sur la rive gauche sont échelonnés l'Enchir-Smidia, citernes, puits, vestiges de voie romaine; l'Enchir-el-Amira, village abandonné, avec une tour arabe construite en matériaux romains; l'Enchir-Si-Ahmed, l'Enchir-Tungar, qui couvre de ses ruines le sommet et les pentes d'une colline.

Entre Medjez-el-Bab et Tebourba, le chemin de fer et la route, qui sont sur la rive gauche du fleuve, se suivent et se traversent un grand nombre de fois. La vallée de la Medjerdah a partout le même aspect. Les hauteurs de la rive droite sont des collines aux longues ondulations. Celles de la rive gauche sont, au contraire, des montagnes assez considérables qui s'appellent le Djebel-Heidous et le Djebel-Ensara. Un contrefort du Djebel-Heidous s'avance avec un très grand relief jusqu'à peu de distance de la route vis-à-vis l'Enchir-el-Amira, et forme une position militaire qui doit être signalée.

La partie de la vallée qui est au pied du Djebel-Ensara se nomme El-Arousia. Elle est traversée par l'Oued-Sedria, petit cours d'eau qui se jette dans la Medjerdah, au milieu d'un paysage d'un site assez riant. Malheureusement le village de Tungar, dont il a été question plus haut, et qui est situé au milieu

de cette vallée, est aujourd'hui complètement dépeuplé, comme tant d'autres de la Tunisie.

Bordj-el-Toumi, halte de chemin de fer, dans un pays très fertile, où l'on compte de nombreux douars et enchirs.

Tebourba, station de chemin de fer, est une jolie petite localité de 2,800 habitants environ, entourée de jardins, de vergers où l'on cultive les oliviers, les figuiers. La ville possède une mosquée et trois grands marabouts. Les habitants sont généralement aisés. On y trouve aujourd'hui une fabrique de chachia et une de draps. Cette dernière, où sont employés beaucoup d'ouvriers européens, fonctionne passablement et donne à bon marché d'assez médiocres produits.

Militairement, la ville est dominée par les hauteurs environnantes, sauf celles du sud, qui sont assez éloignées. Un assez bon chemin, traversant une vallée largement ouverte, la met en communication avec Bizerte. La route de Tunis suit d'abord la vallée, sur la rive gauche, parallèlement au chemin de fer; elle est assez bonne, empierrée par parties.

De Tebourba à Djedeïda, la vallée est très resserrée sur la rive gauche du fleuve. A droite, au contraire, bien que de petites collines courent encore le long des bords, on sent commencer la grande plaine qui s'étend jusqu'à Tunis et jusqu'à la mer. Une haute montagne isolée, le Djebel-Hama, située au nord du fleuve, domine au loin toute la plaine, dans les trois directions de Tunis, Bizerte et Medjez-el-Bab. Elle fournit un excellent observatoire, et ses dernières pentes forment des positions militaires qui commandent le défilé.

Djedeïda est un joli village sur la rive droite de la Medjerdah, riche, bien planté, aux abords agréables. On voit dans le lointain l'aqueduc de la Manouba, près de Tunis, qui relève la beauté de ce gracieux paysage. Des financiers tunisiens possèdent à Djedeïda des maisons de plaisance avec des jardins. Cette localité renferme une belle fabrique de chachia analogue à celle de Tebourba. Un pont en pierre la met en communication facile avec la rive

gauche. La Medjerdah a, en ce point, de 60 à 80 mètres de largeur; son fond est bon, sablonneux comme dans presque tout son cours.

A partir de Djedeïda commence la plaine qui s'étend jusqu'à Tunis et jusqu'à la mer.

Avant de continuer à suivre le cours de la Medjerdah, revenons encore un instant sur la section de la vallée comprise entre Beja et Djedeïda. Cette partie du pays est tellement accidentée, tellement difficile, que l'occupation militaire en nécessiterait à coup sûr une surveillance particulière. Il y a certaines portions de chemin de fer où les ouvrages d'art les plus compliqués (pont biais, tunnel, etc.) sont multipliés, et les moyens feraient défaut pour les rétablir en peu de temps s'ils étaient détruits.

D'autres remarques intéressantes semblent encore appeler l'attention sur cette section de la vallée.

Sur la rive gauche du cours d'eau, à l'entrée du pays des Khroumirs, se trouve Beja, dont l'importance a été indiquée plus haut.

De Beja partent deux routes conduisant, l'une à Medjez-el-Bab, l'autre à Mateur.

La première, d'une longueur d'environ 40 kilomètres, traverse la partie septentrionale du territoire des Ouled-Bellil, et laisse à gauche, sur les pentes du Djebel-Haïdous, le petit village de Toukaber.

La seconde a un développement de 60 kilomètres environ. Mateur, où elle aboutit, est la ville la plus importante du nord-est de la Tunisie. La route, au moins dans sa première partie, est presque tout le temps dans la montagne, et présente peu de lieux habités. Elle traverse le Djebel-ben-Drah, qui est le point le plus élevé de la chaîne du petit Atlas. On doit signaler, assez près de Beja, à une ou deux heures de marche environ, l'Aïn-Djalou, source aussi limpide qu'abondante, qui coule dans un réservoir formé de grandes pierres antiques. L'eau en est très

saine, à l'inverse de celle de l'Oued-Beja, dont il a déjà été parlé.

Un douar d'Arabes nomades est établi en ce point. Les tribus qui avoisinent la route de Beja à Mateur sont de peu d'importance et passent pour paisibles.

Après avoir monté au Djebel-ben-Drah, on continue à marcher sur un plateau appelé le plateau de Kada, et on arrive au village de Tehent, composé de soixante mauvais gourbis ramassés au pied du Djebel-Tehent, presque aussi élevé que le Djebel-ben-Drah. La montagne a jadis été exploitée comme carrière. Le village ne présente pas de ressources; les habitants passent pour hospitaliers.

Toute cette partie de la route entre Beja et Tehent est très sauvage, et l'on ne trouve dans la montagne que des enchirs, où quelques Arabes habitent sous de misérables huttes.

De Tehent à Mateur, la route conserve pendant quelque temps le même caractère avec des enchirs sans importance. Il faut signaler près de Tehent une source excellente, connue sous le nom d'Aïn-Sidi-el-Medjel, environnée d'un amas considérable de gros blocs antiques, et surtout les ruines connues sous le nom d'Enchir-Bahïa, où se trouvent deux sources fort bonnes dont l'eau est recueillie dans des réservoirs anciens.

Peu après, on arrive au pays fertile au milieu duquel est placé Mateur.

Sur la rive droite de la Medjerdah, dans la section de terrain qui nous occupe, il y a lieu de remarquer : le Djebel-Korra, dont il a déjà été question, les villes de Teboursouk et de Testour, le plateau entre l'Oued-Siliana et l'Oued-Khaled, qui commande la route d'El-Kef, et, enfin, le pays des Drid.

La Medjerdah reçoit, sur sa rive droite, dans la partie la plus méridionale du coude de Testour et avant d'arriver à cette ville, deux affluents considérables, l'Oued-Khaled et l'Oued-Siliana, qui viennent de la Tunisie centrale. Ces deux rivières sont séparées par une chaîne de montagnes d'altitude variable.

La ville de Teboursouk est située dans le bassin de l'Oued-Khaled, sur le penchant d'une haute colline au nord de l'ancienne Thugga. Elle est gouvernée par un caïd. La ville, délabrée et mal bâtie, est construite dans un terrain très fertile, couvert d'oliviers : elle possède une excellente source. Elle est protégée par un faible mur d'enceinte et ne compte guère plus maintenant que quelques centaines d'habitants, qui sont adonnés à la culture des céréales et livrent au commerce une huile très réputée par sa finesse. Teboursouk a des abords difficiles, les pentes des collines étant couvertes d'oliviers entourés de haies de cactus, mais on peut la dominer du côté du nord, à petite distance, si l'on est maître des montagnes qui séparent l'Oued-Khaled de la Medjerdah.

Un bon chemin relie Teboursouk à la route stratégique qui va d'El-Kef à Testour, Medjez-el-Bab et Tunis, et qui sera décrite plus loin (route de Carthage). La ville voit la route et la domine.

Teboursouk est à l'est du Djebel-Korra, dont il a été fait mention plus haut. Les hameaux qui sont au pied de cette montagne dépendent du caïd de Teboursouk, qui exerce son autorité sur toute cette contrée, favorisée par la nature, mais en réalité peu cultivée.

L'Oued-Siliana, qui a un cours analogue à celui de l'Oued-Khaled, se jette comme lui dans la Medjerdah avant d'arriver à Testour. Il est séparé de l'Oued-Khaled par des montagnes, dans lesquelles existent plusieurs villages, mais le seul point à signaler dans la vallée de la Medjerdah est le petit village de Tunga, entre Teboursouk et Testour, renfermant des ruines assez considérables.

Le plateau que forme le versant occidental de l'Oued-Siliana avant son confluent est une véritable position militaire, qui commande dans les deux sens la route d'El-Kef à Medjez-el-Bab. Avant d'arriver à Tunga, cette route n'est qu'un mauvais chemin rocheux, dominé par des hauteurs boisées et constituant un

véritable défilé ; elle descend ensuite jusqu'à l'Oued-Siliana, qu'elle traverse, et arrive à Testour.

Après avoir reçu l'Oued-Khaled et l'Oued-Siliana, la Medjerdah arrose Testour, petite ville assez bien bâtie, élevée sur la rive droite du fleuve et habitée par d'anciens Maures d'Espagne, gouvernés par un khalife. Les habitants passent pour doux et hospitaliers. La ville est d'ailleurs peu importante et ne renferme que 2,000 habitants : on y compte une synagogue et plusieurs mosquées. Elle est accompagnée de jardins assez bien cultivés, qui se trouvent presque tous au delà de la Medjerdah, sur la rive gauche. A l'époque des pluies, quand le fleuve est gros et rapide, les communications entre ces jardins et la ville deviennent quelquefois très difficiles. Un pont reliait, sous les Romains, les deux rives du fleuve ; les bases de plusieurs piles subsistent encore.

Testour est situé au sud du grand coude formé en ce point par la Medjerdah, et déterminé par une masse montagneuse de très grand relief, dont les sommets les plus importants sont le Goulat-Berraha et le Djebel-Srira.

Une bonne route suivant la rive droite du fleuve part de Testour dans la direction de Medjez-el-Bab ; à Slouguia, elle se divise en deux : l'une passe le fleuve à gué et suit la rive gauche l'autre, toujours sur la rive droite, contourne les contreforts occidentaux du Djebel-Morra. C'est la continuation de la voie romaine de Carthage et le seul chemin à prendre au moment des fortes eaux. Le premier est plus court et mieux entretenu ; tous les deux, d'ailleurs, sont bons et praticables aux troupes de toutes armes. Le petit village de Slouguia ne comprend guère que quelques centaines d'habitants. La colline sur laquelle il est situé commande le passage du fleuve et le point de réunion des deux chemins ; mais elle est dominée elle-même par les hauteurs du Djebel-Morra.

Enfin, parmi les tribus nomades que l'on rencontre sur la rive droite de la Medjerdah, la plus considérable et la plus importante est celle des Drid. Cette tribu n'a pas de territoire déter-

miné; les uns font paître des troupeaux, d'autres exploitent des fermes; mais, malgré leur dispersion et en quelque lieu qu'ils habitent, les Drid sont tous soumis au même caïd, autour duquel ils s'assemblent pendant le printemps, quand approche le voyage au Djerid. Ce chef voit alors plusieurs centaines de tentes autour de la sienne. Généralement il habite au milieu des fertiles pâturages d'El-Sers, plaine située au sud-est d'El-Kef, mais il se transporte partout avec sa smalah. Les Drid, avec les autres tribus du Maksen dont ils font partie, peuvent présenter une force irrégulière de plusieurs milliers de vigoureux cavaliers.

C'est à Djedeïda que le chemin de fer quitte la vallée de la Medjerdah pour se diriger en droite ligne sur Tunis à travers la plaine. Cette partie du pays est riche, cultivée, et quand on suit la grande route ou le chemin de fer, on trouve de bonne heure les villas et les vergers qui annoncent l'approche de la capitale. Il n'y a à signaler dans cette direction que la *Manouba*, station du chemin de fer, joli village où se trouvent une caserne de cavalerie et la propriété du khaznadar (premier ministre du bey), ainsi que le *Bardo*, palais d'hiver du bey, dont il a déjà été question à propos des forts de Tunis.

De Djedeïda part une assez bonne route allant à Mateur. Elle est très suivie par les bestiaux et par les charrettes qui viennent à Tunis apporter les grains et les laines des marchés de Mateur. La route traverse une montagne élevée, mais à pente très douce, qui s'étend entre Djedeïda et Mateur. Tout ce pays, assez cultivé, est habité par des Trabelsi.

La Medjerdah présente peu d'intérêt entre Djedeïda et son embouchure. Le fleuve roule ses eaux limoneuses dans une plaine plus ou moins large, en général marécageuse, et se jette dans la mer au golfe de Porto-Farina. La seule localité importante à citer dans cette région est le petit hameau de Bou-Chater, réunion de quelques mauvais gourbis sur l'emplacement où s'élevait jadis Utique. A part les débris d'un grand aqueduc et quelques citernes, il ne reste plus aucune trace notable de cette ville.

Les principaux affluents de la rive droite de la Medjerdah sont l'Oued-Meliz, l'Oued-Mellègue, l'Oued-Khaled et l'Oued-Siliana.

Lorsque, sortant de la vallée de la Medjerdah par le pays des Ouled-Sdira, l'on se dirige vers le sud, on trouve successivement les Hakim, établis dans le bassin de l'Oued-Meliz; les Ouargha et les Charen, dans le bassin moyen de l'Oued-Mellègue et dans le bassin de l'Oued-Serrat, la grande tribu des Ouled-bou-Ghanem, les Doufan et les Ouartan.

Tout ce territoire est fertile et d'une culture facile. Les tribus sont arabes et vivent sous la tente, sauf les Ouartan, qui sont d'origine kabyle et habitent des gourbis de pierre; leur village le plus important est Medeina.

Au sud-ouest de Medeina est établie la tribu des Zeghalma, sur le territoire de laquelle se trouve le volcan éteint du Djebel-Zerissa; puis, à deux kilomètres plus au sud, les Frechich, avec les grandes ruines d'Haïdra, situées sur un petit affluent de l'Oued-Serrat.

Remontant maintenant vers le nord, nous rencontrons, entre les vallées de l'Oued-Mellègue et de l'Oued-Khaled, la ville de *El-Kef*, qui est le chef-lieu de cette partie de la régence de Tunis.

La population de *El-Kef* est de 6,000 à 7,000 habitants; c'est, après Kairouan, la ville la plus fanatique de la régence de Tunis; elle est le séjour des principaux chefs religieux des provinces de l'Ouest.

Au nord d'El-Kef est le village de Nebeur, au milieu de beaux jardins et de nombreuses plantations d'oliviers; il contient près de 800 habitants. Les environs d'El-Kef et de Nebeur sont occupés par des tribus mêlées, parmi lesquelles se trouvent un certain nombre de Drid.

La population d'El-Kef, avec celle de la vallée de l'Oued-Mellègue, peut être évaluée à 34,000 habitants, savoir : El-Kef, Nebeur et villages voisins, 10,000; Ouled-bou-Ghanem, 4,000; Ouartan, 7,000; Ouargha, 4,000; Charen, 3,000; Doufan et Zeghalma, 6,000

Une route en assez bon état, qui peut être suivie d'un bout à l'autre par des voitures suspendues à quatre roues, relie El-Kef, d'une part au bordj de Sidi-Youssef, sur la frontière algérienne, et à Souk-Ahrras, et de l'autre à Testour sur la Medjerdah; cette route suit le tracé de l'ancienne voie romaine de Carthage à Cirta (Constantine).

En partant de Sidi-Youssef, la route traverse le ruisseau du même nom, dont les pentes sont assez raides, s'engage sur le plateau qui sépare l'Oued-Sidi-Youssef de l'Oued-bou-Raffa ; elle entre ensuite dans la vallée de l'Oued-Annègue, pour atteindre l'Oued-Mellègue, un peu en amont de son confluent avec l'Oued-Annègue. L'Oued-Mellègue a un lit assez large, mais très uni ; le fond ne dépasse pas $0^{m}50$; les berges sont escarpées et couvertes de végétation. La route atteint ensuite un affluent de gauche important de l'Oued-Mellègue, l'Oued-Khroul, dont le volume d'eau est assez considérable, traverse les défilés de Darrabia, qui présentent à droite et à gauche des étages de collines superposées et couvertes de forêts, l'Oued-Kmel, et arrive à El-Kef, en suivant le versant nord de l'Oued-Tin. De Sidi-Youssef à El-Kef on compte une étape.

D'El-Kef à Testour la route suit le versant oriental de la chaîne de montagnes qui sépare les bassins de l'Oued-Mellègue et l'Oued-Khaled, et dont les principales sont le Djebel-Bahara et le Djebel-Sera; elle traverse successivement tous les petits affluents de gauche de l'Oued-Khaled et arrive à Testour, après avoir franchi l'Oued-Khaled et l'Oued-Siliana.

Les deux gîtes d'étape que l'on rencontre en partant d'El-Kef sont Bordj-Messaouï, excellent caravansérail, qui a des vues sur toute la plaine de l'Oued-Khaled, et le fondouck d'Aïn-Kedjah, installé dans un ancien établissement romain assez bien conservé, à l'est de Teboursouk.

Les ruisseaux qui se jettent dans l'Oued-Khaled sont généralement guéables ; la traversée de l'Oued-Khaled présenterait seule de grandes difficultés dans une marche de guerre.

En résumé, dans tout le parcours entre Bordj-Sidi-Youssef et Testour (quatre étapes), il n'existe réellement que trois mauvais passages : les gorges de Darrabia, près de l'Oued-Khaled. Le pays ne manque pas de bois, mais il serait indispensable de transporter avec soi tous les approvisionnements dont on aurait besoin, la population indigène étant clairsemée et n'ayant guère de ressources disponibles à offrir.

La chaîne sur laquelle est construit El-Kef sépare les deux bassins de l'Oued-Mellègue et de l'Oued-Khaled. Cette dernière rivière est formée par la réunion de divers cours d'eau, dont les principaux sont l'Oued-Aïn-Zerga et l'Oued-Zanfour, qui prennent leur source dans le massif le plus important de toute la zone, celui de l'Hamada des Ouled-Avar.

L'Oued-Aïn-Zerga (lit encaissé) et l'Oued-Zanfour se réunissent dans la plaine d'El-Sers, qui a environ 12 kilomètres en tous sens et renferme de beaux pâturages; c'est là, comme on l'a dit précédemment, que réside habituellement la smalah du caïd de la grande tribu des Drid.

En sortant de la plaine d'El-Sers, l'Oued-Khaled entre dans la plaine de Gorfa, aussi vaste, mais moins fertile que la première; puis reçoit l'Oued-Tossa, qui prend sa source dans les collines d'El-Kef.

L'Oued-Tossa arrose une plaine fertile habitée par la tribu des Ouled-Yacoub (4,000 âmes), dont les villages les plus notables sont Zouarini, Heuba et Ksour.

On entre ensuite dans la plaine de Kereb, beaucoup plus resserrée que les précédentes, et qui contient de nombreuses ruines romaines, dont la plus remarquable est celle de Douga.

A 6 kilomètres de Douga, sur les montagnes à l'ouest de l'Oued-Khaled et à une vingtaine de kilomètres du confluent de cette rivière avec la Medjerdah, se trouve située la petite ville de Teboursouk dont il est question ci-dessus. La population de Teboursouk et des petites tribus environnantes ne dépasse pas 10,000 âmes.

A peu près parallèlement à la vallée de l'Oued-Khaled s'étend

la vallée de l'Oued-Siliana, qui se jette dans la Medjerdah un peu en amont de Testour. L'Oued-Siliana prend naissance dans le massif de l'Hamada des Ouled-Ayar. C'est un territoire boisé et planté en grande partie d'essences résineuses. Sur l'un des plateaux de l'Hamada des Ouled-Ayar (4,000 individus), on voit les ruines de Makter, et, à quelques kilomètres plus au nord, Megraouah, résidence du caïd des Ouled-Ayar. En continuant à descendre la vallée de l'Oued-Siliana, on pénètre dans le territoire de la grande tribu des Ouled-Aoun (10,000 individus), qui occupent presque toute la vallée de l'Oued-Siliana, au nord des Ouled-Ayar. Cette vallée, fertile et bien cultivée, s'étend jusqu'à la zaouia de Sidi-Djaber. Au delà de cette localité elle se resserre jusqu'au village de Sidi-Ibrahim-Riah; à partir de ce point jusqu'au confluent de l'Oued-Siliana la vallée est complètement ouverte. L'affluent le plus considérable de l'Oued-Siliana est l'Oued-Rouba, qui coule de l'est à l'ouest : son bassin est fortement en pente. Le sol est un des plus fertiles en céréales de la Tunisie; il est habité par la tribu paisible des Ouled-Yahia (2,000 habitants).

L'Oued-Miliana sort du massif du Djebel-Barkou et coule à peu près directement du sud au nord-est. Il arrose l'enchir d'Aïn-Fournu, la plaine de Bahiret-el-Fahs, et débouche dans la plaine de Smendja à Sidi-bou-Amida, où existe un pont de pierre. Le bassin de l'Oued-Miliana va dès lors en s'élargissant jusqu'à l'endroit où la rivière se jette dans la mer, à l'est de Radès. Comme localités remarquables on ne rencontre qu'Amira, Oudena et, à douze kilomètres au sud de Tunis, Mohammedia, avec un vaste palais autrefois construit par le bey Ahmed. Près de Mohammedia réside la tribu des Ouled-Khiar (3,000 individus).

Zaoughan. — A l'est de l'Oued-Miliana, il faut encore signaler la petite ville de Zaoughan, au-dessous du pic du même nom, dans une position ravissante. L'eau y abonde et y arrose de magnifiques jardins. C'est de Zaoughan que partait l'aqueduc romain destiné à conduire à Carthage les eaux de la montagne. La population de Zaoughan est de 2,000 âmes. Enfin, dans la presqu'île

du Dakhelat-el-Malouïn, on peut citer Soliman, Krombalia, Turki, sur la route de Tunis à Soussa. Ces villages, autrefois florissants, sont actuellement dans un état de délabrement complet.

La troisième région de la régence de Tunis se divise en deux zones bien caractérisées: la zone du littoral, qui contient un certain nombre de villes et de villages, et la zone de l'intérieur, uniquement habitée par des tribus sédentaires ou nomades.

La zone du littoral comprend elle-même trois territoires distincts : la partie méridionale de la presqu'île de Dakhelat-el-Malouïn, au nord; le Sahel au centre, et l'Arad au sud. Tandis que la presqu'île est très fertile en céréales, le Sahel a un sol pierreux qui ne convient qu'à la culture de l'olivier, et l'Arad est le terrain des oasis.

Dans le Sahel débouchent des cours d'eau d'une assez grande étendue, tels que l'Oued-el-Fekka, mais qui ne renferment, pour ainsi dire, pas d'eau courante : ce sont des rivières intermittentes, dont quelques-unes cependant possèdent un cours souterrain.

La zone de l'intérieur est formée de montagnes généralement peu élevées. Le sol est peu productif, et une partie des tribus émigrent vers le sud, à époque fixe.

La description de tous les points importants du littoral ayant été déjà donnée, nous citerons seulement les localités et les tribus les plus importantes de l'intérieur.

La grande rivière de toute cette région est l'Oued-el-Fekka, qui prend sa source près de la frontière algérienne, à l'est de Tebessa; son bassin est stérile, les pâturages sont presque aussi rares que les terres arables. L'Oued-el-Fekka contient de l'eau jusqu'à Sidi-bou-Laba; il y a dans cette partie des sources assez abondantes, mais de Sidi-bou-Laba à Kairouan le lit est complètement sec : toute l'eau est retenue dans des barrages établis dans la partie supérieure des affluents de gauche.

Les tribus les plus considérables du bassin de l'Oued-el-Fekka sont, sur la rive gauche, les Frechich, les Mejer et les Zlaas, et, sur la rive droite, les Hammama.

Les Frechich, qui habitent le cours supérieur du fleuve, n'ont qu'une de leurs tribus, les Ouled-Nadji, sur l'Oued-el-Fekka; les deux autres résident dans la vallée de l'Oued-Serrat. Ils possèdent peu de chevaux et, quoique assez nombreux comme combattants, ne pourraient guère mettre sur pied que 300 cavaliers. Il en est de même des Mejer, qui sont établis dans le bassin de l'Oued-el-Rouhia, affluent de gauche de l'Oued-el-Fekka.

A l'est du territoire des Mejer est établie la grande tribu des Zlaas, tribu sédentaire et qui comprend environ 10 à 12,000 individus. Ils ont d'assez beaux troupeaux et cultivent de nombreux jardins de figuiers. Ils sont ennemis des Hammama.

Les Hammama campent au sud des Mejer et des Frechich : leur territoire se prolonge jusqu'au Sahara tunisien, et leur smalah est ordinairement établie près de Gafsa. C'est une grande tribu nomade, à peu près complètement indépendante du bey, et qui étend ses brigandages de la frontière algérienne jusqu'aux environs de Stax. Elle se divise en deux groupes : les Ouled-Rebiah et les Ouled-Redouan. Les Hammama, qui sont au nombre de 10,000 environ, peuvent mettre sur pied un goum de 1,000 cavaliers assez bien armés. Ils ont eu souvent maille à partir avec nos tribus algériennes, et notamment avec celle des Nemencha.

Au sud de Kairouan résident les tribus des Souassi et des Methelith, entre l'Oued-el-Fekka et la mer, près du grand lac salé connu sous le nom de sebka de Sidi-el-Heni. Les Souassi et les Methelith comprennent à peu près 15,000 individus; ils vivent sous la tente, mais sont un peu moins nomades que les tribus dont il a été précédemment question.

La seule ville remarquable du bassin de l'Oued-el-Fekka est Kairouan, ville sainte et capitale religieuse de la régence, située au nord de la sebka de Sidi-el-Heni, et à peu près à 60 kilomètres à l'ouest de Soussa. Le périmètre de la place est de 2,400 mètres, mais elle a des faubourgs d'une certaine étendue.

Kairouan est une ville assez bien bâtie, qui contient beaucoup de mosquées et d'édifices religieux. Elle est entourée d'un mur

crénelé en bon état. La population, évaluée à 13,000 âmes, est très fanatique, et les étrangers ne pénètrent qu'avec de grandes difficultés dans l'intérieur de la ville. Les environs sont arides et presque entièrement dépourvus de végétation.

Les tribus qu'il convient encore de citer sont, dans le bassin de l'Oued-Souinia, qui se jette dans le golfe de Gabès, au sud de Sfax, les Nefat et les Mahadeba : les premiers résident sur la rive gauche, les autres sur la rive droite de la rivière. Ces deux tribus se livrent au commerce de laine et possèdent un certain nombre de palmiers autour de Gabès; leur population est évaluée à 10,000 individus.

Plus au sud, dans le territoire de l'Arad proprement dit, on trouve les deux grandes tribus des Beni-Zid, auprès de Gabès, et des Ouerghama, en face de l'île de Djerbah. Les Beni-Zid ont pour centre principal El-Hamma, à quelque distance à l'ouest de Gabès, où ils possèdent des palmiers. Les Beni-Zid sont une tribu belliqueuse, de 10,000 individus environ; leur goum comprend 600 cavaliers.

Les Ouerghama (15,000) forment la tribu la plus puissante de la Régence ; ils sont toujours en guerre avec les tribus tripolitaines, contre lesquelles ils sont chargés de garder la frontière. Le centre de la tribu est à Ksar-el-Medenin, à un jour de marche de Matmata, petite ville située dans une forte position sur la montagne du même nom, et où, en cas d'insurrection contre le bey, les Beni-Zid et les Ouerghama renferment leurs grains et leurs approvisionnements.

Suivant la division que nous avons adoptée, la quatrième région de la Régence est la contrée sablonneuse qui constitue le Sahara tunisien. Elle porte le nom de Blad-el-Djerid. Le seul cours d'eau à y signaler est l'Oued-Baïah, qui passe à Gafsa et va se perdre dans la Sebka-el-Korsan.

Elle s'étend au nord, au nord-ouest et au sud du grand lac appelé Sebka-Feraoun ou Chott-el-Djerid, et dans sa plus grande largeur elle n'a que 130 kilomètres.

La première oasis que l'on rencontre en venant de Kairouan, après avoir passé dans les petites localités de Sbeitla, Kasryn et Feriana, est l'oasis de Gafsa, située au pied du Djebel-Beni-Vonnès. Y compris les villages environnants, Gafsa renferme à peu près 5,000 habitants; son territoire est couvert de palmiers, d'oliviers et d'arbres à fruits de toutes sortes. A l'est de Gafsa, au pied du Djebel-Orbata, sont les oasis d'El-Guettar, où les Hammama viennent camper tous les automnes. Les populations des oasis de Gafsa et d'El-Guettar sont sédentaires.

De Gafsa à Hamma (70 kilomètres) on ne trouve pas de lieux habités : l'oasis d'Hamma, qu'on atteint en descendant la vallée de l'Oued-Baïach, a une population d'environ 1,500 âmes, répartie en quatre villages, dont le plus considérable est celui de Nemelet. C'est à ce point que la vallée s'ouvre complètement pour donner entrée aux plaines sablonneuses qui s'étendent vers le sud.

Au sud d'Hamma et sur le rivage du Chott-el-Djerid, on rencontre, en allant de l'ouest à l'est, les oasis de Nefta, de Tonzer et d'Ondian. L'oasis de Tonzer est la plus belle du Sahara tunisien; elle renferme 350,000 palmiers et a une population de 10,000 individus. Les deux autres oasis sont un peu moins considérables; celle de Nefta ne compte que 8,000 habitants, et celle d'Ondian, 6,000.

Le Chott-el-Djerid a environ 120 kilomètres de longueur sur une largeur variable; ce lac salé n'est, du reste, comme toutes les sebkas, qu'un terrain très bas où se réunissent les eaux des torrents et qui est presque partout à sec au moment de la saison chaude. Le parcours en est alors très dangereux pour ceux qui ne connaissent pas les passes.

Le Chott-el-Djerid sépare le pays des Nefzaoua des diverses oasis que nous avons indiquées précédemment. Le pays des Nefzaoua est un archipel d'oasis qui contient une quarantaine de villages, pour la plupart environnés d'un mur avec un fossé. Cette contrée renferme près de 300,000 palmiers, et a une popu-

lation de 18,000 habitants, qui pourraient fournir 6,000 combattants.

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION

La régence de Tunis est gouvernée par un bey, qui est actuellement S. A. Mohammed-es-Sadok, monté sur le trône en avril 1868.

Le souverain de Tunis est autocrate dans le sens le plus absolu du mot, mais son autorité est plus ou moins reconnue par les tribus du pays. Son conseil comprend le khaznadar, ministre des affaires étrangères et président, le ministre de la guerre, le ministre des finances et le ministre de l'intérieur.

L'administration du pays est, sous la haute direction du bey, confiée à des caïds ayant sous leurs ordres des khelifa, des oukils et des cheicks en nombre variable suivant leur importance. Ces caïds sont chefs du district; ils poursuivent, eux et leurs agents, les crimes et les délits, jugent ceux-ci et soumettent ceux-là au tribunal du bey.

Les peines sont la bastonnade, l'amende, la prison, les travaux forcés ou la mort. En général, les délinquants, s'ils ont quelque fortune, arrêtent aisément les poursuites, et d'ailleurs la loi autorise les compensations en argent, même pour le meurtre.

Le cadi n'examine que les cas intéressant la religion, ou ceux relatifs aux accusations d'adultère.

Les impôts sont la medjeba, ou capitation, l'achour (impôt de la charrue), le quanoun (impôt sur les oliviers et les palmiers), enfin la lezmat (comprenant toutes les fermes adjugées aux enchères). Le caïd est receveur des contributions directes.

Trois colonnes sortant chaque année de Tunis assurent la rentrée de ces contributions dans les tribus éloignées. Ces colonnes vont l'une au Djerid en hiver, l'autre à Gabès au printemps, et la dernière parcourt, pendant l'automne, le pays de Beja.

Medjeba. — Tout individu mâle y est soumis depuis l'âge de

quinze ans. Cet impôt s'est monté, dans ces dernières années, aux sommes suivantes :

27 piastres en 1869 ;
33 — en 1870 ;
40 — en 1871 ;
47 1/4 — en 1872 et années suivantes.

C'est à propos de l'élévation de la capitation à 72 piastres qu'éclata, en 1863, l'insurrection des Khroumirs, où les troupes du bey furent loin d'avoir toujours l'avantage.

Les chefs indigènes sont autorisés à prélever une piastre sur chaque capitation.

Achour. — Tout laboureur doit payer par charrue deux mesures et demie de blé et deux mesures et demie d'orge, soit en nature, soit en argent, suivant le désir du bey.

Cet impôt monte, dans la province du Kef, à près de 39 francs par charrue.

Quanoun. — L'Etat perçoit de 15 à 20 craroubes par pied d'olivier, selon le rapport ou l'espèce, et les dattiers acquittent un droit d'une piastre et 2 craroubes, à l'exception de l'espèce dite *degla*, qui paie 2 piastres 1/2.

Lezmat. — Ce titre comprend l'ensemble des fermes, plus communément encore appelées *appaltes*, qui, chaque année, s'adjugent à l'encan (tabacs, octrois, douanes, savons, peaux, denrées de tout genre, etc.).

Ce système des fermes est d'autant plus ruineux et vexatoire pour le pays que les caïds eux-mêmes peuvent soumissionner les fermes, et que ces fonctionnaires sont ainsi amenés à mettre en balance d'un côté leur propre intérêt, de l'autre celui de l'Etat et de leurs administrés. Les fermes sont une source de gros revenus pour l'Etat et fort recherchées en Tunisie.

RELIGION ET LANGUES

La religion du pays est celle prêchée jadis par Mahomet, et

qui, en Tunisie comme en Algérie, comprend deux sectes différentes : les *maleki* (gens originaires du pays) et les *hanefi* (Turcs, Koulouglis, étrangers). Les mosquées appartiennent toutes à l'un de ces rites.

Le Kef et Kairouan passent pour être les villes les plus religieuses de la Régence.

Les langues sont les deux langues parlées en Algérie, l'arabe et le berbère ou chaouia.

FORCES MILITAIRES

L'armée tunisienne se divise en deux groupes bien distincts :
1° L'armée régulière;
2° L'armée irrégulière.

1° *Armée régulière.*

L'armée régulière tunisienne qui, à l'époque de la guerre de Crimée, où elle a figuré d'une manière fort honorable, comprenait environ 40,000 hommes de toutes armes, bien armés, bien équipés, et exercés par des officiers européens, ne compte plus aujourd'hui que 15,000 hommes; mais ce chiffre de 15,000 n'existe que sur le papier; le nombre des présents peut se réduire effectivement à 1,200. Tous les autres soldats sont en congé illimité et doivent rejoindre à la première réquisition.

Les 1,200 hommes présents sont armés de fusils à pierre transformés en fusils à piston ; ces armes sont en assez médiocre état.

L'armée régulière ne comprend que des fantassins et des artilleurs : les fantassins sont au nombre de 800 ; les artilleurs au nombre de 300 ; on compte en plus une centaine d'hommes employés au service du Bardo. Il existe bien encore quelques réguliers dans d'autres localités de la Régence, telles que Tabarka, Bizerte et El-Kef, mais leurs effectif est insignifiant (15 ou 20 par place).

La solde, presque nulle, n'est payée que très irrégulièrement,

la nourriture est malsaine et peu substantielle, et les soldats sont obligés de travailler pour subvenir à leurs besoins.

Les canons sont assez nombreux, mais ils sont généralement de petit calibre, et se chargent par la bouche ; sur les murs de Tunis et des autres places de la Régence, on a placé un certain nombre de pièces; mais les affûts sont en fort mauvais état, ou font même entièrement défaut.

Les poudres sont de qualité inférieure, d'origine anglaise ou italienne ; les boulets sont pleins.

2° *Armée irrégulière.*

L'armée irrégulière constitue la seule force sérieuse de la régence de Tunis; elle comprend de l'infanterie et de la cavalerie.

Infanterie. — L'infanterie se compose de trois éléments : 1° Zouaouas; 2° Koulouglis; 3° Zaptiés.

Les Zouaouas forment un corps d'environ 7,000 individus, dont 4,000 sont originaires d'Algérie (déserteurs, criminels, Kabyles du Djurjura, etc.) ; les autres sont nés en Tunisie. Une partie seulement des Zouaouas sont casernés, les autres sont logés en ville ou à la campagne, et exercent des professions diverses. Leur armement consiste en fusils de chasse, fusils à piston et même fusils à pierre; ils ont en outre un poignard ou un yatagan et un pistolet de cavalerie.

Les Koulouglis, au nombre de près de 6,000, sont les descendants des anciens janissaires ; ils sont un peu plus disséminés que les Zouaouas, qui, presque tous, habitent Tunis ou les localités avoisinantes. Ils sont astreints à un service de quelques heures par semaine pour la police de la ville, et sont, comme les Zouaouas, fort misérablement payés.

Ces deux corps, Zouaouas et Koulouglis, relèvent du général Achmed-Zarrouck, actuellement ministre de la guerre.

Les Zaptiés font le service de gendarmerie à Tunis; on peut évaluer leur effectif à 4,000 hommes. Ils ont une sorte d'uni-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R F

forme composé d'une veste et d'un pantalon bleu foncé, et d'un fez avec une étoile en métal jaune; les officiers ont l'épée d'infanterie, les hommes le sabre de cavalerie.

L'infanterie irrégulière a donc un effectif total de 17,000 hommes environ, prêts à se concentrer à Tunis assez promptement; les plus redoutables sont les Zouaouas originaires d'Algérie.

Cavalerie. — La cavalerie comprend 15 à 20,000 cavaliers répartis dans les tribus et autour des caïds comme cavaliers de service; ils appartiennent généralement aux tribus de la rive droite de la Medjerdah, dont la plus considérable est celle des Drid. Mais on peut se demander si ces cavaliers répondraient à un appel du bey.

Enfin, il ne faut pas oublier que chaque Arabe tunisien a son fusil et que, par conséquent, toute la nation est armée.

CHAPITRE QUATRIÈME

DESCRIPTION PHYSIQUE, ÉCONOMIQUE ET PITTORESQUE DE LA TUNISIE

SITUATION, CLIMAT, POPULATION. — GOLFES, PORTS, RIVIÈRES, COURS D'EAU, IRRIGATION. — VOIES DE COMMUNICATION ET DE CORRESPONDANCE. — PRODUCTIONS. — "UNIS ET LES SOUKS.

Nous venons de dire, avec toute la précision et toute l'exactitude possibles en ce moment, quelle est la configuration du sol tunisien, et nous avons en même temps fait connaître sommairement ses ressources naturelles ainsi que les industries principales de ses habitants.

Sommairement encore, puisque notre objet principal est de raconter les diverses phases et les principaux incidents de l'occupation française en Tunisie, nous allons faire, sous les yeux du lecteur, le tableau général du pays, sous son aspect physique, comme aux points de vue économique (commerce et industrie) et pittoresque (sites, costumes, mœurs, usages, etc.).

Située, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, sur la côte septentrionale de l'Afrique, la Tunisie a pour limites, à l'ouest, notre Algérie; au sud, le grand désert; au nord et à l'est, la Méditerranée, et confine à la Tripolitaine, qui la sépare de l'Égypte. Cette simple indication, et un coup d'œil jeté sur la carte

du bassin méditerranéen, suffiront au lecteur pour lui faire comprendre de quel intérêt est pour nous, au milieu des événements dont l'Égypte est le théâtre, le maintien et l'accroissement de notre influence en Tunisie.

Environ 600 lieues de côtes et 6,000 lieues carrées de territoire: telles sont les nouvelles ressources offertes à notre activité nationale, à notre initiative civilisatrice par le traité de Kasr-Saïd (ou du Bardo).

Le climat est très sain; on n'y connaît point d'épidémie, quoique, comme dans tout l'Orient, la propreté et les habitudes hygiéniques laissent beaucoup à désirer. Dans quelques parties, il y a des marécages causés par la stagnation des eaux. En 1867 et 1868 cependant, il y eut une peste terrible qui moissonna jusqu'au tiers des habitants dans certaines tribus; mais ce fléau était dû aux années stériles et sans pluie de 1865, 66, 67 et 68, où les bestiaux périrent faute de verdure, où les sauterelles s'abattirent sur le pays pour tout ravager.

Sous un climat si brûlant (34 degrés pendant la nuit et de 42 à 45 à l'ombre, comme on les a supportés dans l'été de 1877), on comprend combien la vie est indolente. On se lève de grand matin : à Tunis, dès sept heures, ministres et employés sont à leur poste au Bardo, les marchands dans les soucks (bazars couverts), les négociants en course ou sur la place. A midi, on déjeune, la sieste suit jusqu'à quatre heures; alors les rues se repeuplent, les boutiques se rouvrent, et à six heures tout se referme; chacun rentre chez soi souper; les rues redeviennent désertes parce qu'elles ne sont pas éclairées, et la ville reprend son morne silence.

Il est difficile d'évaluer la population d'un pays dans lequel il n'y a ni état civil, ni recensement, ni éléments de statistique. Les naissances, les mariages, les décès n'ont aucune constatation légale; l'Etat ne s'en occupe pas. Il n'y a pas un Arabe qui puisse dire exactement quel est son âge. A cette question, il répond qu'il est né tant d'années ou de mois avant ou après tel fait im-

portant : l'avènement d'un bey, la mort d'un grand personnage, une guerre, etc., etc. Ce sont les familles elles-mêmes qui sont chargées de leur état civil.

A défaut de recensement de la population, il y a l'impôt de la capitation qui frappe les mâles depuis l'âge adulte (à Tunis excepté), et qui pourrait être la base d'une statistique qui ne s'est jamais faite. Par les caïds, cependant, il ne devrait pas être bien difficile de connaître la population de chaque tribu, et d'arriver à une évaluation très approximative; mais si les caïds perçoivent rigoureusement l'impôt de la capitation dans leurs tribus, il est certain que l'intégralité de cet impôt n'entre pas dans les coffres du bey, par dissimulation du nombre des imposés.

On a dit que la population, il y a trente années, s'élevait à près de 3,000,000 d'habitants. En 1861, elle se réduisait déjà à 2,500,000, dont 2,466,000 Tunisiens (Arabes, Kabyles, juifs, etc.) et 34,000 Européens. En évaluant la population actuelle à 1,200,000 habitants, dont 120,000 à Tunis, on doit être bien près de la vérité. Les 9/10 sont mahométans, le reste appartient à la tribu d'Israël, sauf 25 à 30,000 Européens. Ce qui est certain, c'est que le bey Ahmed put, sans aucune peine, envoyer 10,000 bons soldats au secours du sultan, pendant la guerre de Crimée, et que, en 1873, le bey Sadock ne put seulement en réunir 3,000 pour les diriger sur Constantinople. Qu'il y ait décroissance constante de la population, c'est incontestable, et cette décroissance, qui est une déchéance graduelle, est due à une débauche prématurée et à la polygamie. C'est le vice originel de cette société musulmane qui s'affaisse, parce que son Coran la rend immuable au milieu même du mouvement, et irréformable dans un monde où tout se réforme par le progrès.

On s'étonnera sans doute de cette perte de plus de moitié dans un espace de trente années; mais à cette cause principale et constante de dépopulation il faut ajouter les pertes causées par la grande insurrection de 1864 à 1869, qui enfanta la disette, les épidémies, le typhus, le choléra, la perte des bestiaux, les saute-

relles, etc., à tel point que des tribus perdirent jusqu'aux deux tiers de leur population. Pour réparer de telles pertes, il faudrait que les mariages fussent plus nombreux et moins stériles ; mais il faut une certaine aisance pour avoir femme à soi; les riches seuls s'en permettent plusieurs. Le célibat forcé pour les uns, la polygamie pour les autres, telles sont autant de causes de débauche et d'un épuisement prématuré.

On n'arrive pas toujours facilement en Tunisie, parce qu'il n'y a aucun port de débarquement. Ce n'est pas que les côtes soient inabordables, et les contrebandiers les connaissent bien.

Lorsque les bateaux arrivent à Tunis, ils jettent l'ancre en mer à 3 ou 4 kilomètres de la Goulette. Le débarquement se fait sans danger quand la mer est calme; mais il n'en est pas de même lorsqu'elle est un peu houleuse : les voyageurs sont obligés d'attendre, et, pour les lourds colis, il n'est pas rare de les voir repartir avec le bateau qui les a transportés, ils sont remportés à Bône, où ils sont débarqués à quai, pour être repris par le bateau suivant. L'embarquement, par mauvaise mer, n'est pas sans risques, pour l'abordage surtout, et souvent l'on voit des voyageurs retarder leur départ, n'osant pas se fier à la fragilité des barques ou à l'inclémence des flots. Il s'en faut donc que le golfe de Tunis soit des plus hospitaliers. Porto-Farina, à l'embouchure de la Medjerdah, où le bey abritait sa flottille, à l'ouest de Tunis, et Bizerte, plus à l'ouest encore, avec son lac si poissonneux, sont les deux autres accès par la mer que l'on puisse mentionner.

Sur la côte est, il n'y a guère à signaler que Souze et Monastir, dans le golfe de Hammamet, et Sfax, en face des îles de Djerba et de Kerkenna, sur la route du golfe de Gabès, objet des intéressantes études du commandant Roudaire (1); trois petits ports

(1) Le commandant Roudaire est l'auteur d'un projet qui amènerait les eaux de la mer jusqu'au désert de Sahara, et féconderait ainsi des régions aujourd'hui tout à fait stériles.

par lesquels se fait l'important commerce du sel, des éponges et surtout des olives que cette côte produit si abondamment.

Toute cette côte est difficilement abordable. La dépression du sol s'avance assez loin dans la mer. C'est une bande de rochers à fleur d'eau, ou à peu de profondeur, écueils redoutés par la navigation, à tel point que la compagnie maritime qui fait le service de Tunis à Malte et à Tripoli, en longeant cette côte, suspend la marche de ses petits bateaux dès que la nuit arrive, pour ne la reprendre qu'avec le jour. C'est sur ces roches que se récoltent tant d'éponges, objet d'un trafic considérable que se disputent les barques espagnoles, anglaises et françaises.

Les cours d'eau (*oueds*) ne manquent pas dans l'intérieur du pays, mais ils sont taris dès que les chaleurs arrivent, parce qu'ils ne sont pas protégés par d'épais taillis. On n'ignore pas cependant l'aménagement et l'utilisation des eaux; mais les dépenses qu'il faudrait faire pour irriguer ou organiser une force motrice, attireraient sur l'Arabe qui se les permettrait des convoitises qui, par la bastonnade et mille autres moyens, le forceraient à donner l'argent qu'il voudrait y consacrer. Pour les petits cours d'eau qui doivent tarir, rien ne serait plus facile qu'un barrage grossier qui ferait refluer l'eau sur les terres qu'elle fertiliserait en y déposant la fraîcheur et un limon fécondant; mais la rapacité des caïds s'opposera constamment à toute amélioration d'avenir, tant que les tributs leur seront livrés comme prix de leurs redevances.

Beaucoup de ces *oueds* se jettent dans la mer. Mais en Tunisie, il n'y a de fleuves proprement dits, par leur parcours, leur importance et ne tarissant jamais, quoique non navigables, que l'Oued-Miliana et l'Oued-Medjerdah. L'Oued-Miliana appartient entièrement à la Tunisie, en ce qu'elle prend sa source dans l'intérieur, au sud, dans les monts Barkou, laissant à gauche les montagnes de Zaghouan et de Djouggar, dont les eaux abondantes sont amenées à Tunis par l'ancien aqueduc de Carthage restauré. Son parcours peut être de 150 kilomètres,

recevant, comme tributaires, mais dans la saison des pluies seulement, beaucoup de petits ruisseaux qui gonflent ses eaux jusqu'à rendre certains passages impraticables. Nous mentionnerons principalement les oueds Karouba, El-Hanout, Chair, El-Radra, se réunissant à 8 kilomètres en avant du fondouck d'El-Fahs, pour se jeter dans l'Oued-Miliana; les oueds Rirane et Melah, réunies aussi avant de venir grossir ses eaux. Enfin l'Oued-Miliana se jette dans la mer à 12 kilomètres de Tunis, traversant la route qui conduit à Hamman-el-If, sous un pont de pierre d'une belle exécution.

La Medjerdah est l'oued ou le fleuve le plus important de la Tunisie. Elle prend sa source sur le territoire du caïd des Hamanchas, province de Constantine; elle a un parcours de 400 kilomètres, dont 75 sur le territoire algérien et 325 en Tunisie. Elle se jette dans le golfe de Porto-Farina.

La Medjerdah est le *Bagradas* des anciens. Elle se rapproche de 20 à 25 kilomètres de Tunis. A 6 kilomètres de cette ville, au delà du Bardo, commence cette plaine immense, qui s'étend jusqu'au delà du fleuve, et dans laquelle tant de combats acharnés se sont livrés pendant les guerres puniques, et même auparavant, entre Carthage et ses mercenaires.

Sur son parcours, la Medjerdah reçoit de nombreux affluents: l'Oued-Mellègue, sur la droite, le plus important de tous, qui prend sa source près de Tébessa, avec un parcours de 270 kilomètres sur le territoire algérien et de 200 sur le sol tunisien; l'Oued-Mélis, de 52 kilomètres de parcours; l'Oued-Khaled, de 232 kilomètres, et l'Oued-Siliana, de 216. Sur la rive gauche, beaucoup plus resserrée, on ne peut guère citer que l'Oued-Ghraghraï, qui a 68 kilomètres de parcours; l'Oued-Hertema, 56 kilomètres, et l'Oued-Béja, 56 kilomètres seulement.

Nous avons dit combien les irrigations seraient avantageuses si elles étaient encouragées et facilitées par le gouvernement. Malheureusement il ne comprend pas que plus les récoltes seraient abondantes, plus la dîme qu'il prélève serait élevée, et plus se-

raient élevés aussi les impôts qu'il perçoit sur le surplus de la production. A Tébourbah, à 35 kilomètres de Tunis, gros village séparé de la Medjerdah par une magnifique forêt d'oliviers, M. Caillat, ancien ingénieur du bey, dans un travail remarquable par les détails et la précision, a calculé que le débit moyen de la Medjerdah était de 160,790 mètres cubes par jour, en temps de sécheresse; et que, pour les irrigations, on pourrait utiliser un volume de 28,942,272 mètres cubes d'eau, capable d'irriguer, par submersion, une étendue de 80 kilomètres, et que cette seule forêt d'oliviers, au lieu de 5,000 quintaux d'huile, en produirait au moins 50,000, soit, pour la dîme et la perception des impôts, une augmentation de 700,000 piastres, ou 420,000 francs pour le gouvernement.

On ne parcourt en Tunisie que deux routes carrossables bien établies et assez bien entretenues, semblables à nos chemins de grande communication, partant toutes deux de Tunis et conduisant, l'une à la Manouba, en passant devant le Bardo, en tout 7 kilomètres, et l'autre à Hamman-el-Lif, à 17 kilomètres. Au delà de ce qu'on pourrait considérer comme des points terminus, on continue un chemin, une voie par laquelle chameaux, bourriquets et charrettes ont l'habitude de passer, sauf à prendre à droite ou à gauche, pour éviter les fondrières; à travers champs, cultures, vieux oliviers, car il faut atteindre son but et ne pas rester en route, ce qui arrive bien quelquefois.

Quant aux ponts, dans toute la Régence, on pourrait les compter, et, lorsque les oueds sont gonflés par les pluies et les gués devenus infranchissables, on s'en tire comme l'on peut.

Pour aller d'une ville à une autre cependant, on passe ici plutôt que là, sauf les détours qu'impose la mauvaise saison; et c'est ce qu'on désigne par « route; » mais, en réalité, ce n'est qu'un piétinement sur un même emplacement que suivent instinctivement bêtes et gens.

Dire cependant qu'il est impossible d'atteindre un point déterminé, ce serait aller trop loin. Le chameau passe partout, et le

cheval, avec sa docilité, sa souplesse et son intelligence, franchit les plus grands obstacles avec son cavalier. Mais, on en conviendra, ce ne sont pas là des voies de communication.

Au point de vue économique, il faut considérer comme un événement la construction d'un chemin de fer traversant presque toute la Tunisie, du nord à l'ouest, et destiné à la relier à l'Algérie. Cette ligne, construite par une compagnie française, et d'un parcours de 220 kilomètres, se dirige de Tunis sur la Medjerdah, qu'elle traverse sur un beau pont en fer, passe à Djedeïda, Tébourba, Medjez-el-Bab, et, suivant tout droit une ligne que l'on peut considérer comme la base d'un triangle dont Testour serait le sommet, elle reprend le fleuve, au confluent de l'Oued-Zargua, contrée marécageuse, embellie, mais enfiévrée par les lauriers-roses, pour rejoindre la vallée de la Medjerdah, dont elle ne s'éloigne plus guère jusqu'à son arrivée à Duvivier, station importante entre Bône et Guelma.

La France a aussi doté la Tunisie d'un service postal et d'une ligne télégraphique qui la mettent en relation avec ce que nous pourrions appeler le monde extérieur; car, à l'intérieur, il n'y a pas de service de correspondance. Une lettre à porter, une commission à faire doivent être confiées à un Arabe, qui se fait votre messager. Et, en effet, dans un pays où la viabilité n'existe pas, comment établirait-on un service régulier de correspondance?

Nous devons aussi mentionner le petit chemin de fer de Tunis à la Goulette, d'une longueur de 18 kilomètres, construit sur le bord du lac, avec embranchement à la Marsha et se continuant de Tunis au Bardo. En été, lorsque le bey va s'installer dans son palais de la Goulette, ou lorsque les riches Tunisiens vont prendre les bains sur cette plage si belle, les voyageurs sont assez nombreux; mais dès que le bey rentre à Kasr-Saïd, et que l'automne arrive, les quatre ou cinq trains de chaque jour ne sont lestés que par quelques rares voyageurs.

Le regret que l'on éprouve de voir ce pays, privé de voies de communication et de moyens de transport, laisser se perdre tant

d'eau dont ce sol altéré a si grand besoin, se comprendra mieux encore lorsque l'on en connaîtra la rare fertilité.

Voici quelles sont les principales productions naturelles et industrielles de la Tunisie.

Les olives, qui sont la principale richesse du pays; les blés, l'orge, le riz, les haricots ; les raisins secs ou de table (la culture de la vigne à vin étant sans utilité, d'après le Coran); une grande variété de légumes et de cucurbitacées; les oranges, citrons, grenades, bananes, figues; les dattes si renommées du Djerid ; l'essence de roses et les parfums; le corail, le sel, les éponges, le tabac ; les laines, tapis et couvertures ; les chachias (bonnets rouges); la sparterie, l'alfa; la maroquinerie de luxe ; les fins tissus mélangés soie, or et argent; les armes; des chevaux de race justement estimés; des troupeaux de chameaux, de chèvres, de moutons; peu de bœufs ou de vaches par manque de pâturages, mais grande quantité de mules ou de bourriquets; beaucoup de volaille, de gibier et de poisson ; des mines de fer, de cuivre et de plomb; des carrières de gypse, de pierre et du plus beau marbre.

Il y a quelques pics assez élevés, mais pas de hautes montagnes, parce qu'elles sont la suite de l'Atlas et s'affaissent jusqu'à la mer.

On aura l'idée de la fertilité, déjà anciennement constatée, de cette contrée, lorsqu'on saura que Pline, parlant du blé de la Byzacène, rapporte qu'un seul grain a produit plus de trois cents tiges.

Le docteur Franck, qui a parcouru toute la Régence, il y a plus d'un demi-siècle, et qui l'a sérieusement étudiée, affirme à son tour que ce pays, entre les mains d'une nation industrieuse, deviendrait bientôt une des plus belles contrées du monde entier, et qu'elle pourrait même fournir à l'Europe beaucoup de denrées précieuses, telles que le café, le sucre, l'indigo, etc., et nous ajouterons le coton.

Un observateur et un savant, qui a récemment parcouru et étudié la Tunisie, et dont l'ouvrage a été imprimé aux frais de

Tunis est donc une vieille et très vieille ville. Le quartier arabe et le quartier neuf, européen, sont assez propres ; mais les rues où la juiverie est parquée sont d'une malpropreté qui en éloigne. Dans ses ruelles, dans la plupart de ses rues, on est souvent obligé de se garer pour faire place aux ânes ou aux chameaux. Cependant, depuis une quinzaine d'années, Maltais, Siciliens, Sardes, Grecs, Français, etc., y affluent, et l'élément européen y a amené d'importantes améliorations, qui tendent à se continuer.

Les vieilles maisons de la Tunisie actuelle ont été certainement bâties ou embellies avec les matériaux de Carthage, saccagée ou tombée en ruines. Partout on ne voit que maisons, passages, bazars, soutenus par des colonnes dont le fût et le chapiteau attestent l'origine et l'antiquité. De l'architecture mauresque il ne reste que de rares échantillons, et de peu de valeur comme exécution ou œuvre d'art, lorsqu'on les compare à ceux de l'Andalousie.

Quoi qu'il en soit, Tunis serait encore la ville la plus importante du continent africain, après le Caire et Alexandrie, puisque Alger ne possède pas même 60,000 habitants.

La vie industrielle est très active à Tunis. Les juifs et les Grecs sont les plus affairés; les plus grosses fortunes sont entre les mains des juifs. »

Les Européens trouvent peu de distractions à Tunis, parce qu'il n'y a ni promenades, ni cafés, ni théâtres, ni éclairage qui puissent prolonger leur séjour. La vie y est très libre cependant.

Chose bien précieuse, la ville et ses environs sont abondamment pourvus d'eau. C'est l'ancien aqueduc de Carthage, restauré il y a une quinzaine d'années, qui amène ses eaux à Tunis ; c'est un travail admirable.

Autour de Tunis il y a comme trois centres d'émigration pour les grandes chaleurs, au profit des hauts fonctionnaires, des consuls ou des riches habitants. C'est un groupement de maisons de campagne, dont plusieurs sont de véritables palais, où sont can-



Un conseil de chefs Khroumirs.

tonnées les femmes. C'est-à-dire qu'ils sont impénétrables dans la partie au moins réservée à ces dames; à ce point qu'on ne vous laisserait pas dans la cour où stationne la voiture dans laquelle elles doivent monter, stores baissés. Ces trois oasis du repos ou du mystère s'appellent la Manouba, au-dessus du Bardo; la Marscha, au-dessous de Saint-Louis, près de la mer, et l'Ariane, plus près encore de Tunis, mais difficilement abordable en hiver à cause du mauvais état des chemins. Quelques-unes de ces propriétés, qu'il est facile de visiter, sont d'un bon produit, parce qu'elles contiennent une grande quantité d'orangers dont les fruits sont plus abondants que ceux des pommiers dans nos plus riches vergers de la Normandie.

On va visiter aussi, à 17 kilomètres de Tunis, par une belle route, et en traversant l'Oued-Miliana, Hammam-el-Lif, source d'eau chaude sulfureuse, anciens bains romains, encore fréquentés par quelques rhumatisants, et qui, nettoyés et rajeunis, pourraient faire un établissement balnéaire très recherché.

L'un des aspects les plus curieux de Tunis est celui que présentent au voyageur européen les *souks* ou bazars. M. de Crozals les décrit en ces termes :

« Les souks occupent un vaste espace à peu près au centre de la ville, à égale distance de la porte de la mer à la Kasbah. Les souks! Ce nom seul, quand on parle de Tunis, résume tout ce qu'on peut imaginer de splendeur, de richesses accumulées, d'objets désirables, de convoitises à assouvir. « Ne revenez pas sans voir les souks! » telle est la recommandation suprême, quand, au moment du départ, on prend conseil des rares personnes qui ont vu Tunis. « Allez-y, revenez-y, vivez-y! » C'est assurément une des plus curieuses choses qui se puissent voir. Imaginez un ensemble de galeries se succédant, mais sans ordre, sous les angles les plus divers, au hasard de la fantaisie la plus déréglée; juxtaposées, mises bout à bout, s'entrecroisant, hautes et basses, voûtées ou plafonnées, complètement recouvertes ou laissant voir le ciel par endroits, en contre-bas avec le sol environnant ou en

saillie, en bois ou en pierre, mais toutes délabrées, sales et d'un piteux aspect.

Quand je songe qu'un admirateur des souks, voulant par avance m'en donner une idée, n'avait rien trouvé de mieux que de les comparer aux galeries du Palais-Royal! On ne saurait nier que la visite aux souks ne soit une chose peut-être unique en son genre.

Les galeries voûtées ne sont que de longs tunnels, bas, beaucoup plus larges que les rues ordinaires, et où l'on trouve au fort du jour une fraîcheur qui réjouit. Comme l'air ne s'y renouvelle pas, on y étouffe le matin et le soir; on n'y vit vraiment que pendant les heures chaudes. Dans l'épaisseur des murs s'ouvrent, par une large baie cintrée, les boutiques; elles sont toutes sur le même plan et dans les mêmes proportions. On n'y a pas facilement accès, car elles s'ouvrent à 75 centimètres ou 1 mètre au-dessus du sol; mais l'acheteur n'y pénètre pas : il est comme au balcon pour voir les marchandises qu'on lui présente. Tout autour de cette sorte de caveau, des rayons ménagés dans l'épaisseur des murs servent de dépôt; quelquefois, dans le fond, s'ouvre une arrière-boutique, qui prend le jour par le haut en dehors du souk, et qui verse un flot de lumière blanche et crue jusque vers le milieu de la voûte.

En avant des boutiques règne une sorte de marchepied en pierre qui en facilite l'accès au propriétaire et aux familiers. Les dalles en sont usées et luisantes; recouvertes de nattes, elles servent de banc à la population oisive qui remplit les souks dès le matin. Le visiteur défile donc entre deux galeries de boutiques et une double haie de curieux accroupis, assoupis, attentifs pourtant, qui jouent avec leur pipe vidée ou avec l'ambre de leur chapelet, les jambes repliées, leurs sandales à terre devant eux. Les femmes qui passent s'arrêtent souvent au seuil des boutiques; elles y montent, s'y installent; alors commencent ces longs caquetages, maigre dédommagement de leur reclusion, ces éclats de rire bruyants, ces commérages où elles excellent. On s'arrête pour jouir de cette

douceur musicale de la voix, qui est le grand charme de la femme arabe. C'est ensuite un déploiement d'étoffes sans fin, un grand remue-ménage pour peu d'achats.

Tous les souks ne sont pas voûtés : quelques-uns sont recouverts d'une sorte de toiture en planche. Ce sont les plus misérables : il manque une planche sur deux ou trois, et de ces hauteurs pendent de larges toiles d'araignée, comme on n'en voit en France que dans les antiques étables des hameaux perdus. L'effet en est bizarre : le soleil, jouant dans ces lambeaux grisâtres, les colore de reflets inattendus et leur prête un éclat singulier; quand la brise les agite, on dirait des drapeaux qui frémissent. On n'est qu'à demi rassuré sous cette décoration : une de ces toiles se détachant suffirait à envelopper un homme. Le pittoresque, il est partout.

Le pavé des souks est plus irrégulier encore que celui de la rue. Comme on ne remplace pas les pierres qui s'ébranlent on sont enlevées, il y a par endroits presque autant de crevasses que de traces de chaussée; on marche sur la terre battue, qui devient, à la première pluie, un vrai bourbier. Bêtes et gens traversent les souks, en battent le sol, en pétrissent la fange.

C'est dans ce milieu cependant que se sont accumulées les principales richesses de l'industrie tunisienne. Chaque souk a une destination particulière : les marchands d'étoffes en occupent plusieurs, les chapeliers et les fabricants de chechias en ont une autre; les bijoutiers et les marchands d'essences forment l'aristocratie marchande et sont établis au centre; les armuriers vivent avec eux en bons voisins. Les cuirs et les ouvrages de sellerie ont leur quartier à part. Il y a aussi les tourneurs, les fabricants de petits mobiliers, et, çà et là, sur la lisière de ce monde à part, quelque moulin à blé ou à huile que met en mouvement dans une cave sombre un mulet aux yeux bandés. Il n'y a de vraies richesses, à notre sens, que dans les souks réservés aux étoffes et aux soieries. Les juifs règnent en maîtres dans ce monde du commerce; c'est naturellement dans leurs boutiques que s'entassent

les plus riches tissus. On reconnaît de loin la boutique juive, à l'empressement affairé du vendeur qui va au-devant du client, le presse, l'enlace, en fait sa chose. Il faut n'être plus novice pour échapper de ses mains sans être allégé de quelques piastres. Aussi bien la tentation est-elle forte souvent : les soieries de Tunis sont célèbres et elles valent leur renommée.

Il y a beaucoup de soies de Lyon dans le nombre ; cependant l'industrie indigène produit encore, et ses tissus se reconnaissent à leur éclat. Ce sont des burnous, des haïks, des blouses de femmes juives aux vives couleurs, à larges raies d'un très bel effet, des couvertures de laine de Djerba et du Djerid. La broderie d'or et d'argent formant le complément obligé de tout vêtement oriental, les ateliers de broderie ne sont pas éloignés des magasins où se fait la vente. Ce sont les hommes qui brodent. Ils manient l'aiguille avec une dextérité admirable. Quand ils défont un écheveau de soie dont ils retiennent l'extrémité avec le gros orteil de leur pied nu, c'est plaisir de voir l'agilité de leurs doigts et leur jeu insaisissable. De leurs mains sortent ces lourdes et riches broderies qui revêtent comme d'une cuirasse la veste d'intérieur des femmes arabes, la trame d'or qui enrichit leur toque. Le goût n'en est pas toujours parfait : c'est trop surchargé, c'est épais pour notre délicatesse française. Il y a là néanmoins un art indigène qui mérite d'être loué.

Nous ne saurions en dire autant des bijoux tunisiens. Ils ont quelque réputation ; le hasard nous avait donné pour compagnon de voyage le chef d'une grande maison de bijouterie de Paris, qui venait étudier en personne le marché tunisien, apprécier ses richesses et peser les chances d'avenir. Il a été stupéfait de l'insignifiance de cette bijouterie d'occasion, de la médiocrité des pierres, du mauvais goût des montures et de l'impudence des marchands. On le trompait sans vergogne sur le nombre des carats, sur le poids de l'or, sur la nature des pierres. Quelques leçons qu'il leur infligea rendirent les juifs plus circonspects. Ils semblaient penser que si tous les Français étaient au même degré

connaisseurs en métaux et en pierres fines, ils n'avaient pas grand'chose à gagner à notre protectorat.

Il y a plus d'originalité dans le travail des cuirs et la fabrication des ouvrages de sellerie; c'est l'industrie vraiment africaine : on la retrouve partout, depuis le littoral jusque dans le Soudan et elle est bien représentée à Tunis. La visite au souk des cuirs est assurément l'une des plus intéressantes. On y trouve tous les objets de harnachement, ces sacs en cuirs de différentes couleurs, avec plusieurs poches qui font partie intégrante du mobilier arabe. Comme la fabrication se fait dans les mêmes boutiques que la vente, on assiste là au spectacle d'une activité qui paraît nouvelle. Il en est de même dans le souk voisin, où se fabriquent les chechias, où la laine est cardée, travaillée et teinte sur place. Vers le milieu du jour, quand le travail est bien engagé, on a plaisir à se convaincre que tout n'est pourtant pas torpeur et paresse dans cette société si différente de la nôtre.

L'activité s'éveille assez tard dans les souks; avant sept heures et demie ou huit heures on trouve portes closes. Les boutiques ne commencent à s'ouvrir qu'alors; les industries qui de près ou de loin tiennent à l'or affirment leur aristocratie en retardant : les enchères où se vendent les métaux précieux et les pierres fines ne s'ouvrent pas avant dix heures. On n'a rien vu des souks si on n'y est pas revenu plus d'une fois vers le milieu du jour, de midi à trois heures. C'est alors, dans ces étroits couloirs, un entassement et une cohue inimaginables.

On est vraiment payé de sa fatigue par le régal d'un spectacle sans pareil. Le pavé disparaît sous la multitude des pas; l'éclat, la variété des costumes étonne et charme le regard. Maures, juifs, Arabes du désert, nègres à la peau luisante, à la jambe sèche et nue, négresses flétries et ridées, femmes arabes empaquetées sous leurs voiles, juives en maillot : tout se donne rendez-vous sous ces voûtes. L'activité commerciale allumée par les Beni-Israël donne à cette population un mouvement, un air de fièvre qu'on ne lui connaissait pas. On se presse, on se coudoie, on se

bouscule; les courtiers juifs enlèvent au passage l'acheteur européen qui se présente; la foule curieuse le suit. On fait cercle autour de lui; les marchands rivaux font bonne garde. On est en partie sauvé des griffes d'Aaron, qui veut 50 francs, par la générosité intéressée d'Ahmed, qui laisse à 30. Survient Ismaël qui offre à 20; enfin, grâce aux bons soins de ce nez de vautour, qui vante sa propre probité, on a pour 10 francs l'objet en litige.

De boutique en boutique la foule suit, se passionnant pour ce petit drame où l'Européen apporte toute sa bonhomie et son désir de voir. Les imprécations des marchands délaissés accompagnent le groupe; le marchand préféré fait tous les frais de la réponse d'un air courroucé; il ne s'interrompt que pour sourire au client nouveau; il ne cesse de rouler les yeux que pour protester d'un air pitoyable qu'il ne pourrait perdre davantage et porter la main à son cœur. Pour donner une idée du mouvement tumultueux et de la presse qui anime et remplit les souks vers une heure après midi, il faut songer au passage des Panoramas un jour de pluie. Il n'y manque même pas les filous, et notre interprète, dont la mine ne nous rassurait guère, nous fit entendre dans son jargon qu'il convenait de veiller sur nos chaînes de montre.

N'oublions pas, pour laisser au tableau tout son caractère, que, même à cette heure d'encombrement, bêtes, chariots et portefaix ont toujours droit de passage. On se figure le remous que produit dans ce flot humain l'arrivée d'un cavalier. Recouvert de son large chapeau de paille rehaussé de garnitures en cuir, orné de pompons, de ce chapeau qui n'a pas moins de 1^{m} 10 d'envergure, l'homme, campé sur ses larges étriers, le fusil jeté en travers de la selle, domine la foule d'un air superbe. Le cheval choisit ses pas, lentement, l'œil étonné. Le courant humain se divise, frôle les flancs de la bête et se reforme derrière sa croupe. On y met plus d'empressement quand un Maure passe sur sa mule qui va l'amble.

On ne saurait rien voir de plus gracieux que la mule tunisienne; c'est la fleur du règne animal dans cette contrée. Mais elle se sait belle, elle a ses caprices; il faut se ranger à son approche. Le petit âne passe inaperçu; on se sent un peu poussé par un être minuscule; c'est un bourriquet qui s'ouvre un passage, un grand nègre le suit et cogne sans pitié. Le spectacle de cette activité variée, multicolore, bruyante, est tout à fait nouveau pour l'Européen : il doit en rassasier ses yeux; car sans doute nulle part ailleurs il ne retrouvera rien de semblable, et ce flot humain s'écoule rapidement. Vers quatre heures tout reprend l'aspect calme et languissant de la matinée.

Il faut bien entendre que cette cohue ne se produit pas dans tous les souks; la population de Tunis n'y suffirait pas. Les souks de la soierie et de l'or sont surtout fréquentés; le mouvement est moins intense dans les autres. Il en est même qui ne perdent jamais leur physionomie de ruelle écartée de village.

Il faut y revenir encore le soir, la nuit faite. Le silence et la solitude y sont complets alors, comme dans toutes les rues de la ville. Il n'y a même pas, comme dans le voisinage du quartier de la marine, le reflet de la lampe des boutiques. Elles se ferment toutes à la tombée du jour; les marchands se retirent, et le vide se fait. Les nuits de lune, par cette transparence lumineuse du ciel africain, on peut goûter le charme d'une promenade fantastique dans ce labyrinthe : les effets de lumière y sont étranges et saisissants. Ceux qui savent quel est en Afrique l'éclat de la lumière lunaire, sa blancheur bleuâtre et l'intensité des ombres qu'elle produit, n'ont qu'à fermer les yeux pour faire revivre dans leur imagination ce spectacle. On croirait se promener à travers des ruines; rien ne trahit la vie; la porte basse des maisons arabes paraît murée; les fenêtres sont muettes; la rue est morte. Si par hasard un burnous apparaît dans l'enfoncement d'une voûte au détour d'une ruelle, la lumière de la lune lui donne un éclat de neige; l'homme prend des proportions gigantesques; on croit voir une ombre. Le mendiant pouilleux qui dort

sur sa natte prend des airs de statue antique jetée à bas de son piédestal.

Quand le ciel est obscur, on ne peut s'engager dans l'intérieur des remparts de Tunis qu'avec des précautions infinies. Un Arabe va devant, portant une immense lanterne à double glace, éclairant des deux côtés à la fois; on le suit à la file indienne. Ce défilé n'est pas sans caractère. En réalité, le chef de file est le seul qui voie où poser ses pas ; il prend tout le jour du fanal et le cache à ceux qui le suivent. Les autres vont de confiance, cahin-caha. Malgré les surprises et les inconvénients de ce cahotement au flambeau, l'épreuve mérite d'être tentée; on est payé de ses peines par l'étrangeté de la vision. Si le royaume de l'ombre est quelque part, c'est bien là. Le fanal, même de fortes proportions, ne saurait soutenir la lutte; sa lueur est comme étouffée par l'épaisseur des ténèbres où il s'enfonce. On le porte au ras du sol; sa lueur rougeâtre fait comme une traînée dans le ruisseau, éclaire un moment l'eau croupissante et les tas d'ordures, mais à droite et à gauche le noir est plus intense encore.

Nous ne savons plus, nous, hommes de civilisation, marcher dans les ténèbres. Sans le vouloir, et d'instinct, on se courbe, on se ramasse pour éviter un péril imaginaire ; on n'avance qu'à pas comptés. L'Arabe, qui n'a pas encore perdu les instincts primitifs et qui connaît les secrets de l'ombre, est surpris de nos hésitations et de notre lenteur. Parfois deux convois se croisent, le samedi soir surtout, quand la population juive fête le sabbat et se visite. La rue est pleine de gens; il suffit d'être deux ou trois de front pour que le passage devienne impossible : on s'évite, on se fait petit; puis tout rentre dans le silence, et on peut, en se retournant, suivre, comme une étoile qui se balance, sous l'enfoncement de deux maisons dont les terrasses se touchent, la lueur de la lanterne qui s'éloigne.

Il faut jouir de cette sensation de ténèbres pendant qu'il en est temps encore : on est aise de l'avoir éprouvée une fois en passant et par fantaisie. Mais que penser d'une grande ville où les mœurs

sont encore à ce point primitives, et qui, livrée à ses propres soins, n'a su encore ni se nettoyer ni s'éclairer? La toilette de Tunis sera longue à faire, mais ce serait sottise de compter, pour la faire, sur l'initiative indigène. Tunis se croit belle, propre, coquette et saine : c'est de l'Europe seule que viendra sa purification ; c'est à la France à prononcer le *fiat lux*. »

CHAPITRE CINQUIÈME

DESCRIPTION PHYSIQUE, ÉCONOMIQUE ET PITTORESQUE DE LA TUNISIE (*Suite*)

BIZERTE — BEJA

Bizerte est l'un des ports tunisiens qui méritent le plus l'attention des hommes d'Etat et des grands commerçants. Dès longtemps celle des Anglais s'est portée sur cette petite ville, certainement ignorée du plus grand nombre des Français jusqu'au jour où nos troupes y débarquèrent l'an dernier; voici en quels termes lord Granville s'expliquait à propos de cet événement, dans une Note en date du 20 mai 1881, remise à notre ambassadeur à Londres : « Le gouvernement de S. M. constate que M. Bar-
« thélemy Saint-Hilaire répudie toute idée d'annexion par la
« France du port de Bizerte ou d'un port quelconque de la Tu-
« nisie, et que, bien qu'il fasse pressentir la possibilité d'un en-
« couragement à donner à l'entreprise privée, dans le but d'a-
« méliorer ledit port, il déclare qu'il n'entre nullement dans les
« intentions du gouvernement français de dépenser, en ce mo-
« ment, des sommes énormes et de commencer les immenses tra-
« vaux nécessaires pour créer sur ce point un port militaire.

« Je ne crois pas nécessaire d'approfondir la question de l'im-
« portance possible de Bizerte comme port de commerce. Je me
« bornerai à cette observation que, si le canal entre la mer et le
« lac était creusé assez pour donner accès aux grands navires,

« les bâtiments britanniques auront, d'après le traité de 1875, le « droit d'en faire usage sans être soumis à des droits supérieurs « à ceux des navires français ou tunisiens. »

Très pratique, en vérité, l'observation du ministre anglais ! et montrant bien la sollicitude jalouse avec laquelle nos voisins suivent nos progrès pour en profiter plus que nous, si possible, mais à tout le moins autant que nous.

Puisque Bizerte pourrait être un port militaire inquiétant nos bons voisins, ou un port de commerce dont ils useraient comme nous, il nous semble que nos lecteurs nous sauront gré d'emprunter à M. J. de Crozals la description détaillée qu'il en a donnée dans la *Revue de géographie.*

« Les Phéniciens, dont le génie maritime a deviné tous les points de la côte méditerranéenne que la nature semble avoir préparés à servir de ports, ne pouvaient manquer de distinguer Bizerte. Barth dit avec raison que de tous les emplacements de cités maritimes choisis par les Phéniciens, il n'en est peut-être pas de plus heureux que celui-là : à l'embouchure d'une sorte de fleuve mettant en communication la mer avec un lac capable de contenir et de mettre en sûreté les flottes les plus considérables, abrité du côté de la mer vers le nord-ouest et vers le sud-est par la saillie de deux grands caps et de hauteurs importantes; pouvant servir de débouché à un pays riche, fertile. Ce sont, en effet, des habitants de Tyr qui fondèrent Zaritus (ou Zarytus), entre la mer et le lac intérieur. On s'accorde généralement à reconnaître que ce nom paraît emprunté à la langue phénicienne.

Placée dans des conditions aussi favorables, la ville n'avait pas tardé à prendre de l'importance.

L'histoire de cette ville pendant la période des invasions et les époques qui suivirent nous est peu connue. El-Bekri rapporte qu'elle fut conquise l'an de l'hégire 661-662 par Moaouia-ibn-el-Hodaijdj. Lorsque les Maures furent chassés d'Espagne, ils se répandirent sur tout le littoral de l'Afrique septentrionale et cherchèrent un asile dans les cités les plus importantes. La ré-

gence de Tunis leur fut particulièrement hospitalière; à Bizerte ils obtinrent le faubourg situé en dehors des remparts, sur le bord de la mer, sur la route qui mène au fort Sidi-Sallem. Il semble que ce faubourg existât déjà antérieurement à leur arrivée; M. Guérin serait même d'avis de faire remonter son antiquité jusqu'à l'époque d'Agathocle. C'est le faubourg connu aujourd'hui sous le nom de Houmt Andless, ou quartier des Andalous. Quoi qu'il en soit, ce faubourg, aujourd'hui en décadence et où l'on compte un grand nombre de maisons ruinées, est encore habité actuellement par les descendants de ces fugitifs (1).

Marmol nous apprend que les habitants de « Bensart, » comme il l'appelle, sont célèbres par la fréquence de leurs soulèvements « contre les rois de Tunis et les seigneurs de Constantine, ce qui a esté cause plusieurs fois de leur ruine. Muley-Hacen disait qu'il n'y avait point de peuple contre qui il eût plus de sujet d'estre en colère, parce qu'ils n'avaient jamais gardé la foy, ni par amour ni par crainte. Quand Barberousse s'empara de Tunis, ils furent les premiers à le reconnoistre, et lorsqu'il en fut chassé, ils tuèrent le gouverneur que Muley-Hacen y avait mis avec une garnison, et, s'attachant au party de Barberousse, ils reçeurent garnison turque dans le chasteau. Mais leur roy en colère eut recours à Charles-Quint, qui commanda à André Dorie de les aller attaquer par mer, tandis que ce prince les attaquait par terre; de sorte que la place fut emportée d'assaut, et comme on voulait bâtre le chasteau, les Turcs et les Maures qui y estaient se rendirent, et le roy chastia vigoureusement les habitants qui s'étaient révoltés trois fois. »

Convoitée par les souverains de Tunis et de Constantine, Bizerte semble donc avoir porté la peine de cette situation difficile et souffert des jalousies qu'inspiraient à ses voisins les avantages

(1) *Voyage archéologique dans la régence de Tunis*, par V. Guérin. Paris, 1862. 2 vol. gr. in-8, vol. II, p. 24.

incomparables de sa position. Il en résulta pour elle une série d'incursions qui portèrent le plus grand dommage à la fertilité de son territoire, et, en compromettant sa sécurité, détournèrent peu à peu ses habitants des soins de l'agriculture.

Déjà, au commencement du siècle dernier, en 1724 et 1725, André Peyssonnel (1), membre correspondant de l'Académie des sciences, explorant par ordre du roi les côtes de Barbarie, avait remarqué la situation exceptionnelle de Bizerte.

Peyssonnel, observateur sagace, releva d'une manière attentive la situation de Bizerte. L'ancienne Hippozaritos, « que les Arabes appellent *Benezert,* est, dit-il, une petite ville fort riante, située au pied d'une montagne, sur le canal qui fait la communication de l'étang avec la mer. Ce canal, orné d'un beau quai très solidement bâti, forme, avant d'arriver à la mer, une petite île, et la ville est bâtie partie sur cette île et partie sur le bord occidental du canal. Les maisons sont semblables à celles de tout le reste de ce royaume. Il y a une espèce de citadelle, ou grand enclos de murailles, bâtie sur le bord de la mer, au commencement du canal ; elle est remplie de maisons et ses murailles sont garnies de canons. Du côté qui regarde la mer, la ville est défendue par une citadelle dont les seules faces des bastions forment le flanc et la courtine, et se joignent en forme de rayons d'une étoile. Elle est située sur un monticule dans une position fort avantageuse. Il y a un autre fort, ou pâté, sur le bord de la mer, qui défend et commande la rade. Le reste de la ville était entouré de mauvaises murailles de terre, aujourd'hui presque toutes détruites. »

Cette description, exacte il y a plus d'un siècle et demi, l'est encore aujourd'hui, sauf d'imperceptibles changements.

Quand on arrive à Bizerte par mer (2), on est tout d'abord

(1) *Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie, fait par ordre du roi, 1724 et 1725*, par Jean-André Peyssonnel.

(2) Voici, d'après la carte de Bouchet-Rivière, la position astronomique de Bizerte, prise à la chaine de l'entrée du port, sur la jetée du nord :

charmé par l'aspect général de cette bourgade dont les murailles d'un blanc éblouissant paraissent baigner dans les eaux et s'y mirent. Bizerte est assise à peu près au milieu de l'arc immense qui s'arrondit entre le cap Blanc, dont la masse éclatante tombe dans la mer, et le cap Zebib (1). La baie est large, très ouverte, exposée tout entière aux coups des vents du nord et du nord-est; le mouillage y est dangereux et les navires n'y sont pas en sûreté pendant la mauvaise saison (2).

Comme la plage de Bizerte est généralement sablonneuse, elle

Latit. N., 37° 16′ 36″; long. E. du méridien de l'Observatoire de Paris, 7° 31′ 20″. La carte anglaise de Graves donne les mêmes chiffres pour la latitude relevée à l'angle S. E. de la Kasbah, auquel se rattachait la chaîne de ce côté.

(1) Le cap Blanc, ou Ras-el-Abyâd, est le « *candidum promontorium* » des anciens. Jamais nom ne parut mieux justifié. Le Ras-Zebib, appelé encore Ras-Sidi-Bou-Choucha, a été identifié par sir Granville Temple avec le *pulchrum promontorium*.

A vrai dire, c'est plutôt le cap *Guardia* qui forme avec le cap Zebib les deux extrémités du grand arc de la rade de Bizerte. Il est à une latitude un peu méridionale relativement au cap Blanc proprement dit, et à 2,040 mètres environ à l'E. de ce même cap, d'après la carte de Graves. Il est formé, lui aussi, d'escarpements rocheux, aux tons de plâtre. Le fond est assez considérable à son pied; à quelque 70 mètres de sa chute, la sonde donne 3m 30, puis tout à coup 7m 30 et 9m 10. La carte de Bouchet-Rivière désigne ce même cap sous le nom de cap *Bizerte*, et constate des fonds à peu près semblables.

Le cap que l'on aperçoit vers le nord, quand on est engagé dans la rade de Bizerte, est le cap Guardia ou Bizerte, et non le cap Blanc. Le cap Blanc marque, par le 37° 20′ de lat. nord, le point le plus septentrional du continent africain; les flancs en sont nus et offrent des tons de craie. Le cap Zebib est légèrement en retrait sur le cap Blanc. Les hauteurs qui le constituent sont verdoyantes à leur sommet et ferment heureusement le paysage vers le S. E.

(2) D'après l'avertissement qui accompagne la carte de Bouchet-Rivière, « ce mouillage est abrité des vents d'O. et de N. O.; les vents de N. et de N. E. sont les seuls à craindre; mais ils ne soufflent qu'en hiver et rarement. »

se prolonge un peu en pente douce sous les eaux. On peut voir sur la carte (1) de Bouchet-Rivière ce caractère sablonneux indiqué par un pointillé qui forme comme une frange le long des côtes; cette frange a une largeur variable de 50 à 130 mètres suivant les endroits. Les sondages, opérés sous la surveillance de Graves (2), en 1843, et publiés sous les auspices de l'amirauté anglaise en 1846, donnent à l'entrée de la jetée même du canal sur la mer une profondeur de 2 mètres 70 à 3 mètres 70 et à 5 mètres; à 200 mètres environ à l'est de la jetée, 7 mètres 30; à 550 mètres, 9 mètres 10; à 950 mètres, 16 mètres 40; enfin, à 1,300 mètres environ, 18 mètres de profondeur; à moins de 2 milles marins, la sonde trouve 37 et 40 mètres. Ces fonds, relevés sur plus de cent points sur la rade, du cap Guardia jusqu'à plus de 3 milles marins à l'est de la jetée de Bizerte, établissent qu'il ne s'agit point du prolongement artificiel d'un chenal qui continuerait le canal maritime vers la haute mer; c'est la profondeur naturelle et normale des eaux sur ces côtes. Il y a même, d'après la carte de Graves, un peu plus de fond vers le nord et vers le sud-est que dans la direction est proprement dite.

Les résultats obtenus par les travaux de Bouchet-Rivière, en 1851, ne confirment pas exactement ceux de l'amirauté anglaise. Mais les différences sont tout à fait à l'avantage du fond de la rade de Bizerte. On trouve en effet 4 mètres environ à l'entrée

(1) Plan du mouillage, du port et de la ville de Bizerte, levé et dressé en 1851 par M. C. Bouchet-Rivière, lieutenant de vaisseau, commandant le chébeck le *Boberach*, — publié sous le ministère de M. Chasseloup-Laubat. — Au dépôt général de la marine en 1851. (Les chiffres de sondes expriment des mètres.)

(2) Deux cartes sur une même feuille. — 1° A droite : Benzert Road, surveyed by commander T. Graves, 1843; 2° à gauche : Benzert Lakes, surveyed, by, etc., etc., 1845. (London, published according to Act of Parliament at the Hydrographic Office of the Admiralty, May 13th. 1846.)

Les profondeurs sont en brasses (*fathoms*) pour le mouillage et le premier lac, en pieds pour le second lac. — Les altitudes sont en pieds.

même de la jetée; — puis 7 mètres, à 80 mètres de distance à l'est; — 9 mètres à 180 mètres; — 10 mètres, à 300 mètres; — 11 mètres, à 480 mètres; — 13 mètres, à 640 mètres; — 16 mètres, à 850 mètres; — enfin, 20 mètres, à 1,450 mètres environ. Il y a un léger écart pour les sondages effectués très près de la côte; mais les chiffres se rapprochent et se confondent presque à mesure que la sonde est jetée plus au large.

Le banc du Boberach, « qui se trouve à un mille 2 dixièmes au nord de l'entrée du port et à peu près d'un demi-mille de la plage, » n'est pas un obstacle sérieux à la navigation dans cette rade. « Il a deux têtes de roches qui ne sont qu'à 1 mètre et 2 mètres au-dessous de l'eau, et il doit être redouté par les navires qui viennent de l'ouest (1). » Mais il est de beaucoup en dedans de l'arc que forme un navire venant de l'ouest quand il a doublé le cap Guardia ou Bizerte; l'établissement d'une bouée à cloches, par exemple, le rendrait complètement inoffensif.

On peut donc affirmer que Bizerte est précédée par une véritable rade dont la profondeur permet l'accès aux plus puissants navires, et que de faibles travaux de draguage pourraient faciliter leur approche jusqu'à quelques mètres de la jetée même de Bizerte. C'est donc avec raison que René Desfontaines pouvait écrire à M. Lemonnier en 1784 : « La rade de Bizerte est vaste et profonde; les plus gros vaisseaux peuvent s'approcher très près de la ville (2). »

Avant de débarquer, on peut prendre une vue d'ensemble de la ville et de ses défenses que l'œil embrasse aisément, et dont le développement, qui paraît tout en longueur du N. N. O. au S. S. E., charme le regard. On reconnaît à la légère saillie de son môle

(1) *Avertissement* de la carte de Bouchet-Rivière. — La carte de Graver lui donne le nom de *Two Feet Rock*.

(2) *Fragments d'un voyage dans la régence de Tunis et d'Alger, fait de 1783 à 1786*, par Louiche-René Desfontaines, membre de l'Académie des sciences, professeur de botanique au Jardin du roi, publiés par Dureau de la Malle.

l'embouchure du canal par lequel le lac de Bizerte communique avec la mer, et des deux côtés de cette voie maritime, les maisons basses, blanchies à la chaux vive, avec leurs terrasses irrégulières, dont le plafond se crevasse ou se boursoufle sous l'action d'un ciel de feu.

Sur une longueur d'environ 1,900 mètres, du S. au N., de la pêcherie qui commande l'entrée du lac ou de la seconde batterie du littoral à partir de la porte de Tunis jusqu'à la batterie N. du fort Sidi-Sallem, on voit se profiler une ligne de constructions blanches, et l'on peut découvrir à la lorgnette : d'abord la pêcherie, puis la batterie contiguë à la porte de Tunis, la porte elle-même, le mât du consulat de France et les pavillons des autres agents consulaires se détachant sur le fond de la montagne du lac qui ferme l'horizon ; l'entrée du port et, du côté N. du canal, la masse blanche de la Kasbah, au-dessus de laquelle se dresse le minaret de la grande mosquée; la porte du nord; le prolongement en ligne droite du mur d'enceinte, qui se relie, en se relevant sur la hauteur, au fort d'Espagne. Au-dessous, sur le littoral, le Houmt-Andless, ou quartier des Andalous, groupe ses maisons à moitié ruinées et se continue par un chapelet de masures clairsemées jusqu'aux environs du fort Sidi-Sallem, dont la batterie, située un peu au N. du fort lui-même, commande le mouillage. Un peu au-dessus du quartier des Andalous et du fort Sidi-Sallem, des hauteurs recouvertes de bouquets d'arbres forment le cadre de cet ensemble plein de grandeur.

A peine débarqué, on se sent jeté sans transition dans un milieu étrange et nouveau ; même pour un visiteur préparé par la connaissance de l'Algérie, ce spectacle n'est pas sans surprise. Le « beau quai » dont parle Peyssonnel est formé, en effet, de grosses roches qui résistent bien au mouvement des flots ; mais sa solidité est son seul mérite; même au débarcadère, sa largeur est à peine de 4 mètres ; de vieux canons dont les vagues ont rongé le bronze et presque effacé la forme, servent à attacher des amarres. De pauvres boutiques d'épicerie et des débits de liqueurs

installés d'hier par des Italiens et des Maltais bordent cette partie du quai, où se concentre tout le mouvement du débarquement. A l'entrée du canal il n'y a rien qui ressemble à un port, et, le long du quai, on voit seulement quelques bateaux de pêche et les barques qui servent à l'industrie lucrative du débarquement des voyageurs.

Le lac de Bizerte communique avec la mer par deux bras qui, après avoir formé une petite île, se rejoignent et portent les eaux du lac à la mer par un canal unique. Cette disposition, en quelque sorte insulaire et péninsulaire, forme comme trois tronçons de ville, d'une étendue et d'une importance très inégales. Si l'on ajoute le Houmt-Andless qui s'étend sur le rivage en dehors du mur d'enceinte, et qui constitue un élément intéressant de cet ensemble, il convient de distinguer dans Bizerte quatre parties différentes.

I. Au sud de l'embouchure du canal, compris entre la mer à l'est, l'embouchure du canal au nord, le bras oriental du canal à l'ouest, et se développant sur l'étroite bande sablonneuse qui sépare de la mer ce que l'on pourrait appeler l'étang de la Pêcherie, un quartier peu considérable, qui est à peu près la vingtième partie de la ville entière. Ce quartier serait clairement désigné sous le nom de la « Bizerte péninsulaire. » Son développement en longueur est à peine de 180 mètres, et sa plus grande largeur de 100 mètres (1).

II. L'île, la *Bizerte insulaire*, comprise entre l'étang de la Pêcherie qui la baigne au S., et les deux bras du canal jusqu'au point de leur jonction. C'est politiquement peut-être la partie la plus importante ; elle comprend la petite mosquée, le palais du gouverneur et les consulats. Elle mesure 400 mètres environ du

(1) Nous suivons, pour les mesures relatives à la ville elle-même, le plan de Bouchet-Rivière, qui est à une échelle plus grande que le plan de la carte anglaise, et qui, pour ce point particulier, est certainement plus exact comme nous avons pu le vérifier sur les lieux.

S. au N., de l'étang de la Pêcherie à la jonction des canaux, et près de 250 mètres de l'un à l'autre canal.

III. La *Bizerte continentale*, qui s'étend le long du canal occidental, en suivant sa courbure. Elle renferme à vrai dire la ville arabe tout entière, la Kasbah, la grande mosquée ; c'est là que se remarquent les espaces vides compris dans l'enceinte des murs. De la porte de l'Ouest à l'angle S. E. de la Kasbah, on mesure environ 850 mètres ; du fort d'Espagne à la porte du Lac, un peu plus de 1,100.

IV. Enfin, la *Bizerte suburbaine*, réduite en dehors du mur d'enceinte au quartier des Andalous et se développant en longueur sur une étendue de 450 mètres environ, sur une largeur maximum de 130 mètres. Il ne faut pas oublier que ce quartier, plus encore que le quartier continental, est fait de ruines et de constructions abandonnées. Ce serait une erreur de mesurer son importance à sa superficie.

La ville se développe en longueur du nord au sud et en largeur de l'est à l'ouest. Elle est bâtie presque tout entière sur une surface plane; vers le nord seulement le terrain se relève un peu en forme de colline douce ; le fort d'Espagne couronne le point culminant de cette légère hauteur. C'est du fort d'Espagne que parle Peyssonnel quand il dit (2) : « Du côté qui regarde la mer, la ville est défendue par une citadelle dont les seules faces des bastions forment le flanc et la courtine et se joignent en forme de rayons d'une étoile. Elle est située sur un monticule dans une position fort avantageuse. » En effet, ce fort domine la mer ; il pourrait balayer la plage, et, du côté opposé, il surveille les abords de la ville vers le lac.

La ville est entourée d'un mur continu. Si l'on prend la Kasbah comme point central des ouvrages de défense, le mur se dirige du sud-est au nord-ouest jusqu'au fort d'Espagne ; au premier tiers environ, il est coupé par la porte du Nord. Au fort d'Es-

(1) Page 240.

pagne, il forme un angle presque droit et se replie vers le sud-sud-ouest; puis vers le sud jusqu'à la porte de l'Ouest. Après deux angles très ouverts défendus par des bastions et un angle aigu dont le sommet est tourné vers le sud, il reprend jusqu'au lac la direction nord-est; il suit le lac, donne accès dans la ville par la porte du Lac, enferme les deux côtés sud et sud-est de l'île, rejoint la porte de Tunis en franchissant le bras oriental du canal; enfin il se replie en ligne droite le long de l'isthme sablonneux, jusqu'à l'embouchure du canal, au Bordj-es-Sensela, ou fort de la Chaîne, en face de la Kasbah. En tenant compte des retraits les moins importants, le mur enferme ainsi un quadrilatère de quinze côtés.

Ce mur est en mauvais état; par endroits, sur le revêtement intérieur, les pierres et les plâtras cèdent sous les pieds; les troupes françaises ont installé de place en place à l'intérieur des échelles qui en facilitent l'accès et qui permettent d'organiser sur le chemin de ronde un service de patrouilles et de postes surveillant les abords. Çà et là, aux angles principaux du mur, un canon de campagne est installé. Comme les maisons de la ville n'ont qu'un rez-de-chaussée, le chemin de ronde du mur d'enceinte est à la hauteur des terrasses; il les domine même. De là nos soldats surveillent le lac, la plaine et la ville (1).

C'est à quelques mètres au sud-est du fort d'Espagne, sur la hauteur, qu'étaient établies au mois de juin 1881 les batteries d'artillerie du corps d'occupation; le campement des chasseurs s'étendait au-dessous, le long des pentes qui descendent vers la mer. Les troupes de ligne occupaient un caserne turque dans l'île, et les soldats du train étaient campés sur l'isthme sablonneux qui sépare la mer du lac, près de la porte dite du Sable,

(1) Quatre portes donnent accès au dehors; ce sont: 1° Bab-Houmt-el-Kaïd; 2° Bab-er-Remel ou Bab-Tounis; 3° Bab-Houmt-Andless; 4° Bab-Houmt-Cheurfa. — Sur la carte française, elles ont reçu les noms de: porte du Lac, porte de Tunis, porte du Nord, porte de l'Ouest.

Bab-er-Remel, appelée aussi Bab-Tounis, « comme étant celle que l'on prend soit que l'on aille à Tunis, soit qu'on en vienne. » Il faut ajouter encore à cet ensemble une batterie rasante au nord de la Kasbah, devant le quartier des Andalous, et le Bordj-Sidi-Hadid, qui flanque l'angle nord-ouest de l'enceinte de la ville.

La Kasbah porte aussi le nom de Médéina. Comme il arrive souvent, c'est une sorte de petite ville dans la ville proprement dite, et elle forme intérieurement un véritable labyrinthe de ruelles étroites, bordées de maisons qui tombent en ruines et sont presque inhabitables. Pour compléter le système des fortifications de Bizerte, il faut ajouter la Ksiba, ou Bordj Sidi-Hanni, du nom du saint vénéré dont il renferme le tombeau. On l'appelle encore le fort de la Chaîne, Bordj-es-Sensela, parce que c'est là que se rattachait la chaîne qui était tendue autrefois à l'entrée du port. Le Bordj-es-Sensela est situé en face de la Kasbah.

Du côté de la porte de Tunis, la ville pouvait se croire défendue par un fortin armé de quelques vieux canons ; mais le délabrement des murs, l'état des pièces, le degré de pourriture des affûts dont les roues avaient perdu la moitié de leurs rayons, faisaient tout au plus de cet ensemble un épouvantail pour un navire passant au large. Aucune de ces pièces n'était en état de servir, et leur entassement sur une étroite plate-forme circulaire, en les exposant à fracasser leurs affûts dans leur mouvement de recul, les rendait plus dangereuses pour leurs servants que pour l'ennemi.

Malgré les avantages de sa position, Bizerte n'a pour ainsi dire aucun rapport avec le monde européen (1). Cet isolement vraiment étrange dans une situation maritime peut-être unique, sur la lisière d'un pays riche et d'exploitation facile, rend raison de la physionomie singulière de la ville arabe ; et la ville arabe est, à

(1) M. Pellissier évalue à 200 le nombre des Européens ; c'était assurément un maximum, même en avril 1881.

vrai dire, toute la ville. Il faut faire une exception pour le quartier de l'Ile ; on y trouve en effet quelques maisons qui ont bonne apparence. C'est là que sont établis les agents consulaires et quelques groupes européens qui se sont formés autour d'eux. Mais le quartier continental a un tout autre aspect. Il n'est pas besoin de pénétrer au cœur du pays, d'aller à Béja ou au Kef, pour saisir dans son originalité farouche et dans sa misère pittoresque cette population et ses mœurs. Il faut renoncer à donner une idée de la ville arabe suivant nos idées européennes ; comme aucun plan n'a présidé à la construction de ces cubes blanchis qui sont les maisons mauresques, ce serait peine perdue de vouloir les ramener à un classement méthodique. Les deux cartes de Graves et de Bouchet-Rivière donnent à la vérité un plan de la ville, le second est de beaucoup plus complet que le premier. On y remarque bien quelques lignes droites qui s'entre-croisent et qui donneraient l'idée d'un alignement de rues. Mais ce qu'un plan à petite échelle ne peut rendre, ce sont ces coins et recoins, ces courtes impasses se terminant par une porte à laquelle on arrive en gravissant deux ou trois énormes blocs de pierre qui servent de degrés. Parfois ce sont d'étroites pierres en saillie, comme des pierres d'attente, qui servent d'échelons pour arriver à la porte. Ces ruelles à brusques retours sur elles-mêmes semblent défier toute reproduction fidèle sur le papier : on ne peut les représenter sur un plan de petites proportions.

La juxtaposition de ces maisons basses semble s'être faite au hasard ; le seul principe dirigeant a été de restreindre la part de la lumière et d'ôter au soleil tout accès. Aussi l'enchevêtrement des ruelles y est-il porté à l'extrême, comme à Tunis, mais avec un laissez-aller plus grand, qui distingue de la grande ville la simple bourgade. On n'y voit pas ces galeries couvertes qui à Tunis témoignent au moins d'un plan préconçu. Les voûtes abritant la rue sont très rares à Bizerte ; on en voit quelques-unes aux approches du canal, mais elles ressemblent plutôt à des portes monumentales qu'à des galeries. Dans l'intérieur même de la

ville ce ne sont plus que des arceaux destinés à étayer les murs croulants de deux maisons qui se font face ; le pittoresque y trouve son compte, bien plus que la sécurité du passant. Les rares voûtes qui se succèdent le long du canal ont reçu leur destination ordinaire. Comme l'ombre y est constante, c'est là que s'abritent les marchands, surtout les bouchers, les vendeurs de fruits et de légumes : ce sont les halles de Bizerte. Il faut quelque courage pour passer, au mois de juin, dansces étroits couloirs, où l'eau du ruisseau est stagnante, devant l'étal de ces viandes noirâtres dont la graisse jaunit, se dessèche et pend en lambeaux.

Rien de hideux comme ce spectacle auquel l'indigène ne trouve rien de répugnant. Cette odeur fade de sang et cette vue ne les empêchent pas de tenir devant la boutique, sur leurs nattes déroulées, ces longs commérages dont le passant fait tous les frais. A côté s'étalent dans des couffins de palmiers les courges, les tomates, les piments, les patates, les fèves sèches, qui forment la base de l'alimentation indigène. Ces boutiques évidées dans l'épaisseur de la muraille ont à peine quelques pieds carrés de surface. Elles prennent jour par la baie où se fait l'étalage ; dans le fond, le marchand dort ou s'agite, attend la clientèle ou la provoque, suivant qu'il est arabe, nègre ou juif. Dans les étalages plus complets, on remarque des couffins remplis de la feuille desséchée du henné, aux tons verts et jaunes (1). Il est naturel que, dans l'ensemble, ces étalages ne diffèrent guère de ceux que l'on voit à Tunis; mais il y a de plus à Bizerte comme une impression de misère; c'est la différence partout saisissante de la capitale à la petite ville de province. Il faut ajouter pour en finir avec ce qui est le fond de l'alimentation publique, les gâteaux de farine à l'huile, préparés en plein vent par les négresses au coin des rues, les foies de mouton frits à l'huile par des cuisiniers du Soudan, et les arachides vendues à la

(1) Herbe qui sert aux femmes à teindre leurs ongles.

poignée par des marchands ambulants. Tout le mouvement de l'alimentation quotidienne se concentre dans ce coin de la ville, aux approches du canal.

A l'exception de cette sorte de zone maritime où toute l'activité visible se déploie, le reste de la ville paraît abandonné et désert. Ce ne sont que petites maisons à portes basses qui retombent de tout leur poids quand le maître les a franchies en se courbant, fermées par d'énormes serrures, dont la clef, assez semblable aux clefs mozabites, pourrait servir d'arme, tant elle est massive et lourde. Beaucoup de maisons menacent ruine ; d'autres se sont écroulées, et nul ne songe à déblayer ces décombres où les ronces se multiplient. Rien qui ressemble à une place ; car on ne saurait donner ce nom à un espace abandonné, souillé d'immondices, qui s'étend le long du mur d'enceinte vers l'ouest. Il y avait là, quand nous avons visité Bizerte, un campement de chameaux ; on leur faisait subir l'opération qui consiste à les badigeonner de goudron (2). L'animal est jeté à terre, fortement tenu par une corde qui passe dans sa bouche et se relie aux quatre pattes ; on le maintient ainsi dans une position qui permet d'en approcher sans péril. Deux hommes armés d'une éponge et d'un balai enduisent tout son corps d'une épaisse couche de goudron. C'est, disent les Arabes, un préservatif contre certaines maladies de la peau. Quand l'animal se relève, la peau noire miroite au soleil ; la place retentit de ses cris rauques d'un effet si étrange qu'on les prendrait pour les rugissements d'un fauve.

Il est impossible de parcourir les rues de Bizerte pendant une heure seulement sans avoir le sentiment que la ville est en décadence.

Le mauvais état des habitations est un indice qui ne trompe pas. Le pavage des rues, fait de galets, disparaît de jour en jour et n'est pas remplacé. Chaque pierre arrachée laisse à sa place

(1) Gustave Flaubert, dans son roman de *Salammbô*, parle de ces « chameaux goudronnés. »

un trou qui rend la circulation pénible, dangereuse, et qui devient dans la saison pluvieuse une mare de boue. Des rues entières sont ainsi déchaussées et embarrassées de ces débris que l'on se contente de repousser sur les côtés, le long des maisons.

« On trouve dans quelques maisons, dit Peyssonnel, de vieilles colonnes qui paraissent avoir appartenu à quelque ancienne ville ; mais il ne reste aucun débris qui marque ni l'ancienneté ni la magnificence passée d'une grande cité. » Ce jugement est encore plus vrai après un siècle et demi. Rien n'a été fait pour enrayer le mouvement qui semblait, jusqu'à ces derniers mois, pousser Bizerte à une déchéance fatale, inévitable. Il y a deux siècles environ que la dépopulation de Bizerte a commencé ; déjà Léon l'Africain constatait que la plaine de Mater, qui est près du lac, « vers le Ponant, laquelle est fort abondante, est fort oppressée par le roi de Thunes et les Arabes. » Marmol dit aussi : « Vers le couchant du lac, il y a une grande plaine abondante en bleds et pasturages ; mais ceux qui l'habitent sont si chargez d'impost et si incommodez des courses des Arabes qu'ils vivent toujours dans la pauvreté. »

C'est une entreprise délicate de chercher à établir quelle peut être la population de Bizerte. Dans un pays où il ne saurait être question de recensement régulier, où la vie privée se dérobe et où l'intérieur des maisons est impénétrable, les chances d'erreur sont multiples. Ritter, s'appuyant sur les lettres de Blaquière, donnait à Bizerte, en 1836, une population de 8,000 habitants. A en juger par les apparences, ce chiffre, s'il était vrai il y a un demi-siècle, doit être singulièrement réduit aujourd'hui. Pellissier écrivait en 1853 : « La population indigène est de 4,000 âmes environ. » M. V. Guérin, en 1862 : « Je doute que Bizerte contienne maintenant plus de 5,000 musulmans. » C'est donc seulement entre ces chiffres de 4 et 5,000 habitants que l'hésitation est possible, et s'il fallait faire pencher la balance, ce serait plutôt en faveur de l'estimation de M. Pellissier que des calculs de

M. Guérin. On peut accepter comme maximum le chiffre de 200 Européens établis à Bizerte, le chiffre moyen de la population totale étant fixé à 4,500 ou 5,000. Encore conviendrait-il de comprendre dans ce total l'élément israélite, que M. Guérin ne fait pas entrer en ligne de compte.

Comme dans toutes les villes barbaresques, les juifs sont en assez grand nombre à Bizerte. Le négoce est entre leurs mains. Pendant longtemps, à Bizerte, comme dans toute la Tunisie, les juifs furent astreints à porter en signe distinctif le turban noir. Depuis leur émancipation, œuvre d'Ahmeh-Bey, ils ont le droit de porter le costume des Maures, le *sseroual*, large pantalon retenu aux reins par la ceinture (*samla*), les deux gilets (*farmela* et *sedria*), la veste brodée (*abaia*). Ils se distinguent des Maures par leurs bas et leurs chaussures à la mode européenne qu'ils traînent nonchalamment en forme de savates, le quartier rabattu sous le talon et les doigts du pied seuls engagés dans l'avant-corps du soulier: c'est une mode disgracieuse. Les vieux juifs ont gardé le turban ou la calotte noire, qui était autrefois comme la caractéristique de leur race. Chez les jeunes, la chachia rouge et le burnous en drap sont comme le signe de l'affranchissement et l'indice d'une sorte d'assimilation avec les Maures.

Le costume de la femme juive est plus singulier encore : le pantalon collant qui serre et dessine les formes, la petite chemise en soie tombant jusqu'aux reins, la coiffure rehaussée sur le sommet du crâne en forme de corne, la plaque de broderies épaisse qui fait cuirasse sur leur gorge et miroite au soleil, leurs socques élevés qui battent bruyamment le sol, mal retenus aux orteils par une courroie de cuir, composent un ensemble dans lequel, au jugement de l'Européen, l'indécence et le mauvais goût ont une part égale. Brillant de vives couleurs, ce costume éblouit et surprend porté par un enfant; il choque chez la jeune femme; il rebute chez la femme flétrie, engraissée et déformée. La jeune juive soumise à ce régime particulier qui doit déterminer l'obésité, condition essentielle de la beauté, perd de bonne heure toutes les

grâces de la femme; un corps monstrueux vacillant sur des jambes grêles, telle est la femme juive à trente ans. En traversant la passerelle en bois qui met en communication les deux bords du canal occidental, nous nous croisâmes avec une matrone juive, une beauté sans doute : la passerelle pouvait aisément donner passage à deux personnes; mais nous dûmes revenir sur nos pas et céder la place à la fille d'Israël. C'était la première fois qu'il nous fut donné de voir Bizerte. Elle s'avançait lentement, bruyamment; les ais vermoulus du petit pont criaient sous elle. Nous n'oublierons jamais cette vision.

La femme juive sort le visage découvert. La vue d'un étranger piquant leur curiosité, c'était un singulier spectacle de voir ces femmes se grouper sur le seuil des portes, ou suivre du regard derrière leurs fenêtres entr'ouvertes cette rareté : un Européen qui n'est pas un Maltais.

Il n'y a rien à dire de la femme arabe de Bizerte : enveloppée dans son haïk grossier, absolument voilée, on ne saisit même pas la forme de son corps, que l'ampleur du vêtement dérobe. Son âge, on peut tout au plus le deviner à sa démarche; mais le voile noir qui lui couvre le visage est un masque impénétrable. A Alger, on voit ses yeux et une étroite bande du front; à Constantine et à Bône, on ne voit plus qu'un œil; à Bizerte, le mystère est absolu; ce sont de vraies statues qui marchent et qui parlent. Elles portent leurs enfants sous leurs voiles: de ce flot d'étoffes sort un vagissement, une voix qui chante et console. Le spectacle est étrange et d'une originalité saisissante.

On pourrait sans injustice passer tout à fait sous silence l'industrie de Bizerte. Comme dans toutes les villes arabes, on y retrouve l'industrie domestique des vêtements ordinaires qui se font dans la famille même et qui sont l'œuvre des femmes. On voit devant les portes quelques tourneurs, qui mettent le tour en mouvement au moyen d'un archet et fixent avec le gros orteil la pièce à travailler. Mais, en réalité, l'activité industrielle est nulle. « Ces gens-là, écrivait Pellissier, ne savent plus rien

faire, ou, du moins, ne savent plus faire que très peu de chose; et chaque jour voit disparaître une partie de ce qui leur restait encore des traditions des arts et métiers. Dans les provinces, les arts de luxe sont tellement en décadence que, lorsque j'habitais Sousse, on ne trouvait dans tout le kaïdat qu'un homme qui sût faire les tapis, et c'était un vieillard de quatre-vingts ans. Il fallait faire venir de Tunis les nattes fines et les éventails un peu élégants; cependant ces divers objets entrent dans le plus modeste confortable de la vie musulmane. »

A aucune époque d'ailleurs, même au temps de sa plus grande fortune, Bizerte n'a été une ville industrielle. Placée sur la limite d'une région remarquablement fertile, c'est à l'agriculture et au commerce qu'elle a toujours dû sa richesse. La campagne de Bizerte est aujourd'hui encore d'une fertilité exceptionnelle. L'opinion des voyageurs est unanime sur ce point. On a comparé les environs de Bizerte à ceux de Bône, et on sait que les terres de la région autour de Bône, traversées par la Seybouse, comptent au nombre des plus fertiles du département de Constantine. Le voyageur Barth parle aussi avec une sorte d'enthousiasme de la richesse du pays. Il est émerveillé de voir aux alentours de la ville, et en faisant le tour du lac, des jardins riants et riches, plantés de palmiers, d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers, d'abricotiers, tous bien arrosés et entretenus avec soin. M. V. Guérin n'est pas moins charmé par ce caractère de richesse d'un sol qui semble produire sans effort. Il ne s'agit pas seulement des environs immédiats de Bizerte, mais de la région tout entière à laquelle Bizerte peut donner un débouché naturel. Depuis Rhar-el-Melah (Porto-Farina), le pays qu'il traverse pour se rendre à Bizerte le charme par la variété des plantations et des cultures; du côté S. E. de Bizerte, à l'entrée de l'isthme qui sépare le lac de la mer, il remarque le village de *Menzel-Djemil* sur une riante colline, dans une région fertile et bien arrosée. Il y admire « de belles plantations d'oliviers qui se mêlent à de magnifiques moissons. »

Du côté opposé, dans la direction N. O., vers la zaouia de Sidi-Mansour-ed-Douadi, il suit « un sentier charmant qui traverse une contrée fertile, plantée de magnifiques oliviers ou couverte de belles moissons. » De la zaouia de Sidi-Mansour à celle de Sidi-Abd-el-Ouad, c'est-à-dire dans la presqu'île montagneuse qui sépare, vers le nord, le lac du Ras-el-Abyâd, le sentier traverse des montagnes dont la plupart sont cultivées et couvertes de moissons. « Le sanctuaire consacré au santon Sidi-Abd-el-Ouad est situé, ainsi que les bâtiments qui l'entourent, dans une vallée délicieuse, arrosée par trois sources aussi fraîches qu'abondantes, et ombragée par de vieux oliviers mêlés à de beaux peupliers blancs qui y forment par leurs rameaux entrelacés un abri presque impénétrable aux rayons du soleil. Près de ce bois, plusieurs Arabes cultivent de fertiles jardins, plantés d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de figuiers et d'amandiers, qui confondent ensemble, dans un désordre où la nature se déploie librement, leurs fleurs, leurs parfums et leurs fruits. Des rigoles entretiennent au pied de chacun de ces arbres la fraîcheur et la vie, et changent en un limon d'une extrême fertilité le sol sablonneux où ils plongent leurs racines. » Plus loin vers le sud, dans la plaine de Mater, la végétation n'est pas moins riche; de gigantesques lauriers-roses animent le paysage et reposent la vue.

Nous nous sommes bornés à reproduire des fragments de relations de voyageurs de bonne foi et d'expérience. Bien que vieux de plusieurs années, ces témoignages n'ont rien perdu de leur autorité; nous avons pu nous-même faire sur les lieux l'épreuve de leur exactitude, et nous n'avons aucun scrupule à les prendre à notre compte.

Mais si les jardins, les bouquets de grenadiers, de citronniers, de figuiers et autres essences indigènes font le charme du paysage et l'agrément de la vie, en donnant l'ombre et les senteurs embaumées, ce n'est point là qu'il faut chercher les véritables richesses agricoles de la région. Elles sont toutes dans les céréales

et les oliviers (1). Il n'est pas besoin de rappeler que cette pointe du continent africain, l'Afrique propre, fut le grenier de Rome; sa fécondité fut longtemps proverbiale. Les meilleurs juges s'accordent à reconnaître « que la fécondité du sol ne s'est pas affaiblie, le rendement moyen du froment y étant encore de seize pour un (2).

La culture des céréales est donc dans la campagne de Bizerte le grand élément de richesse agricole. Quand elle se fait en grand, on désigne sous le nom d'*enchir* les champs à céréales. Le travail donné à la terre est des plus simples: on fait le labourage après les pluies de l'automne; les semailles viennent ensuite. L'orge se récolte en mai; le blé en juin. Les Arabes se servent pour la moisson de la petite faucille recourbée dont l'extrémité seule est tranchante. C'est le même instrument que l'on voit entre les mains des ouvriers kabyles, quand ils viennent par bandes embrigadées faire les travaux de la moisson dans la plaine de la Mitidja. Le dépiquage se fait sous les pieds des chevaux ou des mules.

Vers la fin de juin, quand nous avons parcouru la campagne de Bizerte, les blés étaient coupés, et les meilleures terres présentaient, sur d'immenses espaces, ces tons jaunes et cette fausse nage de désolation propre aux champs qui ont donné leurs pro-

(1) C'est le caractère de cette région. Il est intéressant de rappeler la citation faite par M. Guérin à propos de Rhar-el-Melah (Porto-Farina). « Shaw ajoute que le mot *Rusciona*, qni est phénicien, signifie proprement promontoire des vivres, et en particulier du blé. De telle sorte que l'appellation moderne et italienne de *Capo-Farina* donné à ce même cap ne serait que la traduction littérale de la dénomination phénicienne. Si cette identification est fondée, on peut également penser que la ville de Rhar-el-Melah ou de Porto-Farina n'a fait que succéder à une ville antique appelée du nom de *Rusciona* et qui était un entrepôt maritime pour le transport des blés. »

(2) Barth parle avec admiration de ces immenses champs de culture qui s'étendent du côté du lac et au delà

duits, et qui, en attendant les premières pluies automnales, se dessèchent et se crevassent sous un soleil implacable. — Les grains se conservent dans des silos. C'est à Bizerte que se fait principalement le travail de la mouture. Dans le centre de la ville se trouvent quelques moulins, fonctionnant au moyen de mules ou de chevaux : ils se composent d'une simple meule frottant à plat, mise en mouvement par un axe vertical dans lequel s'engage le bras du manège. La besogne se fait lentement, et sans doute assez mal.

La culture des oliviers est la seconde richesse du pays. On sait les proportions que prend cet arbre sous le ciel africain : il n'a de commun avec le maigre olivier languedocien et provençal que son pâle feuillage; son tronc a une puissance, et le développement de ses branches une hardiesse inattendues. L'olivier du revers oriental de l'Esterel peut déjà en donner une idée. Pellissier a donné une description exacte de la culture de l'olivier en Tunisie ; elle convient naturellement aux environs de Bizerte : « Le terrain est labouré, l'arbre est émondé, pas aussi souvent qu'il le faudrait, mais enfin quelquefois ; des précautions sont prises pour que pas une goutte de pluie ne se perde. A cet effet, des tranchées pratiquées sur les pentes du terrain, dans le sens des courbes horizontales, recueillent cette eau précieuse, et des rigoles ingénieusement tracées la conduisent au pied des arbres qui restent quelquefois inondés plusieurs jours après la cessation de la pluie dont ce système décuple le bienfait. Enfin les engrais mêmes ne sont pas épargnés. »

Malgré ces éléments de richesse agricole, il est malheureusement évident que la prospérité de Bizerte est depuis longtemps atteinte d'une façon grave. Comme l'établissent les deux citations de Léon l'Africain et de Marmol rapportées plus haut, l'état anarchique du pays et l'insécurité des environs ont porté depuis plus de trois siècles déjà au développement agricole de cette région un coup sensible. Peyssonnel dit encore : « On fait quelque commerce dans cette ville. » Mais la décadence est déjà visible

alors, et depuis le voyage du savant Provençal elle n'a fait que s'accroître (1).

Ce qui constitue l'originalité et le mérite de la situation de Bizerte, c'est qu'elle commande l'entrée des deux grands lacs maritimes dont l'estuaire traverse ses murs et qui doivent former son port véritable.

Si on donne le nom de canal à la partie du déversoir du lac comprise entre la mer et la pointe sur laquelle s'élèvent les établissements de la Pêcherie, en face de la Porte du lac, on trouve une longueur de 1,250 mètres environ, mesurée de la pointe à la base de la jetée nord, angle sud-est de la Kasbah (2). Il s'en faut cependant qu'à partir de la pointe de la Pêcherie jusqu'à la mer les eaux soient réellement resserrées dans un chenal. Elles s'étendent au contraire vers le sud et le sud-est, et forment comme un golfe lacustre dont la plus grande longueur du nord au sud est de 800 mètres, et la plus grande largeur de l'ouest à l'est de 550 mètres environ.

Ni la carte de Bouchet-Rivière, ni celle de Graves ne donnent de sondages pour cette nappe d'eau. Elle baigne les deux côtés méridionaux de l'île; c'est sur les flancs occidental et oriental que se forment, à proprement parler, par le fait de la présence de l'île elle-même, deux véritables canaux. La longueur et la largeur de ces canaux sont très inégales; en les mesurant depuis le point où ils baignent les remparts de la ville jusqu'à la pointe nord de l'île, où ils se rejoignent dans un lit unique, on trouve pour le canal oriental une longueur de 300 mètres; pour le canal occidental, 420 mètres environ. Leur largeur diffère aussi :

(1) En 1880, le seul marché de Bizerte fournit encore à l'exportation près de 130,000 quartes de froment pour différents ports de l'Europe.

(2) Ce canal a près d'nne lieue de long avant que d'arriver à l'étang. Il court nord-est et sud-ouest.

D'après la carte de Bouchet-Rivière, sa longueur est de 1,200 mètres. Elle est de 1,296 mètres d'après celle de Graves.

le premier, s'étalant librement, a jusqu'à 120 mètres aux abords de la Porte de Tunis; le second, artificiellement resserré et régularisé, n'en a que 45 en face de la petite mosquée, et 50 environ vers la pointe nord de l'île.

C'est à la jonction des deux bras que se trouve le *port* de Bizerte. Il est formé par la nappe d'eau qui s'étend entre le quartier continental, la pointe de l'île et le quartier péninsulaire. Sa profondeur est de 3 mètres environ; elle n'est plus que de 2 mètres à l'entrée du bras oriental, celui des deux que la navigation n'a jamais utilisé. Du port à la mer, les eaux se resserrent en un seul canal, long de 150 mètres jusqu'à la base de la jetée nord, et large de 29 mètres.

Le port intérieur de Bizerte a eu autrefois une certaine importance, même militaire : les Turcs y armèrent bien des galiotes pour faire la course contre des chrétiens : « C'est proprement là leur port; en effet, elles y sont en toute sûreté; elles entrent dans le canal qui a assez de fond pour les recevoir, et qui pourrait en avoir assez pour donner accès à de gros bâtiments, si les Turcs avaient soin de faire creuser et nettoyer l'entrée obstruée par les sables que la mer y jette (1). »

Pour suivre exactement la configuration des lieux, nous avons parlé de deux canaux se réunissant en un seul aux approches de la mer. D'ordinaire, cependant, il n'est question que d'un seul canal. Ce n'est point une erreur de la part des auteurs; car la navigation ne s'est jamais servie que du canal occidental, celui qui forme le port, et qui se prolonge en ligne droite jusqu'à la mer entre les deux jetées qui s'appuient au rivage.

Comme toutes les questions d'origine ont pour l'esprit humain une séduction spéciale, on s'est demandé si cette communication entre le lac et la mer était l'œuvre de la nature ou celle de l'homme. Il nous paraît impossible de faire à cette question une réponse décisive; les textes sont muets; on est réduit à des

(1) Peysonnel.

conjectures. Il est de toute évidence que si cette communication de la mer et du lac est l'œuvre des hommes, il faut en rapporter l'honneur aux Phéniciens. On s'accorde généralement à admettre que le canal de la Goulette a été artificiellement établi par les Carthaginois. Nous pensons que cette œuvre est bien plus ancienne, qu'elle est antérieure à l'établissement d'une colonie phénicienne à Tunis. On ne s'expliquerait point par quel abandon de leurs traditions et quel oubli de leur génie propre les Phéniciens auraient relégué un de leurs établissements au fond d'un lac sans communication avec la mer, isolé du monde maritime. Tunis, colonie phénicienne au fond d'un lac fermé, nous paraît un contre-sens géographique et historique qu'il est impossible d'admettre. Les Phéniciens auraient donc fait pour le lac Zaritus ce qu'ils avaient fait pour le lac de Tunis. Ce sont là des hypothèses légitimes ; mais il faut renoncer, semblerait-il, à donner des preuves tout à fait irréfutables. M. V. Guérin reconnaît que les fondations des deux môles sont sans doute antiques, et que les substructions des quais du canal remontent à une époque très ancienne. Mais cette observation n'apporte aucun élément nouveau à la solution du problème.

Dans des temps plus rapprochés de nous, la tradition nous fait assister à une grande opération du genre de celle que les Phéniciens auraient pratiquée à Tunis, et peut-être à Bizerte. Nous le rappelons ici à cause de l'analogie que présentent à certains égards les deux grands lacs intérieurs ou golfes maritimes qui sont en cause. Il y a deux mille ans, l'étang de Berre était fermé par un barrage naturel, et son niveau était d'environ 2 mètres plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui. Marius fit détruire l'obstacle naturel qui séparait la mer du lac ; les eaux baissèrent soudain, en laissant à découvert la plaine de Marignane et celle de Berre. L'irruption des eaux dut creuser profondément l'étang de Caronte.

Pour nous, après avoir attentivement examiné les lieux, nous croyons à la communication faite de main d'homme du lac de

Tunis et de la mer ; peut-être même, sur un autre continent, de l'étang de Berre et de la Méditerranée. Mais nous ne saurions admettre que la communication entre la mer et le lac de Bizerte soit artificielle. Il ne saurait être question de supposer que le long et large chenal qui s'étend du Ras-Shara à la pointe de la Pêcherie soit l'œuvre de l'homme. La marine ancienne avait besoin d'un faible tirant d'eau ; ses ingénieurs n'eussent pas dépensé inutilement leurs efforts pour donner au chenal une largeur et une profondeur aussi considérables. Il faut écarter aussi l'hypothèse que le double canal enveloppant l'île de Bizerte ait été le fait de l'homme. Pourquoi un canal double ? Pourquoi cette largeur plus grande donnée au moins praticable des deux ? L'œuvre de l'homme se réduirait donc au creusement de la partie du canal comprise entre le port et les môles ou jetées, à peu près à la portion que les Arabes appellent *Boghas* ou embouchure. Cette partie du canal est longue de 150 mètres environ ; sa largeur est de 29 mètres, sa profondeur de 3 mètres, se réduisant à 2 m. 50 et 2 m. 40 à la base des môles et à 2 mètres 30 à leur extrémité. Par sa largeur et sa profondeur, suffisantes pour la marine antique, ce canal autorise l'hypothèse qui en fait une œuvre artificielle. Mais d'autres objections s'élèvent. Que le lac de Tunis ait été, avant l'œuvre phénicienne, un lac fermé, rien n'est plus aisé à admettre ; ce lac tient beaucoup plus de la sebkha que du golfe maritime ; il faut remarquer, en outre, qu'il ne reçoit aucune rivière, aucun ruisseau ; rien ne le grossit. Supprimez le canal de la Goulette, il ressemblerait fort à la *Sebkha-ef-Sedjoumi*, sa voisine, dont le lit s'étend sur 8 kilomètres de longueur et sur 4 ou 5 de largeur. Comme elle, il subirait l'influence de la saison chaude, et on verrait ses eaux se retirer en partie, pour ne laisser à nu que des plages recouvertes d'efflorescences salines.

On ne saurait en dire autant du lac de Bizerte, ou plutôt du système jumeau des deux lacs qui se commandent. Au sud du lac de Bizerte, le *Djebel Ksharpta*, haut de plus de 600 mètres,

lui envoie ses eaux. Le bassin du *Garaat-Echkeul* est formé par une série de hauteurs dont les sources alimentent le lac et qui centralisent dans la cuvette du lac toutes les eaux pluviales dans un rayon assez étendu. Quelques-unes de ces rivières sont assez importantes. Le régime des eaux douces versées dans le Garaat-Echkheul suffit à modifier la salure du lac au point que cette question est encore en litige. Il faut à ces eaux un écoulement ; il a dû s'établir naturellement dès les temps les plus reculés. Supprimer la communication maritime, c'est étendre tout d'un coup la superficie des lacs, incapables de contenir le supplément d'eau apporté par leurs affluents ; c'est élever de plusieurs mètres leur niveau. Il y aurait donc eu, au moment du creusement du canal, un abaissement subit du niveau, un retrait considérable des eaux, laissant à découvert des terres longtemps submergées. Ni l'histoire ni la tradition n'ont gardé le souvenir d'un pareil fait, comme cela est arrivé pour l'étang de Berre, et nulle part sur les bords des lacs de Bizerte et d'Echkheul on ne trouve ces terrains bas, marécageux et malsains, comme le sont restés longtemps les territoires de Berre et de Marignane.

La géologie vient au secours de l'histoire et de l'examen des lieux. « Selon l'importante observation du lieutenant Spratt, cité par le colonel Playfair, le mont *Ichkul* (1) a été d'abord une île située au milieu du lac du même nom qui n'a plus aujourd'hui que de 0^m 60 à 2^m 50 de profondeur ; il se trouve bordé à l'est par des écueils remplis de *cardium* fossiles, preuve que ce vaste bassin lacustre, riche en poissons et en mollusques d'eau douce, aura été formé à la suite du soulèvement de cette partie du fond de la mer. » Dans cette théorie qui fait participer cette partie du littoral africain au mouvement de soulèvement qui a été constaté d'une façon exacte sur toute la côte, depuis les parages de Porto-Farina jusqu'à l'extrémité de la petite Syrte, l'hypothèse du

(1) Ce mont forme sur la côte S.-O. du lac un promontoire escarpé de 565 mètres d'altitude.

creusement artificiel du canal de Bizerte perd encore du terrain. Il faudrait admettre au contraire que le canal lui-même et l'ensemble des deux bassins avaient autrefois une profondeur et une capacité qu'ils ont en partie perdues.

Nous croyons donc à une communication naturellement établie, antérieurement aux temps historiques, entre la mer et le lac. L'œuvre des Phéniciens se serait bornée à l'endiguement du canal principal et à son entretien, si négligé depuis plusieurs siècles par les Arabes.

CHAPITRE SIXIÈME

DESCRIPTION PHYSIQUE, ÉCONOMIQUE ET PITTORESQUE DE LA TUNISIE (*Suite*)

BEJA — SOUSSE

Béja (Béja, ou Badga selon M. Pellissier), l'ancienne *Vaja* ou *Vacca*, est situé, dit M. G. Depping (*Journal officiel*), au sud-est et à l'entrée principale du pays des Kroumirs, au milieu d'un territoire agricole renommé pour la beauté et l'abondance de ses céréales. C'est en même temps le marché de ces tribus. Dans les temps anciens, à l'époque de Jugurtha, c'était une cité riche et très commerçante, habitée par beaucoup de marchands italiens. Salluste, Pline, Plutarque, Procope, ont parlé de *Vaga*.

Pendant les guerres puniques, elle se soumit d'abord aux Romains ; mais bientôt, durant une fête publique, ses habitants égorgèrent la garnison romaine. Aussi, Métellus lui fit payer cher cette trahison, en la livrant au pillage de ses soldats. Dans la suite, elle se releva de ses ruines et devint même un évêché de l'Eglise d'Afrique.

Aujourd'hui Baja est un des marchés aux grains les plus importants du pays désigné par les Arabes sous le nom générique de *Frikia* ou *Ifrikia*, ou Afrique proprement dite, dénomination sous laquelle ce peuple comprend la plus grande partie du nord de la Tunisie, et notamment le bassin entier de la Medjerdah. Là

vivent plusieurs familles qui se sont enrichies dans ce commerce ; on cite entre autres les Beni-Yoncef, « les plus riches cultivateurs « et marchands de grains de toute la Régence », dit M. Pellissier.

Le *couscoussou* de Baja est très renommé, on le regarde comme le meilleur de toute la Régence, et il a la même réputation que celui d'El-Miliah.

Mais, suivant le même auteur que nous venons de citer, le climat est malsain, l'eau y est mauvaise ; on y prend facilement des fièvres. Aussi M. Pellissier recommande-t-il aux étrangers d'avoir la précaution de n'y boire que de l'eau de citerne.

La ville s'étend sur le versant d'une haute colline. Son aspect intérieur est des plus misérables. La plus grande partie tombe en ruines. Sa population est évaluée entre 4,000 et 6,000 habitants. Il y a là une mosquée, assez mal entretenue du reste, mais qui passe pour la plus ancienne de la Régence. Cette mosquée aurait été primitivement une église chrétienne, à en croire les autorités du pays que M. Victor Guérin consulta (1). Il y copia, ainsi d'ailleurs que dans le reste de la ville, plusieurs inscriptions intéressantes.

Si la ville, avec son mauvais mur d'enceinte, présente un tel aspect, en revanche, la vallée dans laquelle coule le cours d'eau qui arrose la ville (l'Oued Boul ou Oued Baja, un des affluents de la Medjerdah) a quelque chose de plus riant : elle est parfaitement cultivée ; on y trouve des jardins, des vergers et des plantations d'oliviers.

Un écrivain arabe du onzième siècle, El-Bekri, parle dans les termes suivants de la fertilité de la campagne de Béja, alors, comme on le voit, en pleine prospérité et qui était surnommée « le grenier de l'Ifrikia » :

... On voit rarement des pois chiches qui soient comparables à « ceux de Badja. En effet, le territoire est si fertile, les céréales

(1) *Voyage archéologique en Tunisie*. Paris, 1862, 2 vol. in-8° avec carte et plan.

« si belles et les récoltes si grandes que toutes les denrées y sont « à très bas prix, et cela lorsque les autres pays se trouvent soit « dans la disette, soit dans l'abondance. Quand le prix des céréales « baisse à Cairouan (Kairouan), le froment a si peu de valeur à « Badja, que l'on peut en acheter la charge d'un chameau pour « 2 dirhems (environ 1 fr.). Tous les jours il y arrive plus de « 1,000 chameaux et d'autres bêtes de somme, destinés à trans- « porter ailleurs les approvisionnements de grains ; mais cela « n'a aucune influence sur le prix des vivres, tant ils sont abon- « dants. »

Nous ne savons si cette fécondité est encore aussi grande aujourd'hui ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que M. de Flaux a été frappé de la grosseur des fruits de la terre en plusieurs endroits de la terre Régence : « Les radis sont aussi gros que nos carottes, dit-il, les carottes que nos betteraves, les aubergines que nos potirons, et ainsi de suite ; c'est à se croire dans la terre de Chanaan. Aussi les Romains préféraient-ils à toutes les autres parties de l'Afrique l'ancien royaume de Carthage, et y ont-ils laissé de plus grandes et de plus nombreuses traces de leur domination. » Le même auteur fait remarquer qu'il en est du règne animal comme du règne végétal : « J'ai vu pêcher des thons vraiment monstrueux. Les crevettes sont aussi fortes que nos petites langoustes, et les rougets aussi lourds que les merlans des côtes de Provence. »

SOUSSE

Vue de la haute mer, par laquelle j'y arrivais, dit madame de Voisins dans la *Revue politique et littéraire*, Sousse apparaît comme un diminutif d'Alger. Echelonnée du rivage méditerranéen au flanc et jusqu'au faîte d'un coteau, elle produit l'effet d'une vaste carrière de pierres de taille, bornée à l'est et à l'ouest par des massifs de verdure. Plus près, l'aspect se transforme, tout change. On distingue l'enceinte fortifiée de murs de défense, crénelés et renforcés de tours de distance en distance, comme les forteresses du moyen âge ; la *casbah*, occupant un vaste emplacement sur la hauteur, ses donjons, les minarets des mosquées, les maisons en gradins avec leurs terrasses, et — points de repère charmants et malheureusement trop rares — des palmiers légers dont le tronc svelte, le panache aérien rompent l'éclatante monotonie de tous ces blancs trop crus que le ciel, d'un bleu profond, fait briller davantage. On aperçoit les vergers d'oliviers qui côtoient de chaque côté la ville et l'encadrent, de la mer au sommet de la colline, et l'on s'imagine que l'on va pénétrer dans une oasis, sinon dans un Eden.

Mais quel désenchantement succède à cette illusion ! D'abord, si l'on s'est embarqué sur un navire d'un fort tonnage, il faut, grâce aux bas-fonds de la côte, stopper au large, bien loin du port envahi par les sables, se jeter en chaloupe et franchir ainsi plusieurs kilomètres avant d'arriver à quai.

Port et quai sont des mots ambitieux : le premier, pour désigner l'espace restreint qui en tient lieu, à l'abri d'une jetée rudimentaire ornée de vieux canons démontés et juxtaposée à l'antique môle romain, dont on voit sous l'eau, par un temps calme, les vestiges encore respectables.

Quant au quai, il n'est figuré que par un mur de soutènement fort délabré et longeant le rempart, à une distance que j'évaluai à quatre-vingts mètres environ. Au point de jonction de ce quai avec la jetée, il y avait, lors de mon arrivée à Sousse, une tour, aussi illusoire pour la défense que tout l'armement de la place, dont la partie la mieux fortifiée était le Ksar-er-Ribat, ou château de la plage, non loin de la Porte de la mer. Ce château carré avec ses trois tours avait un aspect qui me séduisit tout d'abord; mais quand je le visitai plus tard, ses dégradations me choquèrent.

Parmi les nombreuses désillusions qui atteignent le voyageur, la plus désagréable est, sans contredit, la malpropreté hideuse, repoussante des rues, assez larges pour des rues de ville mauresque, mais non pavées et si couvertes d'ordures que le sol en est mamelonné; il s'en exhale des émanations pestilentielles. Cet état de choses antihygiénique ne semble préoccuper personne; les habitants le supportent avec un optimisme inconcevable. Un jour, près de la Marine, je vis un chameau mort, étendu au milieu de la rue : il y resta jusqu'à ce que, en pleine décomposition, il eût rendu le passage impossible. Pour s'en débarrasser, on creusa un trou à côté, on l'y enfouit, et l'on se tint pour satisfait.

« Soussa, dit le géographe arabe El-Bekri, a huit portes, dont celle qui est à l'est du bâtiment nommé Dar-es-Sânah (l'arsenal) est d'une grandeur énorme ; c'est par là que les vaisseaux entrent et sortent du port. »

Je n'y ai vu que trois portes : Bab-el-Gharbi, ou porte de l'occident ; Bab-el-Bahr, ou porte de la Marine, et Bal-el-Djedid, ou porte neuve ; celle-ci ornée en damiers de pierres jaunes et rouges, tirées probablement de Zembra, et construite par ordre du général Raschid, qui commandait à Sousse, il y a quelques années, lors de mon passage dans la Bysacène.

Les portes des villes arabes fortifiées, celles des villes de la Régence particulièrement, sont à elles seules des monuments curieux : voûtes tortueuses, flanquées de tourelles et percées

intérieurement de casemates avec bancs de pierre, pour servir d'abri aux soldats de garde et aux préposés d'octroi.

Si Raschid avait tenté d'approprier Bab-el-Bahr aux exigences modernes de la viabilité, il n'y réussit qu'à demi; je le constatai en pénétrant pour la première fois dans la ville par cette porte, qui se rattachait directement aux voies principales de communication.

Le point central, donnant accès à tous les quartiers, était une place, un carrefour triangulaire entouré de maisons, de magasins de modeste apparence, et où l'on voyait l'unique fontaine de la cité; et encore le mince filet d'eau qui s'en échappait était-il saumâtre. Là se trouvait aussi l'abreuvoir.

Un peu à gauche de ce carrefour, j'admirai la grande mosquée, édifice imposant, à péristyle orné de belles colonnes en marbre antique, de styles divers, relevées sur l'emplacement même et employées sans aucune préoccupation d'harmonie architecturale.

C'est sur ce point et dans les environs qu'étaient les habitations les plus confortables, notamment le consulat de France. Dans une rue à gauche, dans une autre rue à droite, se voyait le grand Ksar, ou ancien château, le monument le mieux conservé, converti en sanctuaire musulman et dont une prohibition rigoureuse interdit l'entrée aux chrétiens. Le Ksar est une enceinte carrée, flanquée de tours, dont la plus haute domine de beaucoup la ville et servait de minaret à une *kouba* établie dans l'intérieur. Le portique du château est supporté par quatre énormes colonnes de granit noir du plus bel effet, dont les chapiteaux et les frises accusent un travail romain. De vastes citernes l'entourent; des débris de marbres et de poteries, de nombreuses parties brisées de mosaïques sont répandus sur le sol environnant, qui n'est plus qu'une nécropole où les sépultures musulmanes s'étendent sur celles des Romains, superposées elles-mêmes à celles des peuples puniques. Ces dernières se reconnaissent aux urnes grossières qui servaient à recueillir les cendres des morts.

Trois nationalités ont donc marqué leur séjour à Sousse par

leurs sépultures. Le plus évident témoignage de l'importance de cette cité dans les temps anciens réside dans ces hypogées encore remarquables, que des fouilles légères découvriraient. Les vivants n'ont pu entourer leurs morts de précautions si luxueuses que dans des conditions d'aisance et de prospérité qui sont le fruit d'une longue habitation.

Une rue assez large, espèce de chemin de ronde, suit à droite le rempart jusqu'au faîte de la ville ; quelques rues transversales y prennent naissance et correspondent avec la principale artère, qui enveloppe le quartier franc ou européen; là cette rue principale se bifurque pour monter, d'une part, au quartier musulman, et, de l'autre, joindre des embranchements conduisant à l'est de la ville.

Sousse a la forme d'un quadrilatère irrégulier ; c'est à son angle méridional que se trouve la citadelle ou Casbah, vaste amas de constructions hybrides, aussi défectueuses comme architecture que comme défense. L'extérieur de la Casbah a un décor menteur : vaste portique au devant, masure au delà. La porte monumentale de la citadelle de Sousse est décorée de pierres rouges et vertes, couleurs du Prophète, et de nombreux croissants. L'étendard tunisien flottait au faîte.

De la plate-forme de sa tour la plus haute, nommée le Nadour (belvédère), et qui la domine ainsi que tous les environs, on embrasse un panorama magnifique : la ville avec ses terrasses superposées, le château de la Marine, les minarets ; la mer, où dans ces parages, le flux et le reflux commencent à se produire d'une manière appréciable aux yeux. A l'est, les coteaux de Monastir, les lagunes salées qui brillent au soleil, les bois de palmiers qui semblent baigner dans l'eau leur verte chevelure, les massifs d'oliviers, les caroubiers superbes, les jardins, les îles des Deux Sœurs, de la Tonara. A l'ouest, le vieux môle, la tour du port ; plus loin, le promontoire d'Hergla, son village, Nebel, l'Eden du golfe d'Hammamet, à l'abri du cap Bon qu'il couronne. Du côté du sud, le regard embrasse la campagne, toute

parsemée de vastes bourgs, plus populeux et plus étendus que Sousse, de coupoles de marabouts, et de maisons entourées de murs de défense et semblables à de petites forteresses. Au delà, la végétation devient plus rare, les oliviers et les palmiers plus clairsemés; les collines dénudées mamelonnent l'horizon dans lequel elles se fondent. Seul, le pic du Zaghouan se dresse comme un géant et semble protéger à la fois la Zeugitane et la Byzacène.

Sousse est le chef-lieu du Sahel et la résidence d'un kaïd, gouverneur de la ville et de la province, d'un général de division, d'un général de brigade, d'un muphti, chef religieux, et d'un kadi. Les casernes de la Kasbah peuvent contenir mille hommes, qu'elles n'ont probablement jamais logés.

Il serait difficile de trouver dans toute l'Europe un hameau aussi dénué de ressources que Sousse : elle ne possède ni un hôtel ni un restaurant, pas même un boulanger. Les galettes des négresses y tiennent lieu de pain, et encore ne les vendent-elles qu'à des heures réglementaires et dans certaines stations qu'il faut connaître. Il n'y existe que des boucheries indigènes, où la viande de mouton, d'agneau, de chèvre et de chevreau — on n'y voit jamais ni bœuf ni veau — est débitée en petits morceaux peu engageants, mal découpés et enfilés en grains de chapelets à des lanières de feuilles de palmiers. Cette viande se vend à la corde, et non au poids.

Les magasins ferment tous à dix heures du matin ; les personnes qui ne se sont point approvisionnées avant cette heure-là sont condamnées à jeûner jusqu'au lendemain. La chaleur est telle que tout trafic et tout négoce n'ont lieu que dans la matinée. De midi à six heures du soir, les rues demeurent aussi désertes que le Sahara, et la ville ne reprend quelque animation qu'au coucher du soleil.

Sousse est dépourvue d'eau potable ; les puits que l'on y creuserait ne s'alimenteraient que d'eau saumâtre comme celle de la fontaine. Chaque maison a sa citerne pour recevoir la pluie, et,

tous les hivers n'étant point également pluvieux, on ménage parcimonieusement sa provision, que la Providence seule peut renouveler. Ces citernes sont une des curiosités du pays : elles affectent, en réduction, la forme de silos, étroites à l'orifice et plus larges à la base. Leur épaisse margelle, à hauteur d'appui, est forée, au centre, d'une ouverture hermétiquement close, afin d'éviter l'évaporation, et qui a tout juste la largeur du seau, long et étroit, servant à y puiser.

La population de Sousse pouvait, il y a une dizaine d'années, être évaluée à huit ou dix mille âmes, dont huit cents Européens et deux mille juifs.

Le culte mahométan est desservi par douze mosquées et une innombrable quantité de koubas et de marabouts. Les chrétiens ne possèdent qu'une humble chapelle, sans aucun signe extérieur et sans cloche, dont un père capucin italien est à la fois curé et vicaire. Une communauté de religieuses françaises, de l'ordre de Saint-Joseph, est depuis longtemps établie à Sousse, y vivant misérablement d'aumônes. Les sœurs de Saint-Joseph ont une école où sont admises les petites filles de toutes les nations; cette école est très fréquentée par les demoiselles arabes et israélites. Les Israélites ont une synagogue.

De même que dans toutes les villes de l'Islam, les musulmans habitent le haut de la cité ; le quartier bas est réservé aux Européens et aux juifs placés sous le protectorat du pavillon français.

Le costume des Tunisiens diffère de celui des Algériens: ils portent le turban moins évasé, plus haut et plus serré, et, sur leurs vêtements, une tunique nommée *djebba*, en soie pour l'été, en drap pour l'hiver, mais toujours de couleur voyante.

Les femmes n'ont point, comme les Algériennes, le large pantalon turc, descendant jusqu'aux chevilles, mais un maillot. Elles ne portent point le *haïc* blanc, *h'ssa*, sous lequel les Mauresques d'Alger ont quelque chose de mystérieux, mais un affreux voile noir, l'*adjar*, leur enveloppant la tête et le haut du corps, et qu'elles tiennent écarté à l'aide des bras tendus horizontalement, à

la hauteur de la ceinture, afin de voir juste où elles marchent, ce qui est aussi disgracieux qu'incommode. Ainsi attifées, dans les rues elles ont l'air de véritables paquets.

Les « femmes des tentes » sont vêtues, comme les Bédouines de la province de Constantine, d'un ample sayon de laine ou de cotonnade descendant jusqu'aux genoux, retenu à la taille par une ceinture, un bout de corde, une lanière de cuir, ou — luxe inouï — par un foulard enroulé. Ce sayon leur sert à la fois de chemise, de jupe et de robe. Elles n'ont ni bas ni souliers. Leur coiffure consiste en un lambeau d'étoffe qu'elles portent à la créole. On ne peut rien voir de plus primitif que ce costume, sous lequel ces femmes à la peau cuivrée, aux yeux noirs, aux dents blanches, trouvent presque toutes le moyen d'être jolies et de montrer des formes dignes de la statuaire antique.

Les femmes israélites s'habillent d'une façon aussi peu décente que coquette. Elles portent une chemise de gaze, légère et transparente, à manches larges, étroite de corps, et dont la partie inférieure, très courte, se cache sous un pantalon de soie blanche pour les riches, de simple calicot pour les pauvres, pantalon aussi collant qu'un maillot et brodé très richement depuis l'endroit qui forme guêtre au-dessus du genou, jusqu'à la cheville, où il se termine. Sur ce vêtement se jette une tunique semi-ajustée, sans doublure, avec bretelles en guise de manches pour la retenir aux bras, très échancrée sur la poitrine et s'entr'ouvrant assez pour ne point défendre aux regards indiscrets de distinguer sous la chemise de gaze des formes que le tissu ne dissimule nullement. Les soieries les plus légères, les couleurs les plus éclatantes, vert, rose, maïs, bleu de ciel, rouge cerise, sont employées pour cette élégante tunique. La coiffure est faite d'un foulard tramé d'or, posé à l'égyptienne au sommet de la tête, sur des cheveux faux, car le mosaïsme interdit aux femmes mariées de faire parade de leur chevelure. Les dames israélites respectent ce précepte et font venir de Paris ou de Marseille des chignons, des bandeaux qui leur servent à éluder les rigueurs de

la prescription. Pour chaussures, elles ont d'élégantes mules de maroquin ou de velours brodées d'or, de pierreries quelquefois, et sans talons.

Les juifs s'habillent avec moins de goût que leurs femmes : ils portent le costume hybride oriental, des redingotes et des pantalons à la mode européenne avec le burnous, et se coiffent du fez ou de la *chechia*.

Les Maures sont tels qu'on les voit partout : comme ceux d'Alger, ils sont prédisposés à l'obésité, ont les mains et les pieds petits, de grands yeux noirs, la peau blanche et, dans leur jeunesse, une beauté presque efféminée. Leurs femmes vivent chez elles, se réunissent aux bains, aux cimetières, et sont belles, comme le sont d'ailleurs la plupart des femmes de Sousse.

Sousse, par son commerce, est le centre le plus important du Sahel ; c'est de son port que s'exportent annuellement les plus grandes quantités d'huile d'olive, de dattes, de laines, de peaux et de savons, productions principales de la contrée ; mais la richesse par excellence, pour Sousse et pour les gros bourgs environnants, est le produit des oliviers, peut-être millénaires, que renferme cette partie du Sahel. Presque tous les villages ont des moulins à huile où chacun apporte sa récolte, vendue à forfait à quelques opulents trafiquants juifs ou à des négociants génois ou marseillais.

Ces moulins primitifs sont tout ce qu'il y a de moins compliqué : de grandes aires bétonnées percées au centre d'un trou, où l'on fait passer un madrier tournant adapté à un morceau de colonne antique ramassée sur le sol et primitivement destinée à un plus noble, sinon plus utile usage, constituent tout le mécanisme de la chose. Les olives sont jetées sur l'aire ; un chameau met, par le tirage, la machine en mouvement ; les olives sont broyées entre l'aire et la meule, et l'huile, par une rigole, tombe noirâtre et dégouttante dans des récipients *ad hoc*.

Ce procédé est aussi élémentaire que défectueux, et il en résulte un déchet énorme ; mais dans cette contrée de rou-



M. Roustan, consul général de France à Tunis

tine, de paresse et d'incurie, on préfère suivre les errements tracés qu'innover, et personne ne s'avise de faire venir d'Europe des moulins mécaniques qui donneraient des rendements supérieurs.

Des récipients, les huiles passent dans de vastes citernes, dans le genre des silos à blé, d'où elles ne sont extraites que pour être exportées en Europe : c'est là qu'elles subissent des épurations successives pour être rendues comestibles. La plus grande partie est utilisée pour l'industrie. Lorsque la récolte a été bonne, le trafic des huiles donne lieu à un mouvement d'affaires de plusieurs millions.

La cueillette des olives est pleine d'animation et de gaieté ; tout le monde y gagne. Les Arabes de l'intérieur, hommes, femmes, enfants, envahissent le Sahel pour y prendre part en qualité de tâcherons, comme les Kabyles algériens descendent de leurs montagnes pour aider à faire la moisson dans le Tell.

Sousse est-elle ou n'est-elle point Adrumète, l'ancienne capitale de la Bysacène ? Les savants n'ont pas encore élucidé la question. Adrumète est citée par Procope comme une ville riche et populeuse et comme capitale du Byzacium. Les Vandales démolirent ses murailles, reconstruites par Justinien, et finalement elle fut détruite par les Sarrasins. Mais quel emplacement occupait-elle ? Certains auteurs prétendent qu'il faut le chercher à Hergla, les autres à Sousse : malgré l'opinion de Schaw, malgré l'assertion admise qu'Adrumète ne possédait point de port, tout semble résoudre la question en faveur de Sousse, qui cependant est un port.

La mer aurait donc, à cet endroit, gagné sur le continent, contrairement à ce qui se passe ailleurs ? Les distances reliant les lieux les plus connus de la Byzacène à Adrumète sont une première preuve affirmative en faveur de Sousse ; puis, le sol sur lequel est assise la ville renferme de nombreux débris de constructions, et ses alentours sont jonchés d'hypogées. A cent mètres à peu près d'une des portes, Bab-el-Gharb, on voit les restes d'importantes

citernes et de leurs canaux, qui devaient conduire les eaux dans la cité. Tout près sont des ruines énormes que les Arabes nomment *Hadjar-Meklouba*, « la pierre renversée ». Dans l'enceinte de Sousse, quelle que soit la partie où l'on creuse, on découvre des fûts de colonnes, des colonnes entières, des mosaïques et une foule d'autres objets dont l'authenticité punique ou romaine ne peut laisser aucun doute.

Toutefois, jusqu'à présent aucune inscription n'est venue fixer l'incertitude qui existe chez les archéologues. Il en est de même pour la majeure partie des ruines qui se voient dans le pays. Les iconoclastes ne se bornaient point à détruire l'image de l'homme, mais encore tout ce qui pouvait le rappeler aux âges à venir.

Si, comme des écrivains le supposent, Monastir est l'ancienne Ruspina, c'est une présomption de plus que Sousse est Adrumète. Le calcul des distances entre ces deux localités, tel qu'il fut fait par les anciens, vient corroborer encore cette hypothèse.

Le nom de Sousse, en arabe Soussa, est indiqué dans l'histoire musulmane au onzième siècle de l'hégire. Elle fut fortifiée sous le règne de Ziadet-Allah-ben-Aglab, successeur d'Ibrahim, fils d'El-Aglab (770), fondateur de la noble dynastie des Aglabites qui régna pendant un peu plus d'un siècle sur l'Ifrikat, d'où elle s'étendit sur l'Italie et les côtes de la Méditerranée. D'après l'historien arabe Aboul-Féda, c'est du port de Sousse que partirent les musulmans pour envahir la Sicile, qui devint si florissante sous leur domination.

En 1538, Sousse fut attaquée et soumise par une flotte espagnole et maltaise que commandait André Doria pour Charles-Quint, et en 1770 une flotte française la bombarda de nouveau.

Après Adrumète, les lieux les plus célèbres du Sahel de l'ancien Byzacium sont: Dimas ou Thapus, où César battit Scipion et Juba; El-Djem, autrefois Thysdrus, où les deux Gordien furent proclamés empereurs et où existe un amphithéâtre, sinon aussi beau que le Colisée, du moins mieux conservé; Haïla ou Sbéitta,

la Suffétula des Romains, dont les ruines sont les moins dégradées de toutes celles que j'ai vues dans la Byzacène; Scilitana, où se trouvent encore un bel arc de triomphe et de nombreux monuments funéraires; Assuræ, où l'on distingue les traces des rues, de riches édifices, une belle porte triomphale, des mausolées, des temples; Mahédia, Afriquia, où Annibal s'est embarqué en quittant l'Afrique; Sélecta, le *Syllectum*, d'où Bélisaire se rendit à Carthage après son séjour à Caput-Vada; puis cent autres localités dont les ruines amoncelées n'ont pas même conservé de nom.

CHAPITRE SEPTIÈME

DESCRIPTION PHYSIQUE, ÉCONOMIQUE ET PITTORESQUE DE LA TUNISIE

KAIROUAN

Kairouan (ou Kaïrouan) s'élève au milieu d'une plaine marécageuse, à sec pendant la saison chaude, inondée pendant celle des pluies. Cette ville a sa légende surnaturelle, mystérieuse, d'après laquelle, lors de sa fondation par Sidi-Obka, les bêtes fauves qui peuplaient l'emplacement couvert de forêts où la cité sainte devait s'élever, s'éloignèrent à la voix du conquérant arabe; de même sa mosquée qui a gardé le nom de celui-ci fut édifiée, par des architectes invisibles, avec des pierres se détachant spontanément des montagnes voisines et venant se ranger d'elles-mêmes dans l'ordre nécessaire. De tels commencements étaient pour Kairouan l'indice d'une haute destinée, qui, bien que paraissant achevée aujourd'hui, doit se poursuivre cependant jusqu'à ce que, vers la fin des temps, cette ville remplace la Mecque et reçoive les reliques de Mahomet: la pierre noire, le voile, le tapis, etc.

En fait, Kairouan est construite pour la majeure partie de débris provenant des villes grecques et romaines qui florissaient jadis dans les alentours, de Suffétula principalement, ancienne capitale de l'Afrique après sa conquête par Bélisaire.

C'est de Kairouan que partit, sous la conduite de Tarik, en 708, l'invasion arabe qui ajouta l'Espagne à l'empire des kalifes, et fut arrêtée en France par Charles-Martel.

Après avoir été l'un des foyers de la puissance, de l'art et de la science arabes, Kairouan n'a guère conservé que quelques industries : maroquinerie, selles brodées d'or, objets en cuivre repoussé, (surtout aiguières), etc.

Un journaliste français qui a suivi nos troupes jusque dans cette ville, M. Dick de Soulay, l'a décrite sous son aspect actuel, dans un livre où il a retracé ses souvenirs et auquel nous ferons de fréquents emprunts (1).

... Nous arrivons à la muraille crénelée qui entoure l'enceinte sacrée. Elle paraît avoir été construite vers le quinzième siècle, alors que la ville était en pleine décadence.

Kairouan s'étend du nord-ouest au sud-est ; sa configuration est très irrégulière; elle se rapproche aussi près que possible de la forme d'une poire, et la circonférence de ses murailles est, d'après les levés du commandant Peigné, exactement de 3,125 mètres. En dehors des murailles, il y a une ceinture de ruines, de monticules, de cimetières et de bâtiments s'étendant à une distance d'environ 800 mètres dans toutes les directions, et au sud se trouvent les grands faubourgs de Kablya et de Siblya, qui s'étendent au sud-est jusqu'à la Porte des Peaussiers et au sud-ouest jusqu'à la Porte Neuve. Les murailles de la ville, construites avec de petites briques oblongues, ont environ 30 pieds de hauteur ; leur épaisseur varie de 7 à 12 pieds, et leur sommet est formé de crénelures arrondies, au-dessous desquelles il y a des meurtrières et une étroite terrasse qui n'a nulle part plus de 4 pieds de largeur.

On suppose généralement que Kairouan occupe l'emplacement de *Vicus Augusti.* Cette ville fut fondée vers le milieu du septième siècle de l'ère chrétienne, entre les années 670 et 675,

(1) *En Tunisie*, p. 300 et suiv.

par Sidi-Obka-ibn-Nafa, un des généraux du kalife Moawiya, et le conquérant musulman de la Berbérie chrétienne : Sidi-Obka voulut faire de Kairouan un boulevard pour protéger ses conquêtes en Afrique.

Les Berbères réussirent plusieurs fois à s'en emparer, et ils la saccagèrent dans chacune de leurs invasions. Vers l'an 800 de l'ère chrétienne, El-Aglab, chef berbère, devenu maître de Kairouan, en fit le siège de la dynastie des Aglabites. La ville se couvrit alors de beaux édifices et atteignit l'apogée de sa prospérité. La suprématie de Tunis la rejeta ensuite au second rang, et, vers le dixième siècle, elle entra dans une voie de décadence dont ne la relevèrent que par intervalles les faveurs de quelques princes.

Si l'on en croit la tradition, Kairouan, au septième siècle, comptait plus de 200,000 habitants. Aujourd'hui, sa population atteint à peine le chiffre de 22,000 âmes : 10,000 dans l'enceinte fortifiée, 12,000 dans les faubourgs.

Cinq portes donnent accès dans l'enceinte fortifiée :

1° Au sud, la Porte des Pruniers ou du Sahel (Bab-el-Koukh) ;

2° A l'est, la Porte des Peaussiers (Bab-el-Djelladine) :

3° A l'est, la Porte Neuve (Bab-Djedid) ;

4° Au nord, la Porte de Tunis (Bab-el-Tunis) ;

5° Au nord, la Porte de la Kasbah (Bab-el-Kechlah).

En outre de ces cinq portes, il existe quelques poternes maintenant fermées.

Nous entrons en ville par la porte de Tunis.

Cette porte et la Porte des Peaussiers sont exactement de la même construction, c'est-à-dire qu'elles se composent d'une arcade bordée de boutiques, aux extrémités de laquelle se trouvent une porte intérieure et une porte extérieure. La Bab-el-Tunis donne sur une grande place servant de marché *extra muros*. La porte extérieure se compose d'une arche élevée, en forme de fer à cheval, reposant sur deux colonnes corinthiennes. L'ouverture par laquelle on entre est surmontée d'une longue plaque en mar-

bre blanc, reposant comme un tréteau sur deux magnifiques supports en basalte portant une inscription tournée sens dessus dessous, et datant apparemment du treizième siècle. En dépit de l'érudition traditionnelle des savants de Kairouan, aucun de ses habitants actuels n'a pu déchiffrer cette inscription. Une autre inscription à l'intérieur de l'arche dit que la porte a été construite en l'an 1181 de l'hégire. La porte intérieure possède deux gracieuses arches en forme de fer à cheval; la plus basse est en marbre noir et en marbre blanc. Immédiatement à l'intérieur est une mosquée, la Saina Lohesi, portant l'inscription habituelle autour de son minaret en briques.

Une première porte, bardée de fer, franchie, on traverse une cour carrée, et on arrive à la porte proprement dite de Tunis, qui aboutit à un large couloir voûté, tournant à angle droit et donnant accès en ville. Ce passage, orné de vieilles colonnes romaines, à la voûte formée de briques appliquées sur champ, est garni de petites boutiques en bois, où des marchands débitent du tabac et de menus articles de bimbeloterie.

Une section du 23e chasseurs à pied garde cette porte, continue le journaliste auquel nous empruntons ces détails. Les hommes ont formé les faisceaux le long de ce passage, et font circuler à coups de matraque la cohue qui entre ou sort de la ville.

Rien de plus pittoresque que cette voûte sombre et noircie par le temps, au fond de laquelle s'ouvre, dans l'ogive de la porte, le ciel bleu que découpent en silhouettes éclatantes les dômes des mosquées et les flèches des minarets.

Quelle variété de costumes et de types défilant journellement sous cette porte! Petits fantassins, les mains dans les poches, flânant comme en France, zouaves et tirailleurs à la démarche vive et alerte, spahis drapés dans leurs manteaux rouges, Arabes la tête ceinte du haïk, Tunisiens aux gandouras éclatantes, etc.

Que de bruit! que de mouvement! A chaque instant des bandes de chameaux, de mulets, des *arabas* aux hautes roues sculptées et peintes en rouge, des estafettes, des goumiers accroupis sur

leurs selles à haute palette, traversent la foule des piétons qui crie et s'agite en tous sens.

Les Kairouannis paraissent consternés de toute cette animation qui remplit leur ville, naguère si calme et silencieuse.

Malgré leur haute taille et leur forte stature, les Kairouannis ne présentent pas ce type guerrier et énergique que nous avons trouvé chez les Kroumirs, les Mekouas et les Zlass. Leur aspect général est plutôt humble et efféminé; leur teint est à peine cuivré.

Le costume est celui des riches Tunisiens : turban blanc ou rouge entourant la chechia, gandoura en soie rouge ou verte, à larges galons et broderies en soie jaune, babouches en cuir fauve; sur l'épaule le burnous à glands de soie.

Ajoutons que la plupart des habitants de Kairouan sont de riches musulmans venus de tout le nord de l'Afrique pour finir leurs jours dans la ville sainte et être enterrés au pied de la zaouïa où repose le barbier du Prophète.

Malgré l'atmosphère de bigoterie bien naturelle dans un lieu aussi saint, bigoterie qui se traduit d'ailleurs par une fleur de fanatisme qui, pendant douze siècles, a rendu l'entrée de Kairouan difficile aux voyageurs chrétiens, il s'y produit un phénomène qui ne surprendra pas ceux qui connaissent la conduite scandaleuse de la Rome papale de César Borgia au commencement des temps modernes, et de la Mecque de toutes les époques; les mœurs y sont relâchées à ce point que le plus grand nombre des danseuses qui charment les musulmans de Tunis ont vu le jour sur le sol sacré où repose la barbe du Prophète.

J'ajouterai que, le 30 octobre, ces braves Kairouannis, quand nos goumiers, nos tirailleurs et nos allès (hommes du convoi) voulurent entrer dans la grande mosquée de Sidi-Obka pour accomplir leurs dévotions, leur en interdirent rigoureusement l'entrée, disant que du moment qu'ils s'étaient souillés en servant les Roumis, ils n'étaient plus dignes de pénétrer dans une djemma (mosquée) de la ville sainte.

Ce rigorisme n'a nullement été goûté par nos Arabes; aussi plusieurs Kairouannis ont appris à leurs dépens à connaître les douceurs de la matraque; de plus, aujourd'hui, tous les Algériens de la division Forgemol se promènent avec des airs conquérants dans les rues de Kairouan et bousculent à qui mieux mieux les habitants, en leur disant :

— Vous êtes des lâches ! des femmes, qui n'osez tenir un moukala ! Nous respectons l'ennemi brave, mais non pas le poltron qui n'ose faire parler la poudre.

Finissons sur les Kairouannis par le fait suivant que je garantis absolument authentique :

Dans le 4e bataillon du 1er tirailleurs se trouve un caporal nègre du nom de Messaoud, grand et solide gaillard, qui jadis fut détenu esclave à Kairouan. Son maître était dur, cruel, et, pour la moindre faute, le rouait de coups. Messaoud parvint à s'échapper, gagna l'Algérie et s'engagea au 1er régiment de tirailleurs algériens, où il devint caporal. Son bataillon faisant partie de la division Forgemol, Messaoud revint à Kairouan, mais cette fois en triomphateur.

Avant-hier, notre nègre alla s'embusquer devant la maison de son ancien maître, guetta sa sortie et, à son tour, lui infligea une telle correction qu'il l'eût tué, sans aucun doute, si des soldats ne le lui avaient arraché des mains.

La porte de Tunis franchie, nous pénétrons dans la grande rue de Kairouan, qui traverse la ville.

Cette rue, large de 12 à 15 mètres, est bordée de boutiques garnies d'auvents en bois calciné et desséché par les brûlants rayons du soleil. La chaussée est relevée sur les côtés et forme un ruisseau dans le milieu. Cette rue coupe la ville en deux parties et conduit à Bab-el-Djelladine.

A l'entrée de cette rue, de grandes serviettes en mousseline à raies rouges, jetées sur des cordes qui traversent la chaussée d'une terrasse à l'autre, indiquent la présence d'un bain maure.

Les petites boutiques de cette rue sont occupées par divers industriels : menuisiers confectionnant des escabeaux, des coffres, des *chatars* (étagères) aux tons dorés, couverts de fleurs et d'oiseaux; étameurs, façonnant à grands coups de marteau ces lavabos et ces plateaux en cuivre si renommés en Tunisie ; marchands d'huile, au magasin lambrissé de plaques de faïence et tenant enfermée dans de hautes amphores à dessins jaunes et noirs une huile rance, épaisse et verdâtre ; tisserands, fabriquant avec les poils de la chèvre et du chameau des vêtements et des tentes; épiciers débitant des figues, de la potasse, du salpêtre, et surtout d'énormes pains de dattes.

Dans cette rue donne l'entrée principale du grand bazar, lequel, en réalité, se compose de plusieurs allées couvertes, étroites, anguleuses et bordées de boutiques pratiquées dans l'épaisseur des murailles.

Ce bazar était surtout renommé pour les fabriques de selles brodées en fils d'or, d'argent, et sa maroquinerie très recherchée. Aujourd'hui, dans le Souk-el-Djelladine (le bazar des peaussiers), la plupart des boutiques sont fermées; dans les quelques échoppes restées ouvertes, les marchands n'exposent que quelques mauvaises *giberas* (gibecières), vendues communément 3 et 4 francs à Tunis, et qu'ici on fait payer de 15 à 20 francs aux officiers et aux soldats désireux d'emporter un souvenir de la ville sainte.

Fait curieux à noter, le bourgeois de Kairouan, d'ordinaire si contemplatif et si peu commerçant, est devenu, depuis l'occupation française, aussi *mercanti* que le premier Maltais ou juif venu, sous l'influence universelle de la pièce de cent sous additionnée à plusieurs autres.

Jamais les souks ni les fondouks (bazars et marchés) n'ont été aussi animés. Il y a dans ce dédale de rues tortueuses des scènes extrêmement pittoresques à prendre sur le vif, une foule compacte, grouillante et bariolée, qui eût fait le bonheur et le désespoir d'un coloriste, où les burnous frangés d'or de nos caïds cou-

doient les haillons de nos chameliers à l'assaut d'un pain d'anis ou d'un mouton à l'encan.

Une rue s'étend autour de la ville, à proximité des remparts, mais en maints endroits des constructions s'élèvent en travers. Le centre de la ville se compose d'un labyrinthe de rues tortueuses bordées de maisons à un seul étage, surmontées de toits en terrasse, dont la monotonie est rompue par les minarets et les dômes presque innombrables des mosquées, des marabouts, des écoles, des zaouïas et des bains.

Les rues de Kairouan, à l'exception de la grande rue, bien qu'étroites et resserrées, sont bordées de maisons bien bâties, en briques crépies à la chaux vive, à un ou plusieurs étages. De distance en distance, quelques essais de trottoirs.

Dans plusieurs rues, des arceaux voûtés à un étage, jetés sur la chaussée, relient entre elles les maisons. Celles-ci, de même que toutes les habitations de l'Orient, où la vie est concentrée à l'intérieur, ont leur façade percée de quelques fenêtres étroites à grillages de bois.

Les portes, en bois épais, portent les trois poignées bombées que l'on retrouve sur toutes les constructions tunisiennes, et sont constellées de nombreux dessins formés avec les têtes des clous qui boulonnent la charpente.

Dans les murailles sont fixés des crocs et des anneaux pour suspendre les lanternes et les verres de couleur pendant les saturnales des nuits de Ramadan.

La plupart des maisons ont leur porte flanquée de deux colonnes romaines; du reste, cet ornement abonde dans Kairouan : dans les mosquées, les zaouïas, les maisons particulières, à chaque angle de rue, on ne voit qu'antiques colonnes provenant des temples latins qui jadis existaient dans la contrée.

Au delà de la grande rue se trouve une voie bordée de maisons à un et deux étages, d'assez belle apparence : nous sommes dans le quartier des fonctionnaires du bey.

Ces demeures sont ornées de *miradores* à fenêtres dorées et

couvertes de grillages dorés et ciselés. L'une d'elles possède une galerie couverte, supportée par des colonnes en marbre; une autre est garnie d'un balcon et de bonnes persiennes vertes, qui détonnent visiblement au milieu de ces constructions de couleur si orientale. Les portes sont sculptées, ornées de pierres blanches et noires pour conjurer le mauvais œil.

Plus loin, devant la grande mosquée de Sidi-Obka, se trouve le quartier des vieux croyants. Presque toutes les maisons sont désertes, inhabitées; leurs propriétaires ont émigré vers le sud, pour ne pas voir le Roumi profaner l'enceinte sacrée, ou se trouvent à la tête des Zlass insurgés.

On me fait voir, dans cette rue, la maison où habitait le fameux Ali-ben-Amar, tué le 23 octobre dernier, à Kala-Srira ; cette maison, entièrement lambrissée en carreaux de faïence, est aujourd'hui occupée par le personnel du génie de la brigade Etienne, qui y a établi ses bureaux.

Dans ce quartier, plusieurs maisons appartenaient à des marabouts, comme l'indiquent les portes peintes en rouge avec ornements blancs, surmontées d'inscriptions célébrant les louanges et les vertus de leurs propriétaires.

Contre la porte de Djelladine s'élève la maison du gouverneur tunisien, Mohamed-ben-Maroboth, construction consistant en un unique rez-de-chaussée. A gauche, une sorte de vérandah en tuile, supportée par une colonne romaine, protège l'entrée des bureaux; une large porte en bois sculpté à hautes palmes et surmontée d'un grillage en fer forgé, œuvre de quelque habile serrurier maltais ou italien, donne accès dans un vaste vestibule garni de faïence polychrome. Deux soldats tunisiens, le caban noir jeté sur l'uniforme en lambeaux, montent la garde, l'arme au bras, devant la maison.

Le jour de notre entrée dans Kairouan, aucun soldat du bey ne s'était fait voir dans la ville; le lendemain, nous aperçûmes seulement quelques-uns de ces peu valeureux guerriers. Aujourd'hui, complètement rassurés, ils ont reparu avec leurs sabres et

leurs fusils rouillés qui leur semblent plutôt un fardeau qu'une arme offensive ou défensive.

La porte de Djelladine, qui se trouve auprès de la maison du gouverneur, présente cette particularité que, seule des cinq portes de Kairouan, elle est surmontée d'une double ogive. Située à l'extrémité de la rue, elle a été réparée, si l'on en croit l'inscription qu'elle porte gravée dans la pierre, en l'an 1180 de l'hégire. Son ornementation consiste en une gracieuse combinaison de colonnes d'ordre composite et d'arches en fer à cheval.

La porte des Reines-Claudes (El-Koukh) est construite sur le même modèle que les deux autres. A l'un des côtés de la porte il y a une belle colonne byzantine. L'inscription de la porte extérieure porte la date de 1180. La porte de la citadelle, construite après la révolution de 1864, et la porte Neuve (Bab-Djedid), n'ont rien de remarquable; la dernière date à peine de vingt ans.

En temps ordinaire, la garde de la Bab-el-Djelladine était confiée à un vieux marabout qui demeurait, ainsi que l'indique la porte peinte en rouge, dans la cour du réduit.

Au delà de cette porte, et contre le grand marché aux bestiaux dont le sol cimenté est incliné en pente, de façon à ce que les eaux pluviales entraînent les immondices, se trouve un café où se réunissent de nombreux officiers, sur une terrasse ornée de grilles en bois et couverte de gros pots en terre vernissée, où poussent des jasmins de Stamboul, des héliotropes et des lauriers-roses.

Sur la face nord se trouve la Kasbah, vaste enceinte de forme carrée, d'environ 200 mètres de côté, enclavée dans la muraille. A l'intérieur, au-dessous du chemin de ronde qui court autour des créneaux, se trouve une cour garnie de casemates, où campent deux compagnies de notre 48e. Au centre de cette cour, et de même que dans toutes les maisons particulières de Kairouan, se trouve un puits-citerne.

Plus à droite se trouve le vieux bastion ouest, où nos pièces

de 90 de campagne viennent de remplacer les vieilles rouillardes tunisiennes.

Les édifices religieux sont naturellement fort nombreux à Kairouan.

Tout d'abord nous visitâmes la *Djemma-Khébir* ou grande mosquée de Sidi-Obka, qui s'élève à l'extrémité ouest de la ville.

Cette mosquée fut construite, paraît-il, vers le milieu du septième siècle, par Sidi-Obka, dont on rencontre le tombeau en Algérie, dans l'oasis qui porte son nom, aux environs de Biskra. La mosquée que ce saint marabout a construite à Kairouan est unique en son genre, et constitue un monument historique de la plus grande valeur.

Une porte y donne accès, dans une rue poussiéreuse qui a son issue sur le rempart nord de la ville. Cette porte est pratiquée dans une épaisse muraille blanchie à la chaux vive, haute de 8 mètres, épaisse de 6 mètres, et flanquée d'énormes contreforts. Deux autres portes conduisent dans la cour du cloître. La première porte, de forme ogivale et flanquée de deux colonnes romaines, est surmontée d'un fronton dentelé et d'une petite coupole côtelée. La porte elle-même, en bois de nuance claire, est formée de petits losanges découpés à jour.

Lorsque nous nous présentons pour voir le monument, un soldat du 48ᵉ se tient contre l'entrée, l'arme au pied. Depuis trois jours, d'après l'ordre du général Saussier, tous les matins, de neuf heures à midi, les officiers et soldats sont admis à visiter l'intérieur de cette mosquée.

La mosquée est de forme carrée; la toiture est plate, en forme de terrasse, et munie de quatre *koubas* (coupoles) surmontées de croissants en fer-blanc, et garnies de vitraux pour laisser pénétrer le jour à l'intérieur.

Après avoir franchi un petit vestibule, nous descendons trois marches et nous nous trouvons tout à coup dans un intérieur des plus grandioses et des plus bizarres.

Qu'on se figure une véritable forêt de magnifiques colonnes en

onyx, porphyre et marbre blanc veiné de rose, chefs-d'œuvre de la sculpture romaine, supportant avec leurs chapiteaux corinthiens la voûte plate, ornée d'arabesques en stuc et en plâtre. Ces colonnes, au nombre de cent quatre-vingts, proviennent des temples romains qui jadis abondaient dans la contrée. Quelques-unes seulement sont munies de chapiteaux de style mauresque, à forme évasée.

Conduits par les gardiens, nous cheminons sur les nattes qui recouvrent les dalles, à travers ce labyrinthe de colonnes reliées entre elles par des arceaux mauresques et se touchant presque les unes les autres, tant le nombre en est grand.

Au centre de la mosquée, les colonnes sont plus écartées; elles forment une grande allée centrale, qui partage en deux l'intérieur de la mosquée, éclairée par la faible lueur colorée filtrant à travers les vitraux des coupoles.

Des traverses en bois, peintes grossièrement en rouge, sont jetées d'un chapiteau à l'autre.

De la voûte de la grande allée centrale pendent trois énormes lustres formés de cercles de fer se rétrécissant graduellement et garnis de godets en verre.

Cette allée conduit à la *Kibla* ou niche de l'iman, qui se trouve orientée vers le levant dans toutes les mosquées.

Cette niche, que surmonte le dôme de la grande coupole, est une véritable merveille de l'art mauresque du septième siècle, avec ses sculptures et ses rosaces en pleine pierre et son lambrissage en plaques de faïence persane à deux tons. La petite niche concave où se tient le grand iman est supportée par deux colonnes en onyx.

Du dôme descend un magnifique lustre de forme européenne, en cristal coloré de Murano. Les nattes sont en paille de diverses nuances. A des traverses pendent des centaines de petites lampes en cristal et d'œufs d'autruche garnis de passementeries et de glands, ex-voto des pèlerins musulmans venus de tous les points de l'Afrique.

A droite de cette niche se trouve la chaire à prêcher en bois vermoulu, haute de six mètres, et couverte de merveilleuses sculptures, chef-d'œuvre de l'art mauresque : c'est un objet d'art sans rival et qui serait digne de figurer dans nos musées. Ces boiseries paraissent avoir des siècles d'existence : le cicerone tunisien dit qu'elles ont été faites à Bagdad.

Contre cette chaire, une haute cloison en bois, surmontée de dentelures et sculptée avec le même art que l'œuvre précédente, forme une espèce de sacristie. Au fond, une porte entourée d'encadrements donne accès dans une pièce obscure qui sert exclusivement à l'iman.

On prétend qu'avant notre arrivée, six magnifiques armures de chevaliers français, enlevées par les Maures aux troupes du roi saint Louis qui assiégeaient la Goulette, ainsi qu'une cuirasse et un morion pris sur les Normands du roi Bohémond de Sicile, étaient suspendus aux colonnes de la grande allée, en guise d'*ex-voto*. Ces armures ont disparu ainsi que les drapeaux qui garnissaient les murs. Les gardiens du temple, interrogés par nous à ce sujet, nous ont répondu qu'il y a deux mois environ (1), le bey avait fait transporter ces objets à Tunis, pour qu'ils ne fussent pas pillés par les insurgés. Ces braves religieux, j'en suis convaincu, mentaient effrontément; mais je crois qu'aucune force humaine n'eût pu leur faire avouer l'endroit où ces trophées sont cachés.

Le côté de la mosquée qui fait face à la Kibla s'ouvre, au moyen de dix énormes portes en bois blanc résineux sculpté, sur une large cour de forme carrée, entourée d'un cloître supporté par quatre rangs de vieilles colonnes romaines au nombre total de trois cent quarante-deux.

De larges dalles en marbre blanc et noir, couvertes d'inscriptions en caractères romains et provenant de tombeaux et de temples, recouvrent le sol. Trois bases de colonnes servent d'ori-

(1) Ceci était écrit le 1er novembre 1881.

fice à la grande citerne de la mosquée, qui occupe tout le sous-sol de cette cour. Cette citerne est alimentée par les pluies, dont les eaux sont recueillies sur les terrasses de cet édifice et de la galerie. L'eau en est excellente et très claire.

Sur un autre tronçon de colonne est installé un cadran solaire dont les inscriptions sont en langue arabe. Au fond, le minaret, haute tour quadrangulaire en briques rougeâtres, surmontée d'un clocheton, a deux étages de colonnes bâtis en retrait et blanchis à la chaux. Le premier étage, de beaucoup le plus large et le plus élevé, est en pierres romaines de petit appareil. Les angles en sont parfaitement conservés et nets. Le deuxième et le troisième étage sont de style arabe et relativement modernes.

On entre dans la tour par une porte située sur la face sud (intérieur). Cette baie est faite de trois pierres de marbre blanc, profondément et merveilleusement sculptées. Le dessin représente des guirlandes entrelacées.

Dans le mur sud de cette tour se trouvent encastrées deux pierres, dont l'une renversée près de la porte. L'une de ces pierres porte le fragment d'une dédicace, probablement d'une dédicace d'un temple en l'honneur, et suivant la formule consacrée *pro salute*, de Septime Sévère et de Caracalla.

L'épaisseur des murs de la tour est de 3 mètres environ. Ils sont percés régulièrement de meurtrières pour canons et fusils.

Cent vingt-neuf marches en marbre blanc conduisent au sommet, d'où l'œil embrasse un horizon immense et peu varié. C'est, à l'est et au sud, le Sahara, nu, plat et désert; au nord le Djebel-Zaghouan, le Djebel-Djackar; à l'ouest, les collines et le Djebel-Ousselet.

L'auteur que nous venons de citer mentionne ensuite, dans le faubourg de la Jibliya, la grande mosquée de Si-Emir-Abada. On y trouve d'énormes tablettes en bois sur lesquelles sont gravés un code de droit mahométan et un système d'arithmétique; trois bombes, quelques boulets de canon, lesquels paraissent servir

d'ornement inexpliqué au tombeau du fondateur, Amr-ben-Sad ou Emir-Abada. On y voit aussi une soixantaine de sabres en fer, très grands et très pesants, de fabrication moderne, dont les lames portent de longues légendes en langue arabe, mais dont l'usage est inconnu. Quatre ancres, d'environ seize pieds sur neuf, gisent dans une cour ; elles ont été apportées là par ordre et aux frais d'Ahmed-Bey. Le gardien de la mosquée prétend qu'elles ont appartenu à l'arche de Noé !... M. de Loulay leur attribue avec raison une origine plus moderne.

La mosquée de l'Olivier (faubourg de Kabliya), celle de Malek, dans le bazar, celle du Bey, celle des Trois-Portes, n'offrent rien de particulier. Mais une mention spéciale est due à la zaouïa de Sidi-Hussein-Awani, quartier général de la puissante confrérie de Tijani, dont le cheik, Syad-Amr-el-Awani, est, paraît-il, sympathique à la France.

La confrérie d'El-Ghilani, dont le chef-lieu est la zaouïa de Sidi-Abd-el-Kadir-el-Ghilani, de Bagdad, et qui compte à Kairouan près de deux mille adeptes, est, au contraire, hostile aux Français. « Son influence sur tout le monde mahométan est « indéniable, ses dogmes et son enseignement représentent une « réalité vivante, et c'est à la suite des délibérations de ses mem- « bres à Kairouan que la tribu des Zlass a résolu d'abandonner « une défense sans espoir et de sauver ainsi la ville sainte de la « destruction (1). »

Une autre zaouïa très importante est celle de Mohamed-ben-Aïssa, de Méquinez, dans le Maroc. « La confrérie extraordinaire « de l'Aïssawi est un des traits les plus remarquables de l'isla- « misme moderne. Les adeptes croient à la vertu protectrice de « la frénésie religieuse et des tortures corporelles, et on suppose « que les cheiks exercent l'influence du mesmérisme sur leurs « adeptes. Ses tendances ne sont pas considérées comme dange- « reuses au point de vue politique... Le cheik Syad-Hamuda,

(1) De Loulay, ouvrage cité, p. 319.

« un Arabe pâle de figure, de manières affables, nous a dit qu'il « a cinquante disciples complètement initiés, et environ six cents « appartenant à la seconde classe, ou classe inférieure. Kairouan « est un des principaux sièges de cette secte. Il nous a dit aussi « qu'il était prêt à permettre à tout Européen qui le désirerait « d'assister à la célébration de rites de l'Aïssawi (1). »

Enfin, on peut citer encore le zaouïa et le marabout de Sidi-Abid-el-Khangani, mort en l'an 805 de l'hégire. Cet édifice, l'un des plus remarquables de la ville et des environs, fut occupé par le colonel Moullin, commandant la place de Kairouan, au grand déplaisir du général tunisien Maroboth et des habitants. Mentionnons enfin la zaouïa de Sidi-Mohammed-el-Alnonani, dont les religieux se retirèrent à Tripoli avant l'entrée de nos troupes.

Le cimetière, situé hors des faubourgs de la Jibliya et de la Kabliya, est immense et contient des centaines de tombeaux de marbre, portant des inscriptions arabes dont l'étude fournirait des documents précieux pour l'histoire de la domination mahométane dans le nord de l'Afrique. Mais c'est une étude pour laquelle, malgré l'antique réputation de savoir des habitants de Kairouan, on ne pourrait guère compter sur eux, car leur ignorance actuelle est profonde, et chez eux le fanatisme aveugle a remplacé le zèle religieux qui guidait leurs ancêtres.

(1) De Loulay, p. 320.

CHAPITRE HUITIÈME

POPULATION. — MŒURS ET USAGES. — CALENDRIER MUSULMAN. — MONNAIES, POIDS ET MESURES

La population de la Tunisie n'atteint pas 2,000,000 d'habitants et se partage inégalement entre trois races principales : les Maures (*Hadar*), les Arabes et les Kabyles (*Djebelia*, montagnards). Reflux de l'invasion arabe repoussée d'Espagne et de Sicile par les peuples européens, les Maures sont peu nombreux. Fiers de leur origine, ils méprisent les indigènes et les Arabes nomades, dont ils se distinguent par l'attitude, souvent hautaine et superbe, la politesse des manières, le calme du regard, la correction harmonieuse des traits, enfin par une culture intellectuelle plus avancée.

Les Arabes, secs, nerveux, élancés, ont une physionomie active et fière, respirant l'intelligence naturelle et le courage guerrier. Paresseux et sobres à l'excès, ils n'ont que peu de besoins, faciles à satisfaire ; l'industrie et le commerce n'ont guère d'attrait pour eux; l'éducation des troupeaux, la culture sommaire de la terre, sont, après la guerre, leurs occupations favorites. Rarement fixés au sol, ils errent d'un point à l'autre du territoire occupé par la tribu ; quelques-uns même circulent hors de toutes limites et sont nomades dans toute l'acception du mot.

Les Kabyles habitent les montagnes, d'où leur nom de *Dje-*

belia, *djebel* signifiant montagne. Leur type le plus accusé en Tunisie nous est fourni par les Kroumirs, auxquels nous allons consacrer une étude plus étendue. Avant d'en parler, nous mentionnerons encore la population juive, peu nombreuse, haïe et méprisée des autres races, à ce point que la vie d'un juif est estimée au-dessous de celle d'un animal, et que le meurtre d'un homme appartenant à la tribu d'Israël est presque toujours impuni.

« Les juifs sont facilement reconnaissables à leur type, qui est très beau, à leur costume, et surtout à leur turban noir. Jusqu'à leur émancipation sous le règne d'Achmed-Bey, ils étaient tenus de porter un costume particulier; aujourd'hui ils ont le droit de s'habiller comme les Maures, mais ils ne profitent pas de cette liberté, et la plupart affectent de conserver leurs vêtements judaïques. Sauf la *chachia* rouge qu'ils ont adoptée à la place de la calotte noire, leur mise est restée ce qu'elle était autrefois. Autour de la chachia ils roulent une cravate noire en manière de turban; deux vestes, une large culotte turque, une ceinture autour des reins et un petit burnous en drap jeté sur l'épaule, complètent leur costume. Seuls, les vieux juifs, qui trouvent que la chachia rouge coûte trop cher, ont gardé la calotte noire, mais ils ne se distinguent pas autrement des autres Israélites.

« Les juifs sont très nombreux à Tunis, où ils prospèrent depuis qu'on les a soustraits aux vexations des musulmans et aux impôts arbitraires. Ils sont intelligents, pleins d'activité, mais avares, cupides, serviles, et leur poltronnerie est passée en proverbe. Ils réalisent la prophétie des saintes Ecritures en montrant le « cœur tremblant que leur a donné l'Eternel. » Presque tous sont riches, et ce n'est un mystère pour personne, malgré le soin qu'ils prennent de se faire passer pour pauvres; néanmoins nul ne connaît les trésors recélés par ces gens avides, toujours disposés à faire du brocantage. Les Israélites de Tunis exploitent tous les genres d'industrie, depuis le courtage, le change des monnaies, la haute banque, jusqu'aux trafics les moins avouables.

D'autres se livrent au commerce des tissus, exercent les professions de tailleur, cordonnier, épicier, ou vendent de la mercerie, de la passementerie, des pelleteries, de l'orfèvrerie, etc. Tous ou presque tous font de l'usure leur principal négoce et sont prêteurs d'argent à des taux exorbitants (1). »

Quant aux Européens, moins nombreux encore que les juifs, ils atteignent à peine le chiffre de 30,000, et se répartissent inégalement entre les diverses nationalités occidentales. Leur rôle civilisateur est incontestable; mais il est non moins certain qu'ils songent plutôt à leurs intérêts personnels qu'à leur mission. C'est donc à leurs gouvernements respectifs de régler et de diriger leur action, en sorte qu'elle soit toujours humaine, équitable et utile au relèvement de la Tunisie.

LES KROUMIRS

Le pays des Kroumirs (ou Khomir) est une région montagneuse et boisée, de 10 à 12 lieues d'étendue en bordure de la Méditerranée, entre les caps Roux et Negro. Cette région s'avance, à l'intérieur, de Béja à la frontière algérienne (cercle de La Calle), et fait nominalement partie de la régence de Tunis comme les tribus voisines des Hezil et des Makna à l'est, du Mogod au centre, des Nefza à l'ouest et au nord de Béja.

Quoique nominalement soumises au bey de Tunis, les dix-neuf tribus qui peuplent ce territoire ont toujours été assez fortes pour se dérober à son autorité effective : les troupes tunisiennes, commandées par le général Hamouda, frère du bey, ne purent y pénétrer, en 1863, plus loin que Tabarka. La petite rivière qui se jette dans la mer en face de cette île fut la limite où le général s'arrêta avec son corps de troupes; et, au cours des pourparlers avec les Kroumirs, c'est-à-dire pendant environ trois mois, quelques-uns des soldats seulement eurent la permission de traverser la ri-

(1) Des Godins de Souhesmes, *Tunis*, etc., p. 131.

vière pour aller aux provisions. Encore devaient-ils payer en argent comptant leurs acquisitions, et les femmes kroumir qui leur vendaient des subsistances étaient-elles gardées par des indigènes se tenant en armes à leurs côtés. Cette expédition n'eut d'ailleurs aucun résultat, et les montagnards conservèrent intacte leur indépendance.

Plus tard, en 1878, un navire de commerce français, *l'Auvergne*, fut mis à la côte par une tempête près de Tabarka. Les Kroumirs pillèrent le navire, dépouillèrent les hommes hors d'état de leur résister, et se les laissèrent à peine arracher par la garnison tunisienne. Une indemnité fut payée par le bey à raison de cet acte de piraterie.

Les notions que l'on possédait, au début des hostilités, sur la population kroumir et sur son état de civilisation, se bornaient à fort peu de chose. L'élevage des troupeaux et le brigandage paraissent former à peu près les seuls moyens d'existence de ces peuplades, toujours errantes, et campant là où le bétail trouve l'eau et l'herbe en quantité suffisante.

D'après des notes et des souvenirs dus à MM. Joseph Fanelly, ancien chef du bureau arabe de La Calle, et Caillat, ancien ingénieur du bey, la *Revue géographique* a donné en 1841 les renseignements suivants sur les richesses naturelles du territoire kroumir, et sur l'impossibilité où l'on s'est trouvé jusqu'ici de les constater au moyen d'explorations sérieuses et scientifiquement dirigées.

« On raconte qu'un intrus, qui ramassait des échantillons de pierres et de minerai, ayant été aperçu par un Arabe, se trouva très heureux d'en être quitte pour vider ses poches et être reconduit à la limite du territoire. Un autre, qui voulait faire un levé de plans, fut terrifié en voyant, au bout de sa mire, un fusil qu'ajustait une noire tête d'Arabe ; il perdit ses instruments et fut dépouillé de tous ses papiers, parce qu'ils pouvaient contenir des notes.

« Cependant, soit par induction du caractère des montagnes

voisines qui se prolongent jusque sur le territoire des Kroumirs, soit par les indications de ces rares voyageurs, on sait que ces massifs sont des roches granitiques, et que ce sol a dû être très tourmenté, à en juger par les rides, les soulèvements, les profondes crevasses, les éboulements et les amas de terre et de roches qui rendraient si difficile la topographie de cette contrée.

« On y trouve des carbonates de fer argileux, des terrains argilo-ferrugineux contenant des sulfures d'argent, des pyrites cuivreuses, du minerai de cuivre et des plombs argentifères d'une grande richesse, principalement sur la montagne Outcheta, et dans les tribus des Mekenas et de Chehida. Des amas de terre, près d'anciens puits d'extraction, prouvent que plusieurs de ces mines ont été exploitées. Il est probable que l'on retrouverait ici le riche filon de la mine de plomb argentifère de Djebba. Les Arabes, on ne sait par quels moyens, ont encore une apparence d'exploitation, puisqu'ils vont souvent vendre du minerai à La Calle.

« Quelles que soient les richesses du sous-sol, qui sont grandes sans doute, comme dans toute cette partie de l'Afrique, elles ne sont ni visibles, ni tangibles comme celles de la superficie. C'est sur la côte et sur la frontière de l'Algérie que se trouvent les plus belles forêts de chênes blancs, de chênes verts, d'ormes, de frênes et de chênes-lièges. Malheureusement les Arabes n'en font pas une exploitation : c'est une dévastation, c'est un massacre. Les plus beaux arbres dépérissent et meurent, parce qu'on en arrache le tannin sans précaution, sans surveillance, avant l'âge voulu. Les Arabes ne se donnent même pas la peine d'abattre ces arbres morts ; ils y mettent le feu pour se faire du charbon, ou pour pouvoir pénétrer plus avant dans leurs forêts.

« Il est facile de voir ce que seraient ces richesses si elles étaient aménagées, ou seulement *ménagées*, puisque, dans la seule année 1872, le petit port de La Calle a exporté, provenant du territoire tunisien, plus de 20,000 quintaux de tannin,

12,000 quintaux de charbon et 6,000 traverses en chêne pour chemins de fer.

« Cette vente, ajoute M. Caillat, à qui nous empruntons ces détails, a produit plus de 350,000 francs en espèces, et représente, au minimum, la dépouille de 80,000 pieds d'arbres, et une superficie détruite de 1,000 hectares (1).

« Ces forêts sont également assez riches en bonnes essences pour fournir abondamment à la marine, aux chemins de fer et au charronnage.

« On y exploite encore une mine de sel gemme, des carrières de pierre à bâtir, de gypse, de grès et de l'argile pour briqueterie. On y trouve quelques sources d'eau chaude (*hammam*), indiquées par de vieilles constructions en ruines, ce qui autorise à croire que, dans l'antiquité, ces sources étaient connues et fréquentées.

« Les Kroumirs, comme la plupart des agglomérations arabes, n'ont pas d'histoire écrite. On se trouve réduit à des traditions orales, parmi lesquelles il est assez difficile de démêler la vérité historique. C'est à grands traits qu'il faut les saisir, et leur donner une généalogie qu'ils ne sauraient pas établir eux-mêmes.

« Les Kroumirs se disent descendants du grand marabout Sidi-Abdallah-ben-Djemel, et se partagent en deux fractions bien distinctes : les Sloul et les Tedmaka.

« Les premiers se livrent au commerce, sont les plus riches, et, par conséquent, les moins à craindre. Les Tedmaka, au contraire, sont les pauvres, les prolétaires, les exploités des Sloul, et n'ayant guère d'autres ressources que le vol et le brigandage. Tous sont de fidèles croyants, évitant toutes relations avec les infidèles, les

(1) C'est principalement par des bateaux corailleurs que se fait l'exportation. Dans ces parages, le corail est très abondant, ce qui rend la navigation dangereuse. La pêche, ou l'exploitation des bancs appartient à la France, en vertu d'un traité passé avec le bey le 24 octobre 1832, moyennant une redevance fixe annuelle de 10,000 francs.

chrétiens, les Français, leurs voisins de l'Algérie. Ils ont une grande vénération pour le bey de Tunis, parce qu'il est la force, d'abord, et aussi parce que, en vertu des doctrines de l'islamisme, le pouvoir spirituel découle naturellement du pouvoir temporel.

« La force de résistance des Kroumirs réside moins dans leur nombre que dans les facilités du pays qu'ils habitent. Retirés en été dans des montagnes boisées, ils sont retranchés, l'hiver, dans des rochers, au-dessus de ravins profonds, que la saison, en quelques heures de pluie, ne tarde pas à changer en torrents. »

D'après M. Prosper Zaccone, ancien capitaine au 108e de ligne, alors détaché aux affaires indigènes (bureau arabe de Tebessa), qui a publié, en 1875, des *Notes sur la régence de Tunis*, les tribus du nord de la Régence se subdivisent en fractions nombreuses, désignées chacune par un nom particulier. D'après lui, les Hezil possèdent 500 fusils et 25 chevaux de selle; les Makna, 20 chevaux de selle et 400 fusils; les tribus du Mogod, 200 chevaux et une force de 1,000 fusils; les Nefza, parmi lesquels sont les Outcheta (Ouchtata, Ouchlata), 300 chevaux et 200 fusils.

L'agglomération kroumir constitue, selon cet officier, « une forte tribu, » comprenant vingt-deux fractions : Gonidïa, Khéricia, Saïdria, etc.; elle possédait, en 1873, 4 ou 5 chevaux et 7,000 fusils environ. Ces évaluations furent faites à l'occasion d'un désaccord survenu entre les Kroumirs et les Chiaheiah, leurs voisins au nord de Béja, dont la force est estimée, à la même époque, à 15 chevaux et 700 fusils.

Le petit nombre des chevaux s'explique par la nature montagneuse du sol, hérissé de pics abrupts et coupé de ravins profonds.

M. E. Pellissier (1), qui eut occasion d'explorer, il y a trente

(1) *Description scientifique de la régence de Tunis.* 1 vol. in-8° av. cartes (*Exploration scientifique de l'Algérie*).

ans, l'Algérie et les pays limitrophes, comme membre de la commission scientifique instituée par le gouvernement français pour l'exploration de l'Algérie, évaluait alors la force des Kroumirs à 8,000 hommes. M. G. Depping a résumé comme suit (*Journal officiel* du 24 avril 1881) les connaissances acquises sur les peuplades qui nous occupent, sur leurs mœurs et leur pays.

« M. Pellissier... ne cache pas que leur pays est d'un accès très difficile, à cause des montagnes et des forêts dont il est semé. A propos de ces montagnes, il donne un renseignement assez curieux ; il prétend avoir entendu dire que dans le Djebel-el-Betouna existe un petit volcan, ouvert ou plutôt rouvert en 1838. Ce fait lui avait été signalé par le commandant du fort de La Calle, et confirmé par les indigènes. Il est fâcheux qu'il ne se soit pas assuré lui-même de son exactitude; mais à l'époque où M. Pellissier visita le pays, un patron de barque venait justement d'être assassiné dans ce pays des Kroumirs, et le chef de l'escorte tunisienne qui accompagnait le voyageur jugea plus prudent de ne pas s'aventurer au delà d'une certaine limite. Depuis lors, M. Pellissier n'eut plus occasion, à ce qu'il nous apprend, de repasser par cet endroit.

« Une note, insérée dans l'*Année géographique* (6e année, 1867), à l'époque où se produisit un mouvement insurrectionnel parmi les Kroumirs (septembre 1867), mouvement que les troupes du bey essayèrent de réprimer, permettra d'ajouter quelques traits au tableau qui précède.

« Cette insurrection embrassait, semble-t-il, le pays très montagneux qui s'étend au nord de Béja, pays confinant à l'Algérie, à l'ouest, et baigné au nord par la mer, à peu près ce qui forme le théâtre actuel de la lutte. Cette région, disait l'auteur, est peuplée d'indigènes de race kabyle, mais ne parlant que l'arabe, et connus à Tunis sous le nom générique de *Djebelias* (montagnards). Comme la principale de ces tribus on reconnaissait les Kroumirs, nom sous lequel les autres étaient et sont encore désignés.

« Leur esprit guerrier ne faisait pas doute, non plus que leur insubordination et leur peu de soumission au gouvernement du bey, dont l'autorité sur les tribus n'est guère que nominale. « Elles ne reconnaissent, ajoute l'auteur, que celle de leurs caïds, « nommés, il est vrai, par le bey, mais qui doivent toujours être « pris dans leur sein, et contre lesquels elles se révoltent assez « fréquemment. Toujours armées de longs fusils et de yatagans, « les tribus de ces montagnes n'hésitent même pas à franchir la « frontière pour se livrer au pillage sur nos tribus, et si un navire « fait naufrage sur leurs côtes, l'équipage est en grand danger « d'être massacré par eux... Les *camps* que les beys ont envoyés « pour prélever les impôts n'ont jamais pénétré dans l'intérieur « des montagnes. Ils n'ont pu aller plus loin que les Chihias (1), « la plus voisine des plaines. En 1854, Mohammed-Bey, père du « bey actuel, fit partir un camp contre eux : après de rudes com- « bats, les troupes, malgré quelques succès chèrement achetés, « durent s'arrêter au pied des hautes montagnes. Depuis lors, les « Kabyles s'étaient tenus tranquilles, mais en ne payant que « l'impôt qu'il leur convenait de payer. »

« Ces impôts, ils auraient pu facilement les acquitter avec le produit de leurs récoltes. Leur pays est d'ailleurs très fertile; il produit en abondance le blé, l'orge, le beurre, et nourrit d'excellents troupeaux. Une grande partie du sol est couverte de forêts qui donneraient du bois pour la construction. Le chêne-liège y domine. Les Arabes font le commerce de ces bois, mais en contrebande, et à leur profit exclusif. »

« M. Pellissier fait remarquer que ces tribus frontières sont sous le commandement du kaïa de Kef, puissant personnage qui, chaque année, fait une tournée sur leur territoire pour opérer la levée des contributions ; mais ce que ce percepteur militaire est sûr de recueillir comme premier versement, ce sont des coups de fusil.

(1) Ou Chiaheiah.

« L'auteur se trouvait précisément en 1847 dans le camp de l'officier tunisien, quand eut lieu une de ces escarmouches avec les Outchetas, où plusieurs hommes furent tués de part et d'autre. La tribu pourtant vint faire sa soumission, et s'excusa auprès du kaïa sur ce qu'elle s'était crue française, c'est-à-dire sous la domination de la France : « Il est merveilleux, leur répondit le Tuni-« sien, que ces idées ne vous viennent que lorsque je vous de-« mande de l'argent... » Et, quelques jours après, les envoyés disaient confidentiellement à M. Pellissier : « S'il nous arrivait « de payer sans difficulté, on nous demanderait davantage l'an-« née suivante. D'ailleurs il est honteux pour des montagnards « de payer à la première sommation. » Des montagnards écossais ne seraient pas plus fiers.

La religion des Kroumirs est le mahométisme le plus fervent : ils pratiquent la circoncision, prient cinq fois par jour, assistent en outre, le vendredi, comme les chrétiens aux offices du dimanche, à une prière publique dite par l'iman dans les mosquées, là où il s'en trouve. Ils font l'aumône, selon les préceptes du Koran, qui exige pour la charité la dîme au moins du revenu de chacun. A ce compte, nombre de bons catholiques seraient de mauvais Kroumirs. Ils observent le grand jeûne annuel du Rhamadan, institué, comme on sait, par Mahomet en mémoire de sa retraite sur le mont Hérat, font des sacrifices, s'abstiennent des viandes désignées dans le Koran, ainsi que des liqueurs fermentées, et, chose plus sérieuse, croient en un seul Dieu.

Quant à leurs mœurs, elles paraissent rudes et frustes; la femme, chez eux comme chez les Kabyles, est une chose plutôt qu'une personne. Elle est achetée plutôt qu'épousée, et, veuve, elle peut être prise purement et simplement par l'un des proches parents du défunt. Une juive doit se faire musulmane pour devenir la femme d'un Kroumir.

Une pièce d'étoffe de laine attachée par une sorte de broche ou d'agrafe sur l'épaule, une ceinture de diverses couleurs, une chechia serrée par une sorte de turban fait d'un mouchoir bariolé :

voilà le costume des femmes. Celui des hommes est analogue, mais encore plus simple.

Leur alimentation consiste en kousskoussou, en lait frais ou caillé, en fruits, qui sont abondants et bons dans les vallées bien exposées : olives, raisins, figues, etc. L'usage de la viande et du blé est presque réservé aux vieillards.

Leur industrie, primitive et grossière, se borne à l'extraction du tannin de l'écorce des chênes, très abondants comme on l'a vu plus haut. La fabrication des cardes, du savon noir, un certain nombre de moulins à bras, occupent une faible partie de la population ; le reste se livrent au commerce ou à l'entretien des troupeaux.

Leurs habitations méritent plutôt le nom de huttes que de chaumières ; ce sont des constructions informes, faites soit de pierres et de boue, soit de branchages, supportant un toit grossier couvert de plaques de liège. Même les chefs ne sont guère mieux logés, et, comme leurs guerriers, partagent leur habitation avec les animaux domestiques, dont ils ne sont séparés que par un petit mur, haut d'un mètre environ, qui sert à établir les espèces de stalles plus ou moins spacieuses où bêtes et gens prennent leur repos.

Les Kroumirs ont quelque idée de la vie communale, car leurs villages possèdent une sorte de maison commune (*djemaa*, lieu de réunion), où se rassemblent les hommes, à certains moments, pour conférer ensemble et discuter.

Leur langage, presque semblable à celui que parlent nos populations algériennes de l'Aurès, est le *chaouïa*.

Leur manière de faire la guerre n'emprunte rien à la stratégie ni à la tactique : ce sont les procédés de la chasse et du braconnage. Forcés de fuir, ils emportent leurs blessés et leurs morts, et, grâce à leur agilité, à leur connaissance du terrain accidenté, rocailleux et boisé où ils passent leur vie, vont un peu plus loin préparer de nouvelles embuscades. Leur courage est incontestable, et se double encore d'un fanatisme religieux qui

leur présente la mort dans le combat comme l'entrée d'une vie nouvelle, remplie des félicités dont ils manquent ici-bas. De plus, et comme il est ordinaire parmi les peuplades sauvages, les femmes, encore plus incultes que les hommes, montrent, malgré leur faiblesse relative, une férocité par laquelle se trouve encore excitée la valeur naturelle de ceux-là. On prétend que parfois elles participent aux luttes de la tribu, et que, lorsqu'elles s'y sont distinguées, les chefs leur abandonnent des blessés ou des prisonniers ennemis : ce sont alors, entre ces mégères et leurs victimes, des scènes atroces de tortures indescriptibles. Enfin la haine des Kroumirs pour leurs ennemis ne s'assouvit pas même par la mort de ceux-ci : ils se livrent à toutes sortes de mutilations et de profanations sur leurs corps.

Nous ne terminerons pas cette notice sans mentionner quelques fractions des Kroumirs vivant terrés, comme de véritables animaux sauvages, dans des grottes naturelles ou creusées par eux. Un savant archéologue, le docteur Colin, a eu l'occasion de visiter ces espèces de Troglodytes dans leur campement de Fath-Allah ; M. A. Cherbonneau a reproduit en partie, dans la *Revue de géographie* (1881), les impressions de l'explorateur, aux paroles duquel nous ne changerons rien.

« ... Le désir de connaître un peu le pays d'alentour m'a poussé vers le rocher de Fath-Allah, dont la façade principale est percée de fenêtres carrées, à divers niveaux. C'est comme un édifice à plusieurs étages, et qui a été creusé de main d'homme à une époque indéterminée. Il n'est pas facile de parvenir même au premier étage de cette curieuse cité, tant le pied a de peine à trouver l'escalier, c'est-à-dire la série de trous pratiqués dans le roc qui en tient lieu. Jugez de la manière dont on monte à l'étage supérieur. Arrivé sur une plate-forme assez étroite, on se trouve en face de fenêtres-portes, carrées, dépourvues de maçonnerie, à hauteur variable, et entourées chacune d'un encastrement, destiné sans doute à recevoir un panneau de bois qui se fermait au verrou.

« Les chambres auxquelles ces ouvertures donnent accès sont habitées ordinairement; cela se reconnaît au premier coup d'œil, car, indépendamment de la fumée qui les noircit, les parois, ainsi que la voûte, ont conservé cette odeur particulière que répand la race indigène : un mélange de sueur humaine et de lainage. Taillés à angles vifs, ces compartiments sont carrés et mesurent environ trois mètres de longueur sur deux de largeur; pour la hauteur, ils dépassent de trente centimètres la taille d'un homme grand. Quelques-uns sont seuls; d'autres s'enfoncent dans la pierre avec une seconde pièce, disposée comme une arrière-boutique; enfin deux, et rarement trois pièces communiquent entre elles, par une ouverture ménagée dans la cloison naturelle qui les sépare, mais il n'y en a pas une seule où l'on ne remarque, comme dans les constructions mauresques, la petite niche, encore grasse d'huile, qui reçoit la lampe.

« Ce rocher, percé de loges à toutes hauteurs, constitue une citadelle et un refuge à l'abri des bêtes fauves. La plupart des outils, ustensiles et objets d'un usage domestique en avaient été enlevés lors de notre visite, sauf quelques vieilles poteries et un soufflet de forge à deux corps, trop lourd sans doute, et que son propriétaire n'avait pas eu le temps d'emporter avec le reste de son mobilier. J'ai vu sur plusieurs points de l'Algérie, au Dahra, près de Tlemcen, chez les Beni-Suouss, des grottes naturelles hantées par les bergers et servant d'asile aux troupeaux suivant la saison; elles étaient fermées, soit par une murette en pierres sèches, soit par une épaisse devanture en pisé; mais à Fath-Allah, rien de semblable; tout y est l'œuvre de l'homme. Ni fissures, ni excavations dont on ait pu profiter; aucun travail de maçonnerie. Ces logements, qui tiennent plus du perchoir que de la maison, ont été façonnés par le ciseau du tailleur de pierres, et servent, non au bétail, mais bien à des familles de Kroumirs, ayant chacune leur foyer séparé du foyer voisin, malgré une communauté sociale évidente. J'en ai remarqué qui paraissaient fraîchement terminés ou en voie d'exécution. Il est possible qu'il

existe dans ce massif d'autres cités semblables; en tout cas, c'est la première que nous rencontrons de ce genre. Pour être complet, je dois ajouter que, soit par l'effet du hasard, soit en vue de connaître les heures de la prière, la roche tourne au soleil levant sa façade armée de fenêtres, et qu'elle est couronnée d'une esplanade boisée, d'où l'on aperçoit, sans être vu, une vaste étendue de pays : observatoire susceptible de devenir, en cas de guerre, l'avant-poste de cette forteresse naturelle. »

A Zenthan, au sud-ouest de Tripoli et sur la route de Ghadamès, dans un plateau constitué de calcaire blanc et de marne jaune, coupé de ravins, existe un amas de maisons souterraines (environ 1,000 à 1,200) habitées par une population d'à peu près 6,000 individus. Nous ne faisons que consigner ici ce fait, où il faut voir la confirmation actuelle de ce que l'histoire et la tradition rapportent au sujet des anciens Troglodytes.

MŒURS ET USAGES

Comme on doit bien le penser, la diversité des races qui peuplent la Tunisie s'oppose à l'uniformité des mœurs et des usages ; et, bien que l'islamisme y soit la religion dominante, ses principes ne sont pas appliqués partout avec la même rigueur ; pourtant, le Koran, étudié et interprété par les marabouts épars dans toutes les tribus ou fixés dans les villes, est enseigné par eux aux enfants, rappelé aux hommes et donné à tous comme la règle suprême de la vie. En même temps que la religion, les marabouts enseignent aussi le droit et la médecine; mais ces sciences, comme du reste toutes les autres, ne dépassent guère entre leurs mains leur niveau le plus bas, et le temps est bien loin où l'Europe savante recevait des leçons des docteurs arabes, héritiers eux-mêmes et commentateurs des médecins, des géomètres et des jurisconsultes grecs. Des siècles de despotisme et de barbarie ont abaissé les intelligences, asservi les caractères, dégradé

les mœurs, corrompu les usages; et, chose triste à constater, les Européens eux-mêmes résistent mal à l'influence mauvaise de ces populations abâtardies, au cœur desquelles l'instinct guerrier est seul demeuré pour témoigner de leur ancienne valeur, peut-être aussi pour aider à leur relèvement au rang des nations.

Les mœurs portent donc l'empreinte de cet état social où viennent se confondre, plus souvent se heurter, des tendances, des habitudes, des enseignements et des instincts médiocres ou même bas, dont le conflit parfois violent produit des actes plutôt criminels qu'héroïques, et ne laisse à l'existence de chacun d'autre emploi qu'une agitation stérile, ou bien un repos troublé, une oisiveté dégradante.

La femme, dont l'influence est à la fois si grande et si heureuse sur la civilisation des Occidentaux, n'est en Afrique, même en Tunisie malgré la douceur relative des indigènes, qu'une non-valeur sociale, ou mieux un instrument de dissolution. En effet, dans les campagnes, dans les montagnes, sous la tente, après avoir joui brutalement de son éphémère beauté, l'homme lui impose les durs travaux de la terre, et la traite en bête de somme: outil principal du plaisir et du travail virils, la femme arabe ou kabyle dépasse rarement pour ses maîtres, père ou mari, la valeur d'un objet mobilier plus ou moins précieux, de quelques têtes de bétail; plus rarement elle rivalise dans leur cœur avec une bonne jument ou un sac d'argent suffisamment plein. Dans les villes, les Mauresques, sorties de races moins incultes, et qui ont gardé du passé quelque politesse d'esprit, quelque hauteur de caractère, échappent mieux que les autres au niveau bestial sous lequel celles-ci demeurent courbées. Mais encore faut-il reconnaître en elles aussi bien l'habitude du servage que l'inaptitude à s'en faire un moyen d'influence morale. Leur intelligence, en effet, ne dépasse pas, avec le but unique de plaire à l'homme qui les possède, les limites d'une coquetterie animale, dont les ressources varient des atti-

tudes aux ajustements, sans qu'un amour délicat ni un goût véritable en dirigent l'emploi. Ce jugement ne souffre guère d'exceptions qu'en ce qui concerne la femme kabyle.

« Les femmes kabyles sont robustes, aux formes opulentes, et elles n'ont pas moins de rudesse que leurs maris. Comme eux, elles vont pieds nus et se tatouent bizarrement la figure ; elles ne portent d'autre ornement que des anneaux de métal aux oreilles, aux bras et aux jambes. Sans coiffure, les cheveux flottants ou négligemment retenus par un simple cordon, elles vaquent à leurs travaux quotidiens, le visage découvert, et se présentent non voilées devant les étrangers. La femme kabyle est traitée avec égards par son mari, qui ne la prive point de sa liberté et l'admet aux repas de famille. Aussi son existence est-elle beaucoup moins pénible que celle des autres femmes du monde musulman (1). »

« La femme arabe, bien prise dans sa petite taille, est assez jolie sans être véritablement belle; malheureusement ses grâces passent vite. Mariée à douze ans, elle paraît déjà vieille quand elle atteint sa vingtième année. D'ailleurs l'existence que lui fait son époux est si pleine de souffrances qu'on se demande comment elle peut supporter un tel sort. Pour elle le repos n'existe pas : elle file et tisse les étoffes destinées à vêtir son mari ou à confectionner les tentes de sa famille; c'est elle encore qui trait les brebis, s'occupe des mille détails du ménage, va puiser de l'eau à la source, ramasser au loin des broussailles et du bois ; souvent aussi elle est obligée de manier la charrue, de porter de lourds fardeaux et de se livrer aux travaux les plus rebutants ou les plus pénibles.

« Pendant ce temps, le mari hume des tasses de moka ou flâne en fumant. On le voit même parfois pousser le despotisme jusqu'à forcer sa malheureuse femme à porter son fusil et à suivre à pied, avec un enfant sur le dos, l'allure du cheval qu'il

(1) Des Godins de Souhesmes : *Tunis : histoire, mœurs*, etc., p. 115.

monte. Aussi ne reste-t-il bientôt à ces pauvres victimes que des traits flétris avant le temps.

« Elevées dans la conviction qu'elles se doivent exclusivement au service des hommes, elles supportent patiemment ce joug brutal. Aucune circonstance ne leur permet de connaître les douceurs de la sollicitude conjugale. Malades, elles restent privées de soins, et même, quand elles vont donner un nouveau membre à la famille, leur époux reste insensible devant cette maternité qui est son œuvre; il laisse la jeune mère sans assistance et ne se départit pas un instant de sa froide tyrannie. M. Casimir Henricy (1) a fait un navrant tableau de la femme parvenue au terme de cette épreuve : « Elles hâtent, dit-il, par tous les moyens « en leur pouvoir la délivrance tant désirée. Tantôt elles se sus- « pendent à une corde fixée à l'axe de la tente et hurlent d'une « voix désespérée les louanges sacramentelles du prophète ; tan- « tôt, plus courageuses, elles osent recourir à l'intervention des « hommes. En ce cas, un individu vigoureux est mandé; il s'ap- « proche, enlève la patiente en lui passant un bras autour du « cou, l'autre sous les cuisses, puis, l'élevant aussi haut que ses « forces le lui permettent, il la laisse tomber de tout son poids « sur le sol. Si la secousse détermine l'accouchement, tout est « pour le mieux ; si, ce qui arrive plus fréquemment, la mère et « l'enfant sont tués du même coup : Dieu est grand ! — s'écrie- « t-on, — et le mari ne donne pas une larme à sa fidèle com- « pagne. »

« On a tellement ravalé à leurs propres yeux les femmes arabes, qu'elles se voient sans tristesse reléguées dans l'affection de leur époux entre sa jument et son chameau. Elles supportent avec un calme vraiment stoïque les brutalités et les dédains d'hommes stupidement élevés dans la croyance que la femme n'a pas d'âme. Privées de toutes consolations, elles se voient enlever jusqu'aux adoucissements de la prière, car l'accès des mosquées leur

(1) *Mœurs et coutumes de tous les peuples.*

est rigoureusement interdit, et, dans leur infortune, elles ne souhaitent qu'une chose, c'est de ne pas être répudiées après de longues années de dévouement (1). »

« Les Mauresques de distinction sont d'une grande beauté Elles ont une exquise fraîcheur de teint, des yeux noirs et expressifs, une voix douce, des cheveux d'ébène, beaucoup de régularité dans les traits et une physionomie des plus séduisantes. Elles vivent dans une oisiveté complète, privées de toute liberté par la jalousie farouche de leurs époux. Rien ne vient interrompre la monotonie de leur existence, sauf quelques occupations domestiques, les soins à donner aux enfants, des pèlerinages aux cimetières, des collations entre amies et de rares promenades. Beaucoup de ces femmes ne sont jamais sorties que pour passer de la maison paternelle dans le harem conjugal ; quand elles vont à la campagne, des voitures absolument closes les cachent aux regards indiscrets. Les Mauresques aiment la toilette et, à quelque classe qu'elles appartiennent, elles sont d'une extrême coquetterie. Elles passent à se parer une grande partie des journées, n'ayant d'autre souci que de plaire à leurs maris ou d'éclipser leurs rivales.

« Le matin, elles portent un négligé plus que léger ; quiconque a pu les surprendre, à ce moment de la journée, allant et venant dans le harem, n'oublie jamais l'apparition de ces femmes vêtues d'une simple chemise à manches courtes, qui laisse voir leurs bras gracieusement potelés, et d'un caleçon descendant à peine aux genoux. Un petit châle, dont les bouts sont noués devant la ceinture, tient lieu de jupon et voile les formes que le caleçon dessine trop franchement. La gorge est soutenue par un corsage étroit qui la ramène en avant, et un simple foulard maintient les cheveux dont les boucles tombent sur le cou.

« Plus tard, quand l'heure de la toilette est arrivée, une mise

(1) Des Godins de Souhesmes, p. 118 et suiv

sévère remplace ce costume matinal. La Mauresque revêt sa *dakéla* ou robe de dessous, dont les manches sont retenues aux poignets par des bracelets appelés *msaïs*. Elle passe ensuite une *djebba*, sorte de tunique ouverte, chamarrée en soie de deux couleurs, puis la *farmela*, petite veste turque où l'or et l'argent serpentent en capricieuses broderies. Le pantalon, tombant jusqu'à mi-jambes, est fixé par une longue ceinture de soie à larges raies de couleur qui flotte sur les talons. Sa tête est couverte d'un mouchoir ou *saffaka*, destiné à maintenir la *kuffia*, espèce de bonnet brodé d'or ou d'argent, formant queue derrière la nuque et descendant jusqu'à la taille. Non seulement la Mauresque se charge les cheveux, le cou, les oreilles, les bras, les chevilles de bijoux et de nombreuses pièces d'or, mais encore elle suspend à sa ceinture une quantité invraisemblable d'ornements, tels que petits miroirs, agrafes, chaînettes, coraux, boîtes de senteurs, etc. Ce n'est pas tout encore, car l'ajustement de ces diverses parures n'est que la moindre partie de la toilette des dames mauresques. Elles se peignent les sourcils en noir, de telle sorte que leurs arcades, artistement prolongées des deux côtés du front, se réunissent au milieu. Elles se brunissent l'intérieur des paupières avec de l'antimoine, singulier usage qui donne, il est vrai, du relief et de la vivacité à la physionomie, mais lui communique aussi beaucoup de dureté. Elles se rougissent avec du *henné* la paume des mains, les ongles et les pieds, qui prennent ainsi une teinte orange foncé. Quoique ce maquillage fasse ressortir la blancheur des parties voisines, il est disgracieux, pour ne pas dire répugnant...

Lorsqu'elles sortent, les Mauresques changent de toilette. Leur pantalon de toile blanche descend en fronçant jusqu'à la cheville; par-dessus les vêtements elles endossent la *gandoura*, espèce de tunique d'étoffe claire retenue sur les épaules à l'aide d'épingles en or ou en argent. Un mouchoir couvre le dessus de la tête et le front, tandis qu'un long voile brodé, attaché par derrière, enveloppe le nez, le menton et tout le bas du visage, ne laissant voir

que les yeux. Enfin, elles se drapent dans un *haïck* de laine blanche qui dissimule même les mains... »

« ... Les juives, contrairement à l'usage des femmes musulmanes, ont toujours le visage découvert ; elles ne cachent ni leur beauté, ni le luxe de leur toilette, qui, dans les grandes circonstances, est d'une splendeur éblouissante. Les juives de Tunis portent un costume se rapprochant beaucoup de celui des Mauresques : l'or et la soie s'y mêlent aux mousselines brodées et à des bijoux massifs d'une grande valeur quoique un peu lourds et mal travaillés. L'absence du voile et du haïck les force souvent à sacrifier la pudeur aux coquetteries de la mode, et elles ne se font aucun scrupule d'étaler leurs charmes, que laisse complaisamment apparaître l'ouverture de la *farmela*, à peine retenue par quelques boutons au-dessous des seins. »

« On marie les juives entre douze et quinze ans. Jusqu'à leur nubilité elles sont assez jolies, mais, plus tard, elles deviennent laides sous les boursouflures de l'engraissement auquel elles sont soumises quand il s'agit de les marier. En effet, chez les juifs, de même que chez les Maures, l'embonpoint constitue la suprême beauté ; pour eux, nulle femme n'est parfaite à moins de ressembler à un bloc de graisse. Afin de l'amener au degré voulu, on la nourrit pendant les quarante jours qui précèdent le mariage avec du couscoussou, de la chair de jeunes chiens, du foie de cheval et des boulettes de graines oléagineuses. Privée de tout exercice, elle est enfermée dans un lieu sombre et humide, on lui donne beaucoup à boire, et on la fait dormir le plus possible. Parfois les malheureuses succombent à ces pratiques, surtout quand, fiancées à un homme veuf, il faut qu'elles remplissent la capacité des bracelets qui ont appartenu à sa précédente femme. Mais, si elles ont pu supporter le régime, il est rare qu'elles perdent par la suite leur volumineuse difformité (1). »

A côté des Kabyles, des Arabes et des Maures, on remarque

(1) Des Godins de Souhesmes, p. 124 et suiv.

encore dans la population tunisienne des Koulouglis, métis des Turcs et des Maures, « à la peau blanche et lisse, au visage pla-
« cide, au caractère indolent et au tempérament lymphatique
« avec tendance à l'embonpoint. Le Koulougli est aussi vani-
« teux qu'ignorant, il manifeste dans tous les actes de la vie une
« indifférence absolue dont il ne se départit même pas pour l'ob-
« servation des règles du Koran. Aussi est-il peu estimé de ses
« coreligionnaires (1). »

On trouve aussi des nègres, descendants des esclaves affranchis en 1842 par Achmed-Bey; des Turcs, « reconnaissables, dit
« l'auteur que nous venons de citer, à leur chachia de forme
« haute, à leur air farouche, à leur teint blanc et à leur mous-
« tache rousse. Ne pouvant renoncer tout à fait aux souvenirs de
« leur ancienne puissance sur Tunis, ils recherchent les emplois
« où ils pourront exercer un semblant d'autorité. Janissaires au
« service des consuls, ils croient volontiers qu'ils ont une part
« dans les marques de déférence accordées à leurs maîtres, et
« cette douce illusion les console (2). » « Tous ces hommes d'ori-
« gines différentes, ajoute M. Des Godins, se méprisent récipro-
« quement et s'isolent les uns des autres, sans que le temps ou
« le voisinage puisse amener leur fusion en effaçant les vieux
« préjugés. Ainsi les Maures se marient entre eux, et un Arabe
« ne consentirait jamais à donner sa fille à un Maure. La même
« antipathie existe entre l'Arabe et le Kabyle. Les juifs vivent à
« part, n'ayant avec les autres habitants du pays que des rela-
« tions d'intérêt ou de commerce. Cependant on retrouve chez
« chacun de ces peuples des traditions et des coutumes qui leur
« sont communes, telles que l'hospitalité, le respect filial, l'amour
« du merveilleux, le fatalisme, le culte des ancêtres et des
« morts, la jalousie, les superstitions et tant d'autres dont nous
« parlerons plus loin. »

(1) Des Godins de Souhesmes, p. 130.
(2) *Ibid.*, p. 137.

« L'hospitalité arabe, si célèbre qu'elle a passé en proverbe, s'offre au nom de Dieu. Lorsqu'un étranger arrive au douar, il est sûr d'y rencontrer l'accueil le plus cordial : chacun s'empresse autour de lui et s'enquiert de ses besoins. Une fois entré sous la tente, celui que l'on appelle « l'hôte de Dieu » devient sacré, même chez son ennemi le plus acharné, car, dès que la main de l'Arabe a touché la vôtre, sa protection vous est acquise et rien ne peut vous la retirer. Partager le pain et le sel est un gage de sincère réconciliation ou le lien d'une amitié sérieuse et durable. Le musulman ne peut refuser l'hospitalité au voyageur sans être noté d'infamie par les siens ; aussi quand un étranger traverse quelque localité, voit-on souvent des rixes éclater entre les indigènes qui se disputent tous l'honneur de l'héberger : on se l'arrache, on le presse, et, pour mettre fin à cette bagarre, il n'a rien de mieux à faire que de désigner l'un des assistants en déclarant qu'il le choisit pour son hôte. Celui-ci alors l'emmène triomphalement pour lui offrir la *diffa,* ou repas composé de couscoussou, de fruits secs, de galette, de lait aigre et d'un mélange de miel et de beurre (1). »

« Les plats sont apportés sur une table très basse, autour de laquelle les convives s'accroupissent à la manière orientale, puis chacun se sert avec une cuiller de bois et mange comme il lui convient. Jamais on n'est incommodé par ses voisins, car l'Arabe ne vous observe pas, — ce serait de mauvais ton, — mais il vous

(1) « A ce propos donnons la recette du couscoussou : il consiste en petits grains de farine de froment que l'on fait cuire à la vapeur, au moyen d'un tamis ou d'une passoire très fine, avec de l'eau, du bouillon ou du lait. Les globules ne doivent ni adhérer ni perdre leur forme ; on y mêle des morceaux de mouton, de volaille, de veau, de bœuf, de gibier, cuits avec des légumes fortement assaisonnés de poivre noir et de piment rouge. — Quand il doit tenir lieu de dessert, le couscoussou se prépare avec du beurre frais, de la cannelle, des raisins secs, on le saupoudre de sucre, et on l'arrose d'eau de fleur d'oranger. C'est alors un mets digne d'être offert aux palais européens les plus délicats. »

excitera à faire honneur à son festin. Pour ne pas être impoli, vous devrez vous forcer l'appétit ou vaincre vos répugnances. Gardez-vous surtout de manifester le moindre dégoût si vous voyez votre amphitryon diviser la viande avec ses doigts et vous l'offrir ainsi : c'est admis comme une marque de grande politesse. Ne vous formalisez pas non plus s'il laisse échapper par la bouche des gaz bruyants et qui, hélas ! ne sont pas toujours inodores : cette affreuse habitude est commune à tous les Maures et à tous les Arabes, depuis le haut dignitaire jusqu'à l'humble chamelier. Ils satisfont ce besoin avec un air de solennelle majesté, se frottant la barbe et remerciant dévotement Allah quand l'éructation a été franchement sonore. »

« L'eau et le *lében*, qui n'est autre que du petit-lait, sont les seules boissons servies à la table du musulman. Les Arabes raffolent du *lében*, qui, suivant eux, donne l'ivresse; on lui croirait plutôt des propriétés purgatives, mais nous nous bornons à constater que les indigènes ont fait leur boisson favorite de cette liqueur aigrelette qu'ils recueillent au printemps dans les outres à beurre.

« Avant et après le repas, chez les Maures de condition, des serviteurs répandent sur les mains du maître et de son hôte de l'eau de roses ou d'autres essences parfumées. »

CALENDRIER MUSULMAN

Les musulmans comptent le temps par années lunaires de 12 mois, soit 354 jours 8 heures 48 minutes; au bout de 30 ans, les heures et les minutes forment 11 jours, qui sont répartis sur 11 années du cycle trentenaire, par l'addition d'un jour complémentaire au 12e mois de ces années : ce mois alors est de 30 jours au lieu de 29. Cette supputation par mois lunaires date de l'*hégire* (*hedjira*, fuite) de Mahomet à Médine (16 juillet 622). Avant cette date, les Arabes mettaient leur année lunaire d'accord avec

l'année solaire en y ajoutant tous les trois ans un mois intercalaire : cette année s'appelait *Naci*.

Voici les noms et la durée de chacun des 12 mois : 1. *Moharrem* (30 j.); 2. *Safar* (29 j.); 3. *Rabi-el-Ououel* (30 j.); 4. *Rabi-el-Tani* (29 j.); 5. *Djed-el-Ououel* (30 j.); 6. *Djed-el-T'ani* (29 j.); 7. *Redjeb* (30 j.); 8. *Chaâban* (29 j.); 9. *Ramdhan* (30 j.); 10. *Choual* (29 j.); 11. *Dhou-el-Kada* (30 j.); 12. *Dhou-el-Hadja* (29 j. et 30 j. dans les années embolismiques ou complémentaires.)

Ces noms, « empruntés au vocabulaire turc, sont, dit M. Des Godins de Souhesmes, employés dans les actes publics ou officiels; mais les indigènes se servent encore d'autres noms pour désigner les 12 mois. Ainsi, chez certaines tribus et notamment en Algérie, un grand nombre d'Arabes disent :

Achoura.	pour le	1er	mois.
Fdhaïla	»	2e	»
Maouled.	»	3e	»
Mcheïa-Maouled . .	»	4e	»
Djed.	»	5e	»
Djoumed	»	6e	»
Sidi-Redjem . . .	»	7e	»
Chaâban	»	8e	»
Ramdhan	»	9e	»
Aïd-es-Iserhir (1). .	»	10e	»
Bin-el-Aïed. . . .	»	11e	»
Aïd-el Kebir . . .	»	12e	»

« Enfin, les Arabes, pour remédier aux inconvénients de la supputation des années solaire et lunaire, ont, — ce qui est généralement ignoré, — conservé les mois romains et gardé à ces

(1) *La petite fête*, parce que, le premier jour de ce mois, on célèbre le petit *Beïram*, le grand *Beïram* ayant lieu le dixième jour du douzième mois.

mois leurs noms à peu près tels qu'ils figurent sur notre calendrier :

Jenir.	Janvier.
Fourir	Février.
Martiouss . . .	Mars.
Abril.	Avril.
Maïous	Mai.
Jounious. . . .	Juin.
Joulioussˢ . . .	Juillet.
Arhoust	Août.
Sebthember. . .	Septembre.
Ektonbress. . .	Octobre.
Nouember . . .	Novembre.
Djember. . . .	Décembre.

« Les Tunisiens divisent la semaine en sept jours, qui sont :

Le 1er jour	*El-Hhad*	ou	Dimanche.
2e —	*El-Etnin*	»	Lundi.
3e —	*El-Tselatsa*	»	Mardi.
4e —	*El-Arbâ*	»	Mercredi.
5e —	*El-Kramis*	»	Jeudi.
6e —	*El-Djemaâ* (1)	»	Vendredi.
7e —	*Es-Sebt*	»	Samedi.

« Les heures se comptent à partir du coucher du soleil, c'est-à-dire de 6 heures du soir au lendemain à pareille heure

« Quant aux saisons, les Tunisiens d'autrefois n'en connaissaient que trois : le printemps, l'été et l'hiver. Aujourd'hui ils admettent, comme en Europe, les quatre grandes divisions de l'année :

(1) Les mots El-Djemaâ signifient l'*assemblée;* en effet, le vendredi est le jour consacré à la réunion des fidèles dans les mosquées.

Er-Rebiâ . . . . . Le Printemps.
Es-Isif . . . . . L'Eté.
El-Kraris . . . . . L'Automne.
Es-Cheta. . . . . . L'Hiver. »

Les fêtes du *Beïram* (*Aïd-el-Kebir*, fête des sacrifices) ont lieu le premier jour du mois Choual (petit Beïram, consacré aux visites, aux souhaits, aux réjouissances et aux plaisirs) et le 10 du mois Dhou-el-Hadja (grand Beïram). Le grand Beïram dure quatre jours, « pendant lesquels on immole à Dieu un nombre considérable de brebis. A l'approche de la solennité, chaque ménage fait ses préparatifs : on passe les murs à la chaux, des monceaux de couscoussou, des cargaisons de pâtisseries sont confectionnés par les femmes, tout le monde se met en frais pour se réjouir de son mieux. Sous la tente on fourbit les armes, on répare les selles et les housses en vue de la fantasia, on organise les jeux de bague, les courses, la lutte et tous les autres divertissements populaires.

« Plusieurs autres mois de l'année amènent soit des fêtes, soit des jeûnes. Ainsi le dixième jour de Moharrem, anniversaire de la mort de Hussein, fils d'Ali (1), est marqué par une solennité religieuse (2). Sous le nom de *Mouloud* ou de *Maouled* (naissance), tout l'Islam célèbre, au douzième jour de Rabi-el-Ououel, la date commémorative de la naissance du Prophète (3) »

M. Henry Dussaut dit « qu'il est d'usage de manger, ce jour-là, une bouillie réduite à la consistance d'une pâte arrosée de miel et de beurre fondus ensemble. » Les mois de Redjeb et de Chaâban sont consacrés à la dévotion et au jeûne préparatoire du

(1) Hussein mourut l'an 61 de l'Hégire.

(2) On a vu plus haut que chez diverses peuplades indigènes le mois de Moharrem s'appelle *achoura* (du mot *achera*, dix). C'est évidemment en souvenir du fait mémorable qui survint le dixième jour de ce mois.

(3) Même rapprochement pour le mois de Rabi-el-Ououel, qui se nomme *Maouled* dans quelques pays musulmans.

Ramdhan, sauf l'avant-dernier jour de Chaâban, où l'on festoie avec des viandes et des friandises.

« Le mois de Ramdhan est entièrement voué au jeûne le plus rigoureux ; tous les musulmans l'observent scrupuleusement, à l'exception des infirmes, des vieillards, des nourrices, des femmes en couches ou enceintes, des enfants en bas âge, des malades et des fous. Le jeûne commence lorsque paraît la lune nouvelle qui suit le mois de Chaâban, et il doit être gardé depuis le moment où l'on peut distinguer un fil blanc d'un fil noir jusqu'au coucher du soleil. La nuit, il est permis de se livrer sans scrupules à tous les genres de plaisirs, aussi les Islamites n'y manquent-ils pas. Beaucoup d'entre eux se couchent à l'aurore pour ne se réveiller que vers quatre ou cinq heures du soir, faisant du jour la nuit et de la nuit le jour. Cinq minutes après le coucher du soleil, les muezzins font entendre du haut des minarets l'appel à la prière; chacun s'écrie alors : « O Dieu ! j'ai observé le jeûne pour t'obéir, et je le romps en te rendant grâces pour les biens que tu me donnes. Pardonne-moi mes fautes passées et futures ! » Cela dit, on se rince la bouche, on avale quelques gorgées d'eau, on boit du café, on mange des choses fines et délicates, puis on fume et on achève la nuit au milieu des distractions les plus variées.

« Les soirées du Ramdhan sont fort curieuses à Tunis : la ville est éclairée de mille lanternes aux verres de couleur, les promeneurs sont nombreux dans les rues où s'agitent des musiciens, des marchands ambulants et des montreurs de marionnettes. Jusqu'à une heure et demie du matin, les cafés chantants ne désemplissent pas. Alors des hommes munis de tambours de basque parcourent les quartiers musulmans pour annoncer l'heure du dernier repas et la fin de la nuit. »

Nous devons encore mentionner la fête du *Lében* (petit-lait) qui correspond au commencement du printemps. Nous avons dit ailleurs que le lében est la boisson favorite des Arabes : sa préparation, au moment où le lait dont il provient possède toutes ses

qualités, est l'occasion de fêtes de famille et de voisinage analogues aux réjouissances dont les vendanges sont accompagnées chez nous. Enfin, le *Thâma-el-Fellaatna* (nourriture des paysans) est la fête des moissons ; un bon repas, avec un couscoussou succulent, des récits où excellent l'esprit inventif et l'imagination des Arabes, la fantasia : tel est le programme de la journée.

VALEUR COMPARATIVE DES MONNAIES, POIDS ET MESURES (1)

La pièce de monnaie tunisienne la plus petite pour la dimension et la plus basse est en cuivre ; on la nomme *felous rekik* (menue monnaie), et par abréviation *felous*, du grec ὀβολός. Elle est si rare qu'on peut la considérer comme ayant disparu de la circulation, ainsi que la *demi-aspre*, dont on tient compte cependant dans les opérations de change. On peut voir dans ce fait un indice du renchérissement progressif des denrées et des marchandises de bas prix, qui a rendu inutiles au petit commerce ces dernières divisions de la piastre. L'*aspre*, que les indigènes appellent *naceri*, se subdivise en douze *demi-aspres* ; il en faut cinquante-deux pour former la valeur de la piastre. La *kharroube* ou *garouba* équivaut à trois aspres un quart ; c'est la seizième partie de la piastre. Suivant la remarque de l'orientaliste Marcel, le poids des anciennes kharroubes égale celui du gramme ; d'où il résulte que l'unité adoptée pour notre système pondéral se trouve être aussi celle du système monétaire anciennement établi dans les Etats barbaresques.

La piastre, désignée dans le pays par le nom de rial, est une pièce d'argent de bas aloi, qui vaut 16 kharroubes ; mais elle a subi plusieurs variations, tant pour le poids que pour le titre. Cette altération a eu lieu principalement depuis la fin du règne

(1) D'après M. Auguste Cherbonneau (*Revue de géographie*, 1881).

de Hussein-Bey. En effet, le poids des anciennes piastres était de 15 grammes et un peu plus d'un quart de gramme; tandis que celui des nouvelles n'est que de 11 grammes et moins d'un demi-gramme. Le titre s'élevait précédemment à 0,4040, et maintenant il n'est que de 0,2874. Le rapport des poids entre ces deux espèces de piastres est comme 2 est à 3.

Depuis un demi-siècle, on a frappé à Tunis des pièces d'un plus grand module, et qui représentent 2 piastres; elles portent le nom de *rialeïn*, et ne diffèrent des précédentes que par la dimension et par la date. Cette double piastre est reçue pour une valeur de 1 fr. 60.

Le *soultani*, pièce d'or à peu près semblable au sequin de Venise, mais moins épaisse, avait autrefois la valeur de quatre piastres et demie, suivant le cours légal; mais, par les raisons énoncées plus haut, son prix s'est élevé sur la place de Tunis à cinq piastres et sept huitièmes, et dans les changes de Marseille à 6 fr. 25. Le sequin a pour diviseur des demi-sequins et des quarts. On appelle le demi-sequin *nousf-soultani*, et le quart *rouba-soultani*. Il existe au Cabinet des antiques un grand nombre de ces sequins.

La mesure agraire s'appelle *mèchïa* et correspond exactement à la *zouidja* de nos Kabyles et à la *djebda* des Arabes de la province de Constantine; elle comprend dix à onze hectares, c'est-à-dire l'espace de terrain que peut labourer une paire de bœufs pendant la saison.

Quant à la mesure itinéraire, nous ne pensons pas qu'elle soit bien déterminée. Les paysans de l'Afrique ayant l'habitude de compter par journée de marche, il serait trop long de baser une moyenne sur les différentes évaluations.

Les mesures de capacité en usage sont : le *métal*, le *coffis*, la *ouibe* et le *soss*. A Tunis, le *métal* égale 16 kilos; à Monastir, 18; à Sfax, 19; dans l'île de Djerba, 32. Le *coffis* équivaut à 600 litres; celui de Béja vaut le double. Dans toute la Régence, la *ouibe* contient 37 litres 50. La mesure usitée pour le commerce



1. Marabout de Sidi-Abdallah. — 2. Sidi-Abdallah-bou-Djemel. — 3. Djebel-Adissa. — 4. Zaouïa de Sidi-Youssef. — 5. Plateau de Sidi-Youssef. — 6. Ruines de bains romains. — 7. L'Oued-Zara. — 8. Turcos. — 9. Goum. — 10. Batterie de montagne. — 11. Flanqueurs.

4 MAI 1881. — MARCHE DE LA BRIGADE GERDER SUR SIDI-YOUSSEF

des huiles a une capacité de 16 *soss* ou 58 litres. Pour la vente des céréales on ne se sert que de la *ouibe*, qui équivaut à 12 *soss*. Les marchands de tissus ont différentes mesures, dont voici la définition : 1° pour les cotonnades anglaises, la coudée arabe (dra-arbi), qui vaut 0,484 millimètres; 2° pour les soieries, la coudée turque (dra-turki), qui est de 0,637 millimètres; 3° pour les draps, la coudée andalouse (dra-andaleci), qui a 0,667 millimètres de longueur.

CHAPITRE NEUVIÈME

DESCRIPTION PHYSIQUE, ÉCONOMIQUE ET PITTORESQUE DE LA TUNISIE

MŒURS ET USAGES. — RELIGION

M. Henri Dunant, dans sa *Notice sur la régence de Tunis*, a rapporté le curieux exemple que voici de la singulière vénération que portent aux fous (ou aux gens présumés tels) les populations musulmanes, même relativement éclairées : il s'agit d'un naturaliste allemand qui explorait le territoire tunisien : « Tout « occupé de science, dit-il, ce savant avait conservé le costume « des universités allemandes : le frac et le pantalon noirs, la cra- « vate blanche, le chapeau en tuyau de cheminée. Dans ce cos- « tume un peu excentrique, il se mit à parcourir la Régence, il « la traversa tout entière et passa au travers de tribus que le « prince même de Tunis a de la peine à tenir sous sa dépen- « dance, sans être en aucune façon inquiété, tracassé, volé ni mal- « traité. Bien au contraire, partout on s'empressa de lui offrir « l'hospitalité, et on lui fit toutes sortes d'honneurs. Les indi- « gènes non seulement l'aidèrent dans ses recherches scienti- « fiques, mais, empressés à lui être agréables, ils lui apportèrent « des arbres énormes arrachés de terre à son intention. Ils l'a- « vaient pris pour un fou à la vue de son costume, jamais pareil « accoutrement n'ayant paru si proche du désert, car les Euro-

« péens appelés à voyager dans l'intérieur adoptent une partie « du costume arabe. »

Il faut voir dans ce respect, mélangé de crainte, et d'ailleurs partagé à un moindre degré par certaines autres races humaines, que les musulmans témoignent aux personnes ne jouissant pas de leur raison, un préjugé tenant à l'idée imparfaite qu'ils se font de la vie, de ses lois, et des rapports mutuels de l'âme avec le corps humain. Nous rattachons à cette cause bien plutôt qu'au sentiment religieux, poussé dans ce cas jusqu'à l'absurde le plus odieux, le fait inouï d'un marabout qui, raconte M. Des Godins, s'empara d'une jeune femme et osa, dans la rue, se livrer sur elle aux dernières privautés. « Non seulement, dit cet auteur, la « victime toléra cet outrage, mais elle en sembla heureuse et « flattée ; les commères, jeunes et vieilles, firent cercle autour « d'elle, enviant sa bonne fortune, la félicitant de l'honneur que « lui valaient les caresses du saint homme et souhaitant qu'un « jour pareille faveur leur fût réservée (1). »

Des aberrations morales de ce genre sont condamnées par les lois religieuses même les plus relâchées, et le Koran les interdit avec autant de sévérité que l'Évangile. Évidemment les mœurs africaines, d'accord avec le climat et le tempérament, ne peuvent être ni très chastes ni même très pudiques, et ces deux sentiments les gouvernent bien moins que ne font la jalousie et la crainte. Mais, quoique l'exemple cité plus haut ne soit pas sans analogue dans les récits des voyageurs, nous inclinons à croire que l'acte lui-même et l'accueil inconcevable qui lui fut fait, impliquent moins un abus révoltant du prestige religieux qu'une aberration morbide chez les acteurs de cette ignoble scène, ainsi qu'une dépravation exceptionnelle des témoins.

Les marabouts, du reste, « abusent du respect et de l'autorité « dont ils jouissent... Les uns passent pour rendre ou donner la « fécondité aux femmes, en leur conseillant, par exemple, de cou-

(1) Des Godins, p. 165.

« per un morceau d'étoffe sur le vêtement d'un chrétien et de le « prendre en infusion. D'autres possèdent des charmes infaillibles « contre la morsure des serpents et le venin de certains insectes: « à l'appui de leur dire, ils mangent devant un groupe d'admira- « teurs des scorpions ou des serpents. D'autres encore affirment « que, pour se préserver des attaques d'un ennemi ou des bêtes « féroces, il faut prendre, le vendredi, une heure juste avant le « coucher du soleil, de l'encre mêlée à du safran et à du musc, « puis écrire cinquante fois de suite le nom de l'ange *Djeberil* « (Gabriel), quinze fois celui de *Mikaïl* (Michel), cinq fois celui « d'*Asraïl* et d'*Asrafil*, et invoquer ensuite le grand nom d'Al- « lah... L'imagination des croyants va jusqu'à leur donner le « pouvoir de faire des miracles : les eaux d'une fontaine viennent- « elles à se perdre dans le sable, tout bon musulman croira que « c'est quelque marabout qui, pour punir un de ses ennemis, a « défendu à l'eau d'aller féconder ses terres. Mac Gill, voyageur « anglais, a entendu parler d'un de ces saints personnages qui, « disait-on, avait le privilège de visiter le tombeau du Prophète, « à Médine, et d'en revenir dans l'espace d'une demi-heure. Un « autre, d'après M. Casimir Henricy, faisait en une seule nuit le « voyage d'Europe, y exterminait en passant quelques centaines « d'infidèles et retournait à Tunis avant l'aurore. La légende re- « présente aussi certains marabouts comme ayant été l'objet des « faveurs miraculeuses de la Providence, notamment Sidi-Mo- « hammed, de Cordoue, dans le tombeau duquel jaillit une source « pendant que l'on en creusait les fondations...

« ... On peut dire que le métier de marabout est des plus lu- « cratifs, quelques-uns même possèdent un fort bel achalandage. « Quant à ceux dont les philtres et sortilèges sont de mince pro- « duit, ils trouvent toujours au milieu de leurs coreligionnaires « des soins et des égards empressés. Un marabout ne meurt ja- « mais de faim ni de misère; bien plus, sous prétexte d'obéir à « l'esprit divin, il peut se permettre des choses qui, venant de « toute autre personne, seraient sévèrement châtiées..... » Ici,

M. Des Godins de Souhesmes cite l'exemple que nous avons rapporté, et conclut en disant que : « Il ne faut pas croire cependant « que les Maghrebins (1) aient des mœurs à ce point dissolues « que de tels actes puissent s'accomplir facilement ou trouver « des encouragements capables de les rendre habituels. Tout au « contraire, les peuples soumis aux lois musulmanes se distin- « guent par un puritanisme farouche et une extrême pudeur. On « ne rencontre la dépravation à l'état de coutume que dans quel- « ques tribus voisines du désert. »

Les mariages donnent lieu à des formalités et cérémonies, les unes grossières et odieuses, les autres grotesques, selon la race à laquelle appartiennent les époux. Par une coutume que l'on retrouve presque identique chez des peuplades africaines tout à fait barbares, la virginité de l'épouse est constatée préalablement au mariage par l'époux, et la preuve sanglante en est exhibée aux parents et amis : les réjouissances se donnent alors libre cours. Si, par un cas, d'ailleurs fort rare, d'inconduite précoce, ou, ce qui se voit assez fréquemment, par un hasard physiologique que les brutes dont nous parlons ne peuvent reconnaître ni apprécier, le signe matériel fait défaut, la malheureuse jeune femme est couverte de huées et renvoyée chez ses parents. On raconte néanmoins que quelques maris, dans ce cas, s'ils sont par hasard intelligents, bons, et surtout épris de leur femme, la blessent légèrement avec leur yatagan, et utilisent à prouver sa vertu les quelques gouttes de sang qu'ils lui tirent ainsi.

Cela se passe de la sorte chez les gens de peu; et c'est tout. Les gens riches et posés font plus de cérémonies et d'étalage ; nous laissons la parole à notre auteur : « On sait que les intérieurs maures restent impénétrables et sacrés, en sorte que les jeunes filles, reléguées dans l'appartement des femmes, ne sont jamais vues, même par les amis de leurs familles. Les Mauresques sortant peu, et toujours voilées ou dans un équipage hermétique-

(1) On nomme ainsi les musulmans de la région occidentale.

ment fermé, il faut que ceux qui veulent les épouser aient recours à des intermédiaires. Comment donc le fiancé serait-il amoureux de sa future? Quelque vieille femme lui a fait le portrait de la belle avec un éloge d'autant plus exagéré que la commère se croira davantage intéressée au dénouement de l'affaire. — Si le prétendant se rend aux instances de l'entremetteuse, celle-ci va voir la jeune fille, lui parle du soupirant, exalte sa passion, le montre sous les aspects les plus flatteurs, fait briller sa position de fortune. La famille intervient alors pour agréer le gendre et l'autoriser à faire présenter une demande officielle par son plus proche parent. On arrête le chiffre de la dot, puis les deux pères se rendent chez le cadi, qui enregistre leurs conventions ; cela fait, le cadi et les déclarants boivent gravement de l'eau sucrée, prient en commun, et le contrat se trouve bâclé. — Ainsi, le futur n'a pas encore vu ni même aperçu sa fiancée ; néanmoins il lui arrive parfois de se monter la tête et d'aimer éperdument son inconnue. Il entreprendra les choses les plus difficiles ou les plus périlleuses, afin de lui prouver son amour, et il ne négligera rien de ce qui peut lui plaire. Mais quand approche l'heure solennelle où l'épouse lui sera livrée, quand le voile, en tombant, va lui révéler les traits de celle qui est devenue sa femme, quelle anxiété ! quel moment terrible !... Cette première entrevue conjugale lui réserve-t-elle d'agréables surprises ou de cruels désappointements?... Oh ! la ressource du divorce reste tout entière, et, peu de jours après le mariage, l'époux ne se fera pas faute d'en user si son désenchantement persiste, ce qui arrive fréquemment.

« L'union définitive n'a lieu qu'au coucher du soleil. La mariée, suivie de ses plus intimes amies, des membres de sa famille, hommes et femmes, et des parents de l'époux, se rend dans la maison du mari. Elle est parée de ses plus riches atours ; une fleur dessinée au milieu du front remplace notre traditionnel bouquet de fleurs d'oranger ; des lignes en zigzag couvrent le dessus de ses mains, dont l'intérieur est rougi avec du henné. Deux vieil-

lards la soutiennent au milieu des porteurs de torches et de falots, tandis que les femmes du cortège font entendre le fameux *you! you! you!* (1) cris de joie du Maghreb. La jeune épouse, qui a dû pénétrer chez son fiancé sans toucher le seuil du domicile conjugal, est introduite avec ses compagnes dans une chambre splendidement illuminée; les hommes se réunissent dans une autre pièce, et les deux sexes soupent et se réjouissent séparément. Quant au mari, personne ne le voit; il reste enfermé dans un « cabinet de réflexion », où, — dit M. Casimir Henricy, « il « prend son repas en tête-à-tête avec lui-même, sage précaution « qui garantit sa sobriété et le met à l'abri des inconvénients « d'une digestion laborieuse. » — A minuit, il vient chercher sa femme, et les invités se retirent. Seules quelques matrones restent au dehors pour ne s'éloigner qu'après avoir reçu des preuves matérielles de la consommation du mariage. Elles portent ensuite aux parents de la jeune épouse ces témoignages de la pureté de leur fille, et font entendre des chants d'allégresse. »

Chez les juifs, les cérémonies du mariage durent huit jours. Elles sont remplies de détails tellement absurdes et frivoles qu'on a peine à croire que des hommes doués de raison puissent les exécuter avec la minutie qu'ils y apportent. Quinze jours avant la noce, le fiancé envoie à sa future des souliers brodés, des parfums, du savon, du henné, du koheul et autres ingrédients destinés au maquillage. Une semaine après, la jeune fille se rend au bain avec ses amies et une vieille femme de sa famille. Là, sans dire un mot, sans faire un mouvement, elle doit laisser tout ce monde procéder à sa toilette : on lui frotte la tête avec une sorte de cosmétique noir qui brunit les cheveux et les rend brillants, on lui peint les cils et l'intérieur des paupières avec du koheul et de l'antimoine, on teint ses ongles avec du henné, et on lui fait

(1) Ce cri perçant, appelé *toulouit*, consiste en un trille aigu qui finit brusquement après avoir duré une ou deux minutes. Il est produit par le gosier que l'on frappe légèrement de la main à coups redoublés.

avaler des boulettes de mie de pain pétrie avec de la graine d'*el-houba*.

On attend ainsi le samedi, jour fixé pour la réception du soupirant et de ses amis qui viennent *chercher la poule*. En effet, il est d'usage que la fiancée fasse cuire une poule et la cache dans un endroit secret de la maison paternelle. Le futur et ses compagnons se répandent par tout le logis, furetant jusque dans les moindres coins, ne laissant rien en place et mettant un zèle prodigieux à rechercher la mystérieuse cachette. Celui qui la trouve doit infailliblement se marier dans le courant de l'année; aussi toute cette folle jeunesse ne laisse-t-elle ni trêve ni merci aux hôtes de la maison tant que la poule n'a pas été découverte.

Le dimanche et le lundi suivants sont consacrés aux préparatifs de la cérémonie : on dispose les toilettes de la mariée, on fait les invitations, mais la jeune fille ne s'occupe de rien. Pendant le temps des fêtes, elle doit se montrer indifférente à tout, se mouvoir automatiquement, sans prendre part à quoi que ce soit. Il ne lui est même pas loisible de s'habiller seule, il faut qu'elle se laisse parer par les femmes de son entourage et qu'elle s'abandonne à leurs caprices.

Le mardi soir, veille du grand jour, la promise, coiffée d'une *cuffia*, est juchée dans un fauteuil assez élevé au-dessus du sol; on la revêt de ses plus magnifiques atours, on la voile, on lui met de nouveau du henné aux mains et aux pieds. Entourée de ses parents et de ses amies plus richement vêtues les unes que les autres, elle reçoit la visite du futur et de sa famille qui sont admis à la contempler. Cela dure plusieurs heures, pendant lesquelles la fiancée ne doit ni parler ni remuer; les assistants écoutent avec déférence l'éloge des grâces, des charmes et de la beauté de l'épouse. Une de ses parentes les plus âgées soulève le voile qui l'entoure et s'extasie sur la perfection des doigts, du bras, de la main, du front, du nez, des yeux, de la bouche, puis elle ajoute : « Eh bien! tout cela n'est rien en comparaison de sa « voix, de sa sagesse, de ses talents!... » Alors commence une

nouvelle description des vertus et des qualités morales qui peuvent exister dans cet amas informe qu'on appelle la femme juive, et que M. Léon Michel (1) a parfaitement dépeinte en disant : « La fiancée avait été amenée au point d'engraissement convenable : ses jambes étaient de bons gros poteaux ; ses hanches « des renflements à défier les plus amples crinolines, ses bras « des cylindres presque aussi volumineux que ses cuisses, et sa « poitrine des globes énormes... Des anneaux sans nombre faisaient naufrage dans la graisse de ses doigts noués aux phalanges. »

Après l'éloge de la jeune femme, on la descend de son siège, et le voile tombe complètement. C'est alors que son époux l'embrasse en lui mettant une pièce d'or dans la main. Les parents des deux familles s'approchent à leur tour et appliquent des pièces de monnaie sur le front, les joues, le nez, le menton de la mariée, qui, suivant les règles du cérémonial, doit rester immobile.

Le mercredi est le jour de la consécration religieuse. Le mari se fait raser la tête, puis il se plonge sept fois dans l'eau froide pour obéir aux traditions rabbiniques. Il se rend ensuite chez sa fiancée avec ses parents, ses amis et deux rabbins. Les époux sont placés à côté l'un de l'autre, on les couvre d'une sorte de poêle, et l'un des rabbins, tenant un verre rempli de vin, récite la formule sacramentelle : « Béni soit le nom du Dieu tout-puissant « qui a créé le fruit de la vigne ! Béni soit le nom du Dieu tout-« puissant qui a créé l'homme dès le commencement et qui, « voyant qu'il était bon de lui donner une compagne, nous a engagés à nous unir à une femme de notre nation ! » Après cette invitation, le rabbin goûte le vin et présente le verre à l'époux, qui boit une gorgée, puis le passe à sa femme, et enfin aux parents des mariés. Les autres assistants se pressent, se bousculent

(1) *Tunis : l'Orient africain.*

pour y plonger les lèvres ; mais tous n'y parviennent pas, car, à un moment donné, le verre doit être jeté contre la muraille. Au même instant on prononce les paroles sacrées : « Si je t'oublie, « ô Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même ! » Le mari passe alors au doigt de sa fiancée un anneau d'or, en lui disant : « Tu « es ma femme selon la loi de Moïse et d'Israël.

C'est le moment le plus critique pour l'époux, attendu que la formalité de l'anneau décide seule du mariage ; or si la femme aime un autre homme, elle a pu s'entendre avec cet amant et le faire assister à la noce. Il arrive parfois que celui-ci, profitant de l'émoi causé par le bruit du verre qui se brise, aborde la jeune femme avant que le mari n'en ait eu le temps, et lui passe au doigt un anneau d'or dont il a eu la précaution de se munir. Les deux amoureux se trouvent irrévocablement unis par ce seul fait, et il ne reste plus au prétendant évincé qu'à s'enfuir pour cacher sa honte.

Lorsqu'il ne survient aucun accident de ce genre, la musique se fait entendre, un grand repas est servi aux parents et aux amis des deux familles ; tous les invités y assistent, à l'exception du mari, qui rentre seul chez lui.

Vers neuf ou dix heures du soir, les parents les plus âgés du mari viennent prendre la jeune femme pour la conduire au domicile conjugal. Ils la soutiennent par-dessous les bras, et la dirigent, entre une double haie de chanteurs et d'amis qui portent des torches ou des flambeaux en marchant à reculons devant la mariée. Celle-ci, pour montrer le regret qu'elle éprouve de quitter sa famille, semble résister, faisant trois pas en avant et deux en arrière. Plus le trajet s'effectue lentement, plus on chante les louanges de l'épouse, sa sagesse et sa pudeur. Au moment où elle franchit l'huis de sa nouvelle demeure, le mari cherche à lui marcher sur le pied ; alors seulement elle sort de son état de prostration, elle évite cette singulière agacerie et tâche elle-même de marcher sur le pied de son époux. Ne croyez pas que cette partie de la cérémonie soit un amusement burlesque ou un accessoire

imaginé par quelque farceur; comme tout le reste, cela s'accomplit avec beaucoup de sérieux (1).

« Huit jours après le mariage, — dit M. Henri Dunant (2), — les nouveaux époux offrent un repas à leurs amis. On s'y livre encore aux pratiques les plus ridicules : ainsi « on apporte un « poisson cru, dans la bouche duquel on introduit un clou ou un « morceau de fer. On donne un bon couteau à l'épouse et un « mauvais à l'époux. La première doit couper la queue du pois- « son, et le second la tête. L'épouse réussit facilement dans son « opération et se sauve lestement avec ses amies, en se moquant « de son mari qui, entravé par le morceau de fer et par le mau- « vais couteau, ne réussit que longtemps après à couper la tête « du poisson. »

Il est difficile d'apercevoir, dans ces coutumes que nous venons de décrire, le point par où elles se rattacheraient à quelque précepte religieux, à quelque notion morale définissant les droits et les devoirs des époux. Après les magnifiques louanges que l'Ancien Testament donne à la femme, on est forcé de conclure que les juifs tunisiens ont subi dans une large mesure l'influence de ce milieu musulman où le rôle des femmes est restreint à leurs aptitudes physiologiques.

En dehors des noces et des intrigues qui les préparent ou les suivent, les Tunisiens des villes n'ont guère de distractions, sauf celles qu'ils se procurent au café, chez le barbier, au bain, ou à contempler les danses des almées.

Pour les Orientaux, le bain est le lieu de délices par excellence; ils y trouvent un adorable passe-temps et des sensations qui font rêver au paradis dont ils croient jouir par anticipation.

(1) Il est vraisemblable que chez les juifs, de même que chez les Maures, la mariée ne doit pas toucher le seuil du domicile conjugal. On a pu d'ailleurs remarquer qu'il existe d'autres points de similitude dans les usages matrimoniaux des deux peuples, notamment en ce qui concerne le repas de noces auquel l'époux ne paraît pas.

(2) *Notice sur la régence de Tunis.*

Disons en passant que les Européens, après avoir fait l'expérience des bains maures, y retournent très volontiers, car, s'ils ne partagent pas absolument l'enthousiasme des mahométans pour ces violents exercices, ils en apprécient cependant les effets salutaires.

On entre dans le *patio* (1), orné d'une fontaine en marbre et longé par une galerie pourvue de lits et de divans. Aussitôt se présente le Mozabite chargé de l'emploi de baigneur (2). Il vous déshabille, vous chausse de sandales en bois, vous enveloppe de linges blancs, et jusqu'à la fin du bain vous lui appartenez sans pouvoir vous soustraire à son rude office. Avant d'arriver à l'étuve, on traverse deux pièces où la température de plus en plus chaude vous prépare à l'impression de la vapeur brûlante (3). Le Mozabite vous mène ensuite à la salle de bain, dallée en marbre et entourée de fontaines qui fournissent de l'eau à la température de l'étuve. Il y règne un brouillard si épais et le sol est si glissant, qu'on ne saurait faire un pas sans l'aide du baigneur.

Celui-ci, après avoir dépouillé le client de tous les linges dont il est couvert, le conduit à une plate-forme occupant le milieu de la salle, et sous laquelle un foyer toujours entretenu dégage cette chaleur accablante qui, en un instant, vous couvre de sueur. On s'étend sur la plate-forme, et il faut y rester malgré plaintes et grimaces, jusqu'à ce que le baigneur vous trouve en disposition convenable pour être manipulé à sa guise. Quand ce moment est venu, il porte son homme sous une des fontaines

(1) C'est ainsi que l'on nomme les cours intérieures des habitations mauresques.

(2) Originaires d'une tribu habitant l'oasis de Ouad-Mzab, au sud de la Régence, les Mozabites ont une grande réputation de probité. Ils émigrent vers le littoral, où ils se font entrepreneurs ou garçons de bains. A défaut de cette spécialité qui leur est acquise, non seulement à Tunis, mais encore en Algérie, ils exercent toutes sortes de professions et se montrent fort industrieux.

(3) A Tunis on emploie l'eau salée pour les bains de vapeur, ce qui les rend excellents au point de vue hygiénique.

disposées le long des murs, le couche sur les dalles, lui frictionne la plante des pieds avec une pierre ponce, lui pétrit tous les membres, le tiraille en tous sens, fait craquer ses articulations, le presse, le frappe, le roule et le soumet à un traitement qui ne serait point supportable si le corps n'avait été préparé à ces violences par l'action de la vapeur et une abondante transpiration. Cela fait, on apporte au patient une pipe et du café, qu'il savoure pendant les quelques instants de répit qui précèdent la dernière partie du bain.

Bientôt après, le Mozabite revient armé de gants en poil de chameau; avec cette rugueuse étrille il vous gratte, il vous râcle, vous rabote sans pitié ni ménagement, et il continue de frotter d'un bras vigoureux tant que l'épiderme porte la moindre trace de malpropreté. Il vous savonne ensuite des pieds à la tête, fait couler des flots d'eau chaude sur vos membres endoloris et vous masse à pleines mains. Enfin il lotionne sa victime avec un liniment à base de vinaigre et composé de diverses substances qui diffèrent selon le mal que l'on veut guérir ou prévenir. Ainsi, le liniment préparé avec des feuilles de violettes et de roses donne de la fraîcheur; si l'on veut obtenir de la chaleur, on a recours à la camomille et aux plantes aromatiques. Pour combattre la lassitude, la faiblesse ou de trop fortes exsudations, on use de la myrte, du bois de sandal et de la noix de galle. Celui que l'on emploie le plus habituellement après les bains ordinaires contient un mélange de guimauve, de henné et de feuilles de lotus pilées ensemble.

Le client est ramené sur la plate-forme afin de le sécher complètement, puis on l'enveloppe de linges ou de flanelle, et on le reconduit au patio en lui faisant traverser des salles dont la température est progressivement décroissante. Là, il s'habille, se couche, et peut attendre dans une douce somnolence l'heure à laquelle les hommes doivent se retirer (1). Nul habitué n'y manque,

(1) Les bienséances musulmanes ne tolérant pas, pour le bain, la réu-

car c'est l'instant où l'on éprouve les voluptueuses jouissances du bain oriental : les membres se détendent, le sang se calme, un bien-être indicible envahit le corps, et l'on s'abandonne irrésistiblement au plus délicieux repos.

Les femmes aiment le bain encore plus que les hommes ; elles se soumettent bravement aux rudes épreuves que nous venons de décrire; seulement les baigneurs mozabites sont remplacés par de robustes négresses, très expertes et toujours disposées à satisfaire les fantaisies de leurs clientes. C'est au bain que, débarrassées de la tyrannique surveillance du harem, les femmes se dédommagent de la reclusion qui leur est imposée. Ici, point de contrainte, mais la liberté, ce rêve de toute leur existence, et mille attraits qui en font une véritable fête. Sous prétexte d'hygiène et d'obéissance au Koran, elles peuvent ainsi narguer impunément le despotisme jaloux de leurs époux. Elles s'en donnent à cœur-joie, bien persuadées que personne n'oserait les empêcher de se rendre au bain, puisque c'est un devoir religieux. Elles causent, rient, écoutent les nouvelles du jour, étalent leurs toilettes, combinent des mariages, se complaisent à une foule de caquetages qui, de tout temps et dans tous les pays, ont été la suprême récréation féminine. Malheureusement, c'est là aussi que de dangereuses commères, habiles à exploiter l'inexpérience ou les penchants coupables de la jeunesse, exercent le plus triste de tous les métiers. Sous leurs auspices se nouent des intrigues où la fidélité conjugale succombe d'autant plus facilement que l'ennui dévore les femmes d'Orient. Elles savent pourtant que, si leur mari vient à les surprendre, elles paieront de la vie le moment de faiblesse qui va les livrer à un amant; il y a lutte entre la chasteté de ces jeunes femmes élevées dans une morale sévère, et les propositions coupables qu'elles entendent. Leur vertu s'effarouche, elles résistent, elles refusent; mais le

nion des deux sexes sous le même toit, les hommes s'y rendent de 8 heures du soir au lendemain à midi, et les femmes de 1 heure à 7 heures du soir.

désœuvrement, la coquetterie, parfois même un désir de vengeance, et surtout les perfides insinuations de l'entremetteuse finissent trop souvent par avoir raison de leurs scrupules. Voilà qui prouve combien est vaine l'excessive rigidité des lois conjugales en Orient. Elle se retourne contre le mari lui-même, et ne parvient pas toujours à préserver sa couche des souillures de l'adultère (1).

En effet, ajouterons-nous, la femme est son meilleur gardien à elle-même, et la liberté de faillir doit être la moitié de sa vertu. Si, au contraire, verrous, serrures et cadenas protègent sa chasteté, si la menace du lacet ou du yatagan vient appuyer sa vertu de la peur de mourir, son instinct naturel de créature libre se réveille, la conscience de son pouvoir propre lui naît, avec le désir d'en user à son gré, par choix volontaire ou par caprice changeant, et la liberté qu'elle entrevoit pour prix de sa hardiesse lui semble, si courte qu'elle puisse être, meilleure que la vie elle-même. Son honneur ne l'arrête pas, puisqu'on ne le lui a point laissé en garde : il n'est à ses yeux qu'un jouet dont un autre s'amuse, et qu'elle reprend pour s'en amuser aussi. La notion, vile et basse autant que fausse, qui fait de la femme un être inférieur à l'homme, sans s'arrêter à ce mystère d'égalité naturelle en vertu duquel l'un sans l'autre s'éteint et disparaît de la vie et du monde, a, dans presque tout l'Orient, cette conséquence nécessaire et fatale de faire des peuples et des races qui l'ont adoptée un bétail humain, soumis à la force et marchant sans mot dire à la mort. L'idée chrétienne d'abord et, après elle, ses analogues seules peuvent sauver de cette vie et de cette mort également misérables les deux tiers de l'humanité vivante.

Après le bain, pour les Tunisiens des villes, viennent comme lieux de réunion et de divertissement le café et la boutique du barbier.

Le café maure n'a rien des établissements européens qui por-

(1) Des Godins de Souhesmes, p. 190 et suiv.

tent ce nom ; c'est une pièce obscure, aux murs blanchis à la chaux, et dont des banquettes ou des nattes étendues sur le sol occupent le pourtour. Au fond et en face de la porte servant aussi de fenêtre, on voit un fourneau couvert de petites bouilloires, quelques étagères malpropres, où sont disposées des tasses, des pipes, des boîtes de café et de cassonade, puis à terre un grand vase plein d'eau. Le café, presque toujours excellent, se fait à la demande du client, et lui est servi dans une petite tasse en forme de coquetier, contenue dans une autre tasse sans anses : de la sorte le buveur évite de se brûler les doigts. Le café est donné non filtré, et se prépare par infusion, presque par décoction ; il garde donc sa force et son arome entiers. En même temps que le précieux breuvage, le *cahouadji* (cafetier) vous donne une pipe allumée, ou un charbon ardent si vous avez la vôtre et votre tabac. Le tout coûte deux sous.

Au rebours de nos estaminets, souvent mal hantés, les cafés maures sont l'asile des convenances et de la haute politesse orientales. Le rire, les causeries, le jeu (échecs surtout) n'y donnent jamais lieu à ces éclats de voix, à ces apostrophes plus ou moins libres, à ces vives discussions que l'on remarque chez nous. Et pourtant, plus en Orient qu'en France, nombre de gens passent bien des heures au café, et ne craignent pas d'absorber une douzaine des bienheureuses petites tasses dont nous avons parlé. Peut-être l'absence des boissons alcooliques contribue-t-elle à ce résultat, selon nous fort enviable.

Quelquefois des musiciens armés, qui du *rebeb* (espèce de violon ou de guitare à deux cordes qu'on gratte avec un roseau), qui du *tabalet-el-bacha* (sorte de flûte ou de hautbois), du *tboul* (tambour de basque), du *derbouka* (analogue à nos timbales), ou d'espèces de castagnettes en fer, viennent distraire les consommateurs avec des mélodies dont on a pu juger à Paris lors de l'Exposition de 1878. Il n'est pas rare qu'aux musiciens se joigne un conteur, sorte de barde, trouvère ou *improvisatore* ambulant, qui raconte des faits de guerre, des histoires d'amour, ou de purs

romans tirés de son imagination. C'est merveille alors de voir son grave auditoire perdre le masque d'impassibilité dont tous les visages sont revêtus, et témoigner, par d'expressifs et rapides changements de physionomie ou d'attitude, combien les idées ou les sentiments exprimés par le conteur sont vite compris et ressentis autour de lui.

Quant à la boutique du barbier, elle offre un aspect analogue à celui du café : l'étalage des cosmétiques, savons, parfums, bandes de cuir à repasser les rasoirs, plats à barbe, etc., remplace celui, plus simple, du cahouadji. La bouilloire à eau chaude est pendue au plafond, et un fauteuil reçoit la pratique : c'est alors entre l'artiste et celle-ci, après un interminable échange de compliments emphatiques, un bavardage auquel prennent souvent bonne part les assistants, assis autour de la salle, ou accroupis sur les nattes. Pendant que le barbier, après avoir débarrassé son client de sa coiffure, lui lave la tête, la rase, à l'exception du *mahomet* (c'est ainsi que les Européens désignent la petite touffe de cheveux que tout bon musulman réserve sur son occiput pour que Mahomet le saisisse et l'entraîne après sa mort au paradis), puis le recoiffe, lui taille la barbe, l'épile aux joues, aux narines, aux oreilles, le parfume, etc., les histoires, les commérages vont leur train, les nouvelles s'échangent; en un mot, tout le monde s'amuse et se distrait à bavarder comme les femmes à la fontaine.

La danse des almées, cet autre divertissement à l'usage des citadins, défie toute description honnête, et nos ballets les plus décolletés n'en sauraient donner une idée exacte et complète. D'un charme d'abord doux et séduisant, les danses lascives de ces femmes jeunes, belles, à peine vêtues, passent bientôt, par une gradation savante des chants, des rythmes et des mouvements ou des attitudes, à tout ce que la passion amoureuse peut produire de plus irritant, jusqu'à soulever chez les assistants étrangers une excitation mêlée de dégoût. Lorsque, vaincues par la fatigue, les danseuses se laissent tomber à terre, les spectateurs viennent

appliquer une pièce de monnaie chacun sur la figure, les bras ou le cou de celle qui l'a le mieux séduit et enchanté.

Un divertissement plus noble et dont le nom seul dit la nature, c'est la *fantasia*. Il est surtout à l'usage des tribus guerrières vivant sous la tente ou dans les petits bourgs de la campagne; cependant il est également pratiqué dans les villes, soit lors des fêtes publiques, soit à l'occasion des mariages pompeux, des mouvements de troupes, des arrivées ou départs de dignitaires, etc.

La religion dominante en Tunisie est l'islamisme, établi par le soi-disant prophète Mohammed (dont nous avons fait Mahomet) en l'an 622 de l'ère chrétienne. Nous n'en donnerons pas ici l'histoire, nous réservant, dans un autre volume consacré à notre colonie algérienne, de traiter à fond ce sujet important. Nous nous bornerons à quelques notions sur le Koran, code fondamental de l'islamisme. Par une analogie que l'on remarque entre tous les recueils de lois religieuses, quelle qu'en soit l'origine, le Koran est aussi bien un manuel de religion que de droit, de morale, de politique et d'hygiène. Son auteur en a fait une compilation encyclopédique, où il a mêlé traditions et enseignements empruntés au judaïsme, au christianisme, à la philosophie grecque, à la sagesse orientale, en y ajoutant ses vues propres et ses idées personnelles, souvent élevées ou sublimes, souvent aussi incohérentes, contradictoires et ridicules. Il n'en est pas moins certain que l'influence de ce livre sur la civilisation humaine a été immense, et qu'il doit compter aux yeux des Européens comme le plus redoutable des obstacles qu'ils aient à vaincre dans leur mission régénératrice à l'égard des Orientaux. Ce n'est pas, en effet, le scepticisme railleur de nos journaux, l'incrédulité savante de nos professeurs, l'indifférence dédaigneuse de nos hommes d'Etat qui dissiperont la foi robuste de huit cents millions d'hommes partagés, des bords de la Méditerranée jusqu'à l'océan Indien, entre des croyances aussi vivaces, aussi puissantes que l'islamisme et le bouddhisme, pour ne parler que des principales.

Outre les *Tefsir* ou Commentaires du Koran, il existe sept

principales éditions du Livre de Dieu. Ces diverses éditions ne contiennent pas toutes le même nombre de versets : les unes en donnent 6,000, les autres 6,473; mais les musulmans, qui ont scrupuleusement compté les mots et les lettres du Koran (1), affirment qu'elles renferment toutes le même nombre de mots (77,639) et le même nombre de lettres (323,015). Bien plus, ils savent combien de fois chaque lettre est répétée dans le Livre.

Le Koran, divisé en sourates et en versets, est subdivisé en trente parties égales pour la lecture dans les lieux consacrés au culte. Or, chaque mosquée possède trente lecteurs qui se partagent les trente sections du Livre saint; chacun d'eux lisant, chaque jour, la partie qui lui est attribuée, le Koran se trouve récité en entier une fois par jour dans tous les temples islamites (2). »

Le Koran reconnaît la chute de l'homme et la haine implacable de Satan contre le genre humain. Toutes les fois qu'un croyant est atteint par le malheur ou le chagrin, il récite le 151e verset de la sourate *la Vache* : « Nous sommes à Dieu et « nous retournons à Dieu ! » Puis il ajoute : « Louange à toi, « ô Dieu ! malgré mes peines, je suis bien heureux d'être résigné « à ta volonté ! » — S'il est en colère, il s'écrie : « Que Satan se « retire de moi ! » — Suprêmes invocations qui montrent combien le mahométan craint de faillir, et quel soin il prend d'écarter de lui la tentation de pécher.

La sourate *Jonas* parle des « Ecritures qui viennent du Maître de l'univers. » Le Pentateuque ou *Thorah*, les Psaumes ou *Zabour*, l'Évangile ou *Endjil*, que la sourate *la Famille d'Imram* appelle « le livre qui éclaire », sont cités comme divins par le Koran. C'est encore de l'Évangile que la sourate *la Table* dit ce qui suit : « L'Évangile contient la lumière et la direction, il confirme « la Thorah et sert d'admonition à ceux qui craignent Dieu. Les « gens de l'Évangile jugeront selon l'Évangile; ceux qui ne ju- « geront pas d'après un livre de Dieu sont infidèles. »

(1) Les juifs ont fait de même pour la Loi ou Thorah.

(2) Des Godins de Souhesmes, p. 251.

Le Koran proclame la virginité de Marie, mère de Jésus, qu'il nomme Fille d'Imram, « élevée entre toutes les femmes de « l'univers. » Dans la sourate *les Femmes*, il raconte la naissance miraculeuse de Jésus, qu'il appelle « le Verbe éternel ; » il dit que cet « esprit venant de Dieu a une mission divine (1), » qu'il fait des miracles (2), et il déclare que « ceux-là seuls feront « partie de la famille du Livre qui croiront en lui avant leur « mort. »

Le Koran admet l'existence des anges et celle du démon qui a séduit Adam et Ève. Il rapporte les histoires d'Abel, de Noé, d'Abraham, « l'ami de Dieu, » de Jacob, de Josué, de Joseph, de Job, de Moïse ou *Moussa*, de David, qu'il surnomme « le lieu- « tenant de Dieu sur la terre, » et de Salomon, « auquel les gé- « nies étaient assujettis (3). » Il constate que les anges annoncèrent à Zacharie la naissance de Jean (*Sahia*), « le grand, le « chaste, le prophète du nombre des justes qui confirmera la « vérité du Verbe de Dieu. » Enfin, d'après les croyances musulmanes, l'Antéchrist doit apparaître en Syrie et être anéanti par Jésus lui-même.

(1) Le Messie Jésus, fils de Marie, est l'envoyé de Dieu (sourate des *Femmes*, v. 169).

2) Voici ce que disent les traditions arabes:

« Un jeune enfant et sa mère, habitants de Jérusalem, avaient été forcés, pour échapper aux persécutions des Juifs, de se réfugier en Égypte. L'enfant fut mis en apprentissage chez un teinturier. Un jour, son maître étant sorti, il prit diverses étoffes destinées à recevoir des nuances différentes et les jeta pêle-mêle dans la chaudière où se préparait la *nila* ou couleur noire. Le teinturier, s'étant aperçu de la maladresse du jeune apprenti, entra en fureur et se lamentait piteusement lorsque, ayant retiré quelques pièces de la chaudière, il vit, à sa grande surprise, que chacune d'elles avait la couleur qu'elle devait recevoir. Un grand prophète venait de se révéler par ce miracle, et ce prophète c'était Aïssa-ben-Merim, Jésus, fils de Marie » (Casimir Henricy, *Mœurs et coutumes de tous les peuples*).

(3) D'après une autre tradition arabe rapportée par M. Henricy, le roi Salomon, pour faciliter au genre humain les soins d'hygiène et de propreté dont il se dispense volontiers, avait établi des bains chauds dans tous les

A la tête du personnel religieux existe un *iman* ou évêque, qui est le chef de la mosquée et le supérieur des *ulémas* ou prêtres. Vient ensuite le marabout, dont la mission est de conserver dans son intégrité la foi musulmane, de prier et de veiller à l'observance des préceptes du Koran, mais qui, ainsi que nous l'avons vu, se livre à certains métiers d'une sainteté plus que douteuse. Citons encore les *derviches* et les *santons*, espèces de moines mendiants qui vivent de la charité des fidèles, et que l'on rencontre principalement en Turquie, de même que les *mollahs*, sortes de sacristains chargés de la garde des mosquées. Quant aux *chérifs* et aux *émirs*, ce sont de hauts dignitaires de la noblesse religieuse et guerrière; descendants du prophète, ils ont aux yeux du peuple une puissance considérable.

Le culte musulman comprend cinq prescriptions fondamentales : la croyance aux vérités de l'Islam, la prière, le jeûne, l'aumône, et le pèlerinage à la Mecque.

Cinq fois dans les 24 heures, — à 2 heures après minuit ou avant le jour, à 6 heures du matin, à midi, à 2 ou 3 heures après-midi, et à 6 ou 8 heures du soir, — le *muezzin* ou gardien de la mosquée monte au sommet du minaret et appelle le peuple à la prière en hissant un petit drapeau, blanc pour les jours ordinaires, et bleu le vendredi, qui est jour férié. A trois reprises il répète ces paroles : « *Allah ekbar. Aüaou alla ezsalat : aüaou ala elfalah. La Allah illa Allah, ou Mohammed ressoul Allah!* » (Dieu est grand ! oh ! venez à la prière ! oh ! venez à l'adoration ! Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah, et Mohammed est l'envoyé d'Allah.)

coins du monde, et placé comme garçons de bain dans chacun d'eux des génies aveugles, sourds et muets. Le mystère était déjà la loi de l'Orient à cette époque. Mais quand Salomon fut mort, nul ne put faire comprendre aux génies que leur rôle était fini ; et voilà comment il y a tant de sources thermales sur la terre : les génies chauffent toujours les bains de leur maître et de ses amis. Nos géologues peuvent se pendre, eux qui n'ont pas trouvé cette histoire.

Ce cri du muezzin est le même dans tous les pays où règne le croissant. On voit alors les fidèles se tourner vers le *kiblé* (point du ciel dans la direction de la Mecque) (1), se prosterner sans fausse honte sur le sol et accomplir leurs dévotions dans la rue, aux champs, n'importe où ils se trouvent, quand le pavillon flotte à la perche des minarets. S'ils sont près d'une mosquée, ils ôtent leurs babouches, pénètrent dans le lieu saint, font les ablutions et récitent un chapitre du Koran. Il convient de dire que les musulmans se déchaussent dans toutes les circonstances qui les obligent au respect ou à la déférence ; ainsi, ils restent pieds nus ou ne conservent que leurs bas, non seulement dans les endroits vénérés et partout où les surprend l'heure de la prière, mais encore dans la maison d'un supérieur, dans les réunions, les visites, les cafés, les salons.

L'islamisme comprend deux grandes sectes : les *sunnites* ou mahométans orthodoxes, et les *chiites*. Les premiers se subdivisent eux-mêmes en quatre rites principaux appelés *medzaeb*. Ce sont les *malekis*, qui tirent leur nom de l'iman Malek; les *anéfis*, de l'iman Ebou-el-Naaman; les *chafaïs*, de l'iman Chafaà, et les *hambillis*, de l'iman Ahmed-ben-Hambil. Ils ne diffèrent entre eux que par des points de forme, tels que la position dans la prière, les ablutions, etc.; mais les hambillis portent très loin le rigorisme du culte. Si une femme ou un chien vient à passer pendant l'adoration, ils doivent recommencer leurs ablutions et leurs prières. Les trois autres rites sont beaucoup moins scrupuleux et ne présentent rien d'extraordinaire.

Les sunnites se distinguent des chiites par une divergence de doctrines assez semblable à celle qui existe entre les catholiques et les protestants. Les sunnites admettent, outre le Koran, la règle d'une *sunna* ou tradition contenant les *hadits* (sentences) du Prophète, préceptes de sagesse recueillis par ses disciples et

(1) « Quand vous priez, tournez le visage vers le temple sacré de la Mecque » (Koran, sourate *la Vache*).

notamment par El-Boukhari, surnommé le roi de la Sunna. Ils croient religieusement aussi à certains récits conservés d'âge en âge sur la vie et les actes de Mohammed. Les chiites, au contraire, sont les continuateurs d'Aly; ils ne reconnaissent que le Koran, refusent aux califes l'autorité et le titre de successeurs du Prophète, et repoussent les traditions.

Les sunnites dominent dans une partie de l'Asie, l'empire ottoman, l'Égypte et le Maghreb. Toutefois, à Tunis, de même qu'à Alger, les sunnites du rite maleki sont en majorité. Enfin il existe dans quelques montagnes de la Tunisie des *khamsis*, considérés comme musulmans schismatiques (1).

Les foyers principaux de l'islamisme sont Constantinople, Tripoli et le Maroc. L'enseignement est donné partout dans des *zaouïas*, sortes d'écoles ou de séminaires, répandues en très grand nombre dans tous les pays musulmans. Kairouan, cet antique centre de la puissance arabe, en est abondamment pourvue; mais on en trouve partout, soit à côté des tombeaux des saints personnages, soit dans les petites agglomérations arabes ou kabyles, et jusque dans les montagnes des Kroumirs. Voici la description que donne de l'une de ces dernières M. Dick de Lonlay (2), qui accompagnait nos troupes dans la campagne de Kroumirie :

LA ZAOUÏA DE SIDI-YOUSSEF

« ... A midi, notre avant-garde débouche sur un vaste plateau appelé Rmal-Mta-Sidi-Youssef, et qui tient son nom de la zaouïa située sur la droite.

« Pendant que les troupes installent leurs tentes dans des champs de fèves ombragés d'énormes figuiers de Barbarie et des grenadiers couverts de fleurs, nous nous dirigeons vers cette

(1) Des Godins de Souhesmes.

(2) *En Tunisie*, p. 77.

zaouïa, dont nous sommes séparés par un ravin sablonneux où poussent des lauriers et des genêts épineux.

« Cette zaouïa est un petit bâtiment de forme carrée, bâti en pierres sèches avec toiture en chaume, sur un mamelon ombragé de nombreux figuiers et d'où jaillit une source d'eau claire et limpide.

« On appelle *zaouïa*, en Algérie, une maison d'école religieuse où vit un marabout appartenant, pour les Kroumirs, à l'ordre religieux des Rakmania, secte qui fut créée par Abder-Hassan, en l'an 1204. A l'entour de ces zaouïas vivent de nombreux adeptes dont les offrandes servent à recevoir et à nourrir les voyageurs qui viennent y demander l'hospitalité. Presque toujours il se trouve, dans ces établissements, un *mokadem* (ou lettré), qui apprend à lire le Koran aux enfants des douars voisins.

« L'intérieur de la zaouïa de Sidi-Youssef est des plus pauvres et des plus misérables. On y pénètre par une petite porte basse et voûtée, qui conduit dans une grande pièce carrée, éclairée seulement par les lézardes de la muraille et les fissures du chaume ; sur le sol, des nattes et des paillassons pour le mokadem et ses élèves. A droite, le *mahareb* ou excavation servant d'autel, orientée toujours dans la direction de la Mecque. Un bloc de pierre où les voyageurs déposent leurs offrandes; un vieil étendard à pointe de fer-blanc et dont la soie rouge, déteinte et effrangée par le temps, est roulée autour de la hampe, repose accroché à la muraille, où pendent également des planchettes de bois portant, peints en noir sur fond blanc, des versets du Koran, des bouteilles d'huile, et une *gibera* brodée or et argent, contenant des papiers religieux.

« Aucune trace d'indigènes dans cette zaouïa, d'où le marabout lui-même a fui, abandonnant sur le seuil ses babouches en peau de chèvre non tannée. Le goumier qui m'accompagne dans cette visite dépose une pièce de 10 centimes sur la pierre aux offrandes et embrasse celle-ci avec ferveur. Au pied de la zaouïa s'étayent une douzaine de gourbis ou pierres sèches, à toitures de

chaume, où habitaient les serviteurs du marabout; tous ont fui dans la montagne. Ces gourbis, sans portes ni fenêtres, ouverts à tous vents, ont été entièrement déménagés; nous y trouvons seulement des pots en terre ébréchés, des vasques en bois pour servir le couscoussou, et des meules en pierre pour écraser le grain des céréales. Un chien et un chat étiques, abandonnés dans la zaouïa, poussent des aboiements et des miaulements lamentables. »

A côté des *zaouïas*, que le plus souvent, du reste, elles fondent et possèdent, existent en assez grand nombre des sociétés religieuses, analogues aux confréries chrétiennes et aux ordres religieux. Nous citerons, parmi les principales, la confrérie musulmane des Snoussi, établie dans le nord de l'Afrique, et celle des Aïssaouas. Un indigène de la province d'Oran, issu d'une famille de la descendance de Mahomet, a fondé en 1844, à Benghazi, cette confrérie religieuse, et qui jouit d'un grand prestige en Afrique, où elle s'est répandue en Tripolitaine, en Algérie et en Tunisie.

Son fondateur, Sidi-Mohamed-Snoussi, dit la *Revue de géographie* (1881), à qui nous empruntons ces détails, s'est d'abord établi à Beydah, village situé à quatre journées de chameau au nord de Benghazi. En 1850, à son retour de la Mecque, il alla résider à Djaghboub, oasis située à quinze journées environ d'ici, où il mourut en 1858 dans la belle *zaouïa* (couvent) qu'il y avait construite. Il laissa sept enfants, trois garçons et quatre filles. Son fils aîné, Mohamed-Sidi-Mehdi, lui succéda. Les personnes qui le connaissent disent que c'est un homme âgé de trente-cinq à trente-six ans, d'une beauté remarquable; il porte toute sa barbe, comme les musulmans de haut rang, le fez recouvert d'un turban blanc, l'anteri serré à la ceinture d'un châle de Perse, et une longue tunique à la mode des softas de Constantinople. Des témoins dignes de foi assurent qu'il aime la vie solitaire et studieuse; il ne se laisse pas approcher par le premier venu, et il n'est visible que tous les vendredis. Ses entre-

tiens, dit-on, sont pleins d'esprit, de douceur et de charme ; son hospitalité est très large ; personne n'a jamais frappé à sa porte sans être assisté : c'est à ces qualités et à sa descendance sacrée qu'il est redevable de son grand prestige sur les Arabes des provinces du nord de l'Afrique. Tel *khouan*, qui prend en vain le nom de Dieu et celui de Mahomet, n'oserait jurer par celui de Sidi-Snoussi, le khalifa de Djaghboub.

Celui qui veut entrer dans la confrérie des Snoussi s'y prépare par la prière, le jeûne et l'aumône ; l'usage du tabac, de la soie, des broderies d'or ou d'argent lui est formellement interdit ; s'il se sert d'une montre, il faut que les couvercles soient de cuivre, la chaîne ou la giletière en fer ou en acier. L'usage du pain trop cuit ou brûlé, celui des boissons alcooliques lui est aussi défendu. L'obligation de combattre les infidèles lui est rappelée, et le ciel lui est promis s'il succombe dans la lutte. Si le futur frère, strictement surveillé du reste, ne s'écarte en rien de ces observances, le cheik de sa circonscription prononce solennellement son admission dans la confrérie.

A cet effet, il prend les mains du nouveau disciple, les serre dans les siennes, lui rappelle les préceptes qui précèdent et les deux autres que voici :

« Que ton attitude en présence du cheik soit celle de l'esclave devant son roi ; sois entre les mains de ton cheik comme est un cadavre entre les mains du laveur des morts, qui le tourne et retourne à son gré, etc. »

La majeure partie de la population de ce vilayet de Tripoli appartient à cette confrérie. Les musulmans de la Turquie en sont exclus. On y compte vingt-deux zaouïas dans le district de Benghazi. Ces zaouïas sont alimentées par de pieuses donations et dirigées par des cheiks provenant pour la plupart du Maroc et de l'Algérie.

C'est dans ces couvents que les Snoussi envoient leurs enfants pour s'initier aux principes de la religion et aux statuts de cette confrérie, à laquelle on attribue, en outre des vues secrètes, une

propagande religieuse au sujet de laquelle nous ne sommes pas en mesure d'affirmer quoi que ce soit.

Pour clore cette notice, ajoutons que les fidèles se sont beaucoup relâchés, pendant ces dernières années, des rigueurs de l'ordre, les citadins surtout. Ceux-ci fument aujourd'hui, portent des vêtements de soie, des ornements d'or et d'argent. Il semblerait que l'Africain est en train de subir une métamorphose il commence apparemment à comprendre « qu'au dix-neuvième « siècle le blanc a fait du noir un homme et qu'au vingtième « l'Europe fera de l'Afrique un monde (1). »

Les aïssaouas, dont le nom, par une singulière coïncidence, a le même sens en arabe que le mot *jésuites* en français (*Aïssa* signifie Jésus), sont répandus partout, surtout en Algérie et en Tunisie. Ce qu'on en sait porte à les juger comme une réunion d'épileptiques, de convulsionnaires, de jongleurs ou de charlatans; mais il est probable que, par leurs cheiks au moins, ils se rattachent comme agents religieux et politiques au vaste système du gouvernement ottoman. Quoi qu'il en soit, voici, d'après M. Dick de Lonlay, qui les a vus de près, à Kairouan, la description de leurs exercices :

... Une centaine de soldats, de goumiers et d'Arabes font cercle autour d'un *aïssa-houa* ou charmeur de serpents.

Ce fanatique, nu jusqu'à la ceinture, les jambes recouvertes par un pagne en lambeaux, était hideux d'aspect avec ses longs cheveux durs et raides, tombant jusqu'à la taille, les yeux hagards et injectés de sang.

Sur un fragment de tapis sont accroupis trois musiciens, munis d'un tambour de basque, d'une flûte en roseau et d'une *darbouka* (vase en terre dont le fond est revêtu d'une peau tendue en guise de tambour).

Nous jetons une piécette en argent à l'aïssa-houa, qui nous annonce avec force contorsions qu'il va donner une représenta-

(1) Victor Hugo.

tion en notre honneur. Aux sons de son bizarre orchestre, il s'élance en hurlant, et brandissant un serpent de chaque main, dont à chaque instant il fourre la tête dans sa bouche. Bientôt il enroule ces reptiles autour de son cou, en guise de collier et, s'armant d'une boule en acier à facettes aiguës et que surmonte une pointe effilée, il se frappe la tête à coups redoublés, s'enfonce la lame dans les joues, fait sortir presque entièrement un de ses yeux hors de l'orbite.

Ecœurés, nous nous retirons au plus vite, pendant que le cercle des indigènes encourage cet insensé de *you! you!* frénétiques (1).

Une autre fois, c'est au siège même de la confrérie des aïssahoua (ou aïssawi), c'est-à-dire à la zaouïa de Mohamed-ben-Aïssa, située en dehors de la porte des Tanneurs, que M. de Lonlay, en compagnie du colonel Moullin, vice-gouverneur de la ville, et de plusieurs officiers français, eut la bonne fortune d'assister aux insanités barbares de ces misérables brutes fanatisées. « Devant « une assemblée de plusieurs centaines de spectateurs, un cer- « tain nombre des aïssaouas les plus expérimentés s'infligèrent, « d'une façon violente, les diverses tortures dont les traces sont « familières au voyageur en Algérie. Un cercle de musiciens, « groupés autour du cheik, commença à jouer un air lent et mo- « notone sur de petits tambours et tambourins en poterie (gar- « boukas), augmentant graduellement la cadence, jusqu'à ce que « les plus dévots commencèrent à incliner la tête et à hurler une « sorte de chœur. Une longue ligne d'hommes et de jeunes gar- « çons se forma bientôt en travers de la salle, balançant leur « corps et accompagnant leur musique en cadence.

« Soudainement, ils commencèrent à agir l'un après l'autre, « à rejeter leurs vêtements et à imiter les cris et les mouvements « des animaux sauvages. Puis un soldat tunisien saisit un sabre « et commença à se porter rapidement des coups à la poitrine,

(1) Dick de Lonlay, p. 299.

« dont le sang jaillit abondamment. Un second se plaça sur le « flanc une longue fourchette de fer qu'un des assistants du « cheik enfonça dans la chair à coups de maillet. Un autre se « passa une brochette de fer à travers la joue, tandis qu'un qua- « trième se perforait la chair des épaules avec des poignards. « Une grande bouteille de verre fut brisée et les morceaux dé- « vorés. Des douzaines de clous de fer furent avalés avec avidité, « tandis que trois branches de figuier d'Inde couvertes d'épines « étaient mangées en autant de minutes par une vingtaine de « prétendus chameaux.

« A mesure que la frénésie des aïssaouas augmentait, il fallait « parfois quatre hommes pour contenir un disciple dont l'exalta- « tion dépassait les bornes, et il ne reprenait conscience qu'après « que le cheik lui avait imposé les mains sur le front et prononcé « certaine formule à son oreille. Au bout d'une heure, un mou- « ton vivant fut jeté au milieu de la salle. Il fut écorché, déchiré « en pièces, et sa chair encore pantelante fut dévorée en moins « de dix minutes.

« Certains des spectateurs français avaient vu les rites de l'aïs- « sawi en Algérie ; mais aucun d'eux n'était préparé aux horreurs « additionnelles du spectacle à Kairouan, et je ne pense pas « qu'aucun d'eux veuille le revoir (1). »

Une coutume fort ancienne consacrait, en Tunisie comme en Algérie, certaines zaouïas, des mosquées ou des marabouts à la protection inviolable des fugitifs, innocents ou criminels, qui parvenaient à s'y réfugier. Elle fut abolie en Tunisie sous le règne d'Hamouda-Bey (1782-1814), un des princes les plus éclairés dont l'histoire locale ait gardé le nom. Mais, en revanche, subsiste aujourd'hui tout entier le droit d'*anaya*, exercé dans toute l'étendue de l'Afrique septentrionale. Il consiste dans la posses- sion d'un objet provenant soit d'un saint personnage, connu et

(1) *En Tunisie*, p. 321.

révéré comme tel, soit d'un homme ou d'une tribu : c'est un véritable sauf-conduit (1).

Le pèlerinage de la Mecque est la cinquième prescription fondamentale au Koran; et tout bon musulman veut le faire, au moins une fois en sa vie. Il a lieu pendant le dernier mois de l'année arabe (Dhou-el-Hadja), et se fait au moyen de caravanes partant des différents pays où fleurit l'Islam. Bon nombre de pèlerins se rendent aussi à la ville sainte par petits groupes ou isolément.

La principale de ces caravanes, le *Râkeb*, quitte Fez ou Tafilet, dans le Maroc, au commencement du septième mois (*Redjeb*), sous le commandement d'un chef qui prend le nom de Cheik-er-Râkeb, et se compose de plusieurs milliers de pèlerins : piétons et cavaliers montés sur des chevaux, des chameaux, des dromadaires. Outre son but religieux, cette caravane a aussi un but

(1) L'*anaya* est la plus sainte et la plus respectée des lois kabyles. C'est un gage qui rend inviolable la personne qui le reçoit. La fleur que t'a donnée cet homme rend ta personne sacrée, non seulement pour sa tribu, mais encore pour toutes celles qui ont fait alliance avec elle. Muni d'un *anaya*, on peut se promener dans une tribu ennemie comme dans son jardin. Il y en a cent, il y en a mille espèces. Ainsi, quand deux tribus, deux villages ou deux parties d'un village sont en guerre, les chemins par où les femmes vont à la fontaine sont couverts par l'*anaya*, et nul n'y est inquiété. Lorsqu'un meurtrier réclame et obtient l'*anaya* d'une tribu, il reçoit chez elle protection et asile. Tout peut servir d'*anaya* à un voyageur : un enfant qui l'accompagne, un mulet qui le porte, une lettre, un objet quelconque, le moindre brin d'herbe. Le nom même d'un homme, d'une tribu, ne sera jamais par lui, chez cette tribu, vainement invoqué. Celui qui brise l'*anaya* paie l'amende, il est déshonoré. En un mot, c'est la loi de Dieu, et personne en Kabylie ne la viole impunément. Les *kanouns* portent que l'homme possédé du démon qui livre à ses ennemis ou tue à prix d'argent celui qui est venu chercher un refuge dans le village sera chassé honteusement; sa maison sera brûlée, ses biens seront confisqués. S'il ne possède rien, on le rapide » (J. Vilbort, *En Kabylie*, p. 122).

Le même auteur constate que l'*anaya* des femmes vaut « souvent, sinon toujours, » celui des hommes.

commercial. « Le Râkeb, dit M. des Godins de Souhesmes, précédé « du drapeau blanc sacré, marche au son de la musique et sous « l'escorte d'une garde nombreuse. Les pèlerins font entendre « en cadence le cri de l'Islam : « *La Allah illa Allah!* » (Il n'y « a pas d'autre Dieu qu'Allah!), ou bien encore : « *El Hamdoul-* « *lah!* » (Gloire à Dieu!)

« Trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, ils se prosternent « tous ensemble pour adorer Dieu, et l'iman ou le marabout qui « assiste le Cheik-er-Râkeb fait la lecture du Koran. Quand les « pèlerins voyagent seuls à pied, ils emportent dans des *couf-* « *fins* (1) leurs provisions de bouche, qui consistent en dattes et en « blé réduit à l'état de farine après avoir été grillé. Quelquefois « ils se munissent de beurre qu'ils disent être un excellent pré- « servatif contre la soif; quant à l'eau, ils la portent sur le dos dans « une outre. Chaussés de sandales en peau de bœuf et armés d'un « bâton pour se garantir des chiens et des serpents, les voyageurs « indigènes franchissent des distances considérables, ordinaire- « ment de douze à quinze lieues. Ils sont très solides à la marche « et ne s'arrêtent guère entre le lever et le coucher du soleil. « Chose inouïe, les Arabes ne s'égarent jamais, même dans les « plaines du désert où il n'y a ni routes ni sentiers, et où le pied « de l'homme et des animaux ne laisse qu'une faible empreinte « bientôt effacée par le vent. Cela tient à leur merveilleux instinct « aidé par une prodigieuse facilité d'observation. Tout leur sert « de point de repère; la cime d'une montagne, les formes chan- « geantes d'une colline de sable, et surtout les *nzâ* ou monuments « funèbres, amas informes de cailloux lentement élevés par cha- « que passant qui jette là sa pierre pour marquer la place d'un « meurtre non vengé : « expression symbolique, — dit le capi- « taine Carette — image éloquente de cette vérité que la dette « du sang ne se prescrit pas. » Les voyageurs isolés sont très

(1) Vaste panier flexible fait avec des tiges de bambou ou des feuilles do palmier tressées.

« rares; généralement, les Arabes suivent les caravanes qui par-
« courent le pays. Ils rencontrent toujours quelque *gafla* (cara-
« vane commerciale), ou une *nedja* (caravane composée de tribus
« nomades).

« Quand il entreprend le voyage de la Mecque, le musulman
« préfère attendre le passage du Râkeb, où il trouve une sécurité
« contre les bandes de *gottaïa* (coupeurs de routes). Ceux-ci ne
« se font nul scrupule d'attaquer les caravanes, voire même quel-
« quefois le *Râkeb*, malgré le respect dont il est entouré. On ne
« comprend guère comment ils ont l'audace d'engager la lutte
« contre une agglomération d'hommes armés et parfaitement
« organisés pour la défense. Cependant les caravanes livrent sou-
« vent des combats acharnés contre les gottaïa. Jamais on ne
« fait de prisonniers, mais tout adversaire qui tombe vivant
« entre les mains de son ennemi est immédiatement décapité.
« Les marabouts, les juifs et les forgerons échappent seuls à ces
« terribles représailles: les premiers le doivent au respect qui leur
« est acquis, les seconds au mépris dont ils sont l'objet; quant
« aux derniers, on ne s'explique pas l'exception admise en leur
« faveur. D'où vient ce dédain des musulmans pour les forgerons?
« Nous n'avons pu en découvrir la cause; mais ce qu'il y a de
« positif, c'est qu'un homme livré à la merci des vainqueurs n'a
« qu'à faire avec les bras le mouvement du forgeron qui bat
« l'enclume pour avoir immédiatement la vie sauve. On se borne
« à le flétrir des épithètes les plus injurieuses.

« Arrivés à la Mecque, les pèlerins n'ont pas de vœu plus ar-
« dent que de s'accrocher à la fenêtre de la chambre où est sus-
« pendu le tombeau de Mohammed. Ils n'y parviennent que fort
« difficilement, et beaucoup ne peuvent percer la foule compacte
« qui assiège le lieu vénéré. »

En dehors du mahométisme, le judaïsme est la religion dominante à Tunis, et les juifs de cette ville « obéissent ponctuelle-
« ment aux préceptes de leur religion. Pendant les fêtes et le
« sabbat, ils ne se livrent à aucun travail ni commerce, leurs

« boutiques restent fermées, et pour rien au monde ils n'omet-
« traient de sanctifier le samedi. Sévères dans les jeûnes et sur
« les points fondamentaux du culte hébraïque, ils ne sont pas
« moins scrupuleux pour les prescriptions de moindre importance
« que la tradition, la loi ou le Talmud ont introduites jusque
« dans les choses habituelles et journalières de la vie. Non seu-
« lement ils portent des phylactères qu'ils regardent comme un
« préservatif contre les dangers et les maux qui nous environ-
« nent, mais encore ils excluent les femmes des synagogues,
« font exactement leurs ablutions et ne prient jamais sans se
« couvrir du *tallit*. Ils ne mangent que des aliments préparés
« par des Israélites, ils ne touchent qu'aux viandes tuées selon
« les rites rabbiniques, et ils suivent des règles précises même
« pour laver la vaisselle.

« En Tunisie les juifs sont talmudistes orthodoxes (1), c'est-à-
« dire qu'ils reconnaissent les doctrines du Talmud ou discipline
« qui est pour eux la suite et le complément de la Bible, en
« même temps qu'un Code civil et religieux. Le lourd Talmud,
« comme on l'appelle, est fort obscur; ses traditions légendaires,
« ecclésiastiques, juridiques et scientifiques sont invraisemblables
« et renferment de graves erreurs. Il existe deux Talmud :
« 1° celui de Jérusalem, achevé dans le deuxième siècle et qui,
« devenu inintelligible pour les juifs eux-mêmes, n'est plus en
« usage; — 2° celui de Babylone, seul admis par les Israélites
« orthodoxes. Le Talmud de Babylone est divisé en deux parties :
« 1° la *Mischna* ou seconde loi, écrite en hébreu rabbinique
« vers 190 par le rabbin Judas le Saint, et qui contient le texte
« de la loi; — la *Gémara* ou complément, écrite en hébreu
« mêlé de chaldéen par le rabbin Asser. Cette seconde partie,

(1) Les talmudistes ou rabbinistes sont opposés aux caraïtes, secte juive qui s'attache exclusivement à la lettre de la Bible et rejette les interprétations des rabbins. On ne retrouve guère les caraïtes qu'en Égypte, en Syrie, à Constantinople, en Russie, en Pologne et en Galicie.

« rédigée du cinquième au sixième siècle, n'est qu'une sorte de « glose ou commentaire comprenant les interprétations de la loi.

« Les Israélites possèdent encore d'autres livres sacrés, no- « tamment celui de la *Création*, le *Zohar* ou livre de lumière, le « *Yetzira* et la *Massore*. — La Création et le Yetzira, attribués « au rabbin Akida, qui vivait dans le premier siècle de Jésus- « Christ, et le Zohar, qui paraît avoir été écrit par son disciple « Ben-Yokaï, sont des livres cabalistiques offrant un assemblage « d'idées bizarres, de fables, de traditions symboliques, avec des « récits où surgissent des rêveries sur les démons et autres « excentricités qui touchent à la magie. Ils contiennent l'exposé « de la *Cabale*, doctrine secrète des juifs cabalistes, qui enseignait « sous la forme mystique le dogme de l'émanation divine et « fournissait une explication allégorique des Écritures. On y « trouve encore une théurgie absurde par laquelle les adeptes « prétendaient soumettre à la volonté humaine les puissances « surnaturelles en prononçant certains mots, et opérer avec leur « secours toutes sortes de miracles. En définitive, la Cabale (de « l'hébreu *Kaballah*, réception, tradition) consistait dans une « interprétation mystérieuse de la Bible, et le fond même de cette « doctrine reposait sur le panthéisme spiritualiste. — Quant à « la Massore (en hébreu *Massora*, tradition), c'est un livre de « traditions relatives au texte des auteurs sacrés. Il paraît de- « voir être attribué à certains docteurs juifs appelés *Massorètes*, « qui fixèrent, d'après les manuscrits et la tradition orale, la « leçon du texte sacré en y ajoutant des points-voyelles pour « remplacer les voyelles que l'on n'écrit pas en hébreu. Quelques « auteurs font remonter les Massorètes et leurs travaux à l'époque « où florissait l'école de Tibériade et même au temps de « Moïse; mais, si l'on en croit de savants hébraïsants, l'innova- « tion dont il s'agit ne serait pas antérieure au neuvième « siècle..... (1). »

(1) Des Godins de Souhesmes, p. 246.

Pour expliquer la présence des juifs en assez grand nombre à Tunis et dans les autres villes de la Régence, on a voulu voir en eux des descendants de ceux qui, après la destruction de Jérusalem par Titus, se répandirent en Afrique. Mais, M. des Godins pense, avec d'autres historiens, que c'est seulement sous le règne d'Adrien que les Juifs s'établirent en Tunisie; et nous attribuons avec lui leur accroissement dans ce pays aux persécutions dont la race fut l'objet en Europe aux quatorzième et quinzième siècles, ce qui en détermina un grand nombre à s'expatrier.

Leurs fêtes religieuses sont celles des Tabernacles, de la Pentecôte, des Propitiations et de la Pâque : « La première, instituée « en mémoire du passage dans le désert, a lieu après les récoltes « d'automne. Elle dure pendant sept jours, pendant lesquels les « Israélites quittent leurs maisons pour vivre sous des tentes de « feuillage. C'est le moment des agapes fraternelles, où les mets « les plus délicats sont servis aux voisins, aux amis, aux parents « et même à tout étranger qui se présente. — La fête de la Pen- « tecôte ou des moissons dure deux jours; l'usage est de la célé- « brer en se régalant de gâteaux de fine fleur de farine. — Aux « Propitiations, il y a jeûne, amende honorable, grand pardon; « c'est à cette époque de l'année que les juifs se réconcilient avec « ceux de leurs coreligionnaires qu'ils ont pu offenser. Pendant la « cérémonie religieuse on amène un bouc sur lequel chacun se « décharge de ses péchés, puis la malheureuse bête est chassée « du temple. Quant à la Pâque, c'est la plus grande solennité du « peuple d'Israël. Aujourd'hui encore, son cérémonial, que tout « le monde connaît, est à peu près tel qu'il fut établi il y a plus « de trois mille ans.

« Les Israélites se rendent en pèlerinage à Jérusalem comme « les musulmans à la Mecque. Ils ont un tel désir de revoir cette « terre, qu'ils appellent leur patrie, qu'un grand nombre de pèle- « rins, ne pouvant subvenir aux frais d'un transport par mer, se « dirigent à pied vers la Palestine par Tripoli, l'Égypte et les

« déserts. Beaucoup meurent avant d'arriver, tant est pénible ce
« long voyage. D'ailleurs, tout Israélite n'a pas de vœu plus
« ardent que de mourir dans ces lieux qui furent le berceau de
« sa nation (1). »

(1) Des Godins de Souhesmes, p. 244.

CHAPITRE DIXIÈME

OPÉRATIONS MILITAIRES. — CAMPAGNE DE TUNISIE. — RAPPORT DU GÉNÉRAL EN CHEF. — ÉPISODES ET FAITS DE GUERRE

Les opérations militaires en Tunisie se divisent naturellement en deux séries : la première, commencée le 24 avril 1881, a pris fin le 1er juillet suivant, date où la dislocation du corps expéditionnaire, une fois l'objet de l'expédition atteint, a été terminée; la seconde continue la première, et comprend les actes militaires que la France a déjà dû accomplir en Tunisie, comme puissance protectrice et en vertu des stipulations du traité de Kasr-Saïd.

La campagne de Tunisie proprement dite est donc limitée par ces deux dates : 24 avril — 1er juillet 1881, et, historiquement, devrait s'arrêter au 12 mai, date où a été signé le traité qui, depuis lors, sert de base à l'action française en Tunisie.

Nous ne pouvons mieux faire, pour en rendre compte, que de laisser parler le général Forgemol de Bostquénard, commandant en chef du corps expéditionnaire, et de reproduire ici, en l'allégeant de ce qu'il contient de trop technique, le rapport de cet officier supérieur au ministre de la guerre sur les opérations des troupes placées sous son commandement.

RAPPORT AU MINISTRE DE LA GUERRE SUR LES OPÉRATIONS DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE DE TUNISIE

Monsieur le ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser le rapport, établi d'après vos

ordres, sur les opérations du corps expéditionnaire de Tunisie dont le commandement m'avait été confié. Ces opérations, commencées le 24 avril, ne se sont terminées, pour la dernière partie des troupes, que le 1er juillet. Elles ont présenté trois périodes principales :

La période de concentration et d'organisation;

La période d'opérations proprement dites;

La période de dislocation et de rapatriement.

Avant d'examiner successivement les faits relatifs à chaque période, il n'est pas sans intérêt de rappeler les événements qui s'étaient produits précédemment sur la frontière (1).

SITUATION DES TRIBUS ALGÉRIENNES ET TUNISIENNES SUR LA FRONTIÈRE

Depuis de longues années, nos tribus et celles de la Régence vivaient dans un état, si ce n'est de guerre, du moins de méfiance et de lutte presque permanent. Aucune limite n'avait été fixée régulièrement entre elles; les contestations pour la possession de terrains limitrophes étaient fréquentes. Mais, tandis que nous recourions à la voie diplomatique pour sauvegarder nos droits, les tribus tunisiennes, indociles ou insoumises à l'autorité du bey, prétendaient faire valoir les leurs les armes à la main. Elles attaquaient nos douars à l'improviste, enlevaient le bétail, arrêtaient nos gens isolés sur les chemins, les rançonnaient, les pillaient, et souvent même joignaient l'assassinat au vol.

Chaque année, des incendies allumés par elles portaient dans nos riches massifs forestiers de la frontière une destruction préméditée et occasionnaient à nos gens des pertes matérielles considérables.

Ces tribus étaient devenues le refuge des malfaiteurs de l'est de l'Algérie, des contumaces frappés par nos tribunaux,

(1) V. note A à la fin de ce volume.

des évadés de nos prisons, etc., qui, connaissant le pays et à l'abri chez elles, préparaient et exécutaient, de concert avec elles, les plus audacieux coups de main jusqu'aux portes de nos villes et jetaient l'effroi dans les territoires de colonisation.

A plusieurs reprises des conférences avaient eu lieu sur divers points de la frontière entre les autorités déléguées par les gouvernements français et tunisien ; quelques indemnités avaient été obtenues à la suite de nos justes réclamations, mais elles étaient loin de satisfaire nos intérêts et nos légitimes revendications.

En dernier lieu, dans le courant de janvier et de février, le délégué tunisien à la nouvelle conférence d'El-Ma-el-Ahmar prenait vis-à-vis du délégué français, M. le commandant Vivensang, une attitude des plus arrogantes, opposait à la liste de nos réclamations une liste beaucoup plus longue de réclamations tunisiennes établie sur des titres falsifiés ou rédigés pour les besoins de la cause, et laissait préparer une sorte de guet-apens auquel le commandant Vivensang n'a échappé que par l'ordre arrivé de Constantine de rompre la conférence.

Enfin, les lettres les plus insolentes étaient écrites à nos caïds par les agents du commandement de la Régence, les sommant d'avoir à abandonner, sous menace d'y être contraints par la force, les terrains de la frontière dont nous avions, depuis la conquête, la possession incontestée.

Ces injonctions ne tardaient pas à se traduire par les plus coupables et les plus provoquantes agressions.

VIOLATION DE LA FRONTIÈRE PAR LES KROUMIRS

Dans la première quinzaine de février, les Ouled-Cedra (Kroumirs) avaient envahi notre territoire pour chasser nos gens des terrains de culture de l'Oued-Djenan. Une lutte violente avait eu lieu, à la suite de laquelle les Tunisiens s'étaient engagés à accorder toutes les satisfactions qui leur étaient réclamées. Ce fait avait eu assez de gravité pour motiver l'envoi d'une com-

pagnie et demie du 59e de la Calle à Remel-Souk, et de deux compagnies, puis d'un bataillon entier du 3e de zouaves, de Bône au Tarf.

Cependant tout paraissait calmé, et je songeais à renvoyer ces troupes dans leurs garnisons, lorsque, le 30 mars, les Ouled-Cedra, soutenus par de nombreux contingents kroumirs, se ruèrent sur nos Nehed, en avant d'El-Aïoun. Il fallut, pour soutenir ceux-ci et faire respecter notre territoire, appeler de Remel-Souk le détachement du 59e. La vue de l'uniforme français n'arrêta pas l'attaque des Tunisiens, et ce détachement, après avoir brûlé toutes ses cartouches, était gravement menacé, lorsqu'une compagnie de zouaves, arrivée du Tarf, parvint à arrêter momentanément le combat.

Il recommença le 31 avec plus d'acharnement que la veille; pendant onze heures les tribus kroumirs prolongèrent la lutte, qui ne se termina que le soir, quand le gros du bataillon de zouaves fut rendu sur les lieux.

Le même jour, des ordres étaient donnés pour l'envoi dans le cercle de la Calle de renforts de troupes de toutes armes, tels que l'exigeait la situation. La division de Constantine dirigeait vers la frontière la majeure partie de ses forces disponibles. Le 6 avril, deux bataillons de zouaves, un bataillon de tirailleurs, deux escadrons, une batterie de montagne s'y trouvaient réunis sous les ordres de M. le général Ritter, et assuraient le respect de notre territoire.

Cette série de méfaits, d'attentats odieux contre les biens et les personnes de nos concitoyens, cette insolence et ce mépris poussés jusqu'à l'audace d'attaquer nos troupes, avaient cependant déterminé le gouvernement de la République à infliger un châtiment sévère aux Kroumirs, et à prendre en Tunisie des positions favorables pour assurer la tranquillité de nos tribus frontières, tant que le gouvernement de S. A. le Bey serait impuissant à la garantir avec ses propres ressources.

Des mesures furent promptement prises à cet effet.

PÉRIODE DE CONCENTRATION ET D'ORGANISATION. — ENVOI DE TROUPES DES DIVISIONS D'ALGER ET D'ORAN

Dès le 3 avril, j'étais avisé, par un télégramme de M. le général commandant le 19e corps, du prochain débarquement (du 6 au 10) à Bône de six bataillons de zouaves ou de tirailleurs, de deux batteries et de deux cents mulets de bât du train des équipages venant des divisions d'Alger et d'Oran.

A la date du 6, des instructions de M. le général en chef me parvenaient, m'autorisant à sortir de la position défensive et à passer la frontière dès que serait terminée la concentration dans le cercle de la Calle des troupes disponibles de l'Algérie et de renforts venant de France.

Les six bataillons annoncés le 3 débarquaient en effet à Bône aux dates fixées; ils arrivaient sur la frontière du 9 au 12 et étaient renforcés de deux bataillons d'Oran et d'Alger, dont le dernier, venu par étapes d'Aumale, ne rejoignit que le 16. A la date du 12, les forces réunies en face du pays des Kroumirs formaient trois groupes principaux : au Tarf, à Remel-Souk et à El-Aïoun. — Un détachement du 59e occupait Oum-Theboul; la Calle était la base des ravitaillements en vivres et munitions

ENVOI DE TROUPES DE FRANCE

Tandis que ces mouvements et concentrations s'exécutaient vers la frontière, des renforts plus considérables étaient réunis en France. Je recevais le 7 avril l'avis du prochain embarquement pour Bône d'une brigade de renfort. Cette brigade, sous les ordres de M. le général Vincendon, débarquait à Bône les 10 et 11 avril. Elle était suivie bientôt de la 2e brigade de renfort, général Galland, débarquée les 15 et 16 (le 22e, un des régiments de cette brigade, a pu être débarqué à la Calle le 15), et de la 3e brigade de renfort, général de Brem, débarquée les 14, 15 et 16. Cha-

cune de ces brigades était composée d'une compagnie du génie, deux batteries d'artillerie, un bataillon de chasseurs et trois régiments d'infanterie à deux bataillons, plus d'un régiment de cavalerie à trois escadrons, et amenait avec elle ses services administratifs.

Deux jours en moyenne, y compris celui du débarquement, furent employés à Bône à réunir l'élément de ces brigades, à les mettre dans la main de leurs chefs et à terminer les soins multiples que l'on doit prendre pour de jeunes troupes appelées à faire campagne dans un pays et sous un climat nouveaux pour elles.

De son côté, la division de Constantine envoyait le 12 : au Tarf deux escadrons de chasseurs d'Afrique, auxquels un troisième escadron ne tardait pas à être adjoint ; à El-Aïoun, deux sections de montagne. Elle préparait la formation d'une batterie montée.

INSTRUCTIONS GÉNÉRALES DONNÉES PAR LE MINISTRE

Cependant je recevais, le 7 avril, vos instructions sommaires au sujet des opérations à exécuter en Tunisie, et vous vouliez bien me demander si elles motivaient de ma part quelques observations. Ma réponse ayant été négative, je n'avais qu'à prendre au plus tôt les dispositions dernières, conséquences de ces instructions.

D'après celles-ci, dont je reçus le 15 la confirmation détaillée, les troupes placées sous mes ordres devaient agir simultanément dans trois directions différentes.

Au nord, une petite colonne forte de un bataillon, d'une section de montagne et d'un détachement du génie, devait être débarquée à Tabarque, occuper l'île de ce nom et Bordj-Djedid, forteresse située sur la côte en face de l'île, faire ainsi une diversion, en attirant de ce côté l'attention des Kroumirs et en se mainte-

nant dans cette position avec l'appui de deux canonnières : *l'Hyène* et *le Chacal*.

La deuxième colonne, la principale, dirigée contre les Kroumirs et chargée de leur infliger un châtiment aussi sévère que possible, devait être composée de trois brigades : une brigade de troupes d'Afrique, et les 1re et 2e brigades de renfort.

La troisième colonne, forte d'une brigade de troupes d'Afrique (augmentée d'un régiment venu de France), de neuf escadrons de cavalerie, devait être réunie à Souk-Ahras, agir sur le Kef et dans la vallée de la Medjerda pour protéger la voie ferrée de Tunis à Ghardimahou, et pour séparer du pays des Kroumirs les tribus remuantes du centre et du sud de la Tunisie pendant les opérations de la colonne principale.

Enfin, la troisième brigade de renfort, composée de cinq bataillons, devait rester comme réserve entre Souk-Ahras et la frontière, tant pour parer à des nécessités intérieures que pour constituer au besoin une réserve à la troisième colonne. Trois escadrons de cavalerie étaient adjoints à cette brigade.

Dès la réception de ces instructions je donnai des ordres pour leur exécution.

FORMATION DE LA COLONNE LOGEROT

Le 1er de zouaves (2e bataillon), un bataillon du 4e de zouaves, un bataillon du 2e tirailleurs et une batterie d'artillerie, partis du Tarf le 14, arrivaient le 17 au matin à Souk-Ahras, ainsi que deux escadrons du 3e chasseurs d'Afrique, bientôt suivi d'un troisième escadron ; à la même date, les deux bataillons du 83e se trouvaient réunis à Souk-Ahras, où M. le général Logerot, commandant de cette colonne, était rendu le soir ; le second bataillon du 2e tirailleurs était en position à Sidi-Youssef.

Dès le 19, la colonne du sud, à l'exception de quelques éléments qui rejoignirent peu de jours après, était concentrée à Souk-Ahras et ainsi constituée :

Brigade Logerot : sept bataillons d'infanterie, une compagnie et deux petites sections du génie, deux batteries montées de 90 et deux batteries de montagne de 80, plus une section de munitions;

Brigade de cavalerie marchant avec la précédente sous les ordres de M. le général Gaume : neuf escadrons (3 du 11e de hussards, 3 du 7e chasseurs, 3 du 3e chasseurs d'Afrique).

— Les services administratifs et l'ambulance étaient communs à ces deux brigades.

Brigade de Brem dite de réserve : cinq bataillons, trois escadrons du 13e chasseurs, une batterie d'artillerie de montagne de 80 (qui arriva le 24 seulement à Souk-Ahras, et fut échangée le 7 mai avec une batterie montée de 90 de la brigade Logerot), services administratifs, ambulance, etc.

Les forces des brigades Logerot et Gaume et celles de la brigade de Brem qui, mise d'abord le 26 avril à la disposition éventuelle du général Logerot, fut placée peu après sous ses ordres immédiats, présentaient un effectif de 365 officiers, 8,550 hommes, 2,320 chevaux et 550 mulets.

Le 23, les brigades Logerot et Gaume sont à Sidi-Youssef, prêtes à franchir la frontière.

FORMATION DE LA DIVISION DELEBECQUE

A la colonne principale, destinée à agir contre les Kroumirs, la première brigade, général Ritter, dont les éléments étaient répartis le 15 entre Oum-Theboul, El-Aïoun et Remel-Souk, se trouvait concentrée le 21 à Oum-Theboul.

La seconde brigade (1re brigade de renfort), général Vincendon, partie de Bône les 13 et 14 en deux échelons, était le 21 à El-Aïoun.

La troisième brigade (2e brigade de renfort), général Galland, partie de Bône les 17 et 18 en deux échelons, était le 21 et le 22 à Remel-Souk.

M. le général Delebecque, désigné par le ministre pour prendre, sous mes ordres, la direction de la division d'opérations contre les Kroumirs, arrivait à Oum-Theboul le 20.

Mon quartier général était installé le 21 à Remel-Souk avec un escadron et demi du 4e de hussards, un escadron mixte de spahis, une compagnie du génie, une section de munitions et une section d'ambulance.

La brigade Ritter était forte de six bataillons (trois de zouaves, trois de tirailleurs), d'une compagnie du génie, d'une batterie de montagne de 80 et de deux sections de 4 de montagne.

Chacune des brigades Vincendon et Galland comptait sept bataillons, une compagnie du génie et deux batteries de montagne.

La division Delebecque et le quartier général du corps expéditionnaire présentaient un effectif de 505 officiers, 14,000 hommes, 1,270 chevaux et 1,650 mulets.

PRÉPARATIFS CONTRE TABARQUE

Quant au détachement destiné à agir contre Tabarque, un incident en avait fait augmenter la force. Le 15 avril, en vue des opérations de débarquement prochain sur ce point, j'avais prescrit à la canonnière *l'Hyène* d'aller en reconnaître les parages. Après avoir bien rempli sa mission, ce bâtiment virait de bord pour rentrer à Bône et longeait la côte à l'ouest de l'île, quand une vive fusillade fut dirigée contre lui. Aucun marin ne fut blessé, mais plusieurs balles frappèrent les agrès et la cheminée de la machine. Devant une pareille agression, les départements de la guerre et de la marine donnèrent le 16 des ordres pour que le cuirassé *la Surveillante* prît à son bord le bataillon du 143e, la section d'artillerie et le détachement du génie affectés à l'occupation de Tabarque, et que le débarquement se fît le plus promptement possible, de vive force au besoin. Le 17 au soir, la *Surveillante* et les canonnières *le Léopard*, *le Lynx* et *l'Hyène* firent

route sur Tabarque. Une avarie survenue à la machine de l'*Hyène*, les sommations qu'il était prescrit de faire au gouverneur de Bordj-Djedid avant d'agir par les armes, avaient occasionné des retards préjudiciables au succès de nos opérations. Tous les ravins s'étaient peu à peu garnis de nombreux contingents dissimulés dans les rochers et les broussailles. Les forces numériques dont nous disposions ne permettaient pas de débarquer sur plus d'un point à la fois; le bataillon du 143e et les compagnies de débarquement des navires auraient eu à supporter sur ce terrain difficile une lutte des plus inégales, et un insuccès pouvait avoir les suites les plus funestes pour nos opérations chez les Kroumirs. La *Surveillante* revint à Bône et compte fut rendu de la situation.

Le 19, de nouveaux ordres arrivèrent annonçant l'envoi dans les eaux de Tabarque de deux bataillons du 88e par le transport *la Corrèze*, et d'une section de montagne de 80, l'adjonction du *Tourville* à la *Surveillante* et enjoignant de bombarder Bordj-Djedid et d'en prendre possession si, deux heures après sommation de le rendre, le gouverneur ne l'avait pas évacué.

Le 22, la *Corrèze* ralliait devant Tabarque la *Surveillante* et le *Tourville*. Les renforts qu'elle apportait élevaient au chiffre de 55 officiers, 1,490 hommes, 95 chevaux ou mulets, l'effectif des forces destinées à agir contre Tabarque.

ORGANISATION DES SERVICES ET DES BASES D'APPROVISIONNEMENT

Pendant que ces concentrations s'opéraient, je prenais des mesures pour compléter l'organisation des divers services, pour assurer celle des bases d'approvisionnements et des convois de vivres et de munitions.

Constantine, pour les besoins pendant la période de concentration, Bône, pour les besoins ultérieurs, devenaient les grands centres où nous devions puiser nos ressources de vivres et de munitions.

Les bases d'approvisionnements étaient portées à Souk-Ahras pour la colonne du sud, à la Calle pour la colonne Delebecque, Tabarque devant être pourvu par la voie de mer.

Souk-Ahras et la Calle recevaient un mois de vivres (Tabarque en reçut la même quantité après le débarquement qui eut lieu le 26) pour l'effectif qu'elles avaient à pourvoir.

De ces trente jours de vivres, quinze étaient laissés à Souk-Ahras et à la Calle, où ils devaient être renouvelés au fur et à mesure des consommations; huit étaient placés au bordj de Sidi-Youssef, en avant de Souk-Ahras, et huit au bordj de Remel-Souk, en avant de la Calle. Ces deux bordjs touchant à la frontière étaient ainsi les premiers échelons de ravitaillement des colonnes. Enfin, un convoi de quatre jours de vivres accompagnait chaque colonne, et les hommes avaient dans le sac deux jours de réserve, indépendamment des vivres de la journée courante.

Les mêmes points, Souk-Ahras et la Calle, étaient désignés pour recevoir le dépôt de nos approvisionnements de munitions.

Une section de munitions était placée à Souk-Ahras avec détachement à Sidi-Youssef, une section à la Calle et une à Remel-Souk.

Des ressources considérables en munitions pour l'artillerie et la mousqueterie étaient constituées et abritées convenablement dans ces postes.

Chaque brigade recevait avec son artillerie un détachement de section de munitions, et avait ainsi avec elle une réserve d'environ cent mille cartouches; chacune de ses pièces était approvisionnée à 100 ou 110 boulets et avait une réserve d'environ 180 coups à la section de munitions ou à son échelon. Le détachement de section devait assurer les réapprovisionnements de la brigade sur la section de munitions maintenue en arrière.

Chaque bataillon recevait des batteries de sa brigade deux mulets de caisses d'infanterie devant marcher avec lui (caisses prises en charge par le bataillon et conservées par lui la nuit et les

jours de séjour, tandis que chaque soir les mulets et les conducteurs rentraient à leurs batteries).

Enfin, après avoir constitué du mieux possible, avec les ressources que nous avions en Algérie, le personnel et le matériel d'ambulance des brigades Logerot et Ritter, un dépôt d'ambulance d'évacuation était organisé à Remel-Souk, et les hôpitaux de la division de Constantine étaient préparés pour recevoir, en cas de besoin, le plus grand nombre de blessés ou de malades.

Durant l'exécution de ces diverses dispositions, j'avais profité de la présence près de moi, à Bône, de M. le général Logerot, et je m'étais concerté avec lui sur les opérations que les deux colonnes devaient entreprendre.

PLANS D'OPÉRATIONS

Les renseignements faisaient presque complètement défaut sur le pays des Kroumirs. Il était très difficile de s'en procurer, même à prix d'or. Une carte dressée d'après des données ainsi recueillies par M. le général Ritter (carte assez exacte pour toute la partie avoisinant la frontière et qui fut très utile), quelques itinéraires, quelques indications de points importants composaient tous les documents à consulter avant de pénétrer dans ce pays montagneux, coupé de vallées étroites et profondes, et couvert presque partout de forêts ou de broussailles réputées impénétrables.

Il n'était donc pas possible de préciser au général Logerot l'itinéraire que suivrait la colonne Delebecque et de concerter avec lui, d'avance, une série d'opérations dont il était prudent de prévoir la difficulté d'exécution à époque fixe.

D'après l'objectif donné par vous aux deux colonnes, je me bornai donc à donner à cet officier général les instructions et indications suivantes :

La colonne du sud marchera le 24 avril en avant de Sidi-Youssef, sur le Kef, en deux jours. Après avoir occupécette place



LE GÉNÉRAL FORGEMOL DE BOSCQUENARD

général en chef de l'expédition de Tunisie

et y avoir laissé une garnison, elle se portera au nord, en coupant la vallée de l'Oued-Mellegue, dans celle de la Medjerda, vers Souk-el-Arba, protégera les établissements du chemin de fer, inquiétera les tribus environnantes, pèsera sur elles, empêchera la fuite des contingents armés de la rive gauche sur la rive droite de la Medjerda et attendra, en agissant de la sorte, des ordres pour ses opérations ultérieures.

La colonne destinée à agir chez les Kroumirs traversera la frontière le 24 avril, consacrera quelques jours au châtiment des Ouled-Cedra, se mettra, si faire se peut, en communication avec Tabarque, puis, prenant par Remel-Souk et les Beni-Mazen ou, en cas de possibilité de passage par les sentiers du pays, la ligne des crêtes qui bordent au sud le territoire des Kroumirs, elle gagnera Fernana, d'où elle se mettra en communication avec la colonne Logerot.

Vous aviez bien voulu, monsieur le ministre, après m'avoir indiqué le but, me laisser toute latitude dans le choix des dispositions propres à l'atteindre.

Mon plan, en entrant en campagne, était celui-ci :

Frapper d'abord un coup vigoureux sur les Ouled-Cedra, afin de prouver que nous voulions avant tout châtier ceux des Kroumirs qui avaient osé s'attaquer aux soldats de la France, puis occuper les crêtes de montagne au sud du territoire de ces tribus pillardes, appeler la colonne Logerot et employer les deux colonnes Delebecque et Logerot, en les portant vers le nord, à ravager le pays devant elles et à pousser, s'il le fallait, jusqu'à la mer tout ce qui ne serait pas venu demander l'aman et remplir les conditions approuvées par vous.

A la date du 23 avril, tout était prêt pour commencer les opérations qui, avec le concours aussi intelligent que dévoué de MM. les généraux Delebecque et Logerot, avec l'esprit d'abnégation et d'énergie des officiers et soldats de toutes armes, et grâce aux mesures pleines de sollicitude dont vous avez entouré

les troupes, se sont accomplies dans des conditions qui ont mérité votre haute approbation.

OPÉRATIONS CONTRE LES OULÉD-CEDRA

24 avril. — Les trois brigades de la division Delebecque se rapprochent dans le but d'une attaque commune contre les Ouled-Cedra.

La brigade Ritter se porte d'Oum-Theboul à Dement-Rebah, la brigade Galland à Aïn-Smaïn, la brigade Vincendon reste à El-Aïoun.

Pour faciliter le débarquement à Tabarque, on se prépare aux opérations du 25. La brigade Ritter doit franchir le Djebel-Addeda vers le nord, par le col de Radjela; elle doit ensuite descendre vers la rive gauche de l'Oued-Djenan, et se mettre en communication avec la brigade Vincendon, qui aura gagné directement par Fedj-Kahla la rive droite de l'Oued-Djenan; la brigade Galland doit appuyer la précédente et assurer les communications avec El-Aïoun. En se portant à Aïn-Smaïn, elle a laissé ses deux bataillons du 18e de ligne à Remel-Souk, où des dispositions sont immédiatement prises pour l'installation d'un camp retranché, dans lequel les approvisionnements de vivres et de munitions sont promptement mis en sûreté.

Ces précautions étaient nécessitées tant par le voisinage de l'ennemi que par la présence d'un camp tunisien, installé sous les ordres de Si-Selim, ministre de la guerre, sur la rive gauche de l'Oued-el-Kebir, en face même de Remel-Souk, et d'un second camp commandé par Si-Ali-Bey, frère du bey de Tunis, placé à une journée de marche de ce dernier point, dans le voisinage d'El-Mana. Ces deux chefs m'adressaient des lettres fréquentes, dont les termes ambigus étaient de nature à m'inspirer fort peu de confiance sur leurs intentions.

Ce même jour, 24 avril, la colonne Logerot franchit la fron-

tière et va camper sans incident sur les deux rives de l'Oued-Mellegue, route du Kef.

A Tabarque, tout est prêt pour le débarquement, mais l'état de la mer ne permet pas de l'entreprendre.

25 avril. — Depuis deux jours des pluies torrentielles ont profondément détrempé le sol; les camps de la colonne Delebecque sont dans la boue. Sur la demande des généraux, les mouvements préparés pour le 25 sont contremandés.

La colonne Logerot va camper sans coup férir à l'Oued-R'mel, à environ huit kilomètres du Kef.

Dans l'après-midi, vers 4 heures, l'état de la mer permet à la flottille de Tabarque d'ouvrir le feu contre le Bordj-Djedid, dont le gouverneur a refusé de faire la reddition. Le tir est d'une précision remarquable, le bordj est bientôt complètement ruiné sans avoir riposté. L'heure avancée empêche le débarquement.

26 avril. — Quoique le temps soit encore mauvais et le terrain fort difficile et glissant, les mouvements arrêtés pour le 25 sont mis à exécution, d'après mes ordres, à la colonne Delebecque.

La brigade Ritter poursuit sans rencontrer de résistance les crêtes escarpées du Djebel-Addeda et s'installe à Baba-Brik, sur la rive gauche de l'Oued-Djenan, d'où ses reconnaissances ne tardent pas à apercevoir sur la rive droite la brigade Vincendon et à communiquer avec elle à l'aide de la télégraphie optique. Pas d'ennemis devant la brigade Ritter, qui entend encore dans la matinée une canonnade, comme celle de la veille au soir, dans la direction de Tabarque.

COMBATS DE FEDJ-KAHLA, HADJAR-MENKOURA ET KEF-CHERAGA

La brigade Vincendon, formée en deux colonnes, s'élève au petit jour sur les pentes de Fedj-Kahla, s'empare de ce col malgré la vive résistance de l'ennemi et couronne le faîte rocheux du Djebel-Sekkek jusqu'à Hadjar-Menkoura, où elle est à huit heures;

elle reste en position sur ce point jusqu'à deux heures, moment où, par suite de l'arrivée de la brigade Galland, elle peut se porter en avant et enlever les crêtes du Kef-Cheraga. Elle y assoit son camp à trois heures et demie.

La brigade Galland, partie d'Aïn-Smaïn, s'est de son côté engagée à mi-pente dans la direction de Fedj-Kahla, flanquée à sa droite par le 22e de ligne. Attaquée vigoureusement, dès le début de sa marche, sur son flanc et vivement menacée sur ses derrières, elle est obligée de ralentir sa marche pour protéger son convoi, rallier plusieurs compagnies qui l'escortent et tenir tête à l'ennemi. Celui-ci est repoussé à la suite de plusieurs retours offensifs, et la brigade Galland prend position à Hadjar-Menkoura, que la brigade Vincendon vient de quitter.

Ces opérations ont été conduites avec un entrain remarquable; les Kroumirs ont subi des pertes sérieuses; les jeunes troupes de France ont rivalisé de vigueur sous le feu de l'ennemi, malgré les difficultés de cette région escarpée, le mauvais temps et les terrains détrempés.

Nous avions 5 tués dont un officier du 122e (M. Payet) et 18 blessés.

M. le général Ritter, frappé subitement d'une indisposition, est évacué sur la Calle; le commandement provisoire de sa brigade est confié au colonel Gerder.

Ce même jour, 26 avril, la colonne Logerot marche sur le Kef, et le général prend ses dispositions pour attaquer et enlever la place, si le gouverneur n'en ouvre pas les portes comme il en est sommé. A huit heures, quatre batteries sont prêtes à ouvrir le feu contre la ville, lorsque le gouverneur accepte les conditions imposées. Deux batteries de 90, un bataillon du 83e, une section du génie et une division de cavalerie, sous les ordres du colonel du 83e, sont affectés à la garnison de cette place. Le général Logerot y entre à onze heures, à la tête de ses troupes.

Le gros de la colonne campe à proximité et au sud du Kef.

L'occupation, sans coup férir, de la ville sainte du Kef pro-

duit un grand effet dans toute la Tunisie et même dans les tribus algériennes voisines de la frontière.

OCCUPATION DE TABARQUE ET DE BORDJ-DJEDDID

Enfin, dans la matinée du 26, les troupes de terre et de mer, après avoir occupé l'îlot de Tabarque, pouvaient débarquer sur la terre ferme et prendre possession du Bordj-Djeddid, démantelé la veille. Le feu de la flottille avait déblayé la plage; néanmoins la colonne d'infanterie, mise à terre vers l'est, eut à soutenir contre les Kroumirs un combat de tirailleurs de quelque durée. On s'occupa de suite de se retrancher autour des ruines du bordj et de débarquer munitions et vivres. Cette dernière opération fut des plus pénibles à cause de l'état de la mer; les marins s'en acquittèrent avec leur dévouement habituel. Plusieurs navires furent en perdition pendant quelques heures au mouillage. Ce mauvais temps, qui était si contraire à la marche de nos colonnes dans l'intérieur du pays, régnait devant Tabarque depuis le 22; un télégramme du 27, de M. l'amiral Conrad, me rendant compte du débarquement, disait que les circonstances de la mer n'avaient pas permis de l'opérer un jour plus tôt.

27 avril. — Des pluies torrentielles continuent. Néanmoins, la brigade Gerder, qui n'a pas vu d'ennemis sur la rive gauche de l'Oued-Djenan, se porte de Baba-Brik à El-Aïoun, d'où elle peut appuyer au besoin les colonnes Vincendon et Galland et assurer leurs ravitaillements.

Ces deux dernières brigades conservent leurs positions de la veille et en complètent les travaux de défense; elles sont dans l'eau et les brouillards.

La colonne Logerot quitte le Kef et vient camper, par Nebeur, sur l'Oued-Mellegue. Ordre est donné au commandant supérieur du Kef de renvoyer, le 28, sous escorte, à Souk-Ahras, une batterie de 90 qui ne peut être utilisée au Kef et sera à la disposition du général de Brem.

A Tabarque, on continue le débarquement des vivres et munitions. Aucune tentative n'est faite contre nos avant-postes.

28 avril. — Le mauvais temps oblige encore les brigades Vincendon et Galland à rester au camp. Le général Delebecque réunit à Hadjar-Menkoura les généraux qui les commandent et donne des ordres pour que les deux brigades exécutent, le lendemain, des reconnaissances et razzias vers l'est et le col de Babouch, et pour que l'œuvre de destruction soit poursuivie les jours suivants.

Dans la nuit, une véritable tempête s'abat sur les camps.

La colonne Logerot se porte de l'Oued-Mellegue sur Souk-el-Arba, où elle arrive de bonne heure. La gare de Ghardimahou, très importante pour les ravitaillements de cette colonne, étant signalée comme menacée par les tribus voisines, le général Logerot donne au général de Brem l'ordre de faire occuper cette gare par un des deux bataillons de sa brigade stationnés à Bou-Mesran (mi-chemin de Souk-Ahras à Ghardimahou) et d'y envoyer un second bataillon, 2 escadrons et une batterie de 80 aussitôt que la position de Bou-Mesran sera occupée par le 27e bataillon de chasseurs à pied, venu de Souk-Ahras.

Deux bataillons et un escadron resteront dans cette dernière place. Le général de Brem sera de sa personne à Ghardimahou, qui devient le point où les troupes de la colonne Logerot s'approvisionneront en munitions et vivres.

Les rapports des goums signalent la présence, à quelques kilomètres de Souk-el-Arba, d'une colonne tunisienne. C'est celle de Si-Ali-Bey, frère du bey de Tunis, forte d'environ 2,000 hommes, qui revient d'El-Mana, dont il a été question déjà, et dont le séjour près de Remel-Souk a motivé le maintien de la brigade Gerder à El-Aïoun. Le général Logerot a une entrevue avec Si-Ali-Bey, auquel il enjoint de rentrer à Tunis par Testour et Medjez-el-Bab. Si-Ali-Bey s'engage, sur l'honneur, à suivre cet itinéraire.

Le mauvais temps se fait sentir aussi à Tabarque et contrarie

beaucoup les débarquements de vivres, de munitions, ainsi que l'établissement de travaux définitifs indispensables.

29 avril. — En raison de la pluie persistante, les opérations concertées la veille ne peuvent commencer qu'à midi. La brigade Vincendon gravit les crêtes de la chaîne du Dahraoui, en tenant à grande distance l'ennemi par quelques obus. Un sergent est tué à bout portant dans le fourré presque inextricable des broussailles.

La brigade Galland se dirige, par les crêtes, sur le col de Babouch sans rencontrer de sérieuses résistances. L'ennemi fuit en poussant devant lui ses troupeaux. Des gourbis et des récoltes sont détruits.

La colonne Logerot fait séjour à Souk-el-Arba. La situation est bonne au Kef. Des demandes de soumissions sont faites.

Rien de nouveau à Tabarque.

30 avril. — La brigade Vincendon exécute le matin et le soir deux razzias dans la fertile vallée de l'Oued-Djenan.

La brigade Galland fait une nouvelle exploration dans la vallée de Babouch et pousse ses reconnaissances vers les sentiers qui peuvent conduire au Djebel Sidi-Abdallah-bou-Djemel. Les passages, presque partout difficiles naturellement, ont été rendus impraticables sur plusieurs points où d'énormes rochers et des troncs d'arbres ont été roulés par l'ennemi. Celui-ci, qui semble concentré sur les arêtes du Djebel Sidi-Abdallah-bou-Djemel, essaie de descendre dans la vallée, mais il est tenu à distance par quelques obus; ses cultures, ses gourbis, ses tentes sont ravagés.

COMBAT DE BEN-BECHIR

Le général Logerot dirige de Souk-el-Arba vers les Ouled-bou-Salem, pour ramener les habitants et les maintenir dans leurs douars, une colonne légère composée de deux bataillons du

1er zouaves, commandée par le colonel de ce régiment. L'officier qui leur est envoyé à cet effet est reçu par des coups de fusil, à hauteur de la gare de Ben-Bechir, et une action s'engage avec les zouaves. Deux escadrons du 11e hussards montant rapidement à cheval et un bataillon du 2e tirailleurs transporté par chemin de fer arrivent promptement sur le lieu du combat. Ces troupes sont presque aussitôt rejointes par les goums et un escadron du 3e chasseurs d'Afrique, puis par le bataillon du 4e zouaves et un nouvel escadron du 3e chasseurs d'Afrique. Le 1er zouaves avait maintenu solidement sa position devant environ 3,000 indigènes qui n'avaient pu l'entamer. A l'arrivée des renforts, il se porte en avant; l'ennemi est débordé sur sa gauche par le 11e hussards et les goums appuyés par les tirailleurs; tout le pays jusqu'au pied des montagnes est balayé par ce mouvement. Le 3e chasseurs ne cesse la poursuite qu'à 3 heures.

Pendant qu'il opère sa retraite, des groupes ennemis essaient quelques retours offensifs, mais ils sont promptement arrêtés par le feu d'une batterie de 80 judicieusement et sûrement dirigé. Le bataillon du 4e zouaves et le second escadron de chasseurs d'Afrique, formant réserve, n'ont pas été engagés.

L'ennemi a fait des pertes considérables évaluées, d'après les divers renseignements, de 200 à 400 tués. Plus de 1,500 têtes de bétail, des chevaux, mulets, etc., lui ont été enlevés.

Ce beau succès ne nous coûte que quatre blessés (dont un goumier) et huit chevaux tués ou morts de fatigue.

Un des deux bataillons du 122e restés à Souk-Ahras part pour renforcer la garnison du Kef.

Rien à signaler à Tabarque.

1er mai. — La brigade Vincendon exécute une nouvelle razzia Elle visite et ravage le vallon et la dechera de l'Oued-Tessala. Les Kroumirs, excités par leurs pertes de la veille et celles de la journée, se sont glissés le long de la crête du Douani pour tendre une embuscade au convoi de fourrage dans un passage difficile au milieu des bois. Leur projet est découvert, et le 7e bataillon

de chasseurs à pied les repousse vivement en leur tuant 7 ou 8 hommes.

La brigade Galland exécute dans la vallée de Babouch, non loin de son camp, un abondant fourrage au vert que l'ennemi ne cherche pas à inquiéter.

La colonne Logerot fait séjour au camp de Souk-el-Arba. Des ordres sont donnés pour le quitter le 2; mais on apprend que la colonne de Si-Selim, revenant des Beni-Mazen pour regagner Tunis, est à proximité de Souk-el-Arba. Pour ne pas laisser sur ses derrières cette colonne dont les intentions sont douteuses, le général ajourne son mouvement et impose à Si-Selim le même itinéraire de retour qu'à Si-Ali-Bey.

Le général de Brem arrive à Ghardimahou.

Tabarque n'est pas inquiété.

2 mai. — Dans la matinée, les brigades Vincendon et Galland exécutent encore quelques fourrages en avant de leurs camps respectifs. L'après-midi elles se préparent à faire mouvement le lendemain. J'avais, en effet, jugé que la division Delebecque avait fait sur les Ouled-Cedra et les tribus avoisinantes tout le mal possible et que le moment était venu de rapprocher les deux colonnes pour aborder le massif principal et le plus difficile du pays kroumir. La résistance paraissait devoir se concentrer vers le Djebel-Sidi-Abdallah-bou-Djemel. En raison des difficultés que présentait l'accès de cette crête par le nord-ouest, je prescrivis au général Delebecque de réunir sa division à Djebabra, chez les Djouablia, d'où quelques débouchés plus faciles permettaient d'aller occuper la ligne de faîte du sud et d'aborder l'ennemi avec les forces réunies des deux colonnes.

Des demandes d'aman ayant été faites près des chefs de diverses colonnes, j'avais arrêté, et vous aviez approuvé, les conditions auxquelles les soumissions pouvaient être reçues. Ces conditions étaient les suivantes : Désarmement; obligation pour la tribu de reprendre ses campements ou installations habituels; fourniture de mulets pour le service des transports; provision de 40 francs

par tente à verser au Trésor par les tribus contre lesquelles les Algériens européens ou indigènes avaient présenté des revendications fondées ; engagement à payer, comme contribution de guerre, telle somme que le gouvernement fixerait ultérieurement ; livraison des réfugiés, condamnés, contumaces, gens dangereux réclamés par nous; livraison d'otages désignés par nous comme garantie de l'exécution de ces conditions.

Le 2 mai, la colonne Logerot fait séjour à Souk-el-Arba. Le khalifat des Chiaïa, qui ont perdu beaucoup de monde dans le combat du 30, à Ben-Bechir, vient faire sa soumission.

A Tabarque, les installations et approvisionnements se complètent. Les Ouled-Amor et les Rouaïssia, petites tribus du bord de la mer entre la Calle et Tabarque, font leur soumission, ce qui assure de la viande fraîche au détachement et permet d'installer un service de courrier par terre.

3 mai. — La division Delebecque exécute sa réunion sur Djebabra. Les trois brigades sont campées séparément sur trois coteaux très voisins, en face du poste tunisien d'El-Hammam, à 4 kilomètres de Remel-Souk où les convois sont réapprovisionnés. Le chemin de Sidi-Youssef est reconnu. Je donne communication de vos instructions au sujet des mesures administratives à prendre dans les tribus tunisiennes.

La colonne Logerot exécute autour de Souk-el-Arba diverses reconnaissances ; la brigade de cavalerie Gaume va visiter le bas de la vallée de l'Oued-Ghezala par laquelle on peut se porter sur Fernana.

Des travaux de réparations au bordj Djeddid sont commencés.

4 mai. — La brigade Gerder prend la direction d'El-Mana et campe à Sidi-Youssef, où elle est rejointe le soir par la brigade Galland. Le général Delebecque, avec un bataillon de tirailleurs, fait en avant de Sidi-Youssef une reconnaissance vers le col, à l'est du Djebel Addeda. Le passage de l'Oued-el-Kebir, grossi par les pluies, est très difficile.

La brigade Vincendon fait séjour à Djebabra, où le quartier

général du corps expéditionnaire se transporte après avoir reçu à Remel-Souk la soumission des Selloul.

La colonne Logerot reste à Souk-el-Arba.

Rien à signaler à Tabarque jusqu'au 9 mai.

5 mai. — La brigade Gerder, éclairée par les goums et suivie de la brigade Galland, gravit les pentes d'El-Mana sans incident. La brigade Vincendon part de Djebabra de façon à ce que sa marche ne soit pas ralentie par celle des troupes qui la précèdent. Elle arrive à 3 heures à El-Mana, où sont réunies les trois brigades de la division Delebecque, l'état-major de cette divisior et le quartier général. On travaille de suite à relier par un fil télégraphique El-Mana à Remel-Souk, qui est déjà en communication avec la Calle.

La colonne Logerot se porte de Souk-el-Arba à Fernana et campe sur la rive droite de l'Oued-Ghezala. Le général reçoit l'ordre de se rendre le lendemain à Sidi-Salah, à mi-chemin d'El-Mana, pour y conférer avec moi.

Le général de Brem, laissant un bataillon à Ghardimahou, se porte à Sidi-Meskin.

Dans la soirée, le temps redevient affreux; la pluie tombe par torrents; les camps de la colonne Delebecque sont enveloppés dans les brumes.

6 mai. — Continuation du mauvais temps qui empêche toute opération.

Les hommes, dans certaines parties du camp de la division Delebecque, ne peuvent allumer du feu pour faire la soupe. Ils sont dans la boue; les muletiers indigènes du convoi, qui n'ont aucun abri, souffrent plus particulièrement.

Je me rends à Sidi-Salah, où je reçois de M. le général Logerot les meilleurs renseignements sur la situation morale et matérielle des troupes sous ses ordres. J'arrête avec lui les mouvements que sa colonne devra faire en avant de Fernana pour agir contre les Kroumirs en même temps que la colonne Delebecque et, autant que possible, à sa hauteur.

Le soir, quelques éclaircies dans la pluie et le brouillard permettent à la télégraphie optique de fonctionner par instants entre Fernana et El-Mana; mais il n'est pas possible de correspondre avec Remel-Souk; le fil est fréquemment cassé, surtout aux abords du camp, par les allées et venues inévitables, et les télégraphistes, sous une pluie battante, s'épuisent en vain à réparer les ruptures.

Le général de Brem arrive à Souk-el-Arba.

7 mai. — Quoique les pluies de la veille se soient ralenties, le terrain est tellement détrempé que toute opération est impossible. La division Delebecque fournit 700 travailleurs pour améliorer le sentier d'El-Mana à Fernana qui présente, près d'El-Mana, des passages très difficiles que j'ai reconnus la veille.

Le général Cailliot arrive au camp et prend le commandement de la brigade Ritter, provisoirement exercé par le colonel Gerder.

La colonne Logerot reste à Fernana, où elle reçoit la batterie de 80, arrivée la veille avec la brigade de Brem à Souk-el-Arba. La batterie de 90, revenue du Kef à Souk-Ahras et dirigée sur Ghardimahou, a rejoint la veille par voie ferrée et remplace, à la brigade de Brem, la batterie de 80. Cette batterie a triomphé des plus grandes difficultés de terrain pour descendre sans accident les pentes abruptes qui avoisinent Ghardimahou. Le général de Brem reste à Souk-el-Arba, surveillant la vallée et assurant les communications avec Ghardimahou jusqu'au 18 mai.

Au Kef, le colonel commandant supérieur ayant eu à se plaindre des agissements du gouverneur tunisien Si-Reschid, je demandais et obtenais le remplacement de ce chef indigène.

Cependant j'avais reçu, dès le 28 avril, l'avis du projet du gouvernement de faire occuper Bizerte et de l'embarquement, à Marseille et Toulon, d'une quatrième brigade de renfort aux ordres du général Maurand. Cette brigade, composée de trois régiments, d'un bataillon de chasseurs, d'une compagnie du génie et de deux batteries de montagne de 80, devenait, après l'addition de deux régiments de cavalerie, de deux batteries montées de 80, d'une

batterie à pied avec six pièces de 90, d'une section de munitions, d'un parc d'artillerie et d'un parc du génie, le corps expéditionnaire des côtes de Tunisie sous les ordres du général Bréart. Ces forces avaient pour mission d'occuper, sur la droite des colonnes Delebecque et Logerot, la partie de la Régence comprise entre Bizerte, Tunis, Djedeida, Beja et Mateur.

L'action des troupes, sous mon commandement, devait donc s'étendre sur tout le territoire tunisien au nord de la Medjerda, sur l'Oued-Mellegue et sur le Kef.

Le premier échelon du corps Bréart, embarqué dans la nuit du 28 au 29 avril, prenait terre à Bizerte, sans coup férir, le 2 mai dans la matinée. Toutes les mesures étaient prises immédiatement pour l'occupation des forts, pour l'installation des troupes, des magasins et services, pour la mise en état de défense de la place.

Dans la nuit du 4 au 5, le deuxième échelon, parti de Marseille le 3, arrivait et commençait son débarquement dans la journée du 5. Le même jour, M. le général Bréart débarquait également.

Pendant que le débarquement se poursuit lentement à cause des distances à franchir, du petit nombre de chalands, des difficultés de la passe, de la mauvaise disposition des quais, etc., on continue, les 6 et 7 mai, les travaux intérieurs de la place; on organise les états-majors et services administratifs.

Le général Delebecque, avec 12 bataillons sans sacs (4 de chacune des brigades), l'artillerie, le génie et l'escadron mixte, dirige une forte reconnaissance sur le marabout de Sidi-Abdallah-bou-Djemel, où l'on espérait rencontrer l'ennemi. La descente dans la vallée de l'Oued-Melah, le passage de cette rivière et la montée du Djebel-Sidi-Abdallah sont des plus pénibles. Néanmoins, la brigade Vincendon arrive à la zaouïa sans rencontrer de résistance. La koubba est respectée, mais des gourbis sont détruits; des tentes, des troupeaux sont enlevés. Des reconnaissances sont poussées sur la rive gauche de l'Oued-Melah, sur le flanc du Djebel-Dir, vers Aïn-Draham et le col d'El-Meridj.

Cette dernière, la plus importante, exécutée vivement par la brigade Vincendon, provoque une assez vive fusillade et démontre bientôt que, tout en se repliant, l'ennemi doit occuper en nombre le col d'Aïn-Draham et surtout celui de Fedj-el-Meridj. Les troupes rentrent, sans être inquiétées, au camp d'El-Mana sous une pluie battante.

De son côté, le général Logerot, avec 4 bataillons sans sacs, s'est porté au nord de Fernana, dans la direction de Ben-Metir, point à l'est d'Aïn-Draham, sur lequel vient déboucher la gorge d'El-Meridj. Il a reconnu à El-Fedj, à l'entrée du défilé d'El-Hammam, un bon emplacement de camp d'où il pourra préparer les voies d'accès vers Ben-Metir. Le terrain présente des bois et fourrés épais et des difficultés de toute nature très grandes. Un engagement a lieu entre nos goums et l'ennemi qui a quelques tués, et les bataillons rentrent à Fernana sans être inquiétés.

A Bizerte, le général Bréart reçoit du ministre l'ordre de partir le jour même, pour se rendre en quarante-huit heures à Djedeïda avec un premier échelon formé de ses troupes disponibles, en laissant à Bizerte le général Maurand pour organiser le départ d'un second échelon et assurer les derniers débarquements.

Le général Bréart va bivouaquer à Bahirt-Gournata, après une marche très pénible de 33 kilomètres.

9 mai. — Des torrents de pluie ne cessent de tomber durant la nuit du 8 au 9. Il est impossible à la division Delebecque de faire travailler aux voies d'accès reconnues la veille sur les rives de l'Oued-Melah vers le marabout de Sidi-Abdallah et El-Meridj. On se borne à des reconnaissances d'officiers et à un fourrage au vert.

A la colonne Logerot, qui reste à Fernana, on reconnaît la route conduisant à la station de Souk-el-Khemis.

Le général Bréart, contrarié par le mauvais temps et par l'état des chemins, bivouaque au Fondouk.

Le deuxième échelon des troupes envoyées à Djedeïda vient de Bizerte à Bahirt-Gournata.

A Tabarque, à peu de distance du camp, deux officiers sont assaillis par des coups de feu tirés des broussailles avoisinantes. Le commandant supérieur fait fouiller ces broussailles par une compagnie, et bientôt une action assez vive s'engage. La section d'artillerie, survenue à propos, tire quelques obus, et les Kroumirs, assez nombreux d'abord, se retirent avec pertes. Nous avions, de notre côté, deux hommes blessés légèrement.

10 mai. — Le soleil reparaît. Les hommes peuvent se sécher et se nettoyer.

La division Delebecque ouvre une bonne rampe vers l'Oued-Melah et le génie établit deux ponts sur cette rivière. Le chef d'état-major va reconnaître, sur les hauteurs de gauche, une position favorable à l'assiette d'un camp, vers El-Meridj.

Des ordres sont donnés pour les mouvements du lendemain. Les brigades Vincendon et Galland, avec leurs convois, doiven quitter El-Mana pour aller camper à Sidi-Abdallah-bou-Djemel, rive droite de l'Oued-Melah. La brigade Cailliot doit, sur la rive gauche, se porter à Dar-el-Abidi vis-à-vis et à hauteur des deux autres.

Des fourrages sont exécutés autour du camp d'El-Mana. Deux cadavres mutilés de soldats sont trouvés dans un champ, à trois kilomètres au delà des grandes gardes; ce sont ceux de deux hommes du train qui s'étaient aventurés isolément, en dehors des heures fixées. Le lendemain, un troisième cadavre était retrouvé dans les mêmes conditions, au milieu des fourrés, sur le sentier ouvert dans la direction de Dar-el-Abidi.

Sur quelques points, nos éclaireurs ont été accueillis par une fusillade peu nourrie et sans résultat.

L'ordre est envoyé à la colonne Logerot de se porter le lendemain sur El-Fedj, en laissant à Fernana la majeure partie de la cavalerie du général Gaume. Des travailleurs préparent, sur l'Oued-Ghezala, des passages empierrés, car une crue de cette rivière menace de rendre difficiles et dangereux les gués que l'on doit franchir le lendemain.

OCCUPATION DE DJEDEÏDA

Le général Bréart arrive à Djedeïda et campe sur la rive droite de la Medjerda. Son deuxième échelon est au Fondouk.

M. l'intendant militaire Mony, délégué du ministre, débarque à Bizerte pour assurer le fonctionnement des services administratifs. Il adresse au commandant du corps expéditionnaire un rapport favorable sur la situation.

Les environs de Bizerte, et surtout de Mateur, sont en émoi. Les tribus des Mogods et des Nefza excitent les populations contre nous.

Le ministre prescrit l'occupation de Beja le plus tôt possible; j'obtiens de n'envoyer des troupes sur ce point qu'après avoir brisé la résistance des Kroumirs, que l'on suppose réunis en grand nombre dans les massifs de Ben-Metir. Toutefois, pour soutenir au moins moralement le parti français qui existe parmi les habitants de Beja, et afin d'occuper une position plus centrale par rapport aux troupes sous mes ordres, je transporte le quartier général du corps expéditionnaire d'El-Mana à Fernana, au camp de la brigade Gaume.

MOUVEMENT DE LA DIVISION DELEBÉCQUE EN AVANT D'EL-MANA

11 mai. — L'état du sol semble ne devoir pas entraver la marche. Les brigades Vincendon et Galland, conduites par le général de division, se dirigent sur le marabout Sidi-Abdallah. La première partie de la route et le passage de l'Oued-Melah, préparés les jours précédents, se font facilement. Mais les plus grands efforts sont nécessaires pour gravir les pentes abruptes et ravinées de la rive droite. La tête de colonne pousse jusqu'au delà d'Aïn-Draham, où, à la suite d'un engagement peu important, on fait quelque butin sur l'ennemi. Les deux brigades et le quartier général de la division campent autour du marabout de Sidi-Abdallah.

La brigade Cailliot a pris position, sans rencontrer de résistance, sur l'étroit plateau de Dar-el-Abidi.

Profondément impressionné par l'arrivée de nos troupes sur des positions jusqu'alors considérées comme inaccessibles, l'ennemi se dérobe encore une fois par le col d'El-Meridj, dans la vallée de l'Oued-ben-Metir.

La colonne Logerot se porte sur El-Fedj. Elle y avait à peine dressé son camp que le goum, soutenu par un escadron du 3e chasseurs d'Afrique, engageait, en avant de la face nord, une vive fusillade avec l'ennemi caché dans des bois épais. Bientôt l'affaire devient plus chaude; les Kroumirs font preuve d'une grande ténacité. Goumiers et chasseurs d'Afrique sont obligés de mettre pied à terre pour continuer la lutte dans les maquis. L'artillerie, déjà en position favorable au camp, ouvre le feu, et un bataillon (3 compagnies) du 1er zouaves se porte rapidement en avant. En vain les Kroumirs essaient de résister sur une crête abrupte où ils ont préparé des abris; chargés à la baïonnette par les zouaves et poursuivis par les obus, menacés d'un autre côté, sur leur droite, par un bataillon du 4e zouaves qui avait gravi, au milieu des plus grandes difficultés, les rochers de la rive droite de l'Oued-el-Hammam, ils se débandent et les troupes rentrent au camp sans un coup de fusil, tandis que 300 travailleurs s'occupent activement à rendre praticable le sentier vers Ben-Metir.

Dans cette journée, l'ennemi a subi des pertes considérables. Nous avons eu, de notre côté, 5 tués (dont 3 hommes du goum), 4 blessés, dont un officier (le lieutenant Chéronnet, du 3e chasseurs d'Afrique) et un homme du goum, plus un goumier disparu et 2 chevaux blessés.

Le général Bréart fait séjour à Djedeïda. Il y est rejoint par son deuxième échelon. Par ordre ministériel, le général Maurand part avec une petite escorte pour rejoindre le général Bréart, laissant le commandement de Bizerte à M. le colonel Denis. Le général Bréart est prévenu par le ministre que le gouvernement l'a désigné comme plénipotentiaire pour la conclusion d'un traité

avec S. A. le Bey. Il doit, à cet effet, porter sa colonne à peu de distance du Bardo, se concerter avec M. Roustan, consul général, et se présenter au Bardo avec une escorte convenable.

Rien de nouveau ne s'est produit à Tabarque.

12 mai. — La pluie tombe sans interruption du 11 au 12 et continue pendant la matinée du 12, de façon à rendre toute opération ou travail de route impossible pour les trois brigades de la division Delebecque, qui se bornent à exécuter quelques fourrages au vert.

Je vais visiter au camp d'El-Fedj les troupes du général Logerot. Malgré le mauvais temps, elles sont parvenues à ouvrir un passage pour les mulets jusqu'au débouché d'El-Hammam sur Ben-Metir.

Deux escadrons du 11ᵉ hussards, brigade Gaume, se rendent de Fernana à Souk-el-Arba, où ils montent en chemin de fer pour aller rejoindre le général Bréart ; mais celui-ci ayant fait connaître que ces escadrons ne lui sont pas nécessaires, ils rentrent le lendemain à Fernana.

Le général Bréart, selon ses instructions, porte sa colonne à Manouba, où elle assoit son camp, et se rend au Bardo avec un escadron d'escorte seulement. Il présente à S. A. le Bey le traité proposé par le gouvernement français.

Son Altesse signe cet important document en présence de M. le consul général Roustan, de l'état-major du général plénipotentiaire, et du général Maurand, qui arrive de Bizerte.

A Tabarque, le colonel Delpech reçoit la soumission des Ouled-Cedra.

13 mai. — La présence de l'ennemi vers Ben-Metir ayant été bien constatée, il était nécessaire de l'y poursuivre par un changement de front à droite de la division Delebecque et par une attaque directe de la colonne Logerot. Mais l'état détrempé du terrain et les difficultés que présentait la marche à travers les bois et les ravins obligeaient à renvoyer l'action sur Ben-Metir au 14.

En conséquence, la brigade Galland est maintenue à Sidi-Abdallah pour assurer les communications avec Remel-Souk et recevoir un convoi parti de ce point. La brigade Vincendon va camper à Aïn-Draham et reconnaît les pentes ouest du Djebel-Dir, ainsi que le débouché à suivre le lendemain. La brigade Cailliot fait une reconnaissance complète d'El-Meridj. — Ces opérations ne sont pas inquiétées.

M. le lieutenant-colonel Perrier, chef du service géographique et topographique du corps expéditionnaire, arrive au camp de M. le général Delebecque avec le lieutenant-colonel Mercier et plusieurs autres officiers attachés à ce service.

La colonne Logerot séjourne à El-Fedj.

La colonne Bréart doit, d'après des instructions du ministre, occuper Beja et Mateur, indépendamment de Bizerte et de Djedeïda. Le général se prépare à se porter sur Beja.

Le ministre décide que les ravitaillements des colonnes se feront désormais par Tunis, au moyen de la ligne ferrée. M. l'intendant Mony organise dans cette ville le personnel et le matériel nécessaires.

14 mai. — La brigade Galland, laissant deux bataillons à Sidi-Abdallah, se porte à Aïn-Draham, où elle remplace la brigade Vincendon. Celle-ci contourne le Djebel-Dir et gagne par les crêtes de la rive droite de l'Oued-ben-Metir la position de Debabsa, où elle campe sur un vaste plateau. Un homme et un cheval du goum sont tués dans un engagement sans importance.

La brigade Cailliot s'engage dans le défilé d'El-Meridj, le traverse et suit à mi-pente la rive gauche de l'oued. Le terrain est très difficile, d'énormes troncs d'arbres jetés par les Kroumirs dans les passages les plus étroits retardent la marche, qui est couverte par un bataillon sur les crêtes de la rive droite.

La brigade campe vers midi près des belles sources de Ben-Metir, sans avoir rencontré de résistance.

De son côté, le général Logerot se porte aussi sur Ben-Metir,

après avoir divisé ses troupes en trois colonnes. La première longe les crêtes de la rive droite de l'Oued-el-Hammam, la seconde suit à mi-côte sur la même rive le sentier ouvert les jours précédents, la troisième, composée de deux bataillons de tirailleurs et d'une batterie de montagne, remonte la rive gauche.

Tandis que les deux premières colonnes arrivent sans incident sur les hauteurs au sud de Ben-Metir, la troisième ne s'avance que lentement sur les pentes escarpées couvertes de bois et de rochers du Djebel-Salah. Elle repousse facilement plusieurs groupes de tirailleurs ennemis sur lesquels quelques obus sont lancés de la rive droite par l'artillerie de la colonne principale. Mais au sortir du défilé, le bataillon de tirailleurs, qui marche en flanc-garde à droite et forme l'arrière-garde, est soudainement attaqué avec une grande vigueur par des forces considérables. Cette attaque est repoussée vivement; les deux bataillons, appuyés par la batterie d'artillerie qui marche avec eux, s'élancent à la poursuite de l'ennemi qu'ils couvrent de feux de salve et qui fuit en chassant devant lui un nombre considérable de troupeaux, de femmes, d'enfants qui, poussés par les colonnes Delebecque, croyaient trouver un refuge assuré dans les rochers du Djebel-Tedmaka. Les tirailleurs s'étaient laissé entraîner un peu loin pendant cette affaire; il fallait les maintenir sur la position qu'ils occupaient; le bataillon du 4e zouaves leur est envoyé comme renfort, et ils passent la nuit sur les lieux mêmes sans être inquiétés. Dans cette journée, le 2e tirailleurs a eu 8 blessés.

La colonne du général Logerot est maintenue sur ses emplacements à Ben-Metir jusqu'au lendemain 15, à midi, pour prêter aide au besoin à la brigade Cailliot qui doit parcourir tous les ravins au sud et à l'est de ce point.

Cette journée du 14, si elle n'a pas donné tous les résultats matériels espérés, puisque les Kroumirs n'ont été atteints que partiellement et ont encore pu se dérober, eux et leurs biens, alors que nous comptions les enserrer à Ben-Metir, cette journée, dis-je, a toutefois exercé une action morale profonde sur les tri-

bus encore disposées à la résistance. J'ai pu en suivre toutes les phases avant de rentrer à Fernana. Jamais des troupes n'avaient pénétré dans cette région abrupte, sauvage, où l'on ne peut s'avancer que la hache et la pioche à la main, au prix des plus grands efforts; jamais le sentiment de l'indépendance, inné chez ces populations montagnardes, n'avait reçu pareille preuve de son impuissance. Dans nos rangs, au contraire, l'entrain, l'énergie, la confiance régnaient au plus haut degré. Et la vue de nos drapeaux plantés sur les crêtes du magnifique amphithéâtre de Ben-Metir, les refrains et les airs nationaux qui se répercutaient dans ces gorges presque inextricables étaient bien de nature, en effet, à exalter le moral de nos soldats.

Une certaine surexcitation des esprits s'étant manifestée à Tunis, le général Bréart reçoit du ministre l'ordre de surseoir aux mouvements ordonnés sur Beja et Mateur.

Les Ouled-ben-Saïd demandent l'aman, à Tabarque, au colonel Delpech. Quelques coups de feu sont tirés la nuit sur nos avant-postes dans la direction des Meknas. Une sentinelle est tuée à bout portant sans que l'agresseur ait pu être atteint.

15 mai. — La brigade Cailliot et la colonne Logerot, appuyées par une partie de la brigade Vincendon, fouillent en vain pendant la matinée tous les ravins de Ben-Metir. L'ennemi ne se montre nulle part en force; des traces nombreuses prouvent qu'il a emmené ses troupeaux dans la direction nord-est.

Les brigades Cailliot et Vincendon regagnent leur camp, et la colonne Logerot rejoint le sien à El-Fedj, sans être inquiétées. Le général Vincendon prend une position menaçante pour les Atatfas, en portant trois bataillons à 2 kilomètres en avant et au nord-est de son camp.

Une grande revue des troupes réunies à Manouba est passée par M. le général Bréart. M. Roustan, ministre résident, assiste à cette revue, qui avait attiré un très grand nombre de spectateurs.

Des ordres sont donnés pour exécuter le lendemain sur Beja et Mateur les mouvements ajournés la veille.

16 mai. — Sur la proposition de M. le général Delebecque, je prescris l'envoi et la réunion à Aïn-Draham de tous les vivres en réserve à Remel-Souk. A mesure que les colonnes s'éloignaient de ce point, les ravitaillements devenaient de plus en plus difficiles par les chemins affreux que les convois devaient suivre ; j'ordonne en même temps la levée du petit camp de Remel-Souk, la rentrée à la Calle des munitions disponibles, une fois toutes celles de la division complétées, et la suppression du dépôt d'ambulance d'évacuation. Je fais étudier la possibilité de ravitailler par Tabarque les troupes du général Delebecque.

Le général Cailliot se porte à Aïn-ben-Metir, le général Vincendon à El-Atatfa, sur les crêtes de Medjen-Tebaïnia, où il reçoit la soumission des Atatfas. Les deux brigades sont à une faible distance l'une de l'autre et à portée de se soutenir mutuellement au besoin. C'est ainsi que pendant toute la campagne les opérations ont été dirigées pour éviter toute chance d'échec, pour briser rapidement la résistance et épargner les forces et le sang du soldat, qui n'auraient pu que s'épuiser dans des luttes partielles où tout l'avantage devait revenir aux montagnards.

La brigade Galland reste à Aïn-Draham, point important, considéré par tous comme la clef du pays des Kroumirs et comme le passage presque forcé de Tabarque au nord sur Fernana au sud, et de Beja à l'est par Sidi-Fetella vers Remel-Souk et El-Aïoun à l'ouest.

La colonne Logerot, dont la présence n'est plus nécessaire près de la division Delebecque, revient d'El-Fedj à Fernana.

La brigade Gaume est constituée de façon à agir avec isolement dans la vallée de la Medjerda.

Le général Bréart commence à Manouba l'embarquement des troupes destinées à aller occuper Beja. Le général Maurand se dirige sur Mateur par Djedeïda, où il arrive le soir même.

A Tabarque, trois fractions des Houamdias, sur quatre, font leur soumission.

J'ai omis de citer en leur temps celles des Ouled-Hellal, des Be-

kraïssias, des Tebaïnias, etc., que nos colonnes avaient successivement visitées.

17 mai. — Les trois brigades de la division Delebecque conservent le camp de la veille. La pluie et le brouillard ne permettent que des reconnaissances ou fourrages de peu d'importance.

La colonne Logerot prend la direction de Beja par suite de l'ordre arrivé au général Bréart de conserver toute la sienne entre Djedeïda, Mateur et Bizerte. Elle campe sur l'Oued-bou-Ertma à Skhira, à peu de distance de la gare de Souk-el-Khemis.

Le général Bréart rappelle celles de ses troupes déjà embarquées à destination de Beja, et donne des ordres pour réunir sa colonne à Djedeïda. Le général Maurand part pour Mateur avec deux bataillons, un escadron du 1er hussards et une batterie de montagne. Il couche à Aïn-Ghelal, d'où il se met en relations avec le colonel Périgord de Villechenon, du 9e chasseurs, qui doit se joindre à lui le lendemain avec une colonne sortie de Bizerte (un bataillon, 2 escadrons et demi de chasseurs et une compagnie du génie) pour concourir à l'occupation de Mateur.

18 mai. — Les trois brigades de la division Delebecque conservent leurs positions de la veille. Reconnaissances et travaux d'accès sur les directions à suivre le 19.

Le général Galland, toujours à Aïn-Draham, a fait exécuter de nombreux et utiles débouchés autour de ce point. Il choisit et met en état un emplacement favorable pour le biscuit-ville projeté.

La colonne Logerot fait séjour à Skhira, où je porte mon quartier général.

La brigade de Brem vient à Souk-el-Khemis et la brigade Gaume est à Souk-el-Arba pour la surveillance de la vallée de la Medjerda, depuis Ghardimahou jusqu'aux gorges de Beja.

Le général Bréart installe son camp à Djedeïda, sur les deux rives de cette rivière.

Le général Maurand, en se dirigeant sur Mateur, est assailli par de nombreux partis ennemis presque au début de sa marche. Il pousse néanmoins en avant pour faciliter à son convoi le passage de l'Oued-Chaïr, occupe les crêtes du Djebel-Dakouina, d'où son artillerie a des vues favorables et ouvre son feu ; puis, son convoi passé, il prend une direction un peu à droite de Mateur pour opérer sa jonction avec la petite colonne Périgord de Villechenon. Celle-ci est depuis plus de deux heures engagée contre un ennemi dont le bruit du canon de la brigade Maurand n'a pas diminué la ténacité. Mais les contingents indigènes ne peuvent, malgré leur vigueur, empêcher la réunion des deux colonnes, qui changent de direction à gauche, traversent l'Oued-Younim et abordent résolument les pentes du mamelon fortifié qui domine Mateur, pendant que l'artillerie canonne le bordj qui en couronne le sommet. L'assaut de la place est imminent, quand le drapeau blanc est hissé au moment où notre cavalerie, bientôt suivie par le 30e bataillon de chasseurs, pénètre au galop dans la ville.

Les notables viennent faire leur soumission au général Maurand, et les longues lignes ennemies s'effacent rapidement dans la région montagneuse de l'ouest.

On évalue à 2,500 hommes la force des contingents indigènes dans cette journée et à 50 le nombre de leurs morts. De notre côté, 4 blessés seulement.

19 mai. — Les brigades Vincendon et Cailliot se mettent en mouvement, suivant les instructions reçues la veille. La première se porte à Ouldj-Souk, où elle campe, en faisant occuper par deux bataillons l'importante position de Fedj-Settara. Elle tient ainsi la tête de l'Oued-el-Moula et se trouve en communication facile avec la brigade Cailliot qui s'est rendue à El-Guemaïr, d'où elle commande le haut de la rive gauche de l'Oued-Zen. Cette rivière présente un cours très tourmenté et qui nous est complètement inconnu. Il change presque aussi souvent de nom que de direction. Ses bords sont couverts de bois épais. A la

faveur de ces abris, les Kroumirs attaquent résolument une grand'garde du 1er tirailleurs, et ce n'est qu'après une fusillade de deux heures qu'ils peuvent être repoussés. Deux tirailleurs sont tués et deux blessés.

La brigade Galland commence à recevoir à Aïn-Draham les convois de vivres de Remel-Souk et entoure le biscuit-ville d'un retranchement de campagne.

La colonne Logerot s'avance jusqu'à Kef-Chada, à 4 kilomètres de Beja. Tous les notables de Beja se présentent et protestent de leur soumission.

La brigade de Brem se porte à Skhira.

Quelques craintes de difficultés s'étant produites aux environs de Ghardimahou, je dirige sur ce point deux escadrons de la brigade Gaume.

A Mateur, le général Maurand procède à l'installation des troupes et des services. Il n'est nullement inquiété par l'ennemi. Le général Bréart s'installe à Djedeïda.

20 mai. — Séjour des brigades de la division Delebecque dans leurs camps de la veille. Le chef d'état-major de la brigade Vincendon se rend à Tabarque avec une faible escorte et reconnaît la possibilité de se ravitailler sur ce point. Le général Cailliot envoie des reconnaissances à l'est de son camp d'El-Guemaïr, l'intention du général commandant la division étant de pénétrer dans la région de l'Oued-Zen par les deux rives de la vallée. Un zouave est tué raide à bout portant dans les maquis.

Le général Galland dirige sur Remel-Souk tous les mulets disponibles des trois brigades pour activer l'évacuation et le transport à Aïn-Draham de tous les vivres de Remel-Souk.

A six heures du matin le général Logerot fait son entrée dans Beja, à la tête du bataillon du 4e zouaves; le drapeau français est hissé sur la casbah. La colonne campe sur les hauteurs de l'ouest de la ville; la population fait preuve de la plus grande confiance et se livre à ses travaux et à son commerce habituels. J'arrive avec mon quartier général dans l'après-midi et je

campe au sud-ouest, à peu de distance de la ville et de la colonne Logerot.

Continuation des mesures d'installation et de mise en état de défense de Mateur. Reconnaissances des troupes de Djedeïda sur Tebourba.

On termine à Tabarque un pont de chevalets sur l'oued de même nom pour faciliter les communications ultérieures avec la colonne Delebecque; on commence les travaux d'un chemin muletier de Tabarque sur la Calle par les Ouled-Amor.

21 mai. — Les brigades Vincendon et Cailliot exécutent des travaux de route vers Tabarque et vers Fedj-Settara, ainsi que des fourrages au vert. Une évacuation de malades a lieu du camp d'Ouldj-Souk sur Tabarque, d'où l'on amène un petit convoi de vivres.

La colonne Logerot, qui devait prendre, le 21, la direction du nord-ouest pour appuyer les opérations du général Delebecque, est maintenue à Beja par suite de la réception d'avis peu favorables sur la situation générale des esprits et de l'ignorance où j'étais encore de l'occupation de Mateur.

Dans cette dernière place, les reconnaissances de cavalerie du général Maurand sont reçues à coups de fusil, à quelques kilomètres en avant du camp. Il y a dans les populations voisines beaucoup d'agitation.

22 mai. — Même situation des brigades de la division Delebecque. Le général commandant cette division prépare l'attaque du pays des Meknas, tribu énergique et fort hostile, chez laquelle s'étaient réfugiés tous les gens récalcitrants des tribus kroumirs qui avaient déjà demandé et obtenu l'aman. Il attend pour cela que le biscuit-ville d'Aïn-Draham ait reçu tous les vivres de Remel-Souk.

Cette opération est achevée. Remel-Souk est complètement évacué, et les troupes laissées à la garde de ce poste (2 bataillons du 18e, un escadron du 4e hussards et une section d'artillerie)

se mettent en marche pour rejoindre la colonne Galland. Elles couchent à Sidi-Abdallah.

Les troupes laissées à Remel-Souk depuis le commencement des opérations pour la garde du dépôt de vivres et munitions ont en outre contribué aux escortes des convois dirigés sur El-Mana et sur Aïn-Draham. Le 17 mai, l'escadron du 4e hussards, escortant un convoi de fonds dirigé sur le quartier général, a reconnu la route de Remel-Souk à Fernana par les Beni-Mazen, route importante qui contourne par le sud le Djebel-Adissa et pourrait être facilement rendue carrossable.

Le chef d'état-major de la brigade Cailliot fait une longue reconnaissance sur la rive droite de l'Oued-Zen, dans la direction de l'est et de la montagne des Hamdoun.

La colonne Logerot quitte Beja et va camper vers le nord-ouest, à El-Guerria, sur l'Oued-Henef, où les Hamdoum achèvent leur soumission. Le chef le plus important des Nefzas se présente aussi, demandant l'aman et déclarant que, devant le déploiement de nos forces, les Kroumirs renoncent à la lutte. Elle doit cependant se prolonger encore quelques jours.

Le soir, le général Logerot aperçoit trois fusées dans la direction du sud-ouest. C'était le signal convenu qui devait être donné à heure fixe dans chaque colonne pour signaler sa position aux colonnes éloignées.

A Mateur, les dispositions sont toujours hostiles. Un chasseur est tué dans une reconnaissance. La tribu des Hadhil demande à se soumettre.

23 mai. — Les troupes venues de Remel-Souk rallient à Aïn-Draham la brigade Galland qui est ainsi complétée. La brigade Vincendon fait en avant de son camp et sur le territoire des Meknas une petite razzia, sans être inquiétée par l'ennemi.

La brigade Logerot se porte à Souk-el-Tenin, d'où les éclaireurs signalent la présence d'un camp français. C'est celui de la brigade Cailliot, et le général Logerot écrit au général Delebecque pour prendre ses ordres.

A Mateur, offre de soumission des Boudjaouas.

24 mai. — La garde du camp d'Aïn-Draham est confiée au 96e de la brigade Vincendon. Celle-ci exécute un fourrage dans la vallée de l'Oued-el-Moula. Mais, contrairement à ce qui s'était passé les jours précédents, cette opération donne lieu à un engagement très vif contre de nombreux groupes de Meknas. Les trois compagnies de protection du 40e parviennent néanmoins à contenir l'ennemi, en lui faisant éprouver quelques pertes, et à ramener le fourrage. Quatre hommes sont blessés légèrement.

La brigade Galland quitte Aïn-Draham et, passant par El-Ghemaïr, puis, prenant le chemin du Fedj-Settara qu'elle laisse sur sa gauche, elle vient asseoir son camp sur le versant sud du Djebel-Deglimelt, rive gauche de l'Oued-Zen.

De son côté, la brigade Cailliot a pris, d'El-Guemaïr, la direction de l'est et campe à Faïd-el-Aïech, sur la rive droite de la même rivière. Elle est à peu de distance de Souk-el-Tenin, où la colonne Logerot fait séjour.

Le général Logerot se rend près de M. le général Delebecque, qui s'est porté en avant du camp de Faïd-el-Aïech et donne ses instructions pour la journée du 25. D'après ces ordres, le général Logerot doit aller prendre position aux environs du Djebel-bou-Afia, les généraux Cailliot et Galland suivre les hauteurs des deux rives de l'Oued-Zen en faisant parcourir les deux versants de la vallée, et le général Vincendon tenir les communications avec Aïn-Draham et l'entrée de la plaine de Tabarque, de façon à prolonger par la gauche le mouvement enveloppant effectué par les autres brigades.

Je me rends à Djedeïda, où je visite le camp et les troupes du général Bréart; j'entre le même jour à Beja.

25 mai. — Les mouvements prescrits la veille sont exécutés par les diverses brigades.

Le général Logerot se rend de Souk-el-Tenin à Feriou, près du Djebel-bou-Afia; le général Cailliot fait exécuter à ses troupes un large mouvement par les hauteurs de la rive droite de l'Oued-

Zen, et se rabat à peu de distance de cette rivière au marabout de Sidi-Kouïder.

A midi, le général Galland est à El-Khadouma, en face et très près du général Cailliot.

Ces trois colonnes n'ont pas rencontré de résistance dans leur marche ni dans l'exploration du cours de l'Oued-Zen, le long duquel la colonne Galland a détruit un grand nombre de gourbis abandonnés.

Une petite colonne formée de deux bataillons du 88e et d'une section d'artillerie, sortie le matin même de Tabarque, vient se placer à la gauche de la brigade Vincendon, au débouché de la vallée de l'Oued-Melah. Elle est appuyée par l'escadron Dalmas de Lapérouse du 4e hussards entre le pied des montagnes et la mer. La brigade Vincendon occupe toute la vallée de l'Oued-Melah, qu'elle descend en faisant éprouver des pertes sensibles à l'ennemi, à l'endroit même où celui-ci s'était déjà montré la veille.

Mais, depuis le matin, les Meknas s'étaient portés vers l'ouest, pour chercher le salut dans la plaine. Ils essaient de forcer le passage fermé par le 88e, et l'escadron de Lapérouse doit exécuter plusieurs charges pour les arrêter. Désespérant alors de réussir de ce côté, ils reviennent vers l'est, mais ils sont obligés de passer sous les feux de salve et sous les obus de la brigade Vincendon, qui leur inflige de grandes pertes. De notre côté, nous avons cinq blessés. L'ennemi fuit dans les dunes, au nord et à l'est.

La colonne sortie de Tabarque campe près de l'Oued-el-Melah, la brigade Vincendon à Sidi-Asker.

26 mai. — Pour compléter le succès de la veille, la brigade Vincendon exécute dans la plaine et les dunes une reconnaissance jusqu'à 9 kilomètres de Sidi-Asker. L'escadron de hussards se trouve en présence de contingents nombreux, fantassins et cavaliers; il entretient avec eux une fusillade assez prolongée, bat en retraite par échelons et les amène peu à peu devant l'infan-

terie, qui ouvre brusquement son feu et leur tue une trentaine d'hommes. Nous avons deux tués et deux blessés.

La brigade Galland reste au camp d'El-Khadouma.

La brigade Cailliot traverse l'Oued-Zen, franchit la chaîne de la rive gauche et vient camper à Berzègue, amenant avec elle une razzia de quelque importance, faite sans coup férir.

Ces trois brigades ont des communications faciles avec Tabarque. Le personnel et le matériel du dépôt d'évacuation de Remel-Souk avaient été transportés sur ce point, et la *Vienne* y avait débarqué 150,000 rations. Les malades et blessés sont donc dirigés sur Tabarque, et les brigades y prennent leurs ravitaillements.

La colonne Logerot séjourne à Feriou.

La brigade Gaume va de Souk-el-Arba à Sidi-Zehili pour raffermir l'ordre dans la tribu des Kouka.

27 mai. — La brigade Cailliot, qui a organisé une colonne volante pour fouiller et ravager le pays, n'a qu'un léger engagement avec l'ennemi dans les environs de Sidi-Moussa. La brigade Vincendon, qui appuie ce mouvement sur la gauche, ne trouve personne devant elle. La brigade Galland conserve sa position à El-Khadouma. La petite colonne de sortie de Tabarque rejoint ce poste. La colonne Logerot reste à Feriou.

Le général Delebecque ayant fait connaître que le concours de cette colonne ne lui était plus utile, j'envoie au général Logerot l'ordre de parcourir les tribus de l'est du pays kroumir, de compléter leur soumission, de les empêcher de recevoir les familles ou les troupeaux des fractions qui résistaient encore, enfin d'étudier, autant que possible, le territoire encore inconnu qui sépare les Kroumirs des Mogods, et qui est en partie occupé par les Nefzas.

J'avais, en effet, reçu de vous, monsieur le ministre, des instructions en vue d'opérations ultérieures contre les Mogods, sorte de confédération assez puissante qui avait fourni de nombreux contingents contre nous au combat de Mateur, était con-

stamment en armes devant nos éclaireurs et nos reconnaissances autour de cette ville, excitait contre nous les populations, et avait, quelques mois auparavant, pillé la cargaison du navire échoué *le Santoni*, pour le seul motif qu'il portait le pavillon français.

D'après ces instructions, trois colonnes, dirigées simultanément de l'est, du sud et de l'ouest vers le cap Serrat, devaient parcourir le territoire des Mogods, châtier cette tribu et la contraindre à la soumission. La première devait être composée des troupes disponibles du général Bréart; la seconde, de celles du général Logerot; la troisième, de la brigade Cailliot, dès qu'elle ne serait plus nécessaire au général Delebecque pour ses opérations contre les Meknas.

La marine avait fait plusieurs reconnaissances pour constater s'il était possible de constituer par mer un dépôt de vivres au cap Serrat. Cela n'ayant pas été reconnu praticable, des mesures avaient été prises pour que les trois colonnes fussent pourvues de dix jours de vivres, temps que les opérations chez les Mogods ne devaient pas dépasser.

28 mai. — Les trois brigades de la division Delebecque conservent leurs emplacements et pèsent sur le pays.

La brigade Logerot se rend de Feriou à Khanguet-el-Tout.

29 mai. — La brigade Vincendon reste à Sidi-Asker.

La brigade Galland vient camper à Berzègue, à 1,000 mètres environ de la brigade Cailliot.

Celle-ci exécute, dans le bas de la vallée de l'Oued-Zen, une reconnaissance qui n'est pas inquiétée.

La colonne Logerot se porte à Maïzila.

Quelques chefs mogods se présentent pour demander l'aman au général Maurand, à Mateur, et retournent dans la tribu, accompagnés des notables de cette ville, pour engager leurs frères à la soumission.

30 mai. — Les brigades Cailliot et Vincendon conservent leurs positions. La brigade Galland va camper sur l'Oued-bou-Azin.

Les communications télégraphiques sont établies définitivement entre Tabarque et Oum-Theboul. Un fil relie les brigades Cailliot et Vincendon entre elles avec Tabarque. La colonne Logerot séjourne à Maïzila pour compléter la soumission des Nefzas.

31 mai. — Même situation des trois brigades de la division Delebecque. La brigade Cailliot reçoit le convoi de vivres nécessaires pour ses opérations vers l'est.

La colonne Logerot se porte à Sidi-Karfa, où arrive peu après elle un ravitaillement de huit jours de vivres.

Le général Bréart fait ses préparatifs de départ pour Mateur. Les troupes qu'il doit laisser dans le voisinage de Tunis quitteront Djedeïda, où l'eau n'est pas de bonne qualité, et se porteront à Manouba, le jour même du départ du général pour Mateur.

1er juin. — Un grand fourrage des brigades Vincendon, Cailliot et Galland devait être exécuté sur le territoire des Ouled-Yahia; il est arrêté par la soumission de cette tribu.

La colonne Logerot fait séjour à Sidi-Karfa.

La brigade Gaume va de Sidi-Zehili à Souk-el-Khemis.

Beaucoup de cheiks des Mogods demandent l'aman, à Mateur, au général Maurand.

2 juin. — Tout en conservant, depuis les combats des 25 et 26 mai, leurs positions devant le pays des Meknas, les brigades de la division Delebecque en avaient parcouru toutes les parties, soit en ouvrant des chemins, soit en poussant des reconnaissances dans les zones les plus difficiles. Chaque jour avait amené des soumissions partielles. Les Kroumirs renonçaient à une lutte dont ils reconnaissaient l'impuissance. La soumission des Ouled-Yahia achevait celle de tout le pâté montagneux de l'ouest de la Tunisie. Toutefois, la mission de la division Delebecque n'était pas encore tout à fait remplie. Il restait à assurer cette soumission, à la rendre effective et, dans ce but, il fallait parcourir la majeure partie des tribus, visiter les parties qui n'avaient pas été explorées, et obliger les retardataires à remplir toutes les condi-

tions de l'aman. Deux brigades de la division Delebecque sont chargées de cette mission. Celle du général Vincendon reçoit l'ordre de s'échelonner sur les crêtes qui dominent la vallée de Tabarque, depuis Aïn-Draham jusqu'à la mer ; celle du général Galland, de remonter dans la vallée de l'Oued-ben-Metir, de visiter les montagnes des Hamdoun et le cours de l'Oued-el-Lil.

La brigade Cailliot étant devenue ainsi disponible, les opérations projetées contre les Mogods pouvaient être entreprises. Mais, de ce côté aussi, la situation s'était sensiblement améliorée; des demandes de soumission qui paraissaient sérieuses avaient été faites en assez grand nombre, et il était possible d'éviter à la brigade Cailliot les fatigues d'un long trajet vers l'est. Je donnai donc des ordres pour que cette brigade se bornât à une simple reconnaissance vers le pays des Mogods, en explorant la région encore inconnue comprise entre le cours inférieur de l'Oued-Zen et le méridien du cap Négro. La présence des colonnes Bréart et Logerot était suffisante pour en finir avec les Mogods. Le jour même, 2 juin, la colonne Bréart se met en mouvement et vient camper à Aïn-Ghelal.

3 juin. — Le général Vincendon, gardant le gros de ses troupes à Sidi-Asker, dirige des détachements sur Ouldj-Souk, Fedj-Settara et Aïn-Draham, où le génie commence les études du réseau de routes dont le ministre a prescrit la construction entre ce point et Tabarque d'une part, El-Aïoun d'autre part.

La brigade Galland, divisée en deux colonnes, va camper à Enchir-Saga et à El-Khadouma. La brigade Cailliot reste sur place. La colonne Logerot séjourne à Sidi-Karfa, où je transporte, le même jour, mon quartier général. La brigade de Brem se porte de Skhira à Beja et place son camp à deux kilomètres au nord de la ville. La brigade Gaume quitte Souk-el-Khemis pour se rendre à trois kilomètres de Souk-el-Tleta, dans la vallée de l'Oued-bou-Artma, d'où elle peut surveiller le cours de l'Oued-Ghezala, et donner, au besoin, la main à la brigade Galland, dans l'Oued-el-Lil. La colonne Bréart arrive à Mateur.

4 juin. — Même situation et mêmes travaux pour la brigade Vincendon, qui assure à Berzègue la garde du quartier général divisionnaire par un petit détachement.

Les deux colonnes de la brigade Galland établissent leur camp, l'une à Ben-Nouara, près de Souk-el-Tenin, où la brigade Logerot avait précédemment campé, la seconde à El-Guemaïr.

La brigade Cailliot, parcourant environ 19 kilomètres, se porte par de bons chemins, ouverts auparavant par la brigade Galland, jusqu'à l'Oued-Zen, traverse les belles cultures de cette vallée, et vient camper à l'est du marabout de Sidi-Moussa, à Dar-el-Mahla.

De ce point, elle entre le soir même en communication par la télégraphie optique avec la colonne Logerot qui est restée à Sidi-Karfa. M. le colonel Putz, commandant l'artillerie du corps expéditionnaire, et M. le lieutenant-colonel Perrier, avec le personnel du service géographique et topographique, profitent du voisinage des deux colonnes pour se diriger sur le quartier général à Sidi-Karfa, qu'ils rejoignent le lendemain 5.

A Mateur, le général Bréart complète l'organisation de sa colonne en y adjoignant une partie des troupes stationnées sur ce point.

5 juin. — Même situation pour la brigade Vincendon, dont le chef va visiter les postes et les travaux.

Les deux colonnes du général Galland se réunissent à Ben-Metir.

La brigade Cailliot se maintient au camp de Dar-el-Mahla, mais fait exécuter deux reconnaissances importantes au point de vue topographique, l'une à l'embouchure de l'Oued-Zen, dans la mer, au milieu des dunes et des sables mouvants, l'autre dans la direction du cap Negro, qui découvre à Fedj-Rechedet-Sekker, à deux kilomètres de la mer, près du marabout de Sidi-Blel, des ruines romaines importantes, des vestiges de voie romaine; des traces de môle et de port sont relevées au pied du col.

Le quartier général du corps et la colonne Logerot vont camper à Sidi-bou-Dra.

La colonne Bréart, laissant à Mateur une garnison suffisante, se porte à Sidi-Fatalla. Les cheiks des Mogods, qui se présentent pour faire leur soumission, sont renvoyés au camp que je dois occuper le lendemain et où je veux les réunir tous.

6 juin. — Le général Galland, avec une partie de sa brigade, reste à Ben-Metir; l'autre partie gagne Sidi-Abdallah-bou-Djemel par le défilé d'El-Meridj. Nulle part nos troupes ne trouvent d'obstacles; les populations ont repris leurs emplacements accoutumés et remplissent peu à peu les conditions de soumission qu'elles ont acceptées.

La brigade Cailliot se rend de Dra-el-Mahla à Budmar, où elle campe à proximité de Fedj-Rechedet-Sekker et de nombreux gourbis des Ouchtetas.

La colonne Logerot et le quartier général se portent à Enchir-Skira. Je reçois les cheiks des Mogods, et je les avise qu'en sus des conditions imposées comme garantie de leur soumission, ils sont tenus de payer, conjointement avec leurs voisins, les Hadbils et les Bedjaouas, une somme de 50,000 francs, indemnité fixée par les ministres des affaires étrangères et de la marine en faveur des propriétaires du navire échoué, *le Santoni*, dont ils ont pillé la cargaison près de l'îlot des Deux-Frères.

La colonne Bréart séjourne à Sidi-Fatalla.

7 juin. — Pas de modification dans l'emplacement de la brigade Vincendon. Une des colonnes Galland reste à Ben-Metir, l'autre monte à Aïn-Draham. Le général Cailliot séjourne à Budmar et envoie à l'est et à l'ouest de son camp, jusqu'à une dizaine de kilomètres, deux reconnaissances avec des officiers de la brigade topographique. Le général Logerot exécute en avant de son camp d'Enchir-Skira avec une colonne légère une pointe sur le pays des Mogods et la vallée de l'Oued-Cedjenan.

La colonne Bréart vient s'installer dans cette même vallée, à Souk-el-Djema, à 10 kilomètres seulement du camp du général Logerot.

8 juin. — Comme je l'ai déjà mentionné, monsieur le ministre,

vous aviez prescrit d'ouvrir sans délai, entre Aïn-Draham et Tabarque, une bonne voie qui devait être rendue carrossable. Les études de cette route étaient achevées, et les travaux commencés sur la plus grande partie de son parcours l'avaient déjà rendue très praticable aux convois. — Le gros de la brigade Vincendon vient camper à Ksar-Toutia, où les troupes sont mieux placées pour utiliser le complément d'outils que la *Vienne* débarque à Tabarque.

La brigade Galland se réunit et campe un peu au nord d'El-Guemaïr.

La présence du général Cailliot dans l'est ayant produit l'effet attendu, sa colonne revient à Dra-el-Mahla.

Celles des généraux Logerot et Bréart parcourent et reconnaissent le pays des Mogods par des colonnes légères, sans aucune difficulté. Je vais visiter les troupes du général Bréart.

9 juin. — Les colonnes conservent les mêmes emplacements et se livrent aux mêmes travaux, à l'exception de la brigade Cailliot qui campe à Berzègue.

10 juin. — Cependant la soumission des Kroumirs s'affirmait chaque jour; celle des Mogods était certaine, malgré les lenteurs qu'ils apportaient à remplir les conditions imposées, lenteurs explicables par la grande étendue du territoire et le nombre trop considérable des cheiks sur lesquels il fallait agir. A Bizerte, à Mateur, à Djedeïda, au Kef, à Beja, comme dans toute la région que nous avions parcourue, le calme était complet.

En prévision de cette situation, vous m'aviez donné des ordres : 1° pour réduire successivement l'effectif du corps expéditionnaire par le rapatriement d'une partie des troupes venues de France et par le renvoi de celles d'Algérie dans les divisions qui les avaient fournies; 2° pour constituer les garnisons des points de la Tunisie dont vous aviez décidé l'occupation.

D'après ces ordres, la brigade Vincendon, moins un régiment, devait s'embarquer le 15 juin à Tabarque; les brigades Cailliot et Galland, les colonnes Logerot et Bréart devaient avoir quitté

le théâtre des opérations dans la seconde quinzaine de juin, ne laissant en Tunisie que les troupes d'occupation.

Celles-ci comprenaient quinze bataillons d'infanterie, trois compagnies du génie (nombre porté plus tard à quatre), deux régiments de cavalerie à trois escadrons, un escadron de spahis et cinq batteries d'artillerie, plus deux sections.

Les bataillons d'infanterie devaient être portés à 600 hommes environ; l'état-major de chaque régiment rentrant en France avec les libérables, les engagés conditionnels, les hommes de la deuxième portion et les malingres seulement.

Les points à occuper étaient Bizerte, Mateur, Beja, Manouba' sous les ordres du général Maurand; Tabarque, Aïn-Draham, Fernana, Ghardimahou, le Kef, sous les ordres du général Cailliot.

L'exécution de vos ordres entraînait la dislocation du corps expéditionnaire. Elle commença le 10 juin. Mais avant d'en donner l'exposé, je dois terminer par celui des opérations militaires.

Le 10 juin, même situation pour les brigades de la division Delebecque.

Deux bataillons du 2e tirailleurs sont dirigés de la colonne Logerot sur Bizerte pour s'y embarquer, tandis que le reste de cette colonne quitte Enchir-Skira pour se rendre à Sidi-Mansour.

La colonne Bréart reste à Souk-el-Djema, avec mission de peser sur les Mogods le temps nécessaire pour les contraindre à tenir leurs engagements. Elle bat le pays en tous sens.

11 juin. — En prévision du prochain départ de la brigade Vincendon, qu'elle doit relever prochainement sur la route d'Aïn-Draham à Tabarque, la brigade Cailliot se porte de Berzègue à Laghaf, sur la rive gauche de l'Oued-el-Moulah.

Les brigades Vincendon et Galland continuent leurs travaux.

La colonne Logerot suit, comme la veille, une zone peu connue, et vient rejoindre le chemin de Mateur à Beja au marabout de Sidi-ben-Hadirech, où elle campe.

La brigade Bréart est à Souk-el-Djema.

12 juin. — La brigade Vincendon termine dans la soirée le chemin d'Aïn-Draham à Tabarque. Ce chemin est bon; quelques ponceaux seulement restent à construire sur les ravins.

Le général Delebecque porte son quartier général à Hamel-es-Slama, sur la rive droite de l'Oued-Tabarque, d'où il est en communication télégraphique avec le général Vincendon, Tabarque et Aïn-Draham.

Les brigades Cailliot et Galland conservent leurs emplacements.

La colonne Logerot et le quartier général du corps expéditionnaire arrivent à Beja et campent à 1,500 mètres au sud de la ville. La colonne Bréart exécute chez les Mogods retardataires plusieurs fourrages et une razzia dont la vente complétera la somme à payer par cette tribu. Tout est tranquille et soumis autour d'elle.

13 juin. — La brigade Vincendon fait la remise de ses outils à la brigade Cailliot, qui lève son camp et se porte dans la direction d'Aïn-Draham à Oum-el-Houcher. Cette dernière reçoit l'ordre de mettre en route sur Tabarque, dès le lendemain à la première heure, les deux bataillons du 1er tirailleurs dont l'embarquement pour Alger est très prochain.

La colonne Logerot séjourne à Beja. La colonne Bréart quitte son camp de Souk-el-Djema et se rend à Sidi-Fatalla.

14 juin. — Le bataillon de chasseurs et deux régiments de la brigade Vincendon avec 180 mulets du train partent de Ksar-Toutia pour Tabarque et commencent le jour même leur embarquement. La brigade Cailliot se porte à Aïn-Draham, moins les deux bataillons du 1er tirailleurs, qui sont envoyés à Tabarque.

La colonne Logerot est à Beja; la colonne Bréart est à Mateur.

15 juin. — Le général Vincendon achève l'embarquement des troupes de sa brigade venues avec lui la veille à Tabarque. Il prend la mer avec elles. La brigade Vincendon est dissoute

La brigade Cailliot s'échelonne d'Aïn-Draham à El-Meridj pour travailler à la route de Fernana.

L'ordre arrive de rapprocher de Tabarque pour y être embarqué le bataillon du 2e zouaves.

La brigade Galland continue ses utiles travaux des jours précédents d'El-Guemaïr à Ben-Metir, à Fedj-Settara, à Tabarque.

La première batterie du 7e d'artillerie doit aller s'embarquer à Tabarque avec le 2e zouaves.

Les colonnes Logerot et Bréart restent à Beja et Mateur.

16 juin. — Toutes les brigades ont reçu des ordres pour la dislocation, et préparent les détails de cette délicate opération.

Mais quelques tribus de la frontière restaient encore à parcourir ou à châtier; c'étaient, outre de petites fractions des Chiaïa et des Beni-Nazen, les Ouled-Ali-M'fodda, les M'rassen et les Ouchtetas. Cette mission est confiée au général Logerot, qui doit, avec quatre bataillons des 1er et 3e zouaves, une batterie, un peloton du génie, un escadron de chasseurs et un goum, visiter la région montagneuse occupée par ces populations, tandis que la brigade Gaume, renforcée d'un bataillon d'infanterie, doit tenir les débouchés donnant accès sur la rive gauche de la Medjerda.

17 juin. — Le général Logerot quitte Beja avec les forces indiquées ci-dessus, moins deux bataillons qu'il recevra à Fernana Il va camper à Djerit.

18 juin. — Les troupes de la brigade de Brem, disponibles après la dislocation de cette brigade et non affectées à la garnison de Beja, vont rejoindre à Sidi-Zehili la brigade Gaume. Le quartier général marche avec ces troupes jusqu'à Ghardimahou. Il est à Righa.

19 juin. — Le général Logerot se porte à Telet-Sidi-Salah, à 2 kilomètres de Fernana, et y est rejoint par deux bataillons du 3e zouaves. Chemin faisant, il rase un douar des Chiaïa, dans lequel on a trouvé de la poudre et des armes.

La brigade Gaume se rend à Ben-Bechir.

20 juin. — La colonne Logerot va camper à Ouladj-Abderra-

him, chez les Khezara ; la brigade Gaume à Souk-el-Arba, où elle est rejointe par un bataillon du 1er tirailleurs et deux batteries d'artillerie provenant de la dislocation des brigades de la division Delebecque.

21 juin. — Séjour pour la colonne Logerot. Une colonne légère se porte en reconnaissance chez les Ouled-Ali-M'fodda.

22 juin. — Séjour pour la brigade Gaume. Le général Logerot se transporte à El-Aouch, sur le territoire des Fezoua, dont les cheiks viennent faire acte de soumission, à l'exception des Redraïdia. Séjour pour la brigade Gaume et continuation du service de surveillance de tous les débouchés de la rive gauche de la Medjerda.

23 juin. — Une colonne légère et le goum, conduits par le général Logerot, exécutent sur les Redraïdia une importante razzia. Tous les Ouled-Ali-M'fodda sont soumis.

La brigade Gaume se porte sur l'Oued-Melis.

24 juin. — Le général Logerot quitte El-Aouch et vient camper à Zahroura, chez les M'rassen, qui remplissent le jour même les conditions de l'aman. La brigade Gaume est à Ghardimahou, où elle reste jusqu'au 26, date de la dislocation définitive.

25 juin. — La colonne Logerot se rend à Ouldjat-el-Djemel, point voisin du pays des Ouchtetas. Quelques cheiks de cette tribu se présentent au général, qui leur fait connaître qu'il les recevra tous réunis lorsqu'il sera sur leur territoire.

26 juin. — La colonne Logerot pénètre chez les Ouchtetas et s'installe à Sriia, point important d'où l'on peut rayonner facilement dans toutes les directions sur la zone encore insoumise. De toutes les tribus de la frontière, les Ouchtetas formaient certainement celle dont les déprédations, les attaques et l'attitude toujours hostile contre nous réclamaient plus particulièrement une répression sévère. Les Ouchtetas cependant n'étaient pas nombreux; ils comptaient à peine 300 fusils, mais ils étaient forts par l'audace, par les relations qu'ils entretenaient avec les bandits de l'Algérie, par le refuge que leurs montagnes donnaient toujours

à tous les malfaiteurs. Leur situation topographique, à proximité des massifs boisés des Beni-Salah, favorisait les entreprises qu'ils poussaient au loin. Ils se partageaient les dépouilles de nos colons et de nos indigènes, en se riant de la longanimité avec laquelle nous avions toujours respecté leur territoire comme celui d'un pays ami de la France. Le moment était venu pour eux d'expier un passé de brigandages.

A l'arrivée du général Logerot, tous les cheiks se présentent à lui à Sriia, acceptant les dures conditions qui leur sont imposées. Mais on ne tarde pas à apprendre qu'ils cherchent, en même temps, à faire filer une grande partie de leurs troupeaux dans les ravins les plus difficiles de la montagne. Le goum et l'escadron du 3e chasseurs d'Afrique sont lancés aussitôt et, comme tous les débouchés du haut et du bas de la vallée sont gardés de façon à enserrer la tribu, une razzia importante ne tarde pas à être ramenée au camp.

27 juin. — Les cheiks des Ouchtetas ne se représentent plus. Ils sont dans la montagne. Le goum, qui conduit à Souk-Ahras, pour y être vendus, les troupeaux razziés la veille, est attaqué sans succès. L'escadron de chasseurs, envoyé pour l'appuyer jusqu'à la frontière, ramène un certain nombre de prisonniers pris les armes à la main.

28 juin. — Une colonne légère est mise en mouvement pour détruire le dernier foyer de résistance; les goums du caïdat de Bou-Hadjar, des M'rassen, de la Rakba et des Ouled-Diah sont en même temps lancés; tous les ravins, tous les plis de terrain sont visités; les gourbis sont détruits, le bétail enlevé. Dans l'après-midi, 550 hommes, femmes ou enfants, sont amenés au camp de Sriia.

29 juin. — D'après les renseignements recueillis, la ruine des Ouchtetas est complète. La colonne Logerot a promptement et heureusement rempli sa mission. Elle laisse sur place les femmes, enfants et gens signalés comme n'étant pas dangereux. 152 pri-

sonniers ouchtetas ou réfugiés d'autres tribus sont dirigés sur Souk-Ahras, où la colonne arrive le 3 juillet.

Les opérations du corps expéditionnaire de Tunisie, dont vous m'aviez confié la direction, étaient terminées. Je n'ai pas cru devoir joindre à cet exposé, déjà trop long, celui des mouvements des convois de ravitaillement et d'évacuation de blessés ou de malades. Bien que ces mouvements aient été forcément nombreux et difficiles, ils se sont opérés sans aucun incident fâcheux, sous la protection d'escortes suffisantes ou des colonnes elles-mêmes.

La direction des différents services administratifs a été bonne; leur marche a été très satisfaisante en général. Malgré les difficultés résultant des distances, des circonstances atmosphériques, de la nécessité de changer parfois la base des ravitaillements, aucun mécompte sensible ne s'est produit; aucune entrave n'a été apportée à l'exécution des opérations.

Chacun s'est conformé à vos prescriptions de ne rien négliger dans l'intérêt du bien-être des troupes. Leur subsistance a été assurée toujours et partout dans de très bonnes conditions. La viande a été de très bonne qualité. Si le pain a laissé parfois à désirer, parce qu'il a été forcément soumis à l'action des pluies ou du soleil, il a toujours été remplacé, dans les distributions, par du biscuit d'excellente qualité. Les conserves de viande ont été pour tous une utile et bonne ressource dont le soldat apprécie l'emploi.

Les ambulances de Souk-Ahras, de Ghardimahou, de Tabarque, de Bizerte et de la Goulette (cette dernière installée dans l'arsenal du Beylik tunisien) ont permis de donner aux blessés et aux malades les soins nécessaires avant leur évacuation sur les hôpitaux de l'intérieur de l'Algérie appropriés pour les recevoir. Grâce à la sollicitude des chefs et des médecins de corps, grâce au zèle dévoué du personnel des ambulances et des hôpitaux, l'état sanitaire des troupes s'est maintenu, d'après la déclaration du méde-

cin en chef du corps expéditionnaire, dans un état satisfaisant jusqu'à la fin des opérations.

Le service des transports a utilisé, dans une large mesure, la voie ferrée qui dessert la vallée de la Medjerda. Néanmoins, un grand nombre de mulets du train des équipages ou requis dans les tribus a dû être affecté à cet important service. Le train des équipages a donné de nouvelles preuves de son zèle à accomplir ses devoirs. Quant aux convoyeurs indigènes, ils ont montré, en général, de la soumission aux ordres donnés et une grande résignation au milieu des fatigues qui résultaient pour eux surtout du mauvais temps. Quelques-uns ont tenté de s'enfuir avec leurs bêtes ; mais ces tentatives ont pris fin quand, sur ma proposition, M. le gouverneur général de l'Algérie a bien voulu accorder une légère exemption d'impôt à tous ceux qui auraient entièrement accompli le service pour lequel ils avaient été requis. Plus de 8,000 indigènes, venus des cercles ou des communes mixtes et civiles les plus voisins de la frontière, ont ainsi aidé à nos transports. Nombre d'entre eux, qu'il n'a pas été possible de remplacer, ont marché pendant près de trois mois avec les colonnes.

Un service télégraphique militaire a été donné au corps expéditionnaire de Tunisie. Il comprenait une section légère de télégraphie de campagne et la 19e section de télégraphie militaire. Je ne puis que donner des éloges à l'activité et à l'énergie qu'a montrées le personnel de ces sections.

Il résulte, à mes yeux, des travaux exécutés :

1° Que la pose d'un fil militaire à la suite d'une colonne d'opérations dans un pays comme l'Algérie ou la Tunisie est une opération des plus précaires, parce que des causes multiples de rupture se produisent et se renouvellent, quels que soient les soins apportés au travail, quelle que soit la surveillance exercée pour la conservation du fil une fois posé ;

2° Que le fil militaire est, au contraire, une ressource précieuse pour communiquer à petites distances quand les colonnes sont stationnaires;

3° Que la télégraphie optique a rendu et est appelée à rendre de grands services à la guerre pour les colonnes en marche ou en action. L'appareil est de la plus grande simplicité, d'un transport facile, et il faut des circonstances tout à fait défavorables pour arrêter son fonctionnement entre deux points visibles l'un de l'autre.

Je crois que ce système pourrait être utilement employé dans le sud, où les horizons ont une si vaste étendue.

De nombreuses brigades des services topographique et géographique ont suivi les colonnes et exécuté le levé presque complet des parties du territoire de la Régence encore inconnues ou non reproduites sur les cartes les plus récentes. Les officiers chargés de ces utiles travaux n'ont rien épargné pour recueillir des plans, des croquis ou renseignements propres à bien faire connaître le pays. Les reconnaissances multiples exécutées par toutes les brigades, la marche tracée à certaines colonnes, de préférence à travers des zones inexplorées jusqu'alors, ont permis d'éclairer toutes les obscurités et de rectifier toutes les erreurs qui régnaient sur la topographie du nord de la Tunisie.

Déjà, en 1879, lors de l'expédition de l'Aurès, les chemins de fer avaient été d'un utile emploi pour la réunion rapide de nos troupes. Durant la campagne de Tunisie ils nous ont donné des ressources précieuses, tant pour la concentration que pendant les opérations et la période de dislocation et de rapatriement, et je n'ai eu qu'à me féliciter du bon et empressé vouloir des compagnies Paris-Lyon-Méditerranée, Est-Algérien et Bône-Guelma. L'embranchement de cette dernière sur Tunis, entre Duvivier et Souk-Ahras d'une part, et, d'autre part, entre Ghardimahou et Tunis, nous a été particulièrement utile. Il est bien à désirer, toutefois, que le tronçon dont les études sont terminées entre Souk-Ahras et Ghardimahou soit promptement construit.

En vous rendant compte de la marche des divers services, je ne saurais manquer de vous signaler, monsieur le ministre, le

concours dévoué que MM. les officiers de la marine nationale et équipages sous leurs ordres ont donné sans cesse à la bonne marche des opérations du corps expéditionnaire de la Tunisie.

Soit qu'il ait fallu, comme à Tabarque, opérer un débarquement plein de périls, en raison de l'état de la mer et de la nature de la côte, soit qu'il ait fallu faire de Bizerte à Tabarque, et notamment au cap Serrat, des reconnaissances dangereuses, soit qu'il y ait eu à amener ou à rapatrier des troupes, soit, enfin, dans le service des ravitaillements ou de transport de malades et blessés, les commandants, officiers et marins ont dignement accompli leur tâche et secondé l'action de nos colonnes.

Unissant ainsi leurs efforts, les troupes de terre et de mer ont affirmé de nouveau leur dévouement au pays et les sentiments d'étroite confraternité qui les animent.

Je vous serai reconnaissant de vouloir bien faire connaître à M. le ministre de la marine les bons services rendus au corps expéditionnaire, pendant toute la campagne, par la marine nationale, et particulièrement par les officiers et équipages des navires *Surveillante*, *Tourville*, *Européen*, *Vienne*, *Dryade*, *Corrèze*, et des canonnières *Chacal*, *Hyène*, *Léopard* et *Pique*, que des relations de service plus répétées nous ont mis à même d'apprécier plus spécialement.

J'ai déjà fait connaître plus haut qu'une partie des troupes venues de France pour l'expédition devaient rester en Tunisie et y constituer les garnisons de neuf places. Les bataillons désignés à cet effet devaient avoir un effectif renforcé par des hommes tirés des bataillons rentrant en France avec l'état-major de chaque régiment; les batteries d'artillerie affectées au corps d'occupation devaient être mises, en hommes et en animaux, sur le même pied que les batteries détachées en Algérie. L'application de ces mesures a forcément éprouvé certaines lenteurs dans les corps dont les bataillons étaient séparés.

D'autre part, les nécessités du service ont obligé à faire devancer par quelques corps le moment de la dislocation générale.

Mais ces devancements ou retards forcés de la dislocation n'ont fait que favoriser les opérations de rapatriement en permettant d'échelonner les troupes sur les routes et les moyens de transport dans les ports.

Les divers points de la Tunisie désignés comme devant rester occupés par une partie des troupes venues de France, après la dislocation du corps expéditionnaire, savoir : Tabarque, Aïn-Draham, Fernana, Ghardimahou, le Kef (général Cailliot), Bizerte, Mateur, Beja, Manouba (général Maurand), avaient été pourvus, pendant les opérations des colonnes, du personnel et du matériel indispensables pour faire fonctionner les différents services.

Au moment de la dislocation du corps, les ressources de chaque poste avaient été augmentées à l'aide de celles qui devenaient disponibles par le départ des troupes.

Si, quand j'ai repassé la frontière pour rentrer en Algérie, tous les points occupés n'étaient pas, sous le rapport des services administratifs, organisés en complète conformité de vos décisions des 16 et 18 juin, il ne restait plus à achever que quelques mouvements de personnel pour qu'il en fût ainsi, et les besoins de toute nature étaient assurés.

Les approvisionnements de vivres de chaque poste que j'avais d'abord fixés à trente jours étaient, par votre ordre, portés à deux mois.

Des munitions de réserve portaient le nombre de coups par bouche à feu à 250, et à 250 par homme le nombre des cartouches.

Enfin, les garnisons étaient constituées en troupes de diverses armes, ainsi que vous l'aviez prescrit.

En résumé, monsieur le ministre, en moins de deux mois d'opérations, le corps expéditionnaire avait atteint le but assigné à ses efforts par le chaleureux et patriotique appel que vous lui aviez fait au début de la campagne.

Au Kef, dans la vallée de la Medjerda, aux portes de Tunis,

dans le pays inconnu des Kroumirs et dans tout le nord de la Tunisie, il avait porté le drapeau national avec honneur.

Partout où l'ennemi s'était montré en nombre, il lui avait infligé les plus rudes échecs; partout ailleurs les bonnes dispositions prises par les commandants des colonnes avaient paralysé les résistances, brisé l'esprit d'indépendance de nos adversaires et épargné le sang précieux de nos soldats.

Ces résultats n'auraient pas été obtenus sans le grand dévouement dont les chefs et les troupes de toutes armes ont fait preuve en toute occasion.

Vous avez bien voulu le constater et donner au corps expéditionnaire le haut témoignage de votre satisfaction par votre ordre général ainsi conçu :

« Au moment où les troupes du corps expéditionnaire de la « frontière de Tunisie cessent leurs opérations, je suis heureux « de reconnaître les services qu'elles ont rendus, de leur témoi- « gner toute ma satisfaction et de les féliciter sur les résultats « obtenus.

« Elles ont pleinement justifié la confiance que le pays avait « en elles, et que le Président de la République leur exprimait « solennellement il y a moins d'une année en remettant les dra- « peaux à tous les corps de l'armée.

« Dans tous les rangs, on a rivalisé de patriotisme et d'ar- « deur pendant cette laborieuse campagne; les soldats ont sup- « porté avec courage les épreuves les plus dures dans une « contrée inextricable, sous un climat pénible, et au milieu d'in- « cessantes intempéries ; leurs efforts ont surmonté tous les ob- « stacles.

« C'est avec joie que je les en félicite; mais je ne dois pas « moins féliciter leurs chefs, les officiers de tous grades, les « fonctionnaires de tous ordres, dont le zèle, l'intelligence, l'ar- « deur et l'habileté ont su tirer un si bon parti de nos jeunes « soldats. Leurs soins incessants et leur paternelle vigilance ont « maintenu un état de santé véritablement surprenant, eu égard

« aux circonstances et aux difficultés que présentaient les opé-
« rations.

« J'adresse aussi des félicitations toutes spéciales au général « Forgemol, dont le commandement supérieur a été exercé avec « une rare sagesse; au général Delebecque, qui commandait la « colonne principale d'opérations; au général Logerot, qui a su « donner une énergique impulsion à ses troupes; au général « Bréart, qui a si dignement représenté notre pays dans des cir- « constances difficiles, ainsi qu'aux généraux et aux chefs de « corps sous leurs ordres.

« Leurs services ne seront pas oubliés; la reconnaissance de « la République est acquise à tous ceux qui ont pris part à cette « campagne. »

Les troupes et leurs chefs ont été fiers de l'appréciation que vous avez bien voulu faire de leurs efforts et de leurs travaux.

Constantine, le 15 août 1881.

Le général commandant le corps expéditionnaire de Tunisie,

FORGEMOL.

SOUMISSSION DES OULED-SELLOUL

Cette après-midi (I), les Ouled-Selloul ont continué à se soumettre. De tous les sentiers conduisant au camp nous voyons déboucher de nombreuses bandes d'indigènes montés sur des mulets ou des *jadours* (chevaux de petite taille et très pacifiques d'allure); en tête marche le cheik de chaque fraction : l'un d'eux porte, attaché en travers de la selle, un mouton pour être offert en présent; un autre tient un énorme plateau creux en bois rempli de beurre. Tous ces Kroumirs de haute taille, aux traits farouches et énergiques, ont l'épiderme présentant cette teinte rougeâtre particulière aux peuplades tunisiennes; en somme, véritables

(1) 4 mai 1881.



29 octobre 1881. — Le 3e zouaves (colonel Bertrand) défilant, musique en tête, dans la grande rue de Kairouan

types de montagnards. Ils parlent un patois arabe, à la prononciation dure et gutturale que notre interprète militaire a toutes les peines du monde à comprendre. Les jambes et les bras sont nus ; seuls, les cheiks sont chaussés de mauvaises babouches ; selon la mode tunisienne, ils portent une *gandoura*, longue chemise à manches venant jusqu'aux coudes, échancrée autour du cou, de couleur rouge avec de larges galons jaunes ; par-dessus le burnous en laine jaunie et effrangée par les buissons de la montagne. Le haïck, en mousseline blanche, est le même que celui de nos Arabes.

Les traits sont fatigués, et le cercle bleuâtre qui entoure leurs yeux annonce que ces montagnards ont dû passer de longues nuits de veille sur leurs postes d'observation pour guetter la marche de nos colonnes.

Très peu rassurés à leur arrivée dans notre camp, ces Kroumirs reprennent un peu d'assurance devant la bonhomie de nos soldats. Les indigènes de notre goum, tous drapés dans de magnifiques burnous d'une blancheur immaculée, regardent avec un dédain visible ces montagnards aux vêtements salis et misérables.

Plusieurs de ces goumiers entreprennent avec eux un cours de civilisation qui nous fait rire jusqu'aux larmes.

— Maintenant que vous allez être réunis à notre pays, leur disent-ils, vous allez devenir civilisés. Vous pourrez acheter du savon et vous décrasser, ainsi que vos femmes. Vous deviendrez des gens très bien. Si vous le désirez, vous serez libres de vous engager aux tirailleurs ou aux spahis. Vous serez bien vêtus, bien payés, vous aurez de belles armes comme celles-ci.

Et en disant ces mots, ils leur font voir leurs fusils Gras.

Je dois convenir que tout ce beau langage n'avait pas l'air de toucher beaucoup ces Kroumirs, qui se pressaient les uns contre les autres comme un troupeau de moutons effarés, toutes les fois surtout qu'un canon de fusil se dirigeait de leur côté. Ils croyaient, sans doute, leur dernière heure arrivée, et, à vrai

dire, si l'un de nous était tombé entre leurs mains avant leur soumission, ils n'auraient certainement pas eu à son égard la même mansuétude.

Le 8 mai, les brigades Cailliot, Galland et Vincendon, campées au Fedj-Manâ, reçurent l'ordre de fournir chacune quatre bataillons et deux batteries de montagne pour former la colonne d'attaque destinée à enlever le marabout de Sidi-Abdallah-ben-Djemel.

Le général Delebecque prit le commandement des troupes et les partagea en trois sections destinées à envelopper le mamelon où s'élève le marabout : à droite la brigade Cailliot, au centre la brigade Galland, à gauche la brigade Vincendon.

Vers sept heures, les troupes qui avaient quitté leurs campements à cinq heures et demie et s'étaient formées en colonne de compagnie dans une prairie assez large traversée par l'Oued-Liefcha, se mettent en marche, leur artillerie et les ambulances en deuxième ligne.

Nous laissons ici la parole à un témoin oculaire de l'affaire :

« Quand toutes les dispositions sont arrêtées :

« — En avant, marche ! ordonne le général Delebecque. Et notre ligne s'ébranle avec la même régularité qu'à la parade. En avant, les spahis et les goums ; sur notre droite, une ligne de turcos en flanqueurs ; ces braves indigènes, leurs larges pantalons de toile maculés par la rosée du matin, courent de buisson en buisson, le fusil en arrêt, prêts à faire feu et poussant des « you ! you ! » retentissants. Une compagnie du génie nous précède, avec des mulets chargés de pelles et de pioches, pour nous frayer le passage là où il sera nécessaire.

« Après avoir gravi et descendu une succession de collines jaunâtres couvertes de genêts épineux, de myrtes et de lauriers sauvages, nous arrivons à 5 kilomètres environ du Fedj-Manâ, sur le sommet du versant faisant face aux pentes de la Sera Sidi-Abdallah-ben-Djemel. La colline que nous devons descendre est presque taillée à pic, et le petit ruisseau qui coule au fond de la

vallée roule ses eaux jaunâtres entre des berges escarpées, et infranchissables pour les mulets portant notre artillerie de montagne.

« La brigade Galland s'établit à notre droite dans une énorme forêt de chênes-lièges, plusieurs fois séculaires. La brigade Vincendon s'apprête à descendre pour former la tête de l'attaque, si l'ennemi se présente.

« Des hauteurs que nous occupons, nous apercevons les hauteurs escarpées de la Sera de Sidi-Abdallah ; au centre, dans une large vallée formant col, le marabout de ce nom, sur un petit mamelon entouré de prairies et de moissons. Plusieurs tentes noirâtres en poil de chèvre sont établies autour de ces murailles sur lesquelles flottent trois vieilles loques en guise de bannières. Aucun bruit dans la vallée.

« La brigade Vincendon se met en marche et descend dans le ravin qui forme une étroite barranca. Les turcos sont furieux : aujourd'hui 8 mai, c'est le jour anniversaire de la bataille de San-Lorenzo, livrée en 1863 au Mexique, où le drapeau de leur troisième régiment fut décoré pour avoir enlevé plusieurs étendards à l'ennemi. Les officiers qui espéraient fêter cette date mémorable en plantant leur drapeau sur les murailles de Sidi-Abdallah, piétinent d'impatience ; plusieurs fois les hommes veulent se porter en avant, et leurs chefs sont obligés de se jeter devant eux pour les maintenir en place.

« Pendant ce temps, les troupes du général Vincendon franchissent la pente opposée du ravin, véritable escalade où l'on est obligé de se cramponner des pieds et des mains aux broussailles qui tapissent la berge ; ces troupes font halte dans la vallée, à l'endroit où s'élevait, avant notre arrivée, une agglomération de plusieurs douars de la tribu des Atatfa, devant réunir plusieurs milliers d'habitants. Cet endroit est des plus riants ; partout des maisons entourées d'enclos en pierres sèches, des vergers admirablement cultivés, des vignes et d'épais massifs de figuiers. Les tentes ont été enlevées par les Kroumirs, il ne reste plus que

les *dzribas* ou haies en épines qui entourent celles-ci, ainsi que des centaines de gourbis en branchages.

« A la suite de nos troupes, tous les *takals* (convoyeurs) de nos trois brigades descendent dans la vallée, afin de faire de l'herbe pour les chevaux de notre cavalerie. Le pillage est le faible de l'Arabe ; aussi voyons-nous nos indigènes, trottinant sur leurs mulets, se répandre de tous côtés en poussant des cris aigus ; leurs burnous jaunâtres grouillent de tous côtés ; blés et orges en pleine maturité tombent en un clin d'œil sous leurs faucilles et sont chargés sur les télisses (sacs et bâts des mulets). Les gourbis sont minutieusement fouillés, ainsi que le sol, où l'on découvre de nombreux silos, pleins de récoltes et d'ustensiles.

« Bientôt le feu est mis à ces cahutes en bois sec, qui flambent comme de vrais paquets d'allumettes. Des centaines de points rougeâtres s'allument et piquent de taches étincelantes le fond de la vallée, d'où montent en tourbillonnant d'épaisses colonnes de fumée blanchâtre. Sur notre droite, à travers le feuillage des chênes-lièges, nous apercevons les mêmes traces d'incendie, qui nous annoncent que les douars des Ouled-Hellol subissent pareil sort.

« A trois heures et demie, nos éclaireurs se mettent en marche sur le marabout : ce sont les spahis et quelques goumiers dont nous voyons les vestes pourpres se détacher sur le fond vert émeraude des prairies. Arrivés à 200 mètres du marabout, nos cavaliers font halte derrière un bouquet d'arbres. Deux d'entre eux, penchés sur l'encolure de leurs chevaux, se dirigent au pas vers cette construction qui paraît décidément abandonnée. Un Kroumir s'avance vers eux en parlementaire : nos spahis font un signe, et tout l'escadron accourt au galop prendre possession du palladium des Kroumirs.

« Une vingtaine de spahis sont laissés à sa garde, et tout le reste de l'escadron part en avant. A un kilomètre du marabout, nos cavaliers rencontrent plusieurs douars que les Kroumirs vien-

nent d'abandonner, et un immense troupeau qui s'enfuit au loin ; les spahis s'élancent à sa poursuite et, après quelques coups de feu, ramènent 150 moutons et chèvres et 84 bœufs, qui seront ce soir répartis entre les troupes de notre colonne.

« A leur retour, les spahis incendient les douars, et de nombreuses colonnes de flammes et de fumée s'élèvent autour du sanctuaire, gardien de l'indépendance des Kroumirs. Ceux-ci ont dû se réfugier dans les broussailles des montagnes situées au fond du col, sur la crête duquel nous voyons courir quelques cavaliers qui allument un énorme bûcher, pour signaler sans doute notre approche. Pendant ce temps, l'artillerie du général Galland lance une dizaine d'obus dans les collines de notre droite pour fouiller les plis de terrain, et l'infanterie exécute deux feux de salve sur quelques burnous aperçus dans cette direction.

« Le marabout une fois occupé, la brigade Vincendon se met en marche pour en prendre possession; en avant, une ligne de tirailleurs précédant les généraux Delebecque et Vincendon, reconnaissables à leurs fanions rouge-blanc et bleu-rouge. Viennent ensuite les chasseurs à pied dans leur sombre uniforme, courant dans les blés comme une nuée de corbeaux, et les capotes bleues de l'infanterie de ligne.

« A neuf heures, la tête de cette longue colonne, qui s'étend sur la colline comme un immense serpent, atteint le marabout. Un vieux *bouab* (porteur) a été laissé à sa garde, et demande l'aman au général Delebecque en disant : « Vous êtes les maîtres, « prenez ce que vous voudrez! »

« Ce marabout, dont il a été tant parlé depuis le commencement de cette campagne, est de forme carrée; ses murailles, épaisses de près de deux mètres, sont blanchies à la chaux ; trois petites portes voûtées, sous lesquelles on est obligé de se courber, donnent accès dans cet édifice, que surmonte une coupole exiguë percée d'étroites ouvertures pour laisser passer la lumière.

« L'intérieur du tombeau est des plus modestes ; au centre, et

entouré par quatre colonnettes, le sarcophage en pierre, recouvert d'une étoffe de soie, loque informe et d'une couleur indéfinissable. A la tête, une boîte en bois avec des petits compartiments où les fidèles déposent de l'encens. Une lampe à cinq becs descend du cintre de la coupole, et deux lanternes en fer-blanc sont accrochées à la muraille. D'énormes quantités de provisions: sacs de blé, d'orge, de tan, de tabac; une cinquantaine de tentes en poil de chèvre, etc., ont été entassées par les Kroumirs à l'intérieur et en dehors du marabout, sans doute pour être protégées par leur puissant patron.

« Pour cette fois, sa protection leur fait défaut, et tous ces objets sont enlevés par les mulets de nos pourvoyeurs pour être ramenés au camp de Fedj-Manâ.

« A une heure, les troupes du général Vincendon, après avoir pris le café, quittent le marabout et redescendent dans la vallée, battant en retraite par échelons pour protéger le retour du troupeau pris par les spahis. Le marabout est abandonné intact, ainsi que les drapeaux de cet édifice, arborés sur la muraille nous faisant face. Ces drapeaux, ou plutôt ces guenilles, sont au nombre de trois : le premier rouge et vert; le second blanchâtre à bordure verte avec pomme en fer-blanc; le troisième jaune.

« Au moment de notre départ, une seconde colonne de fumée s'élève au fond du col pour avertir les Kroumirs de notre retraite. Ceux-ci reparaissent peu à peu et commencent à sortir des broussailles. Dans le ravin sur notre droite, nous entendons retentir plusieurs coups de feu : ce sont les capitaines Mouline et O'Connor qui, accompagnés de plusieurs spahis, ont voulu reconnaître l'entrée du Kranguet-Meridj et ont été salués par une décharge des éclaireurs ennemis.

« Une dizaine de Kroumirs, armés de longs moukhalas, reviennent vers deux heures et demie au marabout, et lèvent les bras en signe de désolation, se lamentant sans doute à leur patron vénéré de ce qu'il ait ainsi laissé enlever leurs provisions. »

Le 10 mai, une reconnaissance dirigée par le commandant Cré-

tin, chef d'état-major du général Delebecque, les capitaines Calvel et Mouline, et composée de quelques spahis, trouva, au fond d'un ravin couvert de broussailles, à 4 kilomètres du Fedj-Manâ, deux chevaux et deux mulets du train abandonnés.

« Un spahi distingua alors, raconte M. Dick de Lonlay (1), un mince filet de fumée qui s'élevait d'un massif de genêts épineux. Il y poussa son cheval, et aperçut les cadavres mutilés d'un brigadier et d'un soldat du train : ces malheureux appartenaient au 16e escadron et étaient attachés à l'escorte du général Forgemol ; le matin, à neuf heures et demie, ils étaient partis avec un troisième camarade, qui a disparu, pour aller chercher du vert pour les chevaux de l'état-major. A force d'entendre dire que tous les Kroumirs se soumettaient, nos pauvres soldats n'avaient pris aucune précaution pour leur défense, et s'étaient aventurés au loin. Ils devaient, sans doute, moissonner tranquillement, quand ils furent aperçus par un parti d'éclaireurs de la tribu insoumise des Atatfa ; ceux-ci, se glissant alors de broussaille en broussaille, arrivèrent sans être aperçus jusqu'auprès des trois Français, sur lesquels ils firent feu à bout portant, et les hachèrent ensuite à coups de flissa.

« Les deux cadavres retrouvés étaient criblés de blessures. Le brigadier était défiguré ; cinq ou six coups de sabre lui avaient fendu la tête et arraché les yeux. Une balle qu'il avait reçue en pleine poitrine l'avait tué sur place ; quant au soldat, il avait été frappé par derrière, au moment où il coupait de l'herbe, car sa main crispée serrait encore une poignée d'orge verte ; trois balles l'avaient atteint au dos, à l'aine et au poignet. Ces coups avaient été tirés de si près que les bourres avaient mis le feu à ses vêtements, qui brûlaient encore à l'arrivée de notre reconnaissance, et la fumée qui s'en échappait avait signalé l'emplacement de son corps aux spahis. Tout son dos, ainsi que l'avant-bras droit, étaient affreusement carbonisés.

(1) De Lonlay, p. 98.

« Les Kroumirs leur avaient enlevé leurs bottes, leurs capotes, ainsi que leurs bonnets de police ; toutefois, on a retrouvé sur eux leurs lettres et leur argent. Leurs armes ont également disparu, sauf une carabine qui a été découverte à quelques pas du lieu de l'assassinat, la culasse encore entourée d'un morceau de toile pour la préserver contre l'humidité. Les chevaux et les mulets avaient été abandonnés par l'ennemi, qui s'était contenté de blesser l'un de ces derniers d'un coup de feu au côté.

« Le troisième soldat du train avait disparu : les Kroumirs avaient sans doute traîné son cadavre dans les bois voisins pour le dépouiller. Une longue traînée de sang, qui marquait le fond du ravin, annonçait qu'un de nos soldats s'était défendu, et avait frappé un de ses ennemis au moment de leur lâche agression.

« Le crime remontait à peu d'heures quand notre reconnaissance arriva en cet endroit : les cadavres étaient encore chauds. Nos officiers poussèrent aussitôt en avant pour accomplir leur mission et découvrir la troisième victime, pendant qu'un des spahis retournait au camp chercher des mulets pour ramener les corps des deux soldats.

« Après un kilomètre de marche, la reconnaissance gravit un petit plateau séparé par un étroit ravin des premières pentes de la chaîne de Sera-Sidi-Abdallah-ben-Djemel. Sur celles-ci le capitaine Calvel découvrit un Kroumir qui cherchait à gagner un massif d'arbres; il paraissait blessé, marchait péniblement, et portait sur le bras la capote bleue de l'un de nos soldats assassinés. Presque aussitôt, une décharge d'une dizaine de coups de feu fut tirée de ce massif sur notre reconnaissance, à une distance d'environ 700 mètres. Quelques balles, tirées sans doute avec les mousquetons Gras enlevés aux soldats du train, rasèrent de très près nos officiers qui, après avoir inutilement exploré les taillis bordant la route, pour découvrir le troisième soldat assassiné, se replièrent sur le camp.

« Les deux cadavres furent déposés à la grande ambulance, pendant que des sapeurs du génie creusaient une fosse profonde

à l'entrée du ravin. La fosse terminée, les corps furent apportés sur des brancards, et déposés côte à côte dans la fosse, recouverts d'une toile de tente. Le vénérable aumônier de la division s'approche alors, tire son bréviaire, et, après avoir lu les prières, jette une pelletée de terre. Tous les soldats de l'escadron du train auquel appartenaient les victimes sont là, le visage triste et contracté par la douleur; la plupart pleurent à chaudes larmes. Leur capitaine prend la parole, la voix tremblante, entrecoupée par l'émotion:

« — Mes enfants, leur dit-il, vous voyez comment les Kroumirs ont traité vos camarades; vous les vengerez, n'est-ce pas?

« — Oui, répondent les soldats d'une voix sourde, nous les vengerons.

« Puis chacun se baisse et se retire, après avoir jeté une poignée de terre sur la fosse de ces humbles martyrs du devoir, dont voici les noms: le brigadier s'appelait Fournier; le soldat, Gabert, et celui qu'on n'a pas encore retrouvé, Besset.

« ... A une heure de marche du Fedj-Manà, nous descendons dans le bas-fond où ont été retrouvés hier les cadavres.

« Quelques instants après, les goumiers, qui nous précèdent en battant l'estrade, pénètrent dans un petit bois, situé au sommet de la pente opposée, et en ressortent bientôt en nous faisant signe de les rejoindre. Plusieurs d'entre nous les suivent dans le taillis, et, au milieu d'une petite clairière, nous apercevons sur un gazon épais et touffu, semé de pâquerettes et de boutons-d'or, le cadavre sanglant et défiguré du troisième soldat disparu, étendu le nez en l'air, et les bras en croix. Le malheureux est seulement vêtu de sa chemise et de son pantalon de toile; contre lui un tricot de laine souillé de sang, et un calot d'écurie haché de coups de flissa; ses armes et ses autres vêtements lui ont été enlevés; on retrouve sur lui quelques lettres et un mandat-poste de 10 francs. La tête a été fendue à coups d'arme blanche; dans le dos trois trous béants, tuméfiés. L'orifice de ces blessures, bleui par la poudre, démontre que les coups ont dû être tirés à bout portant.

« Les soldats se pressent autour du cadavre de leur frère d'armes, que l'on enveloppe dans une toile de tente et que l'on charge sur un mulet de l'ambulance.

« — Vengeance! grondent les zouaves en serrant fiévreusement le canon de leurs fusils. Les turcos tirent de leurs poches leurs couteaux, et se promettent de couper les oreilles et la tête à tout Kroumir qui tombera entre leurs mains. »

Le 19 mai, à la suite de la jonction des colonnes Delebecque et Logerot dans la vallée de l'Oued-Metir, la brigade Cailliot occupait la position d'El-Guemaïr, et se disposait à franchir l'Oued-Zane dont les Kroumirs annonçaient l'intention de défendre le passage.

Une section de la 4e compagnie du 3e bataillon du 1er tirailleurs, commandée par le sous-lieutenant Lamy, sorti de Saint-Cyr en 1880, formait le petit poste d'une grand'garde placée à gauche en arrière du ravin de l'Oued-Zane.

« Cet officier s'était avancé avec un caporal et trois soldats pour reconnaître un ravin en avant de ses sentinelles. Après être descendu au milieu d'épaisses broussailles, il remontait la partie opposée, se dirigeant vers un bois de chênes, quand, arrivé à 10 mètres de la lisière, il est accueilli par trois coups de feu.

« La prudence et les règlements commandent au jeune officier de battre en retraite; mais, n'écoutant que son bouillant courage, et n'osant pas reculer devant ses hommes le jour où il reçoit le baptême du feu, M. Lamy s'élance en avant et reçoit une deuxième décharge. N'apercevant aucun ennemi au milieu des broussailles, il commande halte et s'embusque avec ses quatre hommes en arc de cercle derrière les troncs d'énormes chênes-verts. Enhardis par le petit nombre des assaillants, les Kroumirs les entourent et commencent le feu, en proférant force injures et rodomontades à notre adresse.

« Nos cinq tirailleurs leur répondent en envoyant balle pour balle, et en criant : « Compagnie, en avant! feu de section ; en « avant, à la baïonnette! » Se glissant de broussaille en brous-

saille, les ennemis les entourent de si près que M. Lamy décharge à bout portant les six coups de son revolver, et abat un Kroumir au moment où celui-ci se levait pour faire feu sur un de ses hommes.

« La fusillade continue. Des deux côtés, les combattants s'injurient à la façon des héros d'Homère, et criblent de balles les buissons derrière lesquels ils se sont embusqués. Après un combat de vingt minutes, et voyant que sa section n'arrivait pas pour le dégager, M. Lamy envoie un de ses tirailleurs qui, en rampant, parvient à dépasser les Kroumirs et à rejoindre le petit poste. « Venez vite, crie-t-il, le lieutenant va être tué ! » A ces mots, les tirailleurs, qui adorent leur jeune officier, descendent en courant, et rejoignent leurs camarades dans les bas-fonds, pendant que les Kroumirs, qui ont vu descendre cette véritable avalanche humaine, remontent la pente opposée à toutes jambes. Les turcos mettent alors la baïonnette au canon et les poursuivent pendant 300 mètres. Les Kroumirs disparaissent de tous côtés. Ne voyant plus personne, M. Lamy ordonne à sa section de se replier, et les hommes descendaient tranquillement, quand une violente décharge à bout portant éclate sur leur gauche. Un tirailleur, du nom de El-Hadj-ben-Ahmed, reçoit une balle dans le bas-ventre, et tombe foudroyé le nez à terre. Un second, du nom d'Abd-el-Kader-ben-Khamed, a les chairs du bassin traversées de part en part. Pour chasser l'ennemi qui s'est approché jusqu'à 10 mètres, le sous-lieutenant lance ses hommes à la baïonnette; quelques Arabes qui n'ont pas eu le temps de s'enfuir sont cloués à l'arme blanche au milieu des buissons. Les vingt-trois turcos qui restaient encore debout s'embusquent alors à vingt pas de distance les uns des autres derrière de gros chênes, et forment un cercle de 100 mètres de diamètre. En ce moment, les Kroumirs avaient cessé le feu : tout à coup de nombreux piétinements se font entendre au milieu des broussailles, des hurlements épouvantables, mêlés au *you! you!* aigu des femmes, éclatent de tous côtés. Ce sont les Kroumirs qui reviennent au nombre de cinq à six cents combat-

tants et entourent le petit détachement de leurs feux croisés.

« Le sous-lieutenant envoie alors un caporal et trois hommes demander du secours à son chef de compagnie, le capitaine Bigot, qui commande la grand'garde. Il est trois heures ; de ce moment jusqu'à quatre heures et demie, la fusillade est générale. Des Kroumirs armés de tromblons se glissent jusqu'auprès des turcos et déchargent à bout portant leurs armes qui couvrent nos combattants d'une pluie de pierres et de branchages. La plus grande partie des ennemis cherchent à tourner notre gauche ; les turcos, aussi calmes qu'à l'exercice du tir, ménagent leurs munitions et visent les buissons d'où partent les coups de feu de leurs ennemis. De nombreux gémissements, et le cri : *Erfedou ! erfedou !* (emportez-le) fréquemment répété, annoncent que nos soldats ne perdent pas leur poudre. A chaque instant retentissent les mots suivants prononcés en arabe : « Enlevez vos tués et vos blessés ! n'abandonnez pas vos frères entre les mains des Roumis ! »

« Les femmes kroumires, postées dans un épais fourré, continuent à exciter les combattants de leurs clameurs discordantes. Bien que très galants de nature, nos tirailleurs, agacés par ce concert infernal, envoient dans cette direction cinq ou six balles qui font taire et déguerpir les moukères au plus vite.

« Pendant la fusillade un troisième tirailleur, nommé Achmed-bel-Arbi, a le cou traversé par une balle et roule à terre, mortellement frappé. M. Lamy ramasse le fusil du mort : ce jeune officier, réputé le meilleur tireur de son bataillon, tire sur l'ennemi une dizaine de balles qui, presque toutes, atteignent leur but.

« Les projectiles ennemis pleuvent comme grêle sur notre petit groupe ; un tirailleur a son bidon traversé : « Pas de chance, dit-il mélancoliquement, un bidon tout neuf ! » Un de ses camarades, au moment de faire feu, reçoit une balle qui s'incruste dans la crosse de son fusil qu'il tenait à l'épaule, et fend le bois en deux morceaux.

« Nos turcos sont admirables de calme et d'audace; un jeune Kabyle, élève clairon, Mouloud-ben-Saïd, que ses camarades ont surnommé Bab-Djezaïr (la porte d'Alger), à cause de sa force herculéenne, se tient constamment à côté de M. Lamy, et abat plusieurs ennemis au moment où ceux-ci visaient son officier. Un autre tirailleur, nommé Mhamed-ben-Aouda, remarquant un Kroumir qui se glissait d'arbre en arbre, interpelle son chef: « *Schouf* (regarde), ma lieutenant, » dit-il en faisant feu. L'Arabe, atteint en pleine poitrine, tombe à découvert, pendant que le tirailleur se lève et danse en agitant son fusil, sans être atteint par plusieurs décharges que les Kroumirs furieux lui envoient.

« Vers trois heures et demie j'arrive sur l'éperon du plateau d'El-Guemaïr, en avant duquel se livre ce combat acharné. Le ravin où nos turcos sont aux prises est si profond que la fumée ne s'élève pas jusqu'au-dessus des arbres de la crête. La fusillade crépite, répétée au loin par tous les échos de la vallée. L'oreille distingue parfaitement, au milieu des détonations, les coups secs et vibrants de nos fusils Gras, tandis qu'au contraire les moukalas ennemis font entendre une bruyante détonation qui ressemble à l'explosion d'une boîte d'artifices.

« Sur la crête des collines de droite nous apercevons six Kroumirs, assis à terre le fusil entre les jambes et tenant par la bride un cheval blanc et un cheval bai magnifiquement harnachés. A l'entrée de la forêt, une dizaine de Kroumirs sont embusqués en avant d'un champ d'orge, et suivent attentivement les diverses phases du combat.

« Nous entendons les clairons des tirailleurs sonner « en avant! » Bientôt les 1re et 2e compagnies (capitaines Frère et Kreutzer) du 4e bataillon (commandant Wassemer) du 1er tirailleurs sortent du camp et se portent, au pas gymnastique, au secours de leurs camarades. Avec un entrain et une fougue indicibles les turcos gravissent les pentes au pas de charge et disparaissent dans le ravin. En voyant ce mouvement, deux Kroumirs du poste d'observation remontent en courant et vont avertir leurs camarades postés

sur les crêtes. Une vingtaine d'indigènes, la gandoura serrée à la taille, le long fusil dont le canon étincelle au soleil sur l'épaule, descendent en courant à travers les champs de blé et vont renforcer leurs combattants. Les deux chefs, qui nous observaient depuis ce matin, les rejoignent également.

« Vers quatre heures et demie, les trois autres sections de la 4e compagnie, sous les ordres du capitaine Bigot et des lieutenants Dupuy et Kouïder-ben-Amar, arrivent les premières sur la gauche de la section engagée. Une décharge terrible les accueille, et un des meilleurs soldats de la compagnie, ancien spahi nouvellement rengagé aux turcos, le nommé Bel-Kassen-Bouzeïa, a la poitrine traversée par une balle. Notre ligne se porte en avant et chasse les Kroumirs. Les quatre sections battent alors en retraite, emportant deux morts et un blessé ; le second blessé était déjà parti seul, et, s'appuyant sur son fusil, avait rejoint la grand'garde.

« Voyant ce mouvement en arrière, l'ennemi poursuit la compagnie à 50 mètres de distance, quand une vive fusillade éclate sur la droite. C'est la compagnie du capitaine Bertrand qui, placée en grand'garde sur un éperon dominant le ravin, aperçoit enfin les Kroumirs débouchant en masse dans le bas-fond, et en abat un grand nombre par ses salves successives. Le lieutenant de cette compagnie, M. Mercier, prend le fusil d'un de ses hommes et tue un Kroumir à une distance de 1,000 mètres. A cinq heures et demie, les deux compagnies du 4e bataillon entrent en ligne à leur tour pour couvrir la retraite, et exécutent avec le plus grand succès plusieurs salves rapides qui arrêtent enfin les Kroumirs. Un plaisant épisode a lieu en ce moment : un Kroumir, vêtu d'un magnifique burnous, en voulant fuir, accroche celui-ci dans un buisson d'épines; plus il tire à lui, plus le vêtement tient bon. Les turcos rient aux éclats et crient à tue-tête : « Il l'aura ! l'aura pas ! » Enfin, de guerre lasse, notre Kroumir prend une résolution désespérée et, quittant son burnous, le laisse accroché aux épines.

« Pour transporter les tués et les blessés jusqu'au camp, M. Bassompierre, aide-major du 4e bataillon de tirailleurs, fait exécuter avec la plus grande intelligence des brancards improvisés en entrelaçant des ceintures de soldats sous des toiles de tentes attachées à des fusils en guise de brancards.

« A six heures le feu cesse complètement dans la vallée (1). »

(1) D. de Lonlay.

CHAPITRE ONZIÈME

PROTECTORAT. — CAMPAGNE MARITIME. — PRISE DE SFAX ET DE GABÈS. — MEHEDIAH, MONASTIR ET SOUSSE. — KAIROUAN

A la suite des opérations exécutées par nos généraux dans la partie septentrionale de la Tunisie, et après la signature du traité de Kasr-Saïd, qui établissait le protectorat français en Tunisie, les intrigues du consul d'Italie, les prédications des marabouts, les instructions répandues dans les tribus du sud par les émissaires des sectes religieuses dont le siège est à Kairouan, provoquèrent, d'une extrémité à l'autre de la Régence, une sourde effervescence ne se manifestant encore que par des attaques isolées ou des coups de main de partisans. Mais, au consulat de France, sous la tente de nos généraux, arrivaient des informations ne laissant aucun doute sur la réalité comme sur l'importance dangereuse du mouvement qui se préparait à l'ombre des mosquées et des zaouïas. De Tripoli, autre chef-lieu de l'islamisme africain, comme de Kairouan et de Constantinople même, partaient des agents chargés de soulever les tribus soumises en leur montrant, prêtes à marcher contre nous, celles qui n'avaient pas encore éprouvé la force de nos armes.

A Constantinople notre ambassadeur avait à calmer les appréhensions du gouvernement ottoman, qui affectait de considérer le protectorat français en Tunisie comme une atteinte à ses droits de suzeraineté sur la Régence, ou même comme une conquête déguisée. En même temps l'ambassadeur devait signaler les agis-

sements suspects du gouverneur turc de la Tripolitaine, ses armements non justifiés, l'accueil qu'il faisait à certains chefs de tribus tunisiennes, nos ennemis de la veille et sans doute du lendemain; et, par-dessus tout, M. Fournier avait à faire sentir clairement à la Porte que la France prenait ombrage à bon droit de l'envoi projeté ou effectué de troupes turques à Tripoli.

Le 28 juin 1881, lorsque, par une mesure dont l'opportunité fut critiquée, la moitié du corps expéditionnaire venait d'être rappelée en France ou en Algérie, la révolte contre les Européens éclata brusquement à Sfax, ville forte avec port marchand, située à 225 kilomètres S. E. de Tunis, et peuplée de 16,000 habitants. La vie de notre agent consulaire, M. Mattei, fut menacée, et ce fut au prix des plus grands efforts qu'il put se mettre en sûreté à bord de la canonnière *le Chacal*, alors en rade.

En même temps notre colonie algérienne était inquiétée par la révolte audacieuse de quelques tribus du sud oranais, ayant à leur tête Bou-Hamema, célèbre marabout, et un autre chef, Si-Sliman, qui menaçaient non seulement nos frontières, mais même les postes de l'intérieur.

Aussi le gouvernement français comprit-il la nécessité d'affirmer d'une manière éclatante sa volonté de faire respecter notre drapeau. L'escadre cuirassée de la Méditerranée reçut l'ordre d'appareiller pour Sfax, devant lequel elle arriva le 14 juillet au matin.

Voici dans quels termes le vice-amiral commandant en chef l'escadre d'évolutions rendit compte au ministre des opérations effectuées à Sfax :

« L'escadre étant arrivée avant-hier devant Sfax, je me suis aussitôt préoccupé des moyens d'occuper cette ville, dont l'accès par mer est rendu très difficile. Les canots à vapeur et les grosses embarcations ne peuvent approcher la plage à moins de plusieurs centaines de mètres (1 kilomètre en moyenne). Seuls les canots très légers sont à même de l'accoster au moment de la haute mer.

La vase molle et profonde qui constitue le fond empêche les hommes de se jeter à l'eau pour débarquer.

« Dans ces conditions, après avoir mouillé tous les cuirassés par leur tirant d'eau à une distance moyenne de 6,500 mètres, j'ai fait opérer hier un bombardement lent, avec les grosses pièces des gaillards, tandis que les canonnières, arrêtées à 2,200 mètres, cherchaient à démolir les défenses accumulées sur la plage et à faire brèche dans les hautes murailles de la place.

« Ce matin (16 juillet), après un bombardement plus violent, commencé au point du jour, j'ai fait avancer les corps de débarquement de l'escadre et de la division du Levant, en même temps que les bataillons du colonel Jamais. Profitant de la pleine mer, les marins se sont élancés à terre avec un entrain et une énergie dont je ne saurais assez vous faire l'éloge, et ont occupé successivement les différents points de la plage et de la ville. Ils ont dû faire sauter les portes à l'aide de pétards fulminants confectionnés à l'avance, et se livrer à une véritable guerre de rue. Le 92e de ligne a pu débarquer environ une demi-heure après nos hommes. Ce secours était des plus utiles en présence de la résistance sérieusement organisée. Les autres bataillons les ont bientôt suivis.

« Enfin, monsieur le ministre, au moment où je vous écris, la ville est solidement occupée par nos forces ; toute résistance semble avoir cessé et aucun retour offensif ne paraît à craindre. »

En effet, là, comme ailleurs, nos soldats, nos marins firent brillamment leur devoir. La résistance des Arabes accourus de l'intérieur au secours de la ville fut, sur certains points, énergique et sérieuse, mais ne put prévaloir contre le courage de nos compagnies de débarquement et l'habileté des dispositions prises tant par le vice-amiral Garnault que par les officiers placés sous son commandement.

Plus tard, le 1er août, le *Journal officiel* publia l'article suivant, formé de la réunion des rapports des officiers de marine chargés d'un détail particulier lors de la prise de la ville ; ce do-

cument, dans sa forme technique, complète assez bien celui que nous avons reproduit plus haut, et fait plus de place aux particularités de l'action.

« Malgré l'irrégularité de son enceinte, Sfax a en résumé la forme d'un carré placé presque à toucher la mer au sommet d'un angle de la plage juste au point où le laïs de basse mer a le moins d'étendue. Dans le sud-est de la ville, les bâtiments français semblaient groupés, bien qu'ils fussent séparés en raison de leur tirant d'eau. Ainsi les cinq canonnières avaient mouillé par les fonds de 3 mètres, les trois cuirassés de 2e rang de la division du Levant, la *Sarthe* et le *Desaix*, étaient par les fonds de 7 mètres, l'*Intrépide* par ceux de 8 mètres, et les six grands cuirassés de l'escadre d'évolutions par ceux de 9 mètres. Nos premiers bâtiments étaient à 2,200 mètres de la ville, les derniers à 6,000 mètres.

« Les troupes à débarquer, au nombre de 4,000 hommes environ, étaient constituées par les six bataillons des 92e et 136e de ligne, aux ordres du colonel Jamais, et les compagnies de débarquement accompagnées de leur artillerie légère organisée en trois batteries de pièces de 65 millimètres.

« Les embarcations des navires et quelques barques du pays ou mahonnes, que l'on avait réquisitionnées, permettaient de mettre à terre à la fois 3,000 hommes, dont 1,600 marins et 1,400 soldats en résidence les uns sur l'*Intrépide*, les autres sur la *Sarthe;* les hommes d'infanterie restés sur ces grands transports devaient être débarqués par les embarcations devenues libres.

« L'amiral avait à se préoccuper de garantir l'ordre, la rapidité et la sécurité du débarquement, de façon qu'une fois à terre, les troupes, immédiatement formées, pussent, sous le commandement général du colonel Jamais, accomplir chacune l'objectif assigné.

« Les fonds croissant très lentement, il n'y avait qu'un point où les embarcations pouvaient approcher la plage; partout ail-

leurs elles s'échouaient, et ce point était exposé aux feux de la ville. Aussi l'amiral avait ordonné la préparation d'une sorte de grande jetée flottante, en faisant dégréer et mettre à l'eau les vergues de hune des six cuirassés de l'escadre, que M. le capitaine de frégate Juge, du *Marengo*, était chargé de conduire à terre et d'assembler perpendiculairement à la côte, ce qui rapprochait de plus de 100 mètres le point d'accostage.

« Les embarcations de trois cuirassés, munies de leur armement de guerre, devaient flanquer la flottille et la protéger aussi près de terre que possible par leurs feux d'infanterie et d'artillerie. On leur avait même adjoint deux chalands empruntés à la *Sarthe* et à l'*Intrépide*, et portant chacune une grosse pièce. M. le capitaine de frégate Trillot, du *Friedland*, commandait ces embarcations. Dès la veille, les fractions du pont-radeau avaient été confiées aux canonnières mouillées plus près de terre, et chaque bâtiment avait reçu les mahonnes destinées à porter son contingent.

« M. le capitaine de vaisseau de Marquessac, de la *Reine Blanche,* avait le commandement de la plage; et les compagnies de débarquement étaient réparties en trois bataillons commandés respectivement par MM. les capitaines de vaisseau Miot, de l'*Alma*, Marcq Saint-Hilaire, du *Colbert*, et M. le capitaine de frégate Maréchal, du *Trident*. L'artillerie de l'escadre était sous les ordres de M. le capitaine de frégate Tabareau, de la *Revanche*. Pour terminer l'exposé des préparatifs, il reste à dire que l'escadre avait formé un détachement de torpilleurs, chargé de faire sauter les obstacles, et que les baleinières étaient réservées pour remorquer le pont-radeau et faciliter ensuite l'approche des embarcations chargées de monde. Enfin, comme plan général, les troupes de terre opéraient à droite avec le concours de la batterie de 65 millimètres de la division du Levant; les marins agissaient à gauche.

« Le 16 au matin, entre 2 heures 30 et 3 heures, les diverses actions commencèrent.

« D'un côté l'escadre bombardait la ville ; les baleinières et un canot à vapeur allaient chercher le pont-radeau ; les embarcations armées en guerre se formaient en ligne de combat, à 500 mètres dans l'est de la batterie rasante.

« Enfin les troupes quittaient le bord. Le pont fut établi rapidement, dès qu'on eut réussi à porter à terre une ancre qui servit de point d'appui pour se haler.

« En outre des défenses permanentes de la place, les Arabes avaient constitué avec des tranchées et des amas d'alfa des avancées bien armées qu'il fallut battre. Ces tranchées furent fouillées par les projectiles des embarcations, qui incendièrent les amas d'alfa. Le vent d'est rabattait la fumée sur la ville, et les tranchées durent être évacuées par leurs défenseurs. En même temps, les embarcations et les canonnières, par leur tir, gênaient l'arrivée des Arabes du dehors.

« M. le contre-amiral Conrad avait mis son pavillon sur le *Léopard*. Quand il jugea le moment opportun, il fit hisser un signal convenu d'avance, et les embarcations, qui étaient massées non loin de terre et qui subissaient le feu de l'ennemi, heureusement mal dirigé, précipitèrent leur mouvement, et le débarquement s'opéra, chaque détachement étant aussitôt engagé.

« L'enlèvement rapide de la batterie rasante et de la tranchée sud par les hommes du *Trident*, débarqués les premiers avec M. Couturier, enseigne de vaisseau, permit la formation du corps de débarquement sur la plage, et, à partir de ce moment, l'opération se continua par une série d'actions isolées. En effet, on avait en face de soi une enceinte continue dont il fallut enfoncer les portes.

« Le bombardement des jours précédents et de la matinée avait éloigné beaucoup des Arabes, mais n'avait pas donné de brèche praticable. C'est alors que les pièces de 65 millim. et les torpilles portées rendirent de grands services en permettant d'abattre les portes, qui donnèrent accès dans la ville, à droite et à gauche.

« Une fois entrée, la colonne d'attaque s'avança sous le feu en occupant les maisons l'une après l'autre.

« Le bataillon de la division du Levant, ayant comme objectif la prise de la casbah, avait le plus de chemin à faire ; M. le commandant Miot, après avoir fait sauter deux portes intérieures, était maître de la casbah à 7 heures et demie.

« Pendant toute l'action les divers détachements ont été constamment reliés les uns aux autres : de la droite où combattaient le 92e et le 136e, à la gauche où opérait le commandant Miot, les communications étaient assurées par M. Marcq Saint-Hilaire, qui était sans cesse en relation avec le colonel Jamais. En résumé, cette affaire, qui a coûté à la marine 8 hommes tués et 33 blessés, a été bien préparée et exécutée avec ordre et entrain. »

« Sfax, écrivait le jour même de l'action un témoin oculaire (1) de la brillante affaire dont les rapports officiels que l'on vient de lire ne donnent que le compte rendu sommaire, se divise en deux cités délimitées par une enceinte particulière, la ville haute ou musulmane, et la ville basse ou franque qui avoisine le port. Tout autour s'étend un rempart crénelé, percé de cinq portes, flanqué de tours, les unes rondes, les autres carrées. Au centre, en avant des remparts, une batterie rasante et de forme circulaire défendant les abords de la plage ; à droite, deux petits marabouts, un cimetière et d'énormes tas d'alfa que les insurgés ont disposés en forme de tranchées. En arrière, le port de Cherchi, le dôme de la grande mosquée et une tour carrée, appelée El-Nadour (l'Observatoire), qui domine la ville entière. A gauche, les murailles massives de la casbah et les clochetons de l'église catholique.

« Sur les remparts flottent les étendards tunisiens et le drapeau vert du Prophète.

« Autour de la ville se déroule la vaste zone des jardins qui environne Sfax d'une ceinture verdoyante. Ils consistent en une infinité d'enclos, séparés les uns des autres par des haies de cac-

(1) Dick de Lonlay, *En Tunisie*, p. 179 et suiv.

tus, et sont recouverts de céréales et d'arbres fruitiers de toutes sortes. Dans ces jardins se sont réfugiés, avec leurs familles, les habitants musulmans de Sfax. Dans la ville se tiennent les insurgés d'Ali-ben-Khalifa, au nombre de 1,000 à 1,200. De nombreux Bédouins sont campés sur les dunes de la plage, prêts à accourir à leur aide au moindre signal. »

Comme on l'a vu dans le rapport de M. l'amiral Garnault, le débarquement présentait des difficultés causées par la faiblesse de la marée, qui ne permet pas d'approcher d'assez près la côte ; par les défenses de la ville, garnies d'Arabes résolus ; enfin par la nécessité de terminer l'opération avant la grande chaleur de l'après-midi. Ces difficultés furent surmontées grâce à l'habileté qui présida aux mesures militaires prises par le commandant en chef de nos forces navales. Mais, comme cet officier général se plut à le reconnaître lui-même dans un ordre du jour lu sur tous les vaisseaux de l'escadre, le succès de l'opération eût été impossible sans le courage, l'entrain et le dévouement des matelots, des fusiliers marins et des troupes d'infanterie formant le corps de débarquement. Les extraits suivants des correspondances de M. Dick de Lonlay, qui a suivi nos amiraux de Sfax à la Goulette en passant par Gabès, Mehediah, Monastir et Sousse, feront assister nos lecteurs aux principales péripéties de la lutte, en même temps qu'ils leur montreront mieux que nous ne saurions le faire nous-même la physionomie propre et l'aspect caractéristique de ce pays tunisien, devenu aujourd'hui français.

« Les canots sont déjà près du port. Soudain, le drapeau vert de la révolte paraît sur la batterie rasante. Un premier boulet rond fait jaillir l'eau à 50 mètres en arrière des mahonnes. Les Arabes cachés dans les retranchements élevés à gauche de cette batterie, dans les fossés et derrière les ballots d'alfa formant un mur impénétrable aux balles, ouvrent un feu de mousqueterie très nourri, heureusement trop long.

« A ce moment, M. Couturier, enseigne du *Trident*, dont le ca-

not est le plus voisin de la plage, se tourne vers le commandant de Miot, commandant de l'*Alma*.

« — Peut-on sauter?

« — Allez!

« M. Couturier s'élance en criant à ses hommes : « Suivez-« moi! » Il est sur la plage, un marin est derrière lui; c'est Martin, fusilier breveté de 1re classe. Un autre, c'est Landais, qui tombe mort. Un autre, c'est Pichon, blessé mortellement. L'intrépide enseigne est déjà sur le parapet; Martin derrière lui. Un Arabe caché dans une embrasure se dresse et le couche en joue à bout portant. Sans daigner tirer son épée, ou se servir de son revolver, M. Couturier renverse l'insurgé d'un coup de pied, pendant qu'un marin perce celui-ci avec sa baïonnette. Au même moment, le fusilier Martin amène l'étendard vert de la révolte, et un quartier-maître plante sur le parapet le pavillon tricolore du canot du *Trident*.

« Les insurgés qui étaient dans la batterie n'ont pas eu le temps de recharger les pièces ni leurs fusils. Il faut du temps pour verser la poudre, qui est dans un sac « amarré à tribord de leur vareuse, » suivant l'expression pittoresque d'un matelot. Il faut du temps pour chercher le plomb qui est dans un autre sac. Les Arabes sont étendus dans la batterie, pas un n'a songé à fuir. Tous sont morts au poste.

« Les matelots, qui aiment à « aller de l'avant, » vont se précipiter sur les retranchements d'alfa remplis d'Arabes, à gauche de la batterie. M. Couturier les en empêche. Il les place aux embrasures de cette redoute, et là, sans aucun danger pour ses hommes, balaie le fossé, avec le tir rapide des kropatcheks. Cinq minutes ont suffi pour nettoyer la tranchée.

« Ce brillant acte de bravoure fait le plus grand honneur à M. Couturier. Aspirant en Cochinchine, en 1873, il a été décoré pour une action d'éclat où il avait été blessé.

« La *Surveillante* arrive seconde et accost a plage un instant après le *Trident*. Il ne faut pas s'amuser à faire le coup de fusil,

les Arabes sont abrités. Il faut aller de l'avant, si l'on ne veut pas être mitraillé à bout portant. Un nouveau, qui sent une balle effleurer son chapeau, baisse la tête.

« — Tu salues ? Tu la connais donc? lui dit un second-maître.

« — A l'eau, les canards! commande la voix bien connue du lieutenant de La Motte, chef de la compagnie de débarquement de la *Surveillante*.

« Les hommes se portent en avant et sont déjà sur les pas des fusiliers du *Trident*. A peine débarqués, la *Surveillante* est attaquée par la droite ; une vive fusillade s'échappe de la montagne d'alfa située de ce côté, et que nos obus viennent d'incendier.

« Les sections font face à un nouvel ennemi. D'un seul élan, et pour ainsi dire sans s'arrêter, les matelots dépassent les deux marabouts blancs, les montagnes d'alfa qui brûlent, et arrivent au cimetière, dégageant ainsi le point de débarquement sur un cercle de plus de 300 mètres de rayon.

« Le point de débarquement dégagé, on peut accoster le pont-radeau, construit avec les vergues de hune.

« Le commandant Marcq de Saint-Hilaire établit son quartier général dans la deuxième maison, à gauche de la batterie rasante. Les matelots du *Trident* se lancent au pas de course et arrivent à la porte de la ville franque. Les compagnies de débarquement de la première division portées à gauche sur ce point vont s'emparer de la ville. La compagnie du *Marengo* reste en réserve sous la main du commandant.

« Un pétard fait sauter la porte ; aussitôt les fusiliers du *Trident*, du *Friedland*, du *Colbert*, de la *Revanche* se précipitent dans la Strada Reale, — la grande rue de la ville franque. Ils y sont bientôt suivis par les matelots de la *Galissonière*, de l'*Alma* et de la *Reine Blanche*. On fait le siège de chaque maison. Quand tout est fouillé, on va plus loin. Les matelots, armés de haches, brisent les serrures. Quand les serrures résistent, on fait donner les torpilleurs. Chaque navire a fabriqué deux pétards de fulmi-coton.

« Il faut pénétrer dans la ville arabe. Derrière la porte de la casbah, quarante Arabes attendent. Aussitôt que nos matelots ouvriront les battants, ils feront feu. Mais ils ont compté sans les pétards. Une torpille est fixée au battant de fer ; on déroule 50 mètres de fil, et la porte vole en éclats. Il a suffi de presser le bouton de la pile. Les quarante Arabes sont écrasés, broyés en lambeaux. Leurs camarades, stupéfaits, fuient au plus vite, et vont se cacher dans les caves des maisons.

« La guerre de rues recommence dans la ville arabe.

« M. Léonnec, aspirant de 1re classe, avec le capitaine d'armes de la *Surveillante*, veut s'emparer d'une maison : une balle le frappe en pleine poitrine et le renverse mortellement blessé. M. Couturier arrive pour le venger. Il fait le siège de la maison. — « Qu'on les enfume ! » crie-t-il. Les matelots roulent aussitôt des bottes d'alfa contre la porte et les enflamment. Suffoqués par la fumée, les Arabes demandent l'aman.

« L'amiral Garnault s'est transporté sur le *Desaix*, pour suivre de plus près les péripéties de la lutte. Son pavillon est en tête du mât de misaine. C'est du *Desaix* qu'il donne ses ordres et qu'il expédie ses officiers d'ordonnance.

« Les Anglais, qui voient que l'action sera chaude, se souviennent de leurs anciens alliés de Crimée. Le commandant du *Monarch* offre à l'amiral Garnault le secours de ses canots et de ses médecins pour le transport et le soin des blessés. L'amiral accepte. Les canots, portant à l'avant les croix rouges de Genève, se rendent à terre. Les Anglais offrent à nos blessés des rafraîchissements ; ils font les premiers pansements.

« Le colonel Jamais, sur le pont-radeau, dirige ses compagnies sur les divers champs de bataille, à mesure qu'elles arrivent.

« Comme toujours, le matelot, même au plus sérieux de l'action, trouve la note gaie. Un canonnier s'est emparé d'un *bourrico*, il l'attelle aux brancards. Ce n'est pas un aide. Les canonniers ont à traîner le *bourrico* avec la pièce. Tout file au pas de course.

« Les canons de 65 millimètres se comportent vaillamment et reçoivent le baptême du feu avec une crânerie admirable pour d'aussi jeunes pièces. La marine a enfin son petit canon!

« Une centaine d'Arabes se sont réfugiés dans la grande mosquée. Un petit canon est braqué sur cet édifice. Un premier obus traverse de part en part la *houba* (coupole); un second renverse la porte. Terrifiés, les Arabes se rendent à discrétion et sont conduits hors de la ville. Là, les matelots leur attachent les mains. A ce moment un des insurgés saisit un petit poignard caché dans sa manche et le plante dans le dos d'un second-maître. Profitant du premier moment de confusion, les autres Arabes s'enfuient et se jettent à l'eau. Les balles des marins vont les chercher dans ce dernier asile et les abattent comme des mouettes.

« Le fort de l'action est à l'extrême droite. Là combattent le *Trident*, la *Surveillante*, le 92e de ligne. M. de La Motte, commandant la compagnie de la *Surveillante*, et M. Devic, enseigne de vaisseau, ont été rejoints par une section du *Trident*, qui n'a pu suivre sa compagnie et a rallié aux coups de fusil. On est au cimetière. Tous partent en avant, dépassent les murs de cet enclos et sont reçus par une grêle de balles. Les Arabes, embusqués derrière les ballots d'alfa qui forment comme d'immenses quartiers de maisons, tirent sur nos hommes à découvert. Deux matelots tombent tués; plusieurs autres sont blessés. Le capitaine de frégate Maréchal, qui commande le 2e bataillon de l'escadre, et qu'on voit partout où il y a du danger, appelle le clairon.

« — Sonnez la baïonnette au canon!

« — Sonnez la charge!

« On s'élance. Les Arabes, qui n'aiment pas l'arme blanche, mollissent. Soudain un cri : — « Les Arabes nous tirent des remparts. » On fait face à gauche. Heureusement, c'est une fausse alerte. Ce sont quelques soldats du 92e de ligne, qui, apercevant les pavillons insurgés sur les forts du Nord, sont montés par une

brèche d'obus et les ont enlevés. On ne voit que la coiffe blanche de leurs képis, cause de la terreur momentanée.

« Ces braves, entendant les coups de fusil, descendent des remparts et se jettent sur un village arabe situé à droite de la ville sur une dune de sable. Au moment où ils touchent ces maisons, des bois d'oliviers adjacents part une grêle de balles qui, en un clin d'œil, met hors de combat deux officiers et une trentaine de soldats. La compagnie rallie la *Surveillante* et le *Trident*. Les canons-revolvers balaient sur la dune les cavaliers arabes qui agitaient leurs longs moukalas en signe de triomphe, et s'apprêtaient à charger nos petits fantassins en retraite.

« Un moment d'arrêt. Les clairons sonnent de nouveau la charge. Tous, marins et soldats, luttant d'entrain et d'ardeur, attaquent les magasins d'alfa, dont chaque ruelle est conquise pied à pied. On n'entend plus que ces mots :

« — Tu vas te laisser gagner par les soldats !

« — Les marins vont par là, il faut y aller !

« Là tombe Luizen, caporal d'armes de la *Surveillante*. Un matelot, Sébastiani, venge son camarade en embrochant l'Arabe qui l'a tué et qui cherche à se cacher derrière un ballot d'alfa.

« Un Arabe lance un coup de sabre au commandant Maréchal ; mais avant que le coup ne soit porté, ce même Sébastiani l'a étendu sur le sol.

« — Le premier dans le dos; celui-ci dans le ventre ! nous dit ce brave Corse.

« A dix heures du matin, tout est fini. Le pavillon français flotte sur les remparts et sur les mosquées. Il n'y a plus que quelques accidents isolés, des soldats qui se laissent surprendre par des Arabes qui rampent jusqu'à eux et cherchent à les tuer.

« A dix heures et demie, l'amiral Garnault rentre à son bord et témoigne sa satisfaction à l'armée. Le soir, un ordre du jour est affiché dans les batteries, qui félicite les commandants, les officiers et les équipages.

« Chacun s'est dévoué — avec quelle ardeur ! l'amiral ne l'ou-

bliera pas — aux préparatifs de cette opération difficile!... Les corps de débarquement se sont élancés à terre avec un entrain et une vaillance qui ont fait l'admiration de tous et qui ne se sont pas démentis un seul instant... L'amiral est fier de commander à de tels hommes!... »

« Malheureusement la victoire a coûté cher. La marine compte huit morts, l'armée trois. Il y a des blessés, quarante environ. L'ennemi a été durement châtié : les huit à neuf cents Arabes qui défendaient la ville ont été passés au fil de l'épée, excepté une quarantaine que l'on a épargnés comme prisonniers.

« Avec la nuit, les compagnies de débarquement rallient leurs bords respectifs. Quelques matelots du *Trident* rapportaient avec eux des gargoulettes en terre grossière qu'ils avaient prises dans une boutique de la ville arabe. Leur chef leur fait jeter à l'eau ces objets, ne voulant pas qu'il fût dit que nos matelots eussent dérobé un objet, quelque infime que fût sa valeur.

« Sfax demeure occupé et gardé par les troupes de terre. »

Nous ne décrirons pas l'aspect de la ville au lendemain de la bataille : nos lecteurs pourront consulter, sur ce point comme sur d'autres que nous ne pouvons qu'effleurer, le volume si intéressant de M. D. de Lonlay. Mieux qu'un autre, en effet, cet écrivain sait tracer, de la plume et du crayon, l'esquisse vive et légère ou le tableau mouvementé des scènes et des épisodes auxquels il s'est trouvé mêlé, de plus ou moins près, pendant la campagne maritime du golfe de Gabès. C'est ainsi qu'il nous montre nos soldats, occupant militairement Sfax, bivouaquant dans les rues, et soignant gaiement leur cuisine en plein vent au milieu d'une population à qui leur bonne humeur et leur jovialité du lendemain semblaient plus étonnantes encore que leur audace et leur intrépidité de la veille. Même des mascarades dont les hardes féminines éparpillées pendant le combat du 16 juillet faisaient les frais, achevaient de déconcerter la gravité des vaincus et peut-être leur ressentiment.

A Gabès, où la flotte arriva le 24 juillet, la résistance fut rela-

tivement faible, le fort qui protège la ville s'étant rendu après une courte canonnade. Mentzel, qui en forme pour ainsi dire une annexe, et compte comme habitants plus d'Européens que d'indigènes, fut par contre assez énergiquement défendu, et sa prise nous coûta quelques blessés.

Le 25, le transport *l'Algésiras* débarquait des bataillons tirés des 14e, 78e et 107e de ligne, plus une batterie du 35e régiment d'artillerie, formant la garnison de la ville, et la flotte appareillait pour Mehediah, Monastir et Sousse. Elle y reçut le meilleur accueil des autorités ainsi que des populations, moins fanatisées que celles de l'intérieur, et d'ailleurs instruites par l'exemple de Sfax et de Gabès.

A Sousse, surtout, l'accueil des habitants fut particulièrement empressé, et ils manifestèrent le désir, satisfait plus tard, de voir dans leurs murs une garnison française. En attendant, et en échange de leurs bons procédés, un des cuirassés de l'escadre leur donna le spectacle, inouï pour eux, de leur ville éclairée la nuit comme en plein jour par les huit lampes électriques installées à bord. Pour être moins vive que celle des Kroumirs, lorsqu'une de leurs attaques du côté de Tabarka fut déjouée par ce moyen, la surprise des habitants de Sousse fut cependant complète et voisine de l'effarement. Ce simple fait et la vue des machines ainsi que de l'armement du navire, montré en détail à quelques notables, leur laissèrent une haute idée de notre puissance et de nos ressources militaires.

La mission de la flotte était terminée ; elle revint donc à la Goulette, où le vice-amiral et son état-major furent reçus avec honneur, le 5 août, par le bey, alors en résidence d'été à son palais de Bit-el-Bar. Les incidents grotesques ne manquèrent pas à cette occasion, et l'on put voir le ministre de la marine et le grand amiral de Tunisie approcher eux-mêmes des fauteuils à nos officiers. Quant à Mohammed-es-Sadok, paré d'une « redingote en « satin violet, constellée de plaques et de crachats, à col et revers « de velours rouge, et ouverte sur un gilet blanc, » il portait

« des manchettes de dentelles, un pantalon de drap rouge à bandes « noires et des escarpins vernis. » Sur une chaise était déposée sa pelisse en soie noire bordée d'hermine. Le bey, raconte un témoin de la scène, remercia l'amiral Garnault « d'avoir bien voulu « réprimer à Sfax et à Gabès l'insurrection de ses sujets rebelles, » et lui affirma qu'il ne demanderait jamais qu'à la France aide et protection dans ses heures de péril. Notre consul résident, M. Roustan, présent à cette entrevue, savait à quoi s'en tenir sur la sincérité du bey et de son gouvernement, coupables aussi bien d'impuissance que de mauvaise foi, sans que l'une pût excuser l'autre. A Paris, où l'on préparait alors l'expédition du général Saussier dans le Sud tunisien, on savait aussi que, sans la démonstration navale qui venait d'avoir lieu avec tant de promptitude, d'éclat et de succès, Mohammed-es-Sadok et son ministre Mustapha eussent préféré voir nos troupes rejetées sur l'Algérie ou dans la Méditerranée, que campées aux portes de Tunis. Dans ce pays d'Orient où la force est tout, le grand appareil militaire déployé par la France dans la campagne des Kroumirs, la vigueur de décision avec laquelle nous avions occupé Bizerte et menacé Tunis même, avaient produit une salutaire impression de respect et de crainte sur le bey. Mais le retentissement de nos discussions publiques, l'attitude de quelques-uns de nos journaux et, par-dessus tout, l'instabilité ministérielle, conséquence de l'instabilité parlementaire, en permettant aux cabinets étrangers de prévoir des fluctuations, des contradictions même dans notre politique extérieure, favorisent chez eux le système de temporisation, de réticences, d'équivoques, que la diplomatie, cette forme consacrée de la duplicité humaine, sait toujours employer au détriment des peuples, en Afrique aussi bien qu'en Europe. Notre campagne maritime dans le golfe de Gabès était la sanction nécessaire du traité de Kasr-Saïd, en même temps qu'un énergique avertissement aux fauteurs et aux complices de la rébellion.

Le 17 septembre 1881, le *Journal officiel* appréciait comme

suit la situation générale des troupes françaises en Algérie et en Tunisie : « La saison des chaleurs approche de sa fin en Algérie et en Tunisie. Les premières pluies et l'abaissement de la température permettront bientôt à nos troupes de prendre sur tous les points une vigoureuse offensive. Il n'est donc pas sans intérêt d'examiner quelle est exactement, au moment où l'on peut entreprendre des opérations actives sérieuses, la situation militaire dans les trois provinces de l'Algérie et dans la Régence...

« Au moment où les opérations contre les Kroumirs ont pris fin, la saison chaude approchait, et les conditions, jusque alors exceptionnellement bonnes, dans lesquelles nos troupes étaient placées au point de vue sanitaire, commençaient à se modifier dans un sens défavorable. Il allait être impossible, et pendant de longs mois, de tenir la campagne.

« L'effectif du corps d'occupation fut donc réduit au plus strict nécessaire, de manière à n'exposer aux épreuves du climat que le moins d'hommes possible. Les insurrections partielles qui se produisirent après le traité de Kassar-Saïd et se traduisirent d'abord par des tentatives sur les villes du littoral, amenèrent des modifications à cet état de choses.

« Nos troupes durent successivement occuper de vive force Sfax, puis Gabès, s'installer à Djerbah, Hammamet et enfin à Sousse, de manière à assurer la protection des Européens qui s'y trouvent, et à mettre un terme à une contrebande de guerre très active.

L'agitation n'en a pas moins gagné, de proche en proche, la plupart des tribus du sud, qui se sont mises en rébellion ouverte.

Il eût, sans doute, été à désirer que nous pussions réprimer de suite ces désordres, et assurer la sécurité et la tranquillité dans la Régence ; mais des opérations prolongées pendant la saison chaude avec des troupes jeunes, non encore acclimatées, étaient absolument impossibles. On a dû se borner aux renforts indis-

pensables, de manière à exposer le moins possible les troupes à l'intoxication climatérique, si redoutable dans cette région, et à les conserver intactes pour le moment où on pourrait agir vigoureusement.

« On n'a d'ailleurs rien négligé pour maintenir dans le meilleur état de santé les troupes de Tunisie, et on peut dire que jamais troupes en campagne n'ont été nourries comme le sont celles qui opèrent actuellement en Afrique. Le moment d'agir approche, le corps expéditionnaire a pu être rapidement porté à l'effectif nécessaire, et l'on poursuit les derniers préparatifs des opérations. Cette ligne de conduite était impérieusement dictée par les circonstances, et, en résistant aux sollicitations intempestives de ceux qui, dans leur impatience, eussent voulu voir une armée entière réunie immédiatement en Tunisie, on a rempli strictement son devoir.

« L'augmentation des forces nécessaires pour les opérations qui vont se faire en Algérie et en Tunisie a été obtenue, comme le ministre de la guerre l'avait annoncé au Sénat, par l'envoi exclusif de quatrièmes bataillons, organisés en régiments de marche, sous le commandement de lieutenants-colonels. En outre, on a porté au chiffre de 600 hommes l'effectif de tous les bataillons qui y sont détachés. Les quatrièmes bataillons n'entrent pas, comme on le sait, en temps de guerre, dans la composition des corps d'armée mobilisés; ils sont destinés, conjointement avec l'armée territoriale, qui peut les remplacer au besoin, à des places fortes.

« On a eu soin, au surplus, de prendre les troupes de renfort parmi les quatrièmes bataillons destinés, d'après le plan général de mobilisation, aux forteresses de seconde ligne les moins importantes. Il en résulte que, malgré la quantité considérable de troupes envoyées en Afrique (plus de 50,000 hommes de toutes armes), les éléments de mobilisation des dix-huit corps de l'armée active, avec tous leurs cadres d'officiers et de sous-officiers, restent absolument intacts sur notre territoire, où on a d'ail-

leurs un excédent d'hommes de la réserve pour pourvoir aux effectifs.

« Quant à l'augmentation d'effectif des bataillons détachés en Tunisie et en Algérie, elle a pu se réaliser sans difficultés. Il a suffi, pour obtenir ce résultat, de ne pas donner de congés d'hiver dans les corps qui fournissent des troupes en Afrique. On a dû aussi maintenir provisoirement sous les drapeaux, dans les régiments d'Algérie et dans les bataillons et détachements qui se trouvent en ce moment stationnés en Afrique, les hommes de la classe 1876 qui doivent le service jusqu'au 1er juillet prochain, et qui en France seront renvoyés par anticipation dans leurs foyers après les grandes manœuvres. Cette mesure, pratiquée à toute époque pour les troupes en campagne, est rigoureusement nécessaire en ce moment. Ces hommes seront renvoyés et remplacés dès que l'état des choses permettra de le faire sans jeter le trouble dans les opérations.

« Ainsi notre organisation militaire a permis de faire face aux nécessités qui se sont produites en Algérie, sans avoir recours à aucune mesure extraordinaire. Cette épreuve peut être considérée comme une marque sérieuse de la solidité de nos institutions nouvelles.

« Certes, nous ne pouvons maintenir le prestige et l'autorité de nos armes en Algérie sans des sacrifices; mais ces sacrifices ne dépassent pas la mesure de ceux qu'une nation forte et soucieuse de conserver son rang doit être prête à s'imposer, et n'entament pas, même passagèrement, la puissance défensive du pays. »

Cette note, évidemment destinée à éclairer, en la rassurant, l'opinion publique en France, répondait jusqu'à un certain point aux critiques et aux inquiétudes que la presse avait formulées ou dont elle s'était fait l'écho. Nous disons jusqu'à un certain point, parce que le *Journal officiel*, seul intermédiaire autorisé entre le gouvernement et le pays sur les questions de politique étrangère et sur les opérations militaires de notre armée, s'est montré sobre, à l'excès peut-être, de renseignements clairs et détail-

lés sur les faits politiques ou militaires concernant le protectorat français en Tunisie. C'est lui pourtant, et lui seul, que nous devons suivre pour en exposer les premières phases. Or, si nous compulsons la série des numéros de l'organe officiel, à partir du moment où la campagne maritime fut terminée, nous y trouvons les dépêches ci-après reproduites ou analysées, qui, évidemment, ne plaçaient pas nettement et intelligiblement sous les yeux des lecteurs la situation de la France en Tunisie; ils n'étaient pas davantage informés, nous ne dirons pas des intentions, mais des actes même accomplis par le gouvernement, tels que la désignation de généraux, les envois de troupes, ou des faits de guerre dans leurs rapports réciproques, des faits diplomatiques ou de chancellerie intéressant la Tunisie. Certes, la politique, au moment où elle se fait, veut quelque discrétion, même du mystère; mais il faut mettre une mesure à cette discrétion et à ce mystère, et ce n'est point par grâce, ni par permission spéciale, qu'un historien doit pouvoir apprendre, et ensuite raconter au pays, ce que le pays a fait, ce qu'il a versé d'or et de sang, ce qu'il a, dans un temps donné, acquis ou perdu d'honneur et de biens.

Le lecteur peut juger lui-même la question d'après quelques dépêches que nous transcrivons ici :

Général Logerot à Guerre.

De Manouba, 31 août, 10 h. 50 soir.

« Les deux bataillons destinés à occuper Hammamet sont partis hier. Le colonel Corréard a eu à subir dans la nuit du 28 une nouvelle et vigoureuse attaque qu'il a repoussée, en infligeant à l'ennemi des pertes considérables, au dire des indigènes eux-mêmes.

« Nos pertes sont de 6 tués, dont 1 officier, et de 16 blessés.

« Après le combat, le colonel Corréard s'est porté sur Hammamlif pour s'y ravitailler et compléter ses munitions avant de reprendre son mouvement. »

Général Logerot à Guerre.

De Manouba, 1er septembre, 11 h. 30 matin.

« Le commandant de la *Sarthe*, qui a transporté les troupes à Hammamet, m'informe que nos bataillons occupent la ville et que l'ennemi paraît s'être éloigné. »

C'est là tout ce que l'on savait en France, du moins par voie de communications officielles, sur les troubles de Tunisie au moment où l'organe du gouvernement publia la note qu'on a lue plus haut; nous pensons que c'était trop peu pour éclairer et rassurer la population.

Le 24 septembre, un télégramme du général Logerot informe que deux colonnes légères sont allées, l'une à Djedeïda et à Bordj-bou-Djedid à la chasse de maraudeurs, dont huit furent faits prisonniers; l'autre à Sidi-Tabet, et dans le même but. On apprend de plus par ce télégramme que le général Sabattier est parti le 21 de Zaghouan avec 3 bataillons, 1 escadron et 1 batterie pour faire une reconnaissance, et que cette expédition devait durer trois jours, le général devant ensuite rentrer à son camp.

Le 25, une dépêche dément les mauvaises dispositions de la population de Tunis et affirme que les officiers et soldats qui ont affaire dans la ville y circulent très librement. Au dehors il existe des bandes de maraudeurs, peu nombreuses; mais l'une d'elles, toutefois, a fait rétrograder un train dans la partie de la ligne gardée par les tribus alliées du bey. Aussi le général qui envoie la dépêche dit-il avoir donné l'ordre de faire escorter chaque convoi par un détachement de troupe montant dans les wagons.

« A Sousse et à Zaghouan, ajoute la dépêche, le colonel Moullin
« et le général Sabattier font d'excellentes opérations; ce dernier
« a rétabli depuis deux jours l'aqueduc du Djebel-Djaghouar,
« dont les prises d'eau sont celles qui sont les plus éloignées de
« Tunis. »

Le 26, rien de nouveau à Tunis; M. Roustan n'est pas arrivé; à Sousse, combat heureux du colonel Moulin avec 10 compagnies contre 2,500 insurgés environ, réunis à Djebel.

Le 27, le général Saussier télégraphie qu'Ali-Bey, en position à Testour, a eu un engagement avec les rebelles. « Je ne sais pas, « ajoute le général, s'il a été sérieux. Je pars aujourd'hui pour « Bône, où je rencontrerai M. Roustan. Je serai après-demain à « Philippeville, pour donner mes instructions au général For- « gemol. »

Le 29, nouveau télégramme, ainsi conçu, du général Saussier: « Le colonel Laroque, commandant au Kef, a attaqué avec éner- « gie, hier 28, de forts contingents d'insurgés qui s'étaient ap- « prochés à 3 kilomètres de lui; il les a battus et poussés de 11 h. « à 3 h. du soir. Les détails manquent, mais le colonel a fait sa- « voir que tout s'était bien passé. »

Du même jour et de la Manouba, le général Logerot télégraphie que la garnison de Sousse a détaché à Monastir une compagnie chargée de rétablir les communications entre ces deux points, et que le but de cette opération ayant été atteint, la compagnie détachée est rentrée à Sousse le 26.

Le 1er octobre, le général Saussier informe, d'Alger où il se trouve, le ministre de la guerre que le général Sabattier a rencontré les dissidents lors de sa reconnaissance sur Bou-Hamida et leur a fait éprouver des pertes sensibles. Il les a poursuivis jusqu'à leur camp, qu'ils ont abandonné pour se réfugier dans le Djebel-Souk-el-Arba, où le général ne pouvait espérer les rejoindre. Pendant la marche il a razzié tous les douars des rebelles qu'il a rencontrés et a ramené environ 70 bœufs et 200 moutons. Les Riah et les Trabelsi demandent l'aman.

Enfin l'affaire du colonel Laroque est confirmée : il a repoussé l'ennemi jusqu'à 12 kilomètres dans la direction de Nebeur. L'ennemi avait environ 400 chevaux et 1,200 fantassins. Il n'y a eu aucune perte de notre côté.

Un autre télégramme du même jour, celui-là du général Lo-

gerot, faisait savoir que la gare de l'Oued-Zergua avait été incendiée, 10 ouvriers de la voie tués, le personnel de la gare massacré ou disparu, et la voie ferrée coupée sur plusieurs points entre l'Oued-Zergua et la borne 96. Immédiatement le général expédia six compagnies aux ordres du lieutenant-colonel Debord sur le lieu du massacre.

Les insurgés, en quittant la gare, s'étaient avancés dans la direction de Medjez-el-Bab.

Le 2 octobre, le lieutenant-colonel Debord télégraphiait de ce dernier point la dépêche suivante : « Je suis arrivé à Medjez à « sept heures du matin; j'ai suivi la ligne jusqu'à Beja. En ren- « trant à Medjez, j'ai été assez vivement attaqué par un groupe « de cavaliers et de fantassins que j'estime à mille hommes. Puis, « un instant après, la machine a déraillé et m'a laissé sur un « terrain qui a immédiatement été entouré par les Arabes. J'ai « pris position et j'ai pu maintenir l'ennemi.

« Le combat a duré jusqu'à sept heures du soir; j'ai eu trois « blessés. Je suis rentré à Medjez par un train que j'avais envoyé « chercher pendant la nuit à l'Oued-Zergua, et qui a ramené la « compagnie laissée sur ce point. La voie est de nouveau cou- « pée. »

L'audace des Arabes était assez grande, en effet, pour que l'action simultanée du commandant supérieur de Beja et du lieutenant-colonel Debord qui venaient de se rejoindre au 95e kilomètre de la ligne, après l'avoir rétablie chacun derrière soi, ne les ait pas détournés de renouveler leurs tentatives de destruction. Aussi le général Logerot envoya-t-il au secours du lieutenant-colonel Debord un détachement comprenant : infanterie, cavalerie et artillerie, sous les ordres du colonel de la Lance.

Pendant ce temps, Ali-Bey était toujours à Testour; et les communications avec Bizerte, interrompues jusque alors, étaient rétablies.

D'après deux dépêches des 4 et 5 octobre, il y eut au col de Nebeur un léger engagement, où nos troupes n'eurent que trois

blessés, tandis que l'ennemi éprouvait des pertes importantes. En même temps la tribu des Riah et celle des Trabelsi faisaient leur soumission au général Sabattier. Du côté de Sousse, le général Etienne, qui se préparait à marcher sur Kairouan, faisait savoir que le calme revenait dans le Sahel. Néanmoins quelques tribus puissantes, entre autres les Ouled-Saïd, gardaient une attitude menaçante; ces derniers même avaient, disait le général, renvoyé leurs femmes, leurs troupeaux et leurs biens dans le sud, espérant les mettre en sûreté au delà de la frontière tripolitaine.

Aussi jugea-t-on nécessaire de frapper l'esprit des populations tunisiennes et de se garer en même temps contre les hésitations et les retours possibles du bey en occupant militairement Tunis et ses forts. Cette mesure, prescrite le 5 octobre par le général Saussier, avait peut-être été trop longtemps différée, et, prise plus tôt, eût sans doute prévenu le soulèvement qu'il s'agissait maintenant de réprimer.

Le 7 octobre, les troupes d'Ali-Bey, appuyées par la démonstration d'un détachement français aux ordres du colonel Mennessier, enlevèrent le camp des insurgés groupés à Aïn-Turka, et forcèrent ceux-ci à battre en retraite sur Teboursouk. La présence de nos soldats et quelques coups de canon tirés par notre artillerie sur les rebelles donnèrent aux troupes beylicales un certain entrain; pour la première fois elles se séparèrent nettement de nos adversaires et montrèrent leur drapeau à côté du nôtre.

Du reste, au 10 octobre, l'occupation de Tunis et des forts était un fait accompli; trois bataillons et deux compagnies avec 12 pièces d'artillerie, sous le commandement du colonel Travailleur, investi des fonctions de commandant d'armes et chargé de la police au point de vue militaire, avaient, à cette date, pris possession des forts de Sidi-ben-Hassen, de Filfil, du poste retranché du Belvédère, de la casbah et de la Marine.

Le calme régnait à Tunis, et renaissait à Beja ainsi que dans

ses environs. Du côté de Sousse, le général Etienne faisait des reconnaissances heureuses, où le chiffre de nos tués ou blessés était insignifiant, tandis que les rebelles apprenaient à compter avec nos soldats. Quant au général Sabattier, une attaque des Zlass sur son camp de Karoubet-el-Michinya leur valait de sa part une chasse vigoureuse sans pertes sensibles de notre côté. Enfin la grande colonne qui s'organisait à Tebessa pour opérer contre Kairouan avait à peu près terminé ses préparatifs, et le général Saussier annonçait à Paris qu'elle allait prochainement commencer son mouvement; il préparait aussi, de concert avec le colonel Allegro, la formation de goums à notre solde, et le général Japy créait à Tunis une compagnie franche de 2,000 hommes, pour surveiller les environs de la ville, moyennant une indemnité journalière de 25 centimes par homme et de 50 centimes par sous-officier.

Le 18 octobre, la colonne de Tebessa, commandée par le général Forgemol, qui s'était ébranlée la surveille, fut assaillie dans sa marche sur Haydra par 200 ou 300 cavaliers fraichichs, qui firent un instant plier nos goums indigènes. Mais le 3e chasseurs d'Afrique exécuta contre eux une charge brillante et les culbuta en leur tuant une douzaine d'hommes. Profitant de la nature boisée du terrain, et des accidents du sol, les Fraichichs se reformèrent, et, revenus au nombre de 12 à 1,500 cavaliers ou fantassins, engagèrent une nouvelle mêlée plus sérieuse. Le 3e chasseurs et le 4e hussards, appuyés par les goums, se battirent contre les Fraichichs pendant trois heures et les mirent en déroute définitivement. Cette affaire coûta encore aux Arabes une cinquantaine de morts et un nombre de blessés beaucoup plus considérable. Nous eûmes, nous, cinq tués et quelques blessés français et indigènes, plus une vingtaine de chevaux blessés.

Pendant que la colonne du sud commençait ainsi ses opérations, les communications par voie ferrée entre Tunis et Ghardimahou étaient rétablies. Le 20 octobre, le colonel de la Roque quittait le Kef, et à 7 heures 1/2 du matin attaquait et forçait le passage

du Kanaget-el-Goim, à l'est de Nebeur. Le camp ennemi était enlevé, et notre artillerie faisait de grands ravages sur l'ennemi nombreux et massé. Par l'ordre du général Japy, le général d'Aubigny, à Testour, faisait une énergique démonstration dans la vallée de l'Oued-Tessa et se mettait en communication avec la colonne de la Roque. Le lendemain, cette colonne, en débouchant dans la plaine de l'Oued-Tessa, fut assaillie par une cavalerie nombreuse et entreprenante; un second combat s'engagea, et l'ennemi fut repoussé, perdant plus de 200 morts, dont un grand nombre restèrent en notre pouvoir.

Dans la direction d'Elghorfa, Si-Ali-Bey continuait sa marche de Medjez sur Zaghouan, et arrivait sur l'Oued-Milianah, couvrant ainsi la conduite d'eau de Tunis.

Le 22 octobre, nouvel engagement, aussi heureux que les précédents, du colonel de la Roque à Messaoudi; les insurgés, coupés en deux tronçons, et obligés, pour se réunir, de passer à bonne portée de notre artillerie et de deux compagnies d'infanterie, laissèrent beaucoup de morts sur le champ de bataille.

Ainsi se trouva repoussé et arrêté le grand mouvement des Arabes du sud vers le nord; leurs contingents, commandés par Ali-ben-Amar, se retirèrent décimés, et reprirent la route de leurs contrées, où ils allaient se heurter aux troupes du général Saussier (colonne Forgemol) et de ses divisionnaires.

Cependant, après la voie ferrée, on rétablissait le télégraphe entre Tunis et Bône en passant par Ghardimahou, et l'action combinée de nos troupes ainsi que de la petite armée de Si-Ali-Bey replaçait sous notre domination les parties du nord tunisien qui avaient tenté de secouer le joug. Il ne restait plus qu'à y faire la police, en quelque sorte, et non à y combattre au sens vrai de ce mot.

Aussi l'attention publique se portait-elle presque tout entière sur les opérations engagées dans le sud, et suivait-on avec un vif intérêt les étapes successives par lesquelles nos généraux se rapprochaient de Kairouan, devenue le point où convergeaient,

sous le commandement supérieur du général Saussier, la division Forgemol venant de Tebessa, la colonne Etienne partie de Sousse le 22, la colonne Saussier partie d'El-Oukanda, le 21 octobre.

Ce fut la colonne Etienne qui, la première, arriva sous Kairouan. Nous laissons ici la parole à M. Dick de Lonlay, attaché à cette colonne et témoin de l'entrée de nos troupes dans l'antique capitale.

« ... Vers quatre heures (26 octobre 1881) nous arrivons enfin à deux kilomètres de la ville. La colonne fait halte en avant du lit desséché de l'Oued-Melah, sur lequel est jeté un petit pont en dos d'âne à arche unique.

« De cet endroit le panorama de la partie sud de Kairouan se déroule devant nos regards. L'enceinte consiste en une muraille d'une hauteur d'environ huit mètres, à larges créneaux arrondis, construite en pierres de taille et en briques : ces dernières forment le revêtement extérieur. De 20 mètres en 20 mètres, une grosse tour, de forme arrondie, fait saillie sur la muraille. La plupart sont démantelées ; la base est pour ainsi dire déchaussée, et s'écroulerait facilement sous le premier obus de notre artillerie.

« Au-dessus de cette sombre ligne dentelée apparaissent, comme des centaines de points lumineux, sur un ciel bleu saphir inconnu dans nos pays, des minarets crénelés et des *koubas* (coupoles) arrondies et côtelées comme les bonnets des anciens janissaires de Stamboul.

« A droite, et formant l'angle des remparts, un vieux bastion ; à travers les embrasures apparaissent les bouches de quelques canons, sans doute aussi inoffensifs que ceux de Sousse et de Sfax. En arrière, les quatre coupoles et la tour à trois étages de la grande mosquée de Sidi-Okba, ou Djemma-Kebir. Au centre les terrasses de la casbah et les coupoles arrondies du bazar.

« A gauche et au sud de la ville s'étendent de vastes faubourgs masqués à notre vue par les longues murailles du marché aux bestiaux. Au delà, quelques marabouts se détachent sur le fond vert sombre des oliviers et des figuiers. Du reste toute la cam-

pagne qui entoure Kairouan est fertile et admirablement cultivée.

« A droite de la muraille qui nous fait face, s'ouvre une porte à ogives, flanquée de deux colonnes romaines : celle de droite en porphyre rouge ; au-dessus une plaque en marbre couverte d'inscriptions arabes et portant la date de l'an 1180 de l'Hégire. Les battants sont fermés et couverts d'épaisses lames en fer boulonnées dans le bois par des milliers d'énormes clous.

« C'est la porte de Bab-el-Khoukh (porte des Pruniers).

« Un haut monticule forme un véritable redan en avant de cette porte, et semble avoir été construit par les Zlass en vue d'une attaque. Ce sont tout simplement, nous dit-on, les immondices que, depuis des siècles, les habitants sont tenus à sortir de la ville et à déposer en avant de cette porte.

« Pendant que notre colonne (1) reste en observation sur le bord de l'Oued-Melah, le colonel Dauloux continue à marcher en avant avec ses hussards.

« La ville paraît inhabitée et ressemble à une vaste nécropole : aucun bruit, aucun mouvement ; sur les remparts, quelques têtes bronzées coiffées de turbans rouges ou blancs apparaissent à travers les créneaux et disparaissent rapidement.

« Notre ligne d'éclaireurs s'approche de plus en plus : les hussards, la carabine au poing, penchés sur l'encolure de leurs petits chevaux, font halte à 100 mètres des murailles.

« Quelques officiers escaladent au galop la butte située en avant de la porte. A ce moment, deux grands drapeaux blancs sont arborés à la tour de la mosquée de Sidi-Okba, et au mât de la casbah.

« Cependant les portes restent toujours closes. Impatienté de ces lenteurs, le colonel Dauloux donne l'ordre au lieutenant Arthuis de s'avancer avec son peloton jusqu'à la porte de Bab-el-Khoukh.

« Ce jeune officier se porte rapidement au point indiqué. Malgré

(1) La colonne du général Etienne, campée jusqu'au 25 octobre à Sidi-el-Hani, où elle attendait l'ordre de se porter en avant.

les signaux de paix que nous venons d'apercevoir, il se pourrait très bien que quelques fanatiques se fussent embusqués derrière les créneaux pour fusiller ce détachement.

« Néanmoins cette poignée de hussards arrive comme un tourbillon sous l'ogive de la porte. Là M. Arthuis arrête son cheval, et, avec une crânerie toute chevaleresque rappelant le chevalier de Malte enfonçant son poignard dans la porte Bab-Azoun à Alger, frappe avec le pommeau de sa canne le lourd battant de fer, et s'écrie d'une voix retentissante : « Ouvrez ! ouvrez ! au nom de la France ! »

« Bientôt une tête apparaît entre les créneaux et annonce en mauvais français qu'on est allé chercher les clefs à la casbah pour ouvrir ; que du reste le gouverneur du bey, le général Mohamed-ben-Maroboth, vient de faire ouvrir la porte des Peaussiers (Bab-el-Djelladine), située sur la face sud de l'enceinte, et qu'il va lui-même sortir pour aller au-devant du général français.

« Le lieutenant Ducrot, du même régiment, reçoit l'ordre de pénétrer en ville par cette nouvelle entrée. Après avoir traversé cette porte qui vient d'être ouverte, cet officier arrive avec son peloton sur une petite place encombrée d'indigènes.

« A gauche s'élève la maison du gouverneur. A l'approche de nos hussards, le général Maroboth sort de son habitation, suivi de plusieurs officiers tunisiens, et proteste de son dévouement pour la France, qui, dit-il, est l'alliée du bey. Kairouan est restée fidèle et n'a fermé ses portes que pour empêcher les insurgés de pénétrer dans son enceinte.

« — Venez, interrompt l'officier de hussards, le général Etienne vous attend.

« Le gouverneur se fait alors amener son cheval, ainsi que ceux de ses officiers ; tous se disposent à partir désarmés.

« — Et vos sabres ! leur dit le lieutenant ; vous n'êtes pas nos prisonniers, prenez-les.

« Je dois ajouter que ces braves Tunisiens, ainsi que les Kai-

rouannis, paraissaient frappés de stupeur, et croyaient sans doute leur dernière heure arrivée. Tous partent enfin, accompagnés de leurs serviteurs : l'un de ces officiers, le commandant d'artillerie de la place, n'ayant pas eu le temps de faire seller son cheval, enfourche gravement un modeste bourrico, aux éclats de rire des hussards.

« Vers cinq heures, ce cortège débouche sur les glacis qui nous font face, et rencontre le colonel Moullin qui, après échange de saluts, conduit le gouverneur au commandant de notre colonne.

« Le général Etienne attend, fièrement campé sur son cheval, entouré de son état-major, l'infanterie rangée en bataille, l'arme au pied, l'artillerie en ligne.

« En tête, s'avance le gouverneur de Kairouan. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, de forte corpulence, la barbe et la moustache entièrement blanches. Il porte l'uniforme de général tunisien : fez rouge, à plaque de cuivre doré aux armes du bey ; tunique noire à longue jupe, plissée à la taille ; au collet trois étoiles d'argent ; sur la poitrine la plaque du Nichan-Iftikar et la croix d'officier de la Légion d'honneur ; au cou le hausse-col enrichi de diamants. Détail caractéristique applicable à tous ces officiers tunisiens : le pantalon rouge à bande noire, sans sous-pieds, remonte sur des bas blancs et laisse à découvert la moitié de la jambe ; aux pieds, des souliers vernis.

« Quatre saïs, drapés dans des burnous de soie blanche, marchent de chaque côté du gouverneur, que suivent cinq officiers tunisiens et qu'escortent les hussards.

« Arrivé à dix pas du général Etienne, le général Maroboth, avec un geste qui n'est pas exempt d'une certaine noblesse, porte la main droite ouverte en travers de son front, et présente ses souhaits de bienvenue pour l'arrivée de notre colonne dans une ville alliée.

« La porte de Bab-el-Khoukh s'ouvre à deux battants, et, pendant que la colonne contourne la face ouest de Kairouan et dé-

file au pied des remparts pour aller camper au nord, contre cinq petits marabouts, le 48e de ligne et le 23e chasseurs à pied, le colonel Moullin en tête, traversent la ville au pas accéléré pour aller occuper la casbah et les portes. La marche française sonnée à pleins poumons par nos clairons retentit pour la première fois depuis douze siècles dans les rues de la fière cité.

« Aussitôt notre entrée à la casbah, le pavillon tunisien est amené du mât et remplacé par le guidon du 48e, dont les plis aux trois couleurs claquent fièrement au-dessus des murailles de la ville sainte.

« Kairouan est occupée par l'armée française. »

Le lendemain matin, au grand effarement des Kairouannis, un salut de 21 coups de canon annonçait l'arrivée du général Saussier, commandant en chef de l'armée expéditionnaire, amenant avec lui un bataillon du 1er zouaves et la brigade Sabattier, après avoir laissé la brigade Philibert aux défilés de Foum-el-Kharouba, franchis sans coup férir. La colonne Saussier, retardée par la fatigue et le manque d'eau, n'avait eu qu'un engagement d'avant-garde, le 22 octobre, dans lequel avait été tué le chef des insurgés, le cheick Mohamed-ben-Adili.

Le 20 octobre, la colonne Forgemol, venant de Tebessa, arriva sous les murs de la ville sainte. « Ce matin, raconte M. Dick de Lonlay, je me trouvais sur la plate-forme ou fortin de la casbah, interrogeant avec mes jumelles les environs de la ville, quand tout à coup je vis s'élever vers l'est un immense nuage de poussière. Bientôt le soleil vint à frapper dans cette direction et fit étinceler au loin l'acier des armes. Plus de doute, c'était la colonne Forgemol qui arrivait à son tour.

« Bientôt de nombreux goumiers arrivaient au galop, précédés par un officier français. C'est le commandant Didier. Cette avant-garde traverse, le fusil en arrêt, les faubourgs de Kairouan qui s'étendent sur la face est de la ville, et se présente à la porte des Peaussiers (Bab-el-Djelladine), par laquelle le gouverneur Maroboth est sorti le 26 pour aller au-devant du général Etienne.

« Pendant que la moitié de cette colonne contourne extérieurement les faubourgs pour escorter au camp son énorme convoi, les autres troupes entrent dans Kairouan par Bab-el-Djelladine, et traversent la grande rue de la ville pour sortir ensuite par la porte de Tunis.

« Rien de plus empoignant que le défilé de ces brillantes troupes d'Afrique, noires de poudre et de poussière, qui viennent de parcourir les territoires des Fraichichs et des Zlass, et traversent fièrement, sous un éclatant soleil, la ville sainte, au son de toutes les musiques.

« En tête, les goumiers conduits par leurs caïds au burnous écarlate frangé d'or. Viennent ensuite le brave général Forgemol et son escorte de chasseurs d'Afrique ; la marche du 3e zouaves retentit, alerte et ardente. En avant, le colonel Bertrand, l'ancien commandant des turcos à Wissembourg. A la cravate du drapeau sont suspendues deux décorations : la Légion d'honneur et la médaille d'or sarde. Puis les zouaves du 4e régiment, puis les tirailleurs des 1er et 3e régiments, la chechia rouge enfoncée sur les visages bronzés et énergiques, les vestes bleu de ciel couvertes de chevrons et de médailles. A la tête du bataillon du 1er tirailleurs, je reconnais le commandant Wassemer et tous ses braves officiers, mes anciens compagnons de la campagne de Kroumirie.

« La cavalerie ferme la marche : spahis enveloppés dans le burnous rouge ; chasseurs d'Afrique, la large ceinture sur la veste bleu de ciel, le taconnet (shako) recouvert d'une coiffe en toile ; hussards du 4e, le dolman galonné de tresses blanches.

« On ne peut se figurer l'effet que produisirent les goumiers, les spahis et les tirailleurs sur les figures contemplatives, jaunes et fanatiques des Kairouannis, qui regardaient silencieusement, adossés contre les échoppes de la grand'rue, défiler ces troupes à l'allure si martiale, le mouchoir attaché à la baïonnette, en signe de joie et d'allégresse.

« Tant qu'ils n'avaient vu que les soldats d'infanterie, ils avaient

conservé leurs illusions et espéré que le Prophète allait venir les délivrer de notre joug. Mais quand la division Forgemol, qui compte au total plus de musulmans que de chrétiens, eut défilé dans Kairouan, les étendards verts de l'Islam de nos goumiers, marchant côte à côte avec les drapeaux français, les clairons des zouaves sonnant leur marche à l'unisson du fifre et de la darbouka des cavaliers indigènes, l'espoir s'est alors évanoui dans le cœur des Kairouannis. Le Prophète, qui les avait préservés pendant douze siècles du contact maudit des chrétiens, les avait définitivement abandonnés. »

Le 25 octobre, les quatre escadrons du 3e chasseurs d'Afrique se distinguèrent dans un brillant combat de cavalerie.

Ce jour-là, ces quatre escadrons, flanqués à droite et à gauche par les 850 goumiers du commandant Didier, éclairaient la colonne à son départ d'Enchyr-Sbiba, et s'étaient portés à plusieurs kilomètres en avant de l'infanterie et de l'artillerie.

Vers neuf heures et demie, à la descente de Koudiat-el-Alfa, les goumiers sont accueillis par une décharge d'une centaine de cavaliers zlass embusqués derrière un pli de terrain. Nos Arabes, qui viennent d'avoir 1 tué et 5 blessés, se rallient au fanion du général Bouis. Celui-ci leur ordonne de rester sur le flanc droit pour protéger la colonne.

Pendant ce temps, les quatre escadrons de chasseurs d'Afrique partent à la charge, le colonel Dubuquoy en tête, et abattent à coups de pointe et de revolver de nombreux ennemis.

Le gros de cavaliers qui a fusillé nos goumiers disparaît dans le ravin de l'Oued-el-Athol ; malgré les difficultés du terrain, le peloton de chasseurs qui, en pointe d'avant-garde, les poursuit la latte dans les reins, descend à fond de train la pente de ce ravin et se trouve tout à coup en présence de 3,000 cavaliers zlass qui les attendent dans cette embuscade, rangés en bataille et appuyés par le feu de plus de 500 fantassins cachés dans des touffes de cactus et de figuiers.

Il n'y a pas à hésiter : enlevée par ses officiers, cette poignée



Bombardement de Sfax (15 et 16 juillet 1881)

de chasseurs se précipite, la pointe en avant, au plus épais des rangs ennemis.

« Une décharge terrible l'accueille : une vingtaine de chasseurs roulent à terre avec leurs chevaux. N'ayant pas le temps de recharger leurs moukalas, les Zlass les jettent derrière l'épaule ; puis, tirant leurs longs sabres, à lame pesante, accrochés à l'arçon de la selle, engagent le combat à l'arme blanche.

« Une véritable mêlée corps à corps a lieu dans le ravin. Deux chasseurs d'Afrique sont tués; onze cavaliers démontés sont grièvement blessés par les Zlass à coups de sabre et de crosse de fusil.

« Un chasseur veut parer un énorme coup de taille que lui porte un Tunisien. La lame de celui-ci glisse le long de la poignée de son sabre et lui enlève complètement la pointe de l'os du coude. Un de ses camarades le venge en faisant sauter le crâne de l'Arabe d'un seul coup de taille.

« Un lieutenant, M. de Carbonnières, reçoit d'un chef ennemi un premier coup de sabre qui lui fend son képi, et un second qui le blesse légèrement à la main ; il riposte par un coup de pointe en pleine poitrine ; à sa grande surprise, l'arme, qui a porté sur une épaisse cuirasse en peau séchée au soleil, se plie, et l'officier perd les arçons par la violence du choc. Un maréchal des logis vient à son aide, et, d'un coup de revolver, casse la tête au chef ennemi.

« Un chasseur démonté se débat au milieu des Zlass. Ce malheureux reçoit successivement une balle dans la cuisse, huit coups de sabre au flanc et de nombreux coups de crosse sur la tête. On le dégage enfin ; il en réchappera.

« Un brillant capitaine, M. Louis de Cassagnac, l'ancien porte-fanion du général Changarnier sous Metz et frère du directeur du *Pays*, est entouré par un gros de cavaliers. Avec le même sang-froid que dans une salle de tir à Paris, il en abat successivement trois avec son revolver.

« A ce moment le régiment entier descend dans le ravin et dégage son avant-garde.

« Dès le début de la charge, le colonel Dubuquoy était en tête : son cheval, jeune et ardent, veut s'emballer ; cet officier, en tirant à pleines mains sur les brides pour modérer son allure, lui fait faire un brusque écart à gauche et le jette en travers du cheval d'un chasseur du premier rang : celui-ci ne peut s'arrêter à temps et culbute la monture du colonel Dubuquoy, qui roule à terre et s'évanouit par suite de la violence de sa chute.

« Le docteur et quelques sapeurs de l'escorte mettent pied à terre pour le secourir, pendant que le régiment continue à charger en avant.

« Un gros de cavaliers ennemis, voyant cet officier supérieur étendu à terre, fait un détour et va l'enlever. Les quelques hommes qui l'entourent le défendent à coups de carabine.

« Heureusement, le dernier escadron, qui allait les dépasser, aperçoit le danger que court son colonel, fait un à gauche et parvient à le dégager.

« Malgré la brillante charge que je viens de raconter, les Arabes entourent toujours nos chasseurs de leurs masses tourbillonnantes.

« Le général Bonie, en attendant l'arrivée de l'infanterie encore assez éloignée du lieu du combat, fait replier le régiment sur la crête du ravin ; là, d'après son ordre, les chasseurs mettent pied à terre, et forment le carré pour tenir la défense, un cavalier tenant cinq chevaux, la face tournée à l'intérieur du carré.

« Le général Bonie se place à cheval à l'un des angles, l'épée haute, son fanion blanc et rouge à ses côtés, pendant que les tirailleurs prennent position en avant de leurs montures et engagentun vif combat de mousqueterie.

« Deux pièces d'artillerie, envoyées au secours des chasseurs, prennent les dissidents en flanc et les mitraillent à 400 mètres de distance. Ceux-ci, avec la plus grande audace, viennent combattre presque sous la gueule des canons : quelques cavaliers

zlass poussent même la témérité jusqu'à se faire brûler la cervelle sur les affûts.

« L'infanterie n'arrivant pas encore, un escadron armé de revolvers est détaché et s'avance jusqu'au bord du ravin, où se tiennent presque tous les Zlass. Là, chaque soldat tire six coups de son arme et l'escadron rejoint le gros de la cavalerie, après avoir tué environ 50 hommes à l'ennemi.

« A l'arrivée du 3e zouaves, qui tient le devant et tire des salves, tous les assaillants disparaissent dans une déroute complète, laissant le terrain jonché de cadavres et de chevaux.

« On assure que l'ennemi a eu plusieurs centaines d'hommes mis hors de combat.

« Pendant que le 3e chasseurs d'Afrique accomplissait, à l'avant-garde, ce brillant fait d'armes, le convoi fut, de nouveau, attaqué sur les deux flancs. Le 4e bataillon du 1er tirailleurs, qui le protégeait, chassa l'ennemi d'un ravin couvert de figuiers, où nos braves indigènes ne purent pénétrer qu'en brisant à coups de crosse et de sabre-baïonnette ce massif épineux. Sur ce point, plusieurs ennemis étaient armés de fusils à longue portée, comme le prouvent de nombreuses balles rayées ramassées par nos soldats.

« Le 26 au matin, les sentinelles tuèrent un Arabe et en blessèrent trois autres qui voulaient pénétrer dans le camp. Pendant la même nuit, les grand'gardes furent sérieusement attaquées à deux reprises différentes. Il ne fallut rien moins que les feux rapides faits dans toutes les directions pour maintenir l'ennemi à distance.

« Le 27, au point du jour, le camp fut attaqué. Plusieurs bataillons se déployèrent. L'ennemi fut délogé par nos obus et essuya des pertes considérables.

« Pendant l'étape de ce jour-là, l'arrière-garde eut à combattre depuis le départ jusqu'à deux heures de l'après-midi... Le reste de la marche sur Kairouan s'accomplit sans qu'on rencontrât un seul Arabe, et, le 29 octobre, la division Forgemol entrait dans

la ville sainte, après avoir effectué, dans un pays presque inconnu, une des plus belles marches qui aient été faites jusqu'à ce jour (1). »

« La division Forgemol, qui est arrivée le 29 octobre devant Kairouan, a effectué depuis son départ de Tebessa une marche des plus remarquables, tout en combattant sans cesse depuis son entrée en Tunisie.

« Cette colonne était ainsi composée :

« Deux brigades d'infanterie : généraux de Gislain et de la Sougeole; 4 bataillons du 3e zouaves; 2 bataillons du 4e zouaves; 1 bataillon du 1er tirailleurs; 1 bataillon du 3e tirailleurs; 1 bataillon du 34e de ligne; 1 bataillon du 100e de ligne.

« Une brigade de cavalerie : général Bonie; 4 escadrons du 3e chasseurs d'Afrique; 2 escadrons du 4e hussards; 1 escadron de spahis.

« Artillerie : 4 batteries de montagne.

« Plus 850 goumiers sous les ordres du commandant Didier.

« Le convoi de cette colonne est considérable, et se compose de 8,800 chameaux et de 2,200 mulets de réquisition, sans compter les mulets du train militaire.

« Ce convoi avait été jusqu'ici sans précédent. En effet, le convoi le plus considérable qu'avait eu une colonne expéditionnaire était celui du général de Wimpfen, dans son expédition du Sud oranais en 1869, et encore il ne comptait que 4,500 chameaux.

« Le capitaine de Saint-Germain a dirigé jusqu'à Kairouan cette immense agglomération de chameaux et de mulets avec une telle habileté, qu'à son arrivée sous les murs de la ville sainte la colonne avait encore pour trois jours de pain.

« Quant à l'état sanitaire de ces troupes, il était excellent. Les deux bataillons du 100e et du 34e, qui ont été adjoints aux zouaves et aux turcos, ont, eux aussi, admirablement résisté aux fatigues et aux privations.

(1) De de Loulay, p. 285.

« Qu'il suffise de savoir que, du 10 octobre au 29 du même mois, ces 10 bataillons n'ont pas eu 20 malades sur tout leur effectif, ce qui donne un malade et demi par chaque bataillon.

« La colonne Forgemol, formée à Tebessa, passa la frontière à Beccaria les 16 et 17 octobre, et, le 18, elle campa sur les ruines d'Haydra, après avoir soutenu contre les Fraichiches, qui voulaient s'opposer à son passage, un combat assez important.

« Ces ruines d'Haydra sont extrêmement belles ; tombeaux, colonnades, arcs de triomphe, tout est encore en état parfait de conservation. Depuis les Romains, pas un Européen n'était allé dans cette contrée.

« Les jours suivants, la colonne Forgemol continua à marcher sur Kairouan, le plus directement possible. Cependant on dut abandonner la route ordinaire des caravanes, laquelle n'est autre que l'ancienne voie romaine pavée de Tebessa à Sousse, parce que, étant trop étroite, elle ne se prêtait pas à la marche en carré prescrite par le maréchal Bugeaud.

« On se rappelle que le malheureux engagement de la colonne Innocenti, à Chellala, dans le Sud oranais, au printemps dernier, n'a que trop démontré que la marche en carré était la seule qui pût assurer une sécurité presque absolue au convoi d'une colonne expéditionnaire en Afrique.

« Le 23 octobre, la colonne Forgemol eut un engagement très vif contre le marabout de Sidi-bou-Rebdou.

« Ce jour-là, dès le départ de la colonne de son campement de Baïrt-Rouïah, notre cavalerie signala de nombreux cavaliers zlass qui avaient pris position en avant du marabout de Sidi-bou-Rebdou, ainsi que plusieurs centaines de fantassins qui s'étaient embusqués à droite, sur les pentes couvertes de cactus du Djebel-Renkada.

« La colonne, après être arrivée à portée de l'ennemi, fit halte.

« Le capitaine de Saint-Germain donne l'ordre aux chameliers de faire accroupir leurs animaux et de se coucher eux-mêmes à

terre. Les deux bataillons des 3e et 1er tirailleurs, qui flanquent le convoi sur le côté gauche, font face au marabout dont ils sont seulement séparés par une distance de 800 mètres, et ouvrent le feu sur des groupes de cavaliers zlass qui se font voir à gauche de ce monument, dans un petit bois d'oliviers.

« Deux sections (4 pièces) de 80 rayées, de montagne, du 5e d'artillerie, sous les ordres du capitaine Perthus, une vieille connaissance de Kroumirie, prennent position auprès des turcos.

« Les obus, dirigés avec la plus grande précision, renversent, en faisant voler des nuages jaunâtres de poussière, le mur en pierres sèches qui entoure le marabout. Bientôt la kouba (dôme) de cet édifice est criblée à jour par les projectiles, et une épaisse colonne de fumée noirâtre s'en échappe en tourbillonnant.

« Le marabout est en flammes : cavaliers et fantassins s'en échappent au plus vite et sont ramassés au passage par les salves d'une compagnie du 4e zouaves, qui est arrivée à hauteur de ce monument.

« Pendant ce temps, la cavalerie, ne pouvant être d'aucune utilité sur ce terrain hérissé d'obstacles, se retire sous la protection du 4e bataillon du 4e zouaves et du bataillon du 34e, qui font tête de colonne.

« Le général Forgemol donne l'ordre à ces deux bataillons de chasser les fantassins zlass des pentes du Djebel-Renkada.

« Les troupes mettent la baïonnette au canon : la charge fait entendre ses sons stridents et précipités ; un immense hourra retentit : zouaves et lignards se jettent sur ces pentes couvertes de figuiers, de cactus, dont les épines les blessent cruellement aux jambes et aux mains.

« Les officiers courent en avant le revolver au poing ; une noble émulation s'empare des deux corps.

« — Hardi ! hardi ! crient les zouaves, ne nous laissons pas devancer par les grandes capotes !

« — En avant ! en avant ! répondent les fantassins, arrivons en ligne avec les zouzous !

« En un clin d'œil, nos soldats parviennent au sommet des collines. Les ennemis dégringolent les pentes opposées et sont fusillés comme des lapins au déboulé. De nombreux Zlass, mortellement atteints, roulent dans les massifs épineux.

« A partir de ce moment le combat dégénère en une vaste fantasia. Les cavaliers zlass font un détour et viennent harceler l'arrière-garde, formée par le 3e zouaves. Ces indigènes font preuve du plus brillant courage; dressés sur leurs étriers, ils arrivent au galop jusqu'à 50 mètres de nos tirailleurs, s'arrêtent brusquement, déchargent leur long moukala, et repartent à fond de train, courbés sur l'encolure de leurs petits chevaux.

« Une vingtaine de Zlass paient de la vie leur téméraire audace. Sur l'un d'eux, les zouaves ramassent une vieille épée espagnole, à deux mains, du seizième siècle, au pommeau délicatement sculpté, trophée sans doute conquis sur les troupes de Charles-Quint par un des ancêtres de cet indigène.

« A la nuit, tout cet essaim de cavalerie disparaît au galop derrière les figuiers de Barbarie qui bordent l'horizon (1).

« ... Les camps de nos trois colonnes sont établis au nord de Kairouan, à 2 kilomètres environ des remparts.

« Rien de plus curieux, le matin, au point du jour, alors que la diane nous fait sortir de nos maisons de toile, que l'aspect de l'antique cité, colorée de teintes rosâtres par les premiers rayons du soleil levant.

« A gauche, l'enceinte crénelée dont les murailles, de ce côté, n'ont pas été réparées depuis des siècles, et sont couvertes de lézardes; au centre et à droite, l'immense agglomération des maisons des faubourgs, avec leurs larges toitures terrassées, que surmonte la massive construction de la zaouïa de Sidi-Abd-el-Kader-el-Ghilani, école renommée, dont la direction est entre les mains de la confrérie religieuse du même nom.

« Souvent, au coucher du soleil, quelques femmes, enveloppées

(1) D. de Lonlay, p. 283.

de longues mantes noires en poil de chèvre, se hasardent timidement sur ces terrasses et regardent, d'un œil étonné, l'océan de tentes qui borde toute cette partie de l'horizon.

« Une route poussiéreuse, bordée de quelques haies de figuiers de Barbarie, et sillonnée journellement par des milliers de soldats et d'Arabes, conduit en ville.

« A un kilomètre de l'enceinte, sur toute la partie est, le sol est couvert de milliers de tombeaux en briques rougeâtres de forme carrée et surmontés, à la partie sous laquelle repose la tête des défunts, de petits dômes en maçonnerie, percés d'un tuyau en bois qui communique avec l'intérieur du caveau.

« De distance en distance s'élèvent quelques marabouts.

« Mais l'agglomération des tombeaux devient surtout compacte aux abords d'une immense zaouïa, véritable forteresse avec ses murailles blanchies à la chaux et surmontée d'un minaret de forme carrée entièrement revêtu à l'extérieur de plaques en faïence polychrome.

« C'est la célèbre zaouïa de Sidi-el-Sahab, que les Kairouannis appellent communément la zaouïa de Sidi-Sahab ; celle-ci doit sa renommée à deux faits d'une nature toute spéciale ; elle renferme la tombe de Sidi-Sahab, le barbier du Prophète, qui porte, dit la tradition, dans un sac en velours vert, déposé sur sa poitrine, trois poils de la barbe de Mahomet; et la tombe d'un de ses compagnons, Sidi-el-Owaïs. C'est là l'explication de son nom : « mosquée de monseigneur le compagnon. »

« On raconte que Sidi-Sahab a été un des plus intimes des amis personnels et disciples de Mahomet. Après la mort de son maître, il vint en Afrique, et mourut à un âge très avancé à Kairouan. Durant sa vie, il a toujours porté sur sa poitrine la barbe de son illustre maître, et il a été enterré ainsi. De là la légende que Kairouan contient le tombeau du barbier du Prophète. La tombe de « monseigneur le compagnon » a souvent été reconstruite depuis l'an 70 de l'hégire, mais son emplacement primitif a toujours été l'objet des soins les plus jaloux.

« La porte de cette zaouïa était ouverte.

« Nous entrâmes dans une vaste cour carrée garnie d'énormes portes en chêne, bardées de fer.

« Sur un banc de pierre adossé à la muraille étaient accroupis, les jambes pendantes, quelques vieux Arabes à longue barbe blanche, au visage ascétique, que leurs turbans verts nous désignaient pour des pèlerins ayant fait le voyage de la Mecque.

« De cette cour nous passâmes dans un patio supporté par de vieilles colonnes romaines, et dallé en marbre blanc; au centre, la base d'une colonnade en porphyre rougeâtre, creusée à l'intérieur et marquée de profondes cannelures par le frottement séculaire des cordes, servait d'ouverture à une citerne profonde.

« L'eau que nous en tirâmes au moyen d'un seau en cuir attaché à une corde était fraîche et limpide.

» Sous un arceau, un mufti, drapé dans une gandoura sordide, psalmodiait d'une voix gutturale des versets du Coran écrits sur une planchette de bois, à deux petits enfants assis à ses côtés.

« Au fond d'un couloir obscur s'ouvraient les cellules occupées par les religieux.

« Un lieutenant indigène de tirailleurs nous servait d'interprète; nous demandâmes aux religieux de la zaouïa de nous montrer le tombeau du fameux Sidi-Sahab, le barbier du Prophète.

« Ceux-ci nous répondirent que Sidi-Sahab était seulement le barbier du frère de Mahomet, et que d'ailleurs son tombeau n'était pas dans cette zaouïa, mais dans un marabout situé à Gabès.

« La ruse était trop grossière.

« — Vous mentez ! dit un d'entre nous; ouvrez ! ou demain une compagnie de tirailleurs viendra occuper votre zaouïa.

« Cette menace produisit son effet; l'un des religieux se leva en murmurant le fameux mot : *Mecktoub !* (c'était écrit !) et, se munissant d'une énorme clef, nous ouvrit une porte située au fond de la cour en levant les bras au ciel d'un air désespéré.

« Nous montâmes un escalier de quelques marches, au haut des quelles se trouvait une porte massive que notre Arabe ouvrit. A

notre grande surprise, nous nous trouvâmes dans une salle d'une beauté exquise, ayant environ seize pieds carrés, faiblement éclairée par douze fenêtres à vitraux colorés, dont les nuances se réfléchissaient sur les dalles en marbre blanc et noir. Huit des fenêtres encerclent la partie inférieure de la coupole; les quatre autres, qui sont presque obscurcies par les sculptures dont elles sont ornées, sont percées dans les murailles.

« Les murailles sont couvertes, jusqu'à la hauteur de sept pieds environ, de magnifiques moulures mauresques, datant d'au moins dix siècles. Au-dessus, des moulures d'arabesques, toutes différentes, sculptées dans le ciment. Puis, à vingt pieds du sol, s'étend une corniche en marbre, surmontée d'une large frise d'arabesques plus belles encore que les autres, entrecoupées par les vitraux colorés. Le tout est surplombé par la coupole, qui a la forme d'un melon et dont les diverses sections qui convergent vers le centre sont ornées d'arabesques dont la beauté surpasse, si c'est possible, celle des sculptures des murailles.

« De cette salle, qui sert en quelque sorte de vestibule, une porte en bois sculpté conduit dans une grande cour carrée, flanquée de trente-deux piliers en marbre blanc pur supportant des arcades en forme de fer à cheval.

« Ce patio est un véritable bijou de cette brillante architecture mauresque du neuvième siècle.

« Nous nous crûmes transportés en plein Alcazar, dans ces merveilleux palais de Séville et de Cordoue.

« Jusqu'à une hauteur de 2 mètres, les murailles étaient couvertes de merveilleuses plaques en faïence persane, aux reflets dorés et verdâtres, surchargées de dessins bizarres, et dont nos musées acquerraient au poids de l'or les moindres fragments. Quant aux voûtes et à la partie supérieure du cloître, elles disparaissaient sous une véritable dentelle fouillée en plein marbre jaunie par les siècles.

« Les plafonds en bois peint des cellules qui entourent cette cour sont d'un très grand effet. Une de ces cellules, située à la gauche

de l'enclos, contient une grande tombe. Le gardien nous a dit que c'est celle d'un pèlerin indien venu à Kairouan, et nommé Syed-Abdullah-ben-Chérif-el-Hindoui.

« Au fond de la cour on voit un appartement intérieur. La porte, en marbre blanc et rouge, a au moins quinze pieds de hauteur. Les deux fenêtres sont en marbre blanc avec des grilles en bronze massif. Les fenêtres et les portes, qui ont toutes au centre des écussons avec le croissant et l'étoile, sont ornées à profusion de fruits, de feuillages, de fleurs et de cornes d'abondance sculptées. Ici notre guide fit une autre pause; puis, murmurant de ferventes prières et faisant tourner son chapelet d'ambre avec une merveilleuse rapidité, il finit par nous ouvrir la porte en bois de cèdre sculpté, et nous nous trouvâmes dans le *sanctum sanctorum*, en présence de la tombe de Sidi-Sahab-Bunabi.

« La salle a environ vingt et un pieds carrés et est très élevée. Les murs sont revêtus de plaques de marbre blanc et noir formant des dessins géométriques.

« De longues inscriptions sont incrustées dans la maçonnerie de chaque côté de la salle. La coupole, dont le centre s'élève à au moins quarante pieds au-dessus du sol, est décorée à profusion d'arabesques; un lustre en antique cristal de Venise, pouvant contenir environ cinquante cierges en cire, y est appendu. La salle est éclairée par quatre fenêtres à vitraux colorés; dans les intervalles, il y a des panneaux ornés de sculptures, et la coupole est éclairée par quatre vitraux plus petits. De riches tapis de Kairouan, de Turquie et de Perse couvrent le sol. Des Korans enluminés reposent sur des lutrins en écaille de tortue et en nacre.

« La tombe est entourée de quatre colonnes en marbre soutenant un grillage d'environ dix pieds de hauteur; la barre supérieure de ce grillage est surmontée d'œufs d'autruche et de boules d'or. Le tombeau proprement dit est couvert d'un drap mortuaire en velours noir, sur lequel se détachent des inscriptions arabes, brodées en argent; c'est un cadeau d'Ahmed, bey de Tunis, ainsi

que le dais en brocart rouge, bleu et jaune, qui recouvre le tombeau.

« Au-dessus du catafalque sont fixées treize somptueuses bannières, offrandes votives des beys successifs de Tunis au sanctuaire de « monseigneur le compagnon. » La beauté de leur couleur lutte avec la délicatesse des broderies dont elles sont ornées. La dernière a été envoyée à la zaouïa, il y a huit mois, par Mustapha-ben-Ismaïl, le favori du bey actuel, afin que le saint intercédât pour empêcher l'invasion française.

« Immédiatement en dehors de la porte se trouve la tombe de Mohammed-Ihousd, ancien gouverneur de Kairouan, qui exerçait, il y a moins d'un quart de siècle, une autorité semi-indépendante dans la ville sainte.

« Sortant de la salle du tombeau, nous entrâmes, après avoir traversé la cour adjacente et le vestibule, dans un cloître oblong entouré de sièges en marbre blanc. L'ornementation en est riche et coûteuse ; au fond il y a une porte et des fenêtres analogues à celles du sanctuaire même, et le toit a pour support dix colonnes de marbre et des arcades. Cela nous conduisit à une salle d'entrée qui n'est employée que pour les cérémonies d'apparat, et qui est garnie presque jusqu'au sommet de moulures antiques et de riches arabesques. La grande entrée est construite en marbre rouge et blanc, et la porte qui la ferme est couverte de cuivre bruni (1). »

Avec la prise de Kairouan et les quelques incidents militaires qui se produisirent dans les deux mois suivants se termine pour nous l'histoire de la guerre de Tunisie. La retraite des Zlass vaincus, s'enfonçant avec tous leurs biens loin dans le sud-ouest, et entraînant avec eux la redoutable agglomération de défenseurs qui devaient nous interdire l'entrée de la ville sainte, clôt en effet la période guerrière de l'occupation française en Tunisie. Qu'importent des soulèvements partiels, localisés à El-Gueba, par exemple, où Ali-ben-Amar, s'arrêtant dans sa fuite, réunis-

(1) D. de Lonlay, p. 222.

sait 300 fusils; au Djebel-Ousselot, refuge des tribus qui n'avaient pu suivre les Zlass dans leur fuite, et où il devait suffire d'une visite du général de Saint-Jean, accompagné de 4 escadrons avec 3 bataillons, pour les contraindre à l'aman ? Ce sont bien là des incidents de guerre; mais il n'y faut plus voir que les conséquences naturelles d'une occupation étrangère dans un pays où les indigènes sont armés et plus ou moins belliqueux. D'ailleurs les faits eux-mêmes, dès le 6 novembre, prouvaient bien que la guerre était finie; à cette date, en effet, trois des quatre fractions de la grande tribu des Zlass faisaient déjà des offres de soumission et envoyaient au camp de Kairouan leurs caïds et trente-deux cheiks. Un peu plus tard, non seulement les demandes se produisaient chaque jour plus nombreuses, mais des querelles surgissaient entre les tribus disposées à se soumettre et celles qui prétendaient, soit continuer la lutte, soit fuir au désert ou en Tripolitaine.

Une ligne de conduite toute simple s'imposait dès lors aussi bien à notre gouvernement qu'à nos chefs militaires : il s'agissait d'abord d'organiser sans délai, sous l'autorité des chefs de corps, les contrées soumises et de les désarmer; ensuite, de diriger des colonnes volantes, partant des points principaux occupés par nos troupes, à travers les régions environnantes jusqu'aux confins méridionaux de la Régence. C'est la tâche qu'eurent à remplir le général en chef et la division Forgemol du côté de Gafsa, le général Logerot du côté de Gabès, la brigade Philebert de concert avec des détachements envoyés par le général Japy chez les Ouled-Ayar.

La division Forgemol eut, le 13 novembre, un brillant engagement de cavalerie avec une forte émigration composée d'Ouled-Yaïas, de Dreids, d'Ouled-Sidi-Abibs, de Stamamas, qui, ayant pris part à la destruction du chemin de fer, aux incendies et aux massacres de l'Oued-Zarga, refoulés par les colonnes du nord et cernés par celles du général Philebert, rejoignaient dans le sud Ben-Khalifa, le chef de l'insurrection. Le général Bonie se lança

à leur poursuite, les atteignit et, combattant tantôt à pied, tantôt à cheval, enleva leurs positions, les sabra dans la plaine et parvint enfin à capturer tout leur convoi, leurs tentes, plusieurs milliers de moutons, plusieurs centaines de chameaux, etc. Ce fut là, en quelque sorte, le dernier épisode de la campagne; les diverses colonnes continuèrent ensuite leurs opérations sans trouver de résistance organisée, et lorsque la division Forgemol, vers le milieu de décembre, fut rentrée sur le territoire algérien, à Tebessa, son point de départ, on put considérer le protectorat français en Tunisie comme définitivement établi.

Quel était cependant en France à ce moment l'état de l'opinion relativement à ce nouveau terrain ouvert par nos soldats à notre activité commerciale et industrielle? Avait-on suffisamment compris, à la Chambre et dans le public, l'importance politique, pour la France démocratique et républicaine, de cette sorte d'annexion d'un pays jadis riche et prospère, capable de le redevenir, encore et plus que jamais, moyennant une administration vigilante, ferme et éclairée? Si notre lecteur se rappelle la pénible constatation que nous avons dû faire, dans les premières pages de ce volume, de notre ancienne ignorance nationale en matière de colonisation, de notre éloignement même pour les connaissances qui peuvent servir de base à des entreprises coloniales, il ne sera pas surpris qu'à deux reprises, les 5 et 9 novembre, le président du conseil des ministres ait été contraint de faire à la Chambre des députés l'exposé général et l'apologie d'un fait qui, comme l'expédition de Tunisie, devait émouvoir et satisfaire à lui tout seul le patriotisme français. Il lui fallut expliquer le double intérêt de cette entreprise au point de vue de l'honneur national comme à celui de notre commerce et de notre industrie; et s'il fut enfin compris et approuvé dans ses explications, ce ne fut pas toutefois sans que de regrettables oppositions aient essayé de dénaturer aussi bien les faits que les intentions au profit de diverses rancunes politiques et des partis hostiles au gouvernement que la France s'est donné.

Le fait important à isoler de toutes les obscurités et de toutes les contradictions, c'est qu'à côté de notre Algérie, nous avons aujourd'hui, par l'énergie de notre gouvernement, par l'habileté de nos généraux, par le courage et l'abnégation de notre armée nationale, un riche et beau pays à coloniser; la haute leçon que renferme pour tous cette page toute fraîche de notre histoire actuelle, c'est que la République française a su conquérir sans spolier, faire la guerre en préparant la paix, briser enfin les résistances en ne versant que le moins de sang possible. Aussi, là même où notre force s'est le plus rudement fait sentir, n'avons-nous pas semé ces haines et ces rancunes qui, presque toujours, suivent les succès guerriers des armées royales ou impériales, leur survivent, et quelquefois, dans une soudaine explosion, finissent par leur substituer de lamentables revers. Aujourd'hui, les tribus qui, vaincues ou près de l'être, avaient fui devant notre drapeau jusqu'au delà des frontières tunisiennes, sont revenues se placer à son ombre. En reprenant la place qu'occupaient leurs ancêtres, elles y trouveront, avec leur souvenir, le spectacle nouveau de vainqueurs n'opprimant pas les vaincus, l'enseignement pratique de nos soldats qui, Dieu merci ! ne sont pas que des hommes de guerre; et, outre cet enseignement, celui de nos colons, de nos agriculteurs, de nos commerçants, de nos industriels, s'habituant peu à peu à déployer là-bas cette activité, cette adresse, cette expérience qui ont fait la puissance économique et la gloire pacifique de notre pays.

CHAPITRE DOUZIÈME

PROTECTORAT (*suite*). — TRAITÉ DE CASR-SAÏD. — DISPOSITIONS DES POPULATIONS. — NOTRE RÔLE EN TUNISIE. — ÉTAT FINANCIER DE LA RÉGENCE. — LA COMMISSION FINANCIÈRE. — LA DETTE. — LES CAPITULATIONS. — LES CONSULATS. — CONCLUSION

Le 12 mai 1881, M. le président du conseil prit la parole à la Chambre des députés, et s'exprima en ces termes :

« Messieurs, depuis votre séparation, les opérations militaires, que le Parlement nous a autorisés à entreprendre en Tunisie, ont suivi leur cours régulier. Incessamment contrariés par des intempéries exceptionnelles, elles se sont déroulées avec ordre, avec méthode et avec succès.

« Le cercle se resserre de jour en jour plus étroitement autour des tribus insoumises. L'état sanitaire de l'armée, qui dépasse toutes les espérances, témoigne du bon fonctionnement de tous les services.

« Des troupes jeunes, aux prises pour la première fois avec les rigueurs et les difficultés d'un climat nouveau, d'une région à peu près inconnue et favorable à toutes les surprises, ont fait preuve en toute occasion des plus solides qualités militaires... (Applaudissements.), et si les peuplades qu'elles ont à réduire, fidèles à leur tactique séculaire, n'ont pas tenté contre elles, jusqu'à ce moment, d'action décisive, si les unes se dérobent, si les autres se soumettent, c'est à la discipline et à l'énergie du soldat,

autant qu'à la prévoyance du commandement, qu'il convient d'en faire honneur.

« Nous ne savons, messieurs, quelles épreuves nouvelles peut encore réserver à nos troupes le terrain difficile dans lequel elles sont engagées; la persistance extraordinaire du mauvais temps a forcément ralenti l'exécution du plan de campagne, sans d'ailleurs le modifier; mais il est permis d'espérer à cette heure, et quoi qu'il arrive, un dénouement prochain des opérations militaires.

« Une autre phase vient de s'ouvrir : celle des négociations.

« En entrant en Tunisie, nous marchions, ainsi que nous l'avons déclaré au Parlement, à la poursuite d'un double but : châtier et réduire les tribus insoumises qui, depuis dix ans, fatiguent notre frontière algérienne de leurs incursions, et prendre, pour l'avenir, nos garanties.

« Les sacrifices que la France s'impose en ce moment pour la sécurité de sa grande colonie africaine ne seraient pas suffisamment payés d'une soumission apparente ou précaire ou de promesses vite oubliées. Il faut à notre sûreté des gages durables. C'est au bey de Tunis que nous les demandons.

« Nous n'en voulons ni à son territoire ni à son trône. La République française a répudié solennellement, en commençant cette expédition, tout projet d'annexion, tout projet de conquête: elle renouvelle, à cette heure où le dénouement est proche, les mêmes déclarations.

« Mais le gouvernement du bey de Tunis est tenu de nous laisser prendre sur son territoire, pour la sauvegarde de nos possessions et dans la limite de nos intérêts, les mesures de précaution qu'il est manifestement hors d'état d'assurer par ses propres forces.

« Des conventions formelles devront mettre à l'abri des retours hostiles et des aventures notre légitime influence dans la Régence.

« Nous espérons que le bey en reconnaîtra lui-même la nécessité et le bienfait, et que nous pourrons ainsi mettre fin à un différend qui ne regarde que la France, qui ne met en jeu qu'un

intérêt français, et que la France a le droit de résoudre seule avec le bey dans cet esprit de justice, de modération, de respect scrupuleux du droit européen qui inspire toute la politique du gouvernement de la République. »

A la suite de cette communication, la Chambre fixa à quinzaine la discussion. Nous ne nous arrêterons pas aux critiques formulées par quelques orateurs, moins à propos du traité lui-même que relativement à l'expédition dont il était le couronnement et le fruit. Du reste, la Chambre approuva à la presque unanimité des suffrages le document qui lui était soumis.

Voici le texte du traité, tel que l'a publié le *Journal officiel* du 27-28 mai 1881.

LOI PORTANT APPROBATION DU TRAITÉ CONCLU, LE 12 MAI 1881, ENTRE LA FRANCE ET LA TUNISIE.

« *Article unique*. Le Président de la République est autorisé à ratifier et à faire exécuter le traité signé à Tunis, le 12 mai 1881, entre la France et la Tunisie.

« Une copie authentique de ce traité sera annexée à la présente loi.

« La présente loi, délibérée et adoptée par le Sénat et la Chambre des députés, sera exécutée comme loi de l'Etat.

« JULES GRÉVY. »

TRAITÉ CONCLU ENTRE LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE ET LE GOUVERNEMENT DE SON ALTESSE LE BEY DE TUNIS.

« Le gouvernement de la République française et celui de Son Altesse le bey de Tunis, voulant empêcher à jamais le renouvellement des désordres qui se sont produits récemment sur les frontières des deux Etats et sur le littoral de la Tunisie, et désireux de resserrer leurs anciennes relations d'amitié et de bon voisinage, ont résolu de conclure une convention à cette fin, dans l'intérêt des hautes parties contractantes.

« En conséquence, le Président de la République française a nommé pour son plénipotentiaire M. le général Bréart, qui est tombé d'accord avec S. A. le bey sur les stipulations suivantes:

« Art. 1er. — Les traités de paix, d'amitié et de commerce et toutes autres conventions existant actuellement entre la République française et S. A. le bey de Tunis sont expressément confirmés et renouvelés.

« Art. 2. — En vue de faciliter au gouvernement de la République française l'accomplissement des mesures qu'il doit prendre pour atteindre le but que se proposent les hautes parties contractantes, S. A. le bey consent à ce que l'autorité militaire française fasse occuper les points qu'elle jugera nécessaire pour assurer le rétablissement de l'ordre et la sécurité de la frontière et du littoral. Cette occupation cessera lorsque les autorités militaires française et tunisienne auront reconnu, d'nn commun accord, que l'administration locale est en état de garantir le maintien de l'ordre.

« Art. 3. — Le gouvernement de la République française prend l'engagement de prêter un constant appui à S. A. le bey de Tunis contre tout danger qui menacerait la personne ou la dynastie de Son Altesse, ou qui compromettrait la sûreté de ses États.

« Art. 4. — Le gouvernement de la République française se porte garant de l'exécution des traités actuellement existants entre le gouvernement de la Régence et les diverses puissances européennes.

« Art. 5. — Le gouvernement de la République française sera représenté auprès de S. A. le bey par un ministre résident qui veillera à l'exécution du présent acte, et qui sera l'intermédiaire des rapports du gouvernement français avec les autorités tunisiennes pour toutes les affaires communes aux deux pays.

« Art. 6. — Les agents diplomatiques et consulaires de la France en pays étrangers seront chargés de la protection des intérêts tunisiens et des nationaux de la Régence. En retour, S. A. le bey s'engage à ne conclure aucun acte ayant un caractère in-

ternational sans en avoir donné connaissance au gouvernement de la République française et s'être entendu préalablement avec lui.

« Art. 7. — Le gouvernement de la République française et le gouvernement de S. A. le bey de Tunis se réservent de fixer, d'un commun accord, les bases d'une organisation financière de la Régence qui soit de nature à assurer le service de la dette publique et à garantir les droits des créanciers de la Tunisie.

« Art. 8. — Une contribution de guerre sera imposée aux tribus insoumises de la frontière et du littoral. Une convention ultérieure en déterminera le chiffre et le mode de recouvrement, dont le gouvernement de S. A. le bey se porte responsable.

« Art. 9. — Afin de protéger contre la contrebande des armes et des munitions de guerre les possessions algériennes de la République française, le gouvernement de S. A. le bey de Tunis s'engage à prohiber toute introduction d'armes ou de munitions de guerre par l'île de Djerba, le port de Gabès ou les autres ports du sud de la Tunisie.

« Art. 10. — Le présent traité sera soumis à la ratification du gouvernement de la République française et l'instrument de ratification sera remis à S. A. le bey de Tunis dans le plus bref délai possible.

« Casr-Saïd, le 12 mai 1881.

« *Signé :* MOHAMMED-ES-SADOQ, BEY, « Général BRÉART. »

Le traité qu'on vient de lire est donc la règle de nos rapports à venir avec le gouvernement tunisien, comme déjà il a justifié notre action militaire dans l'intérieur de la Régence, et coupé court aux difficultés que pouvaient soulever contre notre politique tunisienne les chancelleries européennes.

Ce n'est ni en ennemis ni en conquérants que nous agissons en Tunisie, mais en alliés puissants et en voisins respectés.

Quel est donc précisément l'accueil qui nous y est fait, et comment devons-nous y soutenir notre rôle ?

« La Tunisie est complètement conquise, écrivait M. G. Charmes (1), au retour d'un voyage dans lequel il avait accompagné à travers la Régence notre nouveau ministre résident près du bey ; notre domination y est partout acceptée, et si nous y rencontrons désormais des résistances, c'est du dehors et non de l'intérieur qu'elles viendront... En un an, nous nous sommes rendus maîtres d'un pays qui vaut l'Algérie, qui vaut davantage peut-être, car il possède des terres plus fertiles, placées tout près d'une côte toujours facile à aborder et par conséquent à défendre. Si nous le perdons, c'est que nous le voudrons bien : c'est que nos hommes politiques n'auront pas le courage de continuer l'œuvre de nos soldats ; c'est que des défaillances civiles compromettront le fruit de nos succès militaires. Mais il est essentiel que l'on sache bien en France que la Tunisie est aujourd'hui dans nos mains, que nous en sommes maîtres, matériellement du moins. Il existe encore, à la vérité, dans les villes du littoral, où la population est nombreuse et influente, un parti qui refuse de reconnaître notre autorité. Mais partout où les Arabes sont seuls, nous ne rencontrons pas la moindre opposition. Nos rapports avec eux sont même empreints d'une sorte de cordialité. La population nous préfère aux fonctionnaires du bey, qui l'opprimaient indignement. J'ai éprouvé, j'en conviens, une certaine émotion en entrant à Kairouan, cette vieille capitale d'un glorieux empire qui, jusqu'à ces derniers mois, avait conservé intacte sa virginité musulmane.

« Nous nous en sommes emparés sans coup férir, et maintenant nos troupes y habitent comme dans une ville française, au milieu d'une population, attristée sans doute, mais absolument résignée au sort qui la frappe. Il n'y a pas d'étrangers, pas de consuls, pas de capitulations à Kairouan ; aussi jamais un de nos soldats n'y a été attaqué dans les rues, ainsi que cela arrive à Tunis et dans les villes du littoral ; jamais un conflit quelconque

(1) *Journal des Débats.*

ne s'y est élevé entre l'autorité française et les habitants; les mosquées sont ouvertes aux visiteurs ; l'aumônier du corps d'armée promène dans toutes les rues sa soutane chrétienne ; la tolérance est complète de part et d'autre ; vainqueurs et vaincus entretiennent les uns avec les autres des relations presque amicales. »

Il faut quelques retouches à ce tableau, dont nous ne contestons pas d'ailleurs l'exactitude ; en effet, nous avons trouvé en Tunisie un gouvernement faible, et, sauf exception pour quelques tribus guerrières, une population plutôt molle qu'énergique, plus disposée aux travaux agricoles ou aux affaires commerciales qu'au métier des armes : il est donc naturel qu'une campagne militaire, habilement et vigoureusement conduite par des chefs comme le général Forgemol et ses officiers, conduisant des troupes pleines de courage et de bonne volonté, ait brisé les résistances en en montrant l'inanité. Mais l'action militaire, prompte, énergique, décisive, est un fait; l'action diplomatique, lente, tortueuse, tenace, en est un autre; et l'action gouvernementale, consistant aussi bien à exercer qu'à subir les deux premières, en y ajoutant l'impulsion de l'opinion publique, est un troisième fait tellement complexe dans ses origines, tellement varié dans ses conséquences, qu'on peut dire de la politique, qui résume en un mot les trois faits dont il s'agit, qu'elle est l'art le plus confus et la science la plus incertaine qui soient au monde : certains jeux dans lesquels l'intelligence est en lutte avec le hasard, pour en corriger les caprices, donnent une idée assez exacte de la politique.

Il est donc malaisé d'affirmer, sans risque d'erreur, d'une situation politique qu'elle est ce qu'elle paraît être, et d'un gouvernement qu'il fait ou ne fait pas ce qui convient à la situation. Mais il est encore plus difficile aux simples témoins de son action de la diriger que de la juger; et nous trouvons admirable vraiment qu'il y ait tant de gens partout sachant, aussi bien sinon mieux que leurs gouvernants, en quoi ceux-ci pèchent ou péche-

ront dans la conduite d'événements dont la cause et la fin demeurent souvent impénétrables à ceux mêmes qui semblent les préparer à leur gré. C'est en effet tout au plus si, après l'événement, et non pas au moment même, ni tout de suite après, on peut raisonnablement discourir à son sujet, et ne point commettre en en parlant quelque bévue trop grosse.

Comme le dit l'écrivain sérieux dont nous citions les paroles en commençant ce chapitre, la Tunisie est à nous de fait parce que nous l'avons prise, de droit parce que, n'abusant pas de la victoire, notre gouvernement a fait le traité du 12 mai 1881 avec le bey de Tunis, et parce que les populations déjà se rangent à notre domination. Il se trouve donc que nous n'avons point annexé le territoire tunisien à notre colonie d'Algérie, mais que, d'accord avec le souverain légitime du pays, nous l'occupons militairement, sans terme préfix de notre occupation, au commun profit de l'autorité indigène que nous devons maintenir et défendre, comme à celui de notre antique influence et de nos intérêts prépondérants dans le pays.

Lorsque, au Congrès de Berlin, le chancelier de l'empire d'Allemagne sembla nous offrir son assentiment et celui de l'Europe à l'annexion de la Tunisie, nous pouvions le prendre au mot, et ainsi soit seconder les secrets desseins de sa politique, soit lui devoir comme une compensation à la perte de l'Alsace et de la Lorraine. Notre ministre, en laissant tomber l'offre, sut déjouer les calculs, s'il y en avait, et dignement repousser le cadeau. Au contraire, il tira de la démarche de M. de Bismarck ce qu'elle avait alors de meilleur pour nous : c'est-à-dire l'occasion d'affirmer la politique pacifique du gouvernement français, et son respect de l'indépendance nationale, fût-ce en Tunisie. Mais, en négligeant les faits, récents et anciens, qui motivaient notre libre action de voisins molestés à l'égard du bey de Tunis, nous pouvions, en 1881, n'avoir pas oublié l'offre du Congrès de Berlin, garder de cette offre ce qu'il nous convenait d'y prendre, et, conséquents avec nous-mêmes aussi bien qu'avec la diplomatie euro-

péenne, établir en Tunisie ce régime du protectorat, qui n'est ni la conquête ni l'annexion, et sert à la fois les protecteurs qu'il honore comme les protégés qu'il respecte. Ce n'est évidemment là ni une solution prussienne ni une solution anglaise. Mais c'est un procédé français et un moyen de civilisation.

Protecteurs de la Régence, nous sommes aussi ses principaux créanciers, non seulement à raison de l'indemnité stipulée par le traité de Casr-Saïd, mais parce que les trois cinquièmes de la dette publique tunisienne ont des porteurs français. De plus, il y a de nombreux capitaux français engagés dans les opérations commerciales ou industrielles en Tunisie. Nous avons donc droit et intérêt à ce que la prospérité matérielle de la Régence, d'abord profitable à ses habitants, profite ensuite au Trésor français et à nos nationaux.

A peine est-il besoin de dire qu'en dépit des ressources de toute nature que possède la Tunisie au point de vue agricole et commercial, son état financier est actuellement des plus précaires ; nous allons brièvement en rendre compte.

La dette tunisienne s'élevait en 1869 à 275,000,000 de francs; contractée en majeure partie dans des conditions ruineuses, elle ressemblait à celles des fils de famille en pouvoir d'usuriers. « Un inspecteur des finances françaises, M. Villet, fut chargé de la liquider, d'écarter les créances véreuses, d'assurer le paiement des créanciers de bonne foi dans les meilleures conditions possibles, afin d'éviter le retour des anciens désastres en donnant au bey un conseil de tutelle des plus énergiques. Il n'est que juste de reconnaître l'intelligence, la probité, l'habileté avec lesquelles M. Villet s'est acquitté de cette besogne ingrate. Par ses soins la dette a été unifiée et réduite au chiffre de 125,000,000 de francs; une partie des impôts a été donnée en gage aux créanciers, et l'administration de ces impôts a été confiée à une commission financière internationale, qui a obtenu en outre un droit de surveillance sur l'ensemble des finances de la Régence. Ces dispositions répondaient admirablement au but pour lequel elles

étaient prises. M. Villet n'avait pas à se préoccuper de la prospérité de la Tunisie; chargé uniquement de défendre les intérêts des créanciers, il devait trouver le moyen de les garantir de la manière la plus étroite. Son rôle n'était ni celui d'un homme politique, ni celui d'un réformateur, encore moins celui d'un philanthrope; c'était le rôle d'un liquidateur de banqueroute qui cherche à retirer le meilleur parti possible d'une situation désastreuse au profit unique de ceux que la banqueroute avait lésés (1). »

D'après le budget de 1881-1882, les revenus de la Régence s'élèvent à 10,760,000 francs, dont 5,120,000 sont affectés comme gages du paiement des coupons de la dette, et 5,640,000 réservés au gouvernement tunisien. Mais ce dernier chiffre est à peu près réduit tous les ans de 1,500,000 francs, montant du déficit que présentent les taxes et impôts dont le produit forme le total affecté au paiement de la dette. Il s'ensuit que le budget effectif du gouvernement tunisien atteint environ 4,000,000, et va décroissant d'année en année. La raison en est simple : ces quatre millions sont à peu près totalement dépensés en traitements de fonctionnaires; il n'y a presque rien pour l'armée, la marine et les travaux publics. L'agriculture, écrasée de taxes, et le commerce languissent et périclitent; chacun paie le moins qu'il peut de ce qu'il doit à l'Etat, et, pour moins lui devoir, plante et sème de moins en moins; même les commerçants restreignent leurs affaires ou font la contrebande.

L'impôt personnel ou capitation (*medjeba*) de 3,600,000 francs est tombé en 1878 à 2,400,000 francs, et cette année sera inférieur à 1,200,000 francs.

Le *kanoun* (impôt sur les oliviers) est assis sur l'arbre lui-même; proportionnel à son âge, non à la récolte, il prend la même somme au contribuable, que celui-ci ait récolté peu ou beaucoup d'olives, ou pas du tout. Un hectare de terre peut re-

(1) M. G. Charmes, *Journal des Débats*, 7 mai 1882.

cevoir 300 oliviers et paie de 46 à 92 francs d'impôt, selon l'âge des arbres. « Les meilleures terres, dit M. Charmes, à qui nous empruntons ces détails, se louent 28 francs l'hectare; d'où l'on peut juger combien peu rapporte en réalité l'olivier. Dans le nord de la Régence, la dîme remplace le kanoun, ce qui a du moins l'avantage de décharger le cultivateur quand l'année est improductive; mais les autres frais sont les mêmes : le droit d'exportation vient doubler la dîme aussi bien que le kanoun. C'est pourquoi l'huile tunisienne s'écoule en Europe avec une extrême difficulté. La récolte de l'année dernière n'a pas été mauvaise, et la récolte prochaine s'annonce comme devant être superbe; mais les négociants, dont les magasins sont déjà remplis d'huile qu'ils n'ont pas pu vendre, grâce aux conditions désastreuses dont je viens de parler, risquent de voir disparaître entre leurs mains une richesse naturelle dont un déplorable système d'impôt ne leur permet pas de tirer parti.

« La production du blé et de l'orge n'est pas moins entravée que celle de l'huile. Les cultivateurs sont frappés en Tunisie même de sept droits, auxquels viennent s'ajouter les droits d'entrée en pays étrangers lorsqu'ils veulent transporter leurs produits sur les marchés d'Europe. Quand la moisson est mûre, on procède d'abord au recensement, c'est le premier droit; vient ensuite la dîme, puis les frais de perception qui ne sont pas compris dans la dîme; puis le droit d'entrée aux portes de la ville où le blé et l'orge sont embarqués; puis le droit de mesurage, puis le droit d'exportation, puis enfin le droit de statistique et de douane.

« L'ensemble de ces droits atteint des chiffres effrayants. Ainsi le cassis de blé, qui se vend en moyenne 82 francs, paie 28 fr. 75 c. d'impôts divers, soit 35 0/0, et le cassis d'orge, qui se vend 26 fr. 80 c., paie 13 fr. 55 c. ou plus de 50 0/0. Il faut tenir compte en outre du loyer de la terre, des frais de labour, des frais de transport qui sont énormes dans un pays dépourvu de routes, des frais de nolis, etc., etc. En additionnant tous ces droits et

tous ces frais, on arrive sans peine à s'expliquer que le paysan tunisien soit plongé dans la plus affreuse misère. S'il est propriétaire, il se voit bientôt forcé de céder sa terre à ses créanciers. Dans les années mauvaises, il emprunte pour payer ses impôts; or ces années étant les plus nombreuses, l'emprunt s'ajoute indéfiniment à l'emprunt. Une année bonne tous les quatre ou cinq ans ne suffit pas à remettre de l'ordre dans ses affaires et à lui permettre de se délivrer de ses dettes. Imprévoyant comme le sont les Arabes, il se laisse aller au mirage du crédit; il devient la proie des usuriers; peu à peu tout son bien s'échappe de scs mains pour passer dans les leurs. C'est ainsi que, dans le Sahel, les plus riches cultures d'oliviers sont aujourd'hui la propriété de juifs et d'Européens. Ceux-ci tirent quelquefois profit des terres dont ils s'emparent, parce qu'étant placés sous la protection des consuls, ils paient seulement les droits que je viens d'énumérer, ou même quelquefois ils n'en paient pas du tout. Mais les indigènes sont écrasés sous d'autres fardeaux encore.

« Pour assurer la bonne administration des revenus affectés et pour empêcher la dilapidation des revenus réservés, une organisation financière très habilement combinée a été organisée. Elle se compose : 1° du comité exécutif qui joue le rôle de ministre des finances de la Régence; 2° du comité de contrôle qui a la surveillance des revenus affectés, et, par extension, celle des revenus réservés, mais qui servent de garantie éventuelle aux intérêts des créanciers. La réunion du comité exécutif et du comité de contrôle forme la commission financière. Le bey ne peut, sans son assentiment, faire des concessions, contracter des emprunts, etc., etc. Elle siège tous comités réunis, et ses décisions sont prises à la majorité des voix; mais quand il ne s'agit que de l'administration financière de la Régence, à l'exclusion des revenus affectés, c'est-à-dire de la perception des impôts réservés, de la préparation du budget, etc., ce comité exécutif est seul appelé à délibérer. Ce comité se compose de trois membres : le premier ministre, un Tunisien au choix du bey et un inspecteur des

finances nommé par lui sur la proposition du gouvernement français. Le premier ministre est en outre président, et l'inspecteur des finances, vice-président de la commission financière. Le comité de contrôle est formé de six membres nommés en raison de deux pour les créanciers de chacune des nationalités française, anglaise et italienne.

« Pour compléter cette organisation, la commission financière a établi un conseil d'administration chargé de gérer les revenus affectés. Ce conseil comprend cinq membres, un Français, un Anglais, un Italien, un Tunisien, un Européen d'une autre nationalité que l'anglaise, la française et l'italienne. C'est la commission financière qui choisit le président en conseil d'administration; ce conseil élit lui-même son vice-président. Naturellement ce conseil est placé sous l'autorité du comité exécutif et sous la surveillance du comité de contrôle; son président remplit en quelque sorte les fonctions de directeur général des revenus affectés, tandis que l'administration même de ces revenus est placée entre les mains des quatre autres membres. Grâce à son importance toute particulière, le service de la douane a été confié à un directeur pris en dehors du conseil, lequel est en ce moment un Italien.

« Telle est, en résumé, l'organisation financière de la Tunisie. Une partie des revenus de la Régence est aliénée et administrée, sous le contrôle de l'Etat, par une commission internationale, et l'autre partie est perçue et dépensée sous le contrôle du comité exécutif de cette commission. Ce qui a frappé le plus jusqu'ici, dans cet ingénieux système, les observateurs politiques, c'est son caractère international. Il y a là, en effet, un danger de premier ordre, et, comme presque tous les titres de la dette tunisienne appartiennent à des créanciers français, c'est un danger auquel nous nous sommes exposés assez gratuitement. En tous pays, mais surtout dans les pays orientaux, les finances sont le nerf de toutes choses; celui qui possède les finances possède l'administration et le gouvernement. Il est donc parfaitement certain que nous ne serons jamais ce que nous devons être en Tunisie, si

nous partageons avec d'autres puissances, sous prétexte d'intérêts financiers, l'administration et le gouvernement de la Régence. Je dois dire que la commission financière est toujours restée en dehors des conflits politiques, qu'elle s'est occupée de son œuvre propre sans chercher à empiéter sur des attributions qui ne lui appartenaient pas. Mais cela vient de ce que les luttes d'influence internationale avaient les consulats pour théâtre et les consuls pour acteurs jusqu'à notre intervention militaire, et que, depuis cette intervention, la commission, qui se sent menacée, évite tout ce qui pourrait précipiter sa ruine. Montrera-t-elle la même prudence, la même longanimité le jour où, sûre de l'avenir, elle deviendra, par l'abaissement forcé du consulat, la seule force internationale de la Tunisie? Ceux qui ont vu, comme moi, en Egypte, le parti qu'on peut tirer des institutions financières au profit de la politique des pays étrangers sont absolument convaincus du contraire. Il faut que nous soyons chez nous en Tunisie ; or nous n'y serons pas chez nous tant que l'Italie, l'Angleterre ou une puissance quelconque y partagera avec nous la gestion des finances. Un agent habile, souple, habitué aux intrigues orientales, nous enlèvera sans beaucoup de peine la majorité dans la commission. Ce n'est pas le gouvernement français qui nomme cette commission, il en désigne seulement le vice-président ; le choix des membres est laissé aux créanciers qui mettront toujours leur intérêt particulier au-dessus de l'intérêt général de la politique nationale. Dans le conseil d'administration nous sommes fatalement en minorité, puisqu'il y a en face de nous trois étrangers et un Tunisien, et qu'en supposant que ce dernier ne nous abandonne jamais, nous n'en resterons pas moins dans la position de deux contre trois. Le conseil d'administration est renouvable tous les trois ans; en ce moment il est fort bien composé, parce qu'il a été élu sous le coup de nos succès militaires; mais aux prochaines nominations on ne peut répondre de rien. Jadis il était présidé par un Anglais, il peut l'être demain par un Italien. Or, c'est lui qui nomme tous les agents finan-

ciers. Ces agents, jusqu'à ce jour, ont été pris parmi les Européens établis en Tunisie; c'était fatal, car il était impossible de faire venir des fonctionnaires du dehors pour occuper une position précaire et transitoire ; mais comme les Italiens et les Maltais sont beaucoup plus nombreux que nous en Tunisie, ce sont eux qui l'ont emporté presque partout, en sorte que dans un pays où nous avons versé tant de sang, que nous occupons militairement, que nous ne pouvons pas abandonner sans nous exposer à la perte de nos possessions d'Afrique et à la ruine de notre influence orientale, l'administration financière est entre les mains de ceux qui ont le plus grand intérêt à nous contrecarrer de toutes les manières, à nous créer sans cesse des difficultés, à tendre sous nos pas des pièges qui nous rendront toute marche impossible.

« Il y a là, je le répète, un danger politique de premier ordre, sinon pour le présent au moins pour l'avenir. Qu'on n'oublie pas que la commission financière est maîtresse des revenus les plus productifs du pays, que son assentiment est nécessaire pour l'émission de tout emprunt, pour l'obtention de toute concession ; pour le maintien de toutes celles qui auraient été faites indûment; que le comité exécutif fixe et encaisse les revenus même réservés; qu'il établit le budget, ordonnance les dépenses, crée les impôts; que le conseil d'administration exerce une influence directe, multiple, incessante sur toutes les affaires de la Régence. Nous nous croyons maîtres du pays, nous avons fait des sacrifices énormes pour cela, et les douanes qui enveloppent toute la Régence, qui, tant pour l'exportation que pour l'importation, traitent avec les habitants les plus influents du littoral, avec ceux dont l'influence sur les tribus est la plus directe, avec ceux qui peuvent y répandre à leur gré un esprit d'apaisement ou un esprit de révolte; les douanes qui surveillent la contrebande de la poudre et des armes de guerre sont sous la direction d'un Italien. C'est à peine, paraît-il, si l'on y compte trois Français ! Est-il besoin d'insister sur les inconvénients d'une pareille situation ?

Est-il besoin d'en signaler les périls? Si par cette prudence excessive qui est en Orient le comble de l'imprudence, par cet amour des demi-mesures, des demi-solutions dont, hélas! l'art malencontreux semble être devenu le plus sûr garant des succès parlementaires, nous commettons la faute de laisser toutes les puissances intervenir dans l'administration financière de la Tunisie, c'est en vain que nos soldats en tiendront les postes fortifiés et les positions importantes. Les intrigues en mineront le terrain sous leurs pieds, et un jour ou l'autre, au moment où des difficultés européennes appelleront ailleurs notre attention, nous y verrons éclater des conspirations longuement préparées, qu'avec un peu de prévoyance nous aurions pu prévenir et empêcher.

« Mais si grave que soit ce péril, je ne le mets pas en balance avec la honte de laisser subsister dans un pays sur lequel flotte notre drapeau une organisation financière qui l'écrase, le ruine et le condamne à un épuisement aussi rapide qu'inévitable. Cette organisation est admirablement conçue pour garantir aux créanciers le paiement de leurs coupons. On sait que la richesse de la Tunisie est en quelque sorte intermittente; lorsque l'année est bonne, c'est-à-dire lorsque la pluie tombe en abondance durant l'hiver, la récolte est merveilleuse et les revenus considérables. Mais par malheur cela n'arrive qu'une fois tous les quatre ou cinq ans. Il en résulte que les excédents de recettes sont fort rares; mais quand ils se produisent par hasard, il ne faudrait pas croire que le pays en profite. S'il y a des plus-values sur les ressources qui lui sont affectées, la commission financière ne les emploie pas à amortir la dette, ce qui soulagerait d'autant le fardeau qui pèse sur la Tunisie. Prévoyant avec raison les années mauvaises où le gouvernement aura quelque peine à lui donner sur ses propres revenus les sommes nécessaires à parfaire l'insuffisance des siens, la commission achète des titres de la Dette, non pour les amortir, mais pour les garder en caisse, comme fonds de réserve, dont, bien entendu, les coupons continuent à courir. Quand la disette arrive, le bey, condamné à couvrir avec ses res

sources réservées le déficit en ressources affectées, doit payer non seulement les coupons qui se trouvent entre les mains de ses créanciers, mais encore ceux que la commission a amortis en les achetant avec l'argent de la Régence. Il ne peut le faire qu'au moyen d'un emprunt. Or, pour emprunter, il faut avoir du crédit, et il n'en a pas. Par la plus bizarre des combinaisons financières, la commission vient alors à son aide : elle lui confie les titres qu'elle a acquis, afin qu'il les donne comme nantissement aux nouveaux créanciers, mais sans renoncer, je le répète, car c'est là le point essentiel, à en toucher elle-même le coupon. Si bien garantis qu'ils soient, grâce à cet ingénieux procédé, ces emprunts sont contractés à des taux très élevés, et forment en s'accumulant une dette flottante qui deviendra peu à peu considérable. Je ne crois pas qu'on ait jamais imaginé un système mieux fait pour créer une dette perpétuelle et indéfiniment croissante. En supposant qu'il y eût assez de bonnes années pour racheter peu à peu la dette actuelle, cela ne servirait à rien, puisque les rachats ne sont point un amortissement, et puisque les titres acquis par la commission ne sortent de sa caisse que pour servir de gage à de nouveaux emprunts plus lourds que les premiers.

. . . . . .

« La commission financière est présidée par un homme doux, modeste, mais d'une incontestable valeur et d'une probité parfaite, M. Depienne, venu en Tunisie dans des circonstances fort difficiles. Son rôle a été des plus délicats, et il s'en est remarquablement acquitté. Mais il est le premier à reconnaître et à proclamer que l'existence de la commission financière, excellente pour les créanciers, est incompatible avec une bonne administration financière de la Tunisie. Le président actuel du conseil d'administration, M. Rousseau, est un Français auquel tout le monde rend pleine justice. Mais il n'est à la tête du conseil que depuis quelques mois, et lui aussi est forcé d'avouer que sa mission est pleine de périls. Tous les revenus qui ont pu être af-

fermés ont donné de meilleurs produits qu'ils ne le faisaient sous l'administration directe du conseil. Preuve évidente que le système est radicalement faux et que, même mis en œuvre par des hommes de mérite, il ne peut produire que des résultats déplorables ! »

Comme conclusion, M. Charmes, d'accord avec tous les hommes compétents, estime que le rachat, par la France, de la dette tunisienne est le seul moyen, en relevant le pays, de prendre à Tunis la situation qui convient à nos intérêts et à notre honneur national. C'est le seul moyen d'accomplir dans la Régence le rôle qui nous y incombe, d'écarter à la fois les prétextes légers et les motifs sérieux d'intervention étrangère, diplomatique ou autre, et de fortifier notre domination en Afrique sans léser aucun droit. En effet, ajoute-t-il, « la dette fondée et la dette flottante de la Régence s'élèvent à 137,671,384 francs. En émettant des titres de 3 0/0 amortissable jusqu'à concurrence de cette somme, soit, au cours de 84 francs, une somme d'environ 163,900,000 francs, l'annuité de l'emprunt, remboursable en soixante-quinze ans, serait de 5,518,200 francs, ce qui constituerait une économie annuelle de 1 million sur le service actuel de la dette fondée, sans compter le remboursement intégral des 12 millions 1/2 de la dette flottante et la libération complète de la Tunisie en soixante-quinze ans. Comme garantie de ses déboursés, la France aurait l'administration directe et absolue de la Régence. Les porteurs de titres tunisiens seraient admis de préférence à souscrire cet emprunt en versant en paiement leurs obligations de 500 francs ; les sommes versées par les autres souscripteurs seraient employées au remboursement des obligataires qui n'auraient pas voulu profiter de la conversion. »

On voit donc que, si le rachat par la France de la dette tunisienne est une mesure de quelque importance, financièrement parlant, cette mesure a pour soi d'être logique, et conforme à nos intérêts comme à ceux de la Tunisie.

Une des conséquences qu'elle produirait serait, naturellement,

de placer dans nos mains l'administration et la justice, au moins en grande partie; d'écarter de l'une et de l'autre les malversations, les intrigues, les corruptions; de réduire à leur juste rôle les consulats étrangers, et, puisque pour des raisons encore ignorées, le traité de Casr-Saïd, faute de les abroger, a maintenu les capitulations imposées par François Ier au sultan, et qui aujourd'hui vont contre leur objet primitif, il deviendrait légitime et facile de les supprimer : personne en Europe n'aurait même l'idée d'opposer à la France du vingtième siècle des stipulations imposées à la Turquie par la France du seizième siècle, et qui, bonnes entre Turcs et Occidentaux, ne peuvent être tolérées par ceux-ci comme règle de leurs rapports internationaux en Orient. La preuve en est que l'Angleterre les a supprimées à Chypre, l'Autriche en Herzégovine et en Bosnie.

Toutefois, le fait est que la diplomatie française, en préparant le traité de Casr-Saïd, n'y a mis aucune clause visant les capitulations qui dès lors subsistent aujourd'hui contre nous, maîtres de la Tunisie, comme hier pour nous, hôtes de ce pays, contre le bey, son souverain. Il est difficile d'admettre que ce soit un oubli de sa part, ni même un effet de cette affection et de ce respect qu'on porte à son propre ouvrage : nos diplomates ont donc eu, pour faire cette faute apparente de lier les mains au gouvernement, quelque raison secrète et déterminante que l'avenir fera connaître.

Nous terminerons ce chapitre par quelques notions sur le rôle des consulats en Orient, particulièrement à Tunis, et sur les capitulations.

Un consul d'Orient, d'après M. G. Charmes, est un véritable potentat qui détient une partie du pouvoir du gouvernement près duquel il est accrédité. « Il n'y a pas d'ambassadeur, pas de ministre, pas même de souverain qui ait une autorité égale à la sienne... Sa souveraineté... s'exerce à la fois sur ses nationaux et sur le pays dans lequel il est établi. Mais elle n'est réelle qu'en ce qui concerne ce dernier. Les capitulations faisaient du consul

un maître sans contrôle des nationaux ; théoriquement ils n'ont d'existence, de biens, de sécurité que par lui ; il peut les juger, les emprisonner, les traiter comme il lui plaît... Mais... dans la pratique, il est plutôt leur instrument.

« ... Aujourd'hui, les colonies étrangères en Orient sont formées d'éléments variés, multiples, disparates, en grande partie détestables. Il en résulte qu'au lieu de rester un censeur, le consul est devenu par la force des choses un complice... Placé à la tête d'une population remuante, qui n'est venue en Orient que pour y faire de rapides fortunes par des moyens avouables ou non avouables, il est condamné, sous peine d'être accusé de manquer de patriotisme et d'être poursuivi d'accusations odieuses jusque dans la métropole, à se faire le serviteur des plus tristes intérêts. De là ces scènes à la fois grotesques et tragiques que les journaux à scandale se sont plu à mettre en lumière depuis quelques mois. De là ces affaires véreuses, ces entreprises qui paraîtraient criminelles en Europe, et pour lesquelles en Orient les consuls des plus grandes puissances entrent en campagne, comme s'il s'agissait de l'honneur et de la puissance de leur pays.

« Dieu me garde de dire que tous les Européens établis en Orient y poursuivent des intérêts condamnables ! En Orient comme partout il y a de très honnêtes gens, qui travaillent sans bruit, qui gagnent modestement leur vie, qui rendent des services considérables sans demander pour cela une rémunération exagérée, qui ont horreur des gains illicites et des coupables succès. Mais ceux-là ne voient leur consul que pour le saluer les jours de fête ; tandis que ceux qui l'entourent, qui se pressent à ses côtés, qui réclament sans cesse son concours, sont presque toujours des aventuriers désireux de s'enrichir en quelques années et à quelque prix que ce soit.

. . . . . .

« Vivant dans un milieu interlope, conseillé par des drogmans d'une valeur intellectuelle médiocre et d'une moralité douteuse, si le consul, comme je le disais tout à l'heure, est devenu la

plupart du temps le jouet de ses nationaux dont il devait être le censeur, en revanche, son autorité vis-à-vis du gouvernement auprès duquel il est accrédité n'a fait que grandir depuis l'origine des capitulations jusqu'à nos jours... Le consul et sa colonie forment un Etat dans l'Etat. Où commence l'action du consul s'arrêtent la police, l'administration, la justice, les lois. Et cette action n'a pas de limites. Elle peut s'étendre sur les indigènes aussi bien que sur les Européens au moyen de la protection dont les effets sont cent fois plus grands que ceux de la naturalisation en Europe. En devenant protégé, on n'acquiert pas seulement le droit d'un citoyen, on se dispense de ses devoirs. Le protégé comme le national est soustrait à l'impôt ; il est à l'abri de l'autorité locale ; il peut la braver impunément. Or, il suffit d'un mot du consul, bien souvent d'un caprice plus ou moins intéressé du drogman, pour transformer en protégé l'homme qui était la veille Turc, Egyptien ou Tunisien. Dès lors cet homme devient un petit souverain ; dans la sphère de ses intérêts il est libre de s'emparer de la puissance publique ; personne ne saurait l'en empêcher ; s'il s'établit sur un terrain, s'il s'en arroge la propriété, il sera presque impossible de l'en déloger ; s'il refuse de payer une taxe, nul n'a le moyen de l'y contraindre ; s'il commet un crime ou un délit, il se couvrira d'un prétexte politique pour échapper au châtiment, et il y échappera. On a beau vivre en Orient, on a beau y assister tous les jours aux spectacles les plus étranges, quand on n'a pas l'esprit fait d'une certaine manière, on y éprouve à tout propos de nouvelles surprises. Ce n'est pas sans stupéfaction, j'en conviens, que, déjeunant aux environs de Tunis dans une propriété française, j'ai entendu un des convives porter le toast suivant : « Buvons à la France, mes- « sieurs ! Nous sommes ici sur territoire français. Nous y faisons « tout ce que nous voulons, et nous ne payons pas l'impôt ! » La naïveté de cet aveu, ou plutôt de cette déclaration, m'a confondu. Se glorifier d'habiter un pays pour l'exploiter indignement, sans supporter aucune des charges publiques, est une cou-

tume orientale à laquelle je ne m'habituerai jamais. Cependant presque tous les Européens et les protégés européens raisonnent comme la personne qui portait le toast que je viens de citer. Si nous laissons subsister les capitulations en Tunisie, il ne faut donc pas nous faire d'illusion sur l'avenir qui nous y attend. Déjà les Italiens ont très habilement accordé leur protection, non seulement à des individus isolés, mais à des familles, à des groupes pris en masse. Dans certaines villes du littoral ils ont, d'un seul coup, déclaré protégés des centaines d'Israélites Je ne le leur reproche pas : c'est une politique excellente de leur part. Mais n'est-il pas à craindre qu'un jour ne vienne où dans des milliers de familles, les jours de fête, on portera à déjeuner des toasts enthousiastes à l'Italie, sur le territoire de laquelle on ne paie pas d'impôts, même lorsque ce prétendu territoire est placé dans une contrée arrosée du sang et de l'or de la France?

. . . . . .

« Il y a en Orient deux sortes de consuls : 1° le consul des petites puissances ou des grandes puissances ne possédant point d'intérêt dans les contrées où il habite ; 2° le consul des grandes puissances ayant des intérêts considérables à défendre devant le gouvernement auprès duquel il est accrédité. En principe, il n'existe aucune différence d'attributions et de pouvoirs entre ces deux sortes de consuls, et, de fait, lorsqu'un consul de la première catégorie est actif, remuant, doué d'intelligence et d'habileté, il peut, malgré son infériorité naturelle, jouer un rôle aussi important que ceux de la première catégorie. J'ai vu en Egypte et en Syrie des consuls qui n'avaient pas un seul national, et qui s'étaient procuré à grand'peine deux ou trois protégés, parler aussi haut et obtenir en somme autant de faveurs que les consuls de France et d'Angleterre. L'issue des plus grosses affaires dépend souvent, en effet, d'un de ces consuls. Ils ont leurs voix comme les autres dans les réunions consulaires; ils y forment même la majorité, car ils sont les plus nombreux. Il peut arriver

aussi que l'un d'eux soit doyen du corps consulaire ; dans ce cas, la tenue et la direction des réunions sont à sa merci.

. . . . . .

« Quelle que soit donc la puissance qu'ils représentent, tous les consuls exercent le même pouvoir exorbitant; ils se mêlent aux intrigues de palais, ils complotent avec les factions, ils pèsent sur la vie quotidienne du gouvernement, ils entravent incessamment son action. A la moindre difficulté, ils en viennent aux menaces. Habitués dès leur jeunesse à traiter les Turcs avec la plus grande brutalité, à leur poser à propos de tout un ultimatum, dès que la moindre difficulté se produit, ils montrent en rade un cuirassé, menaçant de ses formidables canons d'acier les murailles croulantes des villes orientales sur lesquelles des pièces endormies dans la rouille ne peuvent que se taire, humiliées devant ces terribles engins de destruction.

. . . . . .

« Comme toutes les puissances absolues, les consuls sont d'humeur jalouse et conquérante. Ne s'occupant guère que d'intérêts privés, mettant sans cesse l'honneur de leur pays à faire obtenir des avantages matériels à leurs nationaux, ils en arrivent bientôt à ne plus pouvoir supporter qu'aucun de leurs collègues entre en concurrence avec eux et obtienne les mêmes succès. Les appétits individuels, dont on connaît la violence, sont généralement exclusifs; lorsque la politique consiste uniquement à les satisfaire, il est inévitable qu'il se produise des conflits incessants, implacables, sans autre issue que la violence.

. . . . . .

« On s'explique sans peine que, comprenant et remplissant ainsi leur rôle, les consuls aient une horreur profonde pour la politique d'action financière, administrative et judiciaire qui tend à remplacer en Orient la politique des capitulations.

. . . . . .

« Ne connaissant que des questions d'intérêts privés, ils ne sont pas aptes à prendre en main la direction des grandes affaires.

Pour s'acquitter de cette œuvre, il faut des hommes spéciaux, des hommes compétents, des hommes du métier. Or, lorsque ces hommes arrivent en Orient, mieux ils sont choisis, mieux ils s'acquittent de leur mission, plus ils ont de talent, d'autorité, de prestige, plus ils augmentent l'influence véritable de leur pays, et plus naturellement ils rejettent dans l'ombre le consul et diminuent son pouvoir absolu.

. . . . . .

« Pour les consuls, toute critique est insupportable, tout homme qui la formule est un incapable ou un mauvais esprit. Du moment qu'il s'agit de faire triompher l'influence nationale, — et c'est toujours de cela qu'il s'agit, même dans les questions les plus manifestement particulières, — à quoi bon s'arrêter aux détails, aux scrupules de conscience, voire aux difficultés ou aux impossibilités matérielles? J'entendais, il y a quelques jours, un de nos compatriotes raconter une conversation du directeur des travaux publics à laquelle il avait assisté, au sujet d'une concession réclamée par un Français. Cette concession était donnée dans les termes les plus vagues : elle portait sur toute une province de la Tunisie, elle comprenait des propriétés appartenant à des tribus. Le directeur des travaux publics avait fait remarquer qu'il faudrait la préciser et la restreindre de manière à respecter les droits existants. Notre compatriote n'en revenait pas. « Eh quoi! disait-il, « s'arrêter à de pareilles objections quand il s'agit de l'intérêt « d'un des nôtres, n'est-ce pas porter atteinte à notre influence? « Je ne comprends pas le directeur des travaux publics. C'est pour- « tant bien un Français! » Telle est la naïveté avec laquelle tous les Européens, à quelque nation qu'ils appartiennent, s'imaginent que l'honneur de leur pays est engagé au succès de leurs affaires les plus contestables, et que si un de leurs compatriotes ne leur prête pas main-forte dans l'œuvre de l'exploitation sans merci ni miséricorde des questions orientales, il fait œuvre de mauvais citoyen. C'est la doctrine des consuls, et de là viennent leurs conflits avec les chefs de service qui se préoccupent de rétablir ou de

maintenir quelque ordre, quelque moralité dans les administrations qui leur sont confiées.

« Le but est tout, les moyens ne sont rien. Un succès diplomatique éclatant qui assure à un national une concession à laquelle il n'a aucun droit ou qui le décharge de ses impôts et les fait payer par le gouvernement, n'est-il pas préférable à ces réformes lentes, graduelles, fécondes, qui transformeraient à la vérité la face d'un pays et qui nous feraient chérir de ses habitants, mais qui porteraient atteinte aux capitulations, à toutes les vanités qu'elles favorisent, à tous les intérêts individuels dont elles assurent la satisfaction? »

On le voit, M. G. Charmes, qui a vécu en Orient, n'en a pas rapporté d'illusions sur le rôle joué dans ces pays par les consuls européens. Et bien que la sévérité de ses appréciations n'atteigne pas notre ancien consul à Tunis, M. Roustan, auquel il s'est plu à rendre un hommage d'autant plus précieux qu'il émane évidemment d'un esprit ferme, clairvoyant et peu complaisant, il reste avéré néanmoins que si les capitulations ne valent plus grand'chose, les consulats laissent fort à désirer.

Quant aux capitulations, jadis conquête de la politique de François I^{er}, elles ont cessé depuis longtemps de bénéficier à nos seuls nationaux et à notre influence en Orient. Lorsqu'elles ont été établies, c'est sous notre pavillon que se faisait tout le commerce du Levant, et alors comme depuis, pendant de longues années, nos agents en pays musulman étaient les seuls protecteurs des Européens. Mais le progrès des temps, les vicissitudes de notre politique, le développement du commerce et de l'industrie à l'étranger comme chez nous, les déplacements de force et d'influence qui ont successivement eu lieu en Europe, ont fait que « les capitulations sont tombées dans le domaine commun; tout le monde en a obtenu; tous les drapeaux ont pu flotter à côté du nôtre dans les Echelles du Levant; tous les privilèges dont nous avions le monopole sont devenus la propriété commune et, dans cette ardente concurrence, chacun obtenant le traitement de la nation

la plus favorisée, nous avons perdu le rang unique que nous possédions autrefois (1). »

En cet état de choses, il semble que notre politique eût dû prévoir et préparer, pour nos rapports avec les peuples musulmans des côtes méditerranéennes, des bases diplomatiques nouvelles et en harmonie avec une situation générale aussi profondément modifiée. Mais il n'en a rien été; au contraire, notre dernier acte a redonné une force nouvelle aux capitulations, dont l'effet atteint même nos soldats : si, à Tunis, ou dans une autre ville du littoral possédant des consuls, un de nos troupiers est assailli ou maltraité, l'autorité militaire française ne peut punir les agresseurs s'ils sont Italiens, Grecs, Maltais, etc.; c'est à leurs consuls qu'ils sont déférés, et par leurs consuls qu'ils sont punis ou, ce qui arrive le plus souvent, renvoyés des fins de la plainte.

« Aucune réforme n'est possible avec le maintien d'un régime qui met au-dessus de la loi toute la population européenne et toute la partie de la population indigène placée sous l'autorité des consuls au moyen de la protection diplomatique. Il faut avoir vécu en Orient, il faut avoir vu de près les abus qui en résultent, pour comprendre combien les capitulations sont incompatibles avec un gouvernement régulier, avec une administration honnête. Elles ont puissamment contribué à la désorganisation morale et matérielle de la Turquie, et l'on peut affirmer, sans craindre de se tromper, que si, par grand hasard, il s'élevait dans l'empire ottoman un homme capable d'entreprendre sincèrement et sérieusement de régénérer son pays, elles feraient avorter tous ses projets. Comment veut-on, en effet, qu'une nation se réforme, alors qu'elle ne peut prendre aucune mesure, édicter aucune loi, frapper aucune taxe sans que des milliers d'étrangers établis sur son territoire, maîtres de la plus grande partie de ses propriétés, possesseurs de ses meilleures ressources, s'insurgent aussitôt et poussent à la révolte tous les indigènes? Dans de pareilles con-

(1) G. Charmes, *Journal des Débats*, 9 juin 1882.

ditions le gouvernement officiel n'est plus qu'une apparence; il n'y a plus de souveraineté; le pouvoir réel est entre les mains des consuls qui couvrent leurs nationaux, qui les secondent dans toutes leurs entreprises, qui les jugent et qui les absolvent au nom de l'utilité politique, laquelle en Orient prime le droit, chaque fois qu'ils empiètent sur la puissance du pays dans lequel ils sont établis. Et ce serait une erreur de croire que les indigènes du moins restent soumis à l'autorité locale. Lorsqu'ils redoutent sa juridiction, comme leurs affaires sont sans cesse enchevêtrées dans celles des Européens, ils trouvent le moyen de placer leurs intérêts sous la sauvegarde de ces derniers et d'échapper à la justice de leur pays pour tomber sous celle des consuls. Cela donne naissance aux contrats les plus honteux, aux arrangements les plus iniques, aux plus inqualifiables compromis. Mais les capitulations dissimulent tous ces mensonges et se prêtent à toutes ces fraudes avec une complaisance que n'avaient certainement pas prévue ceux qui les ont inventées. »

De par les capitulations, le droit de juger, de condamner les Européens, et l'exécution des sentences prononcées, appartiennent aux consuls, à chacun pour ses nationaux. Des règles et des limites sont officiellement posées à l'exercice de ces droits souverains; mais pratiquement il n'en est pas tenu compte. L'inviolabilité personnelle des consuls et de leurs drogmans est un des moyens servant à éluder des stipulations pourtant formelles et claires. En voici un exemple que nous empruntons à M. G. Charmes :

« Ainsi les étrangers ne peuvent posséder des propriétés foncières qu'à la condition de payer les mêmes impôts que les indigènes et de se soumettre aux tribunaux locaux pour toutes les contestations relatives à ces propriétés. Tel est le principe; mais il disparaît complètement dans la pratique. Lorsqu'un fonctionnaire local veut pénétrer sur une propriété européenne, il y trouve le drogman d'un consulat, et, comme il est impossible de repousser par la force le drogman d'un consulat, personnage absolument

sacré, le fonctionnaire indigène est obligé de se retirer. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de ce point particulier, en dehors des questions relatives à la propriété foncière, la compétence des consuls est absolue. On comprend tout de suite les conséquences qui en résultent. S'il s'agit, par exemple, d'établir une taxe, le consul peut s'y opposer, ou du moins il peut en dispenser ses nationaux; s'il s'agit même d'une taxe ancienne, il peut leur fournir les moyens de s'y soustraire, car il est leur seul juge, et personne ne saurait l'empêcher de les renvoyer des poursuites qui leur sont intentées. Qu'on ne croie pas que cette hypothèse soit purement gratuite.

« En Tunisie même des faits nombreux se sont produits dans ces dernières années qui ont mis en pleine lumière ce que les capitulations ont de plus odieux. On a vu, par exemple, le concessionnaire d'une grande exploitation agricole, lequel ne remplissait d'ailleurs aucune des conditions de sa concession, refuser non seulement de payer ses taxes immobilières, mais encore les droits de marché qui frappaient la vente de ses produits agricoles. Dans tous les pays du monde il aurait été expulsé purement et simplement de sa concession. En Tunisie il y a été maintenu, et, après un long conflit, dans lequel tous les ressorts des capitulations ont été mis en œuvre, il a obtenu la reconnaissance de ses prétentions. Aujourd'hui il est maître absolu de sa concession, et il ne paie aucun impôt d'un genre quelconque. Il en résulte une situation des plus étranges. Comme une partie des taxes qui attaquent la propriété foncière, les droits de marché, les droits de douane à l'exportation, sont affectés au coupon de la Dette, la commission financière a très justement refusé d'admettre pour son compte les exemptions d'impôts auxquelles le gouvernement beylical a été forcé de consentir. Non seulement ce malheureux gouvernement ne perçoit aucune taxe sur la concession dont je parle, mais il est forcé de payer sur ses propres ressources celles de ces taxes qui devraient être versées dans la caisse de la commission financière. Supposons, par impossible,

qu'un pareil système se généralise. Le gouvernement beylical acquitterait bientôt toutes les taxes des Européens. Bientôt il ne percevrait plus des impôts écrasants sur les indigènes que pour solder les taxes des propriétaires européens au profit de créanciers non moins européens. Voilà l'idéal vers lequel on marchait quand nous sommes entrés en Tunisie. Mais s'il s'était réalisé jusqu'au bout, il est bien clair que les propriétaires exonérés auraient pu trouver une source nouvelle de revenus dans l'exploitation de leur privilège. Qui aurait pu les empêcher, par exemple, de faire passer chez eux les récoltes de leurs voisins et de les vendre sur le marché comme venant de leurs propres domaines? Si frauduleuse que fût une pareille opération, rien ne prouve qu'elle n'eût pas été tentée un jour ou l'autre. Les propriétaires européens ont une tendance évidente à étendre les abus dont ils profitent à tous ceux avec lesquels ils sont en relations d'affaires. Ainsi, hier encore, un agriculteur anglais, près de Mateur, n'a pas craint de soustraire tout le personnel indigène de son exploitation aux impositions dont il devait au contraire assurer le paiement.

. . . . . .

« Ainsi il n'y a pas plus de colonisation, pas plus d'agriculture et d'industrie que de gouvernement possible avec les capitulations. Il y a moins encore d'administration. Je vous ai déjà dit que Tunis était dans un état de délabrement et d'infection aussi nuisible à la santé publique qu'aux intérêts du commerce. A la moindre averse, la promenade de la Marine, en particulier, devient un véritable cloaque, d'où s'exhalent les plus tristes parfums. Eh bien! le régime consulaire ne permet ni d'y exécuter des travaux publics, ni d'y prendre de simples arrêtés de police et des règlements de voirie. Il en est de même partout. Il ne faut pas songer à exproprier un étranger, à le contraindre à l'alignement, à établir un pont, une route, des égouts. Tout cela est subordonné au consentement de consuls qui voient des affaires d'Etat dans la plus petite question de balayage, et qui soulèvent

par conséquent un conflit pour un tas d'immondices. Je me rappelle l'étonnement que j'ai éprouvé, la première fois que je suis allé au Caire, en voyant les rues obstruées par des monceaux de pierres que la police locale était impuissante à faire enlever. Ces monceaux de pierres appartenaient à des Européens; les capitulations les protégeaient au détriment des passants qui devaient ou les franchir avec peine, ou faire un long détour pour les éviter. Un de mes amis possédait devant sa maison une fort belle cour. Un propriétaire précédent se l'était procurée d'une manière originale. Il avait tout simplement barré la rue qui passait à côté de chez lui. Vous croyez peut-être qu'on l'en avait empêché? Non, on s'était borné à renverser la maison d'un indigène pour faire faire un circuit à la rue en respectant la cour de l'Européen.

« Il y a trop longtemps que je vis en Orient pour m'étonner aujourd'hui de quelque chose. Néanmoins ce n'est pas sans quelque surprise que je vois ce que les capitulations ont fait de Tunis ! Les consuls y forment une véritable municipalité sans l'agrément de laquelle il n'est pas permis d'enlever un pavé ou de supprimer une charogne. Ce dernier détail n'est pas une exagération, c'est l'expression exacte de la vérité. Grâce à une série de décrets du bey, de règlements mal définis, d'empiétements non refrénés, les consuls se sont organisés en conseil sanitaire et, sous prétexte que toute modification à l'état présent de la ville peut être contraire à l'hygiène et menacer la santé publique, il n'y a pas un acte de l'administration qu'ils n'aient la prétention de contrôler. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, le cimetière catholique actuel est déplorablement insuffisant : il est encombré au point que les cadavres y sont entassés dans la boue, à un niveau peu inférieur à celui du sol; placé d'ailleurs au centre de la ville et fort mal exposé, il forme un véritable foyer d'infection, devant lequel on ne peut passer sans éprouver une sorte de malaise. Aussi le cardinal Lavigerie a-t-il établi à ses frais, avec l'autorisation du bey, dans un terrain parfaitement situé, un

nouveau cimetière hors la ville. Il aurait mérité des remerciements unanimes ; les consuls en ont jugé autrement. Ils ont trouvé qu'on aurait dû les consulter, et, faute de cela, ils ont protesté au nom des capitulations contre une mesure qui préservera peut-être Tunis de plusieurs épidémies.

« Je n'ai vu qu'une seule ville en Tunisie qui soit parfaitement propre, saine, bien entretenue : c'est Kairouan. Là, par bonheur, aucun Européen n'ayant été admis jusqu'à l'occupation française, nous n'avons pas trouvé de consuls pour nous empêcher d'obliger les indigènes à balayer les rues, à vider les égouts. Ils l'ont fait de la meilleure grâce du monde. Ils n'ont pas même eu l'idée de se plaindre lorsque l'autorité militaire a régularisé quelques places, élargi quelques routes, renversé quelques murs gênants. Ce que nos soldats ont fait, nos administrateurs sont capables de le faire aussi. Qu'on leur laisse les mains libres, qu'on les débarrasse des tracasseries des consuls, et Tunis deviendra bientôt habitable. Mais il est clair qu'il faudra établir quelques petites taxes municipales, et que si les Européens ne veulent pas les payer, il est indispensable d'avoir les moyens de les y contraindre. On avait pensé jadis à des impôts sur les patentes, sur les voitures, etc.; mais les indigènes seuls les payaient; tous les riches négociants s'en trouvaient exemptés. Il en serait de même d'un pont à péage, d'une taxe de balayage, etc. »

En résumé, autant notre protectorat est effectif à l'égard de la population indigène, autant il est impuissant contre la population étrangère. « Nous sommes moralement responsables de la sécurité publique, et nous avons renoncé nous-mêmes aux seules armes avec lesquelles nous pourrions la maintenir. Des centaines d'escrocs de toute nationalité se sont répandus sur le littoral, afin de profiter des circonstances actuelles pour mener à bonne fin leurs plus frauduleuses entreprises. Il y a à Sousse, à Sfax, un peu partout, des bandes interlopes qui se signalent chaque jour par quelque coup d'éclat. Mais comme ces bandes sont composées de Grecs, d'Italiens, etc., il nous est interdit d'y toucher.

Leurs consuls seuls ont droit de le faire, et l'on s'explique sans peine qu'ils mettent peu de zèle à cette besogne. Ne vaut-il pas mieux pour eux persuader aux indigènes que la domination française n'est même pas capable de les délivrer des voleurs (1)? »

Bien qu'à l'heure présente elles subsistent encore, on peut prévoir le moment prochain où elles auront été abrogées, laissant ainsi le champ libre aux améliorations judiciaires et administratives, sans lesquelles notre protectorat se réduirait à n'être qu'une expression diplomatique. Cette entrave disparue et sa Dette rachetée, la Tunisie ne tardera guère à rémunérer largement la France de ses sacrifices et du concours qu'elle lui aura donné, d'ici à peu d'années, en capitaux, en bras et en intelligences.

(1) G. Charmes.



FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Causes de l'expédition. — Déclaration ministérielle du 4 avril 1881 ; vote des crédits par la Chambre des députés et le Sénat. — Etat de l'opinion en France au moment de la déclaration..... 1

CHAPITRE DEUXIÈME

Histoire sommaire de la Tunisie. — Époque phénicienne. — Conquête romaine. — Conquête arabe et fondation de Kairouan. — Croisade de saint Louis. — Conquête turque. — Époque moderne 17

CHAPITRE TROISIÈME

Géographie physique, militaire et politique de la Tunisie. — Aperçu géographique et militaire. — Frontière algérienne. — Littoral : Tunis et ses environs; la Goulette; plateau de Saint-Louis ; l'Ariana; Haman-Lif; Nabel; Sousse; Monastir; Mehedia; Sfax; Gabès. — *Première région :* Mateur ; pays des Kroumirs. — *Deuxième région :* vallée de la Medjerdah; Beja; Teboursouk; Testour ; El-Kef; Zouaghan. — *Troisième région :* Dakhelat-el-Malouïn; Sahel; Arad; Kairouan. — *Quatrième région :* Blad-el-Djerid; Chott-el-Djerid; Gafsa; El-Guetsar; Hamma; Touzer. — Gouvernement et administration. — Forces militaires..... 27

CHAPITRE QUATRIÈME

Description physique, économique et pittoresque de la Tunisie. — Situation, climat, population. — Golfes, ports, rivières, cours d'eau. irrigations. — Voies de communication et de correspondance. — Productions. — Tunis et les Souks..... 69

CHAPITRE CINQUIÈME

Description physique, économique et pittoresque de la Tunisie (*suite*)
Bizerte. — Beja..... 90

CHAPITRE SIXIÈME

Description physique, économique et pittoresque de la Tunisie (*suite*).
Beja. — Sousse..... 118

CHAPITRE SEPTIÈME

Description physique, économique et pittoresque de la Tunisie (*suite*).
Kairouan..... 132

CHAPITRE HUITIÈME

Description physique, économique et pittoresque de la Tunisie (*suite*).
Population. — Mœurs et usages. — Calendrier musulman. — Monnaies, poids et mesures..... 148

CHAPITRE NEUVIÈME

Description physique, économique et pittoresque de la Tunisie (*fin*).
— Mœurs et usages. — Religion..... 178

CHAPITRE DIXIÈME

Opérations militaires. — Campagne de Tunisie. — Rapport du général en chef. — Épisodes et faits de guerre..... 213

CHAPITRE ONZIÈME

Protectorat. — Campagne maritime. — Prise de Sfax et de Gabès.
— Mehediah, Monastir et Sousse. — Kairouan..... 288

CHAPITRE DOUZIÈME

Protectorat (*suite*). — Traité de Casr-Saïd. — Dispositions des populations. — Notre rôle en Tunisie. — Etat financier de la Régence.
— La commission financière. — La dette. — Les capitulations. —
Les consulats. — Conclusion..... 336

9777. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas, Paris. — 1884.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R 1

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01963430 4

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE PREMIER

Causes de l'expédition. - Déclaration ministérielle du 4 avril 1881; vote des crédits par la Chambre des députés et le Sénat. - Etat de l'opinion en France au moment de la déclaration

CHAPITRE DEUXIÈME

Histoire sommaire de la . - Époque phénicienne. - Conquête romaine. - Conquête arabe et fondation de Kairouan. - Croisade de saint Louis. - Conquête turque. - Epoque moderne

CHAPITRE TROISIÈME

Géographie physique, militaire et politique de la . - Aperçu géographique et militaire. - Frontière algérienne. - Littoral: Tunis et ses environs; la Goulette; plateau de Saint-Louis; l'Ariana; Haman-Lif; Nabel; Sousse; Monastir; Mehedia; Sfax; Gabès. - *Première région:* Mateur; pays des Kroumirs. - *Deuxième région:* vallée de la Medjerdah; Beja; Teboursouk; Testour; El-Kef; Zouaghan. - *Troisième région:* Dakhelat-el-Malouïn; Sahel; Arad; Kairouan. - *Quatrième région:* Blad-el-Djerid; Chott-el-Djerid; Gafsa; El-Guetsar; Hamma; Touzer. - Gouvernement et administration. - Forces militaires

CHAPITRE QUATRIÈME

Description physique, économique et pittoresque de la . - Situation, climat, population. - Golfes, ports, rivières, cours d'eau, irrigations. - Voies de communication et de correspondance. - Productions. - Tunis et les Souks

CHAPITRE CINQUIÈME

Description physique, économique et pittoresque de la (*suite*) Bizerte. - Beja

CHAPITRE SIXIÈME

Description physique, économique et pittoresque de la (*suite*). Beja. - Sousse

CHAPITRE SEPTIÈME

Description physique, économique et pittoresque de la (*suite*). Kairouan

CHAPITRE HUITIÈME

Description physique, économique et pittoresque de la (*suite*). Population. - Moeurs et usages. - Calendrier musulman. - Monnaies, poids et mesures

CHAPITRE NEUVIÈME

Description physique, économique et pittoresque de la (*fin*). - Moeurs et usages. - Religion

CHAPITRE DIXIÈME

Opérations militaires. - Campagne de . - Rapport du général en chef. - Épisodes et faits de guerre

CHAPITRE ONZIÈME

Protectorat. - Campagne maritime. - Prise de Sfax et de Gabès. - Mehediah, Monastir et Sousse. - Kairouan

CHAPITRE DOUZIÈME

Protectorat (*suite*). - Traité de Casr-Saïd. - Dispositions des populations. - Notre rôle en . - Etat financier de la Régence. - La commission financière. - La dette. - Les capitulations. - Les consulats. - Conclusion.